REVUE

DES

LANGUES ROMANES

Digitized by Google

MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI. — HAMELIN FRÈRES.

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Digitized by Google

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Troisième Série

TOME DIXIÈME

TOME XXIV DE LA COLLECTION

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue St-Guilhem, n° 17

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie
LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

M DCCC LXXXIII

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

LE CONCOURS PHILOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE

DE L'ANNÉE MDCCCLXXXIII

DISCOURS

Prononcé par M. FERDINAND CASTETS, doyen de la Faculté des lettres de Montpellier, président de la Société pour l'étude des langues romanes, en séance publique du 13 mai.

MESDAMES, MESSIEURS,

La Société pour l'étude des langues romanes, fondée en 1869, distribue aujourd'hui les prix de son quatrième Concours. Je vous l'avouerai, ce n'est pas sans une certaine appréhension que nous affrontons ces séances solennelles. Les sympathies elles-mêmes, dont votre présence est un témoignage, rendent en ce moment notre tâche plus difficile.

On ne nous a rien refusé : cette salle magnifique [1], habituée à retentir des voix les plus éloquentes, nous a été accordée ;

[1] La grande salle du Palais de Justice.

Digitized by Google

la science et la poésie ont accepté de siéger autour de cette table, pour nous donner un public encouragement.

Nous avons des dettes envers tous : envers le Conseil général de l'Hérault et le Conseil municipal de Montpellier, dont la libéralité ne se dément jamais; envers M. le Ministre de l'Instruction publique, qui nous a cette année traités avec une générosité dont nous ne saurions être trop reconnaissants. Comment nous montrer dignes de toutes ces preuves de bienveillance? Comment répondre à cette attente si légitime qui vous a portés à accepter notre invitation?

Le programme de cette séance est très-simple. Nous allons décerner des prix à des travaux philologiques et à des œuvres littéraires. Y a-t-il intérêt à le faire, et l'opinion ne saurait-elle juger par elle-même? N'y a-t-il pas quelque prétention à se constituer ainsi en aréopage? Quelle est, au fond, notre pensée? Pour la plupart, vous la connaissez déjà; mais il est bon parfois de s'entretenir des choses sur lesquelles on est d'accord. Un examen de conscience raffermit la foi, et, d'ailleurs, les occasions de confession publique sont assez rares pour qu'il soit permis d'en profiter.

Nous étudions les langues romanes, c'est-à-dire les langues issues du latin, à tous les moments de leur développement, le limousin et le provençal des troubadours, le normand et le picard des trouvères, le languedocien et le français de nos contemporains. Le roumain des bords du Danube, le catalan des bords de l'Èbre, le toscan des bords de l'Arno, nous paraissent également dignes d'intérêt. La famille des langues néo-latines est si nombreuse, si féconde, le domaine à défricher si étendu, que nous trouvons constamment matière à recherches nouvelles. L'unité de nos travaux consiste dans l'unité de la méthode. Qu'il s'agisse de la publication de textes anciens ou de l'étude de dialectes actuellement parlés, de l'histoire de la conjugaison française ou de la grammaire limousine (un de nos savants confrères [1] me permettra de citer ses œuvres désormais classiques), nous appliquons les procédés rigoureux de la philologie moderne. Nous essayons de contribuer au progrès d'une science dont le berceau fut en France,

[1] M. Camille Chabaneau.

Digitized by Google

qui a grandi à l'étranger, mais qui nous est enfin revenue, et qu'il convient de fixer parmi nous.

Est-ce une illusion? Nous croyons que la connaissance précise des patois, pour les appeler de leur nom vulgaire, est la clef de bien des questions difficiles; or, cette connaissance précise, ne sommes-nous pas dans les meilleures conditions pour l'acquérir? Telle est la raison pour laquelle nous mettons au concours des questions portant sur l'étude grammaticale des dialectes méridionaux. La bonne volonté de nos amis aidant, nous réunissons ainsi des monographies souvent très-remarquables, matériaux dont peut-être d'autres que nous profiteront, mais dont l'utilité ne saurait guère être contestée. Nous récompensons, il est vrai, des œuvres scientifiques de valeur plus haute, de savantes éditions, des textes importants, et parfois nos prix vont loin, bien loin au delà de nos frontières, jusques en Portugal, honorer les travaux que leurs auteurs ont bien voulu nous soumettre.

Ainsi notre Société devient un point de ralliement vers lequel tendent des bonnes volontés éparses, qui sont éveillées, soutenues par la confiance qu'elles seront ici appréciées et encouragées. Ces Concours sont comme un symbole de notre vie ordinaire. De même que notre *Revue* est ouverte à toutes les communications intéressantes, et que dans nos comptes rendus nous nous efforçons de rendre justice à tous les travailleurs sérieux, quelle que soit leur nationalité ou leur langue, de même par nos Concours nous nous efforçons de propager l'habitude de la recherche patiente et de la discussion précise. Aux yeux de trop de gens, la philologie romane n'a pas encore fait ses preuves. C'est un préjugé que nous tâchons de dissiper, en la montrant à l'ouvrage, telle qu'elle est, simple, nullement dédaigneuse, songeant uniquement à donner la connaissance exacte de faits bien classés et bien compris; nous estimons qu'elle acquerra ainsi dans l'opinion la place très-honorable qui lui est due, car la philologie n'est autre que la grammaire,

> La grammaire qui sait régenter jusqu'aux rois
> Et les fait, la main haute, obéir à ses lois.

Comme notre *Revue,* nos Concours font encore une place

Digitized by Google

aux œuvres littéraires, qu'elles appartiennent aux genres de la prose ou de la poésie, et nous nous adressons de préférence aux auteurs languedociens. Les félibres sont nos amis, nos collaborateurs. Nous en sommes fiers, Messieurs; car de modestes érudits pourraient-ils rêver une rencontre plus heureuse que celle d'avoir à côté d'eux cette phalange généreuse en qui revit l'âme des troubadours, et dont l'inspiration pure et noble nous donne une poésie populaire vraiment digne de ce nom? Mais nous prenons le mot de languedocien dans son sens le plus large, et, si nos assises se tiennent à Montpellier, près de la place de la Canourgue, nous y appelons en revanche tous les dialectes de cet idiome méridional qui est parlé aussi bien en Catalogne qu'en Dauphiné, qu'en Provence, que dans le Limousin. Et ce qui a rendu plus facile cette entente avec nos poëtes modernes, c'est qu'ils se préoccupent avec un soin extrême de la pureté du langage. Ils ont l'amour et le respect du doux parler de leurs pères; et n'en est-ce pas une preuve que cette patience courageuse avec laquelle le plus illustre d'entre eux, — j'ai nommé Frédéric Mistral, — rédige le dictionnaire des dialectes vivants du Midi, tâche immense et délicate, que seul il est capable de mener à bonne fin.

Tel est le programme que notre Société s'est appliquée à remplir depuis son origine. Il nous a été dicté à la fois par le sentiment des exigences de la science et par l'ambition de faire profiter la philologie des ressources que nous offrait un milieu privilégié à tous égards. Nous continuerons dans la même voie, espérant nous acquitter ainsi de la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers ceux qui s'intéressent à nos études. Nous resterons philologues, et nous resterons aussi les amis de vos poëtes; nous leur demanderons de continuer une association qui nous a été si utile; nous publierons leurs vers charmants à côté de notre prose de grammairiens, sans rien sacrifier de la rigueur technique de nos recherches sur l'histoire des langues néo-latines. Je ne sais quel poëte oriental a dit: « Je ne suis pas la rose, mais j'en ai respiré le parfum. » Eh bien! nous avons l'ambition de vouloir que de la série déjà longue de nos publications, où la part de la science a été faite si largement, il se dégage toujours un arome suave de poésie jeune et vivante.

Digitized by Google

Permettez-moi de rassurer, en terminant, ceux qui laissent percer quelque inquiétude au sujet de ce renouveau de littérature méridionale. Notre vieille et glorieuse unité française n'a jamais souffert de la diversité des dialectes provinciaux. En certaines contrées l'on sait deux langues, mais Flamands et Languedociens, Basques et Bas-Bretons, sentent bien qu'ils ne font qu'un peuple; ils aiment leur parler héréditaire, leurs coutumes locales, mais chacun répéterait loyalement, et la main sur le cœur, ces paroles d'un poëte provençal, de Félix Gras, paroles qui auraient aussi un écho chez les compatriotes de Ney et de Kléber :

J'aime mon village plus que ton village,
J'aime ma Provence plus que ta province,
J'aime la France plus que tout!

MESSIEURS,

C'est une Société en deuil qui vous accueille aujourd'hui. Notre excellent secrétaire, le bon, le savant, l'aimable Boucherie, nous a été ravi. Quelques heures avant sa mort, il épuisait le reste de ses forces à préparer cette séance.

Il avait été un des fondateurs de notre Société; il lui a donné, on peut le dire, les quatorze dernières années de sa vie. La plupart de vous le connaissaient et l'aimaient. Son souvenir sera toujours présent là où se réuniront les amis d'études pour lesquelles il avait tant fait.

Cette année vraiment cruelle vient de frapper encore un de nos confrères, qui, lui aussi, nous a donné sa collaboration, en toute circonstance, avec une abnégation sans réserve: M. Roque-Ferrier a perdu son père, il y a quelques jours, et ne peut assister à nos fêtes. Vous savez l'intimité fraternelle qui règne entre nous, et ne serez pas surpris de cette expression publique de la part que nous prenons à la douleur d'un de ceux à qui nous devons le plus.

Avant de céder ce siége à notre président d'honneur, j'ai à communiquer à la réunion quelques lettres qui sont de nature à l'intéresser.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS DE PHILOLOGIE

MESDAMES ET MESSIEURS,

Montaigne, dans un passage célèbre, se moque agréablement de ceux qui cherchent si le futur du verbe βάλλω a double λ, ou qui cherchent la dérivation des comparatifs χείρον et βέλτιον, et des superlatifs χείριστον et βέλτιστον. Ailleurs il préfère hautement, avec le philosophe Zénon, ceux qui sont curieux d'apprendre les choses à ceux qui n'ont soin que du langage.

Le charmant auteur des *Essais* en parle bien à son aise. Cet aimable causeur, éclairé par un bon sens superficiel, ne paraît pas se douter que l'étude du langage, malgré les puérilités dans lesquelles tombent souvent quelques-uns de ses adeptes, est une science de choses et non pas seulement une curiosité frivole. Et, néanmoins, l'écrivain si naturel qui souhaitait, ce sont ces expressions, ne se servir que des mots qui servent aux halles, à Paris, comprenait l'importance du langage populaire, car il en usait de préférence aux phrases nouvelles, aux mots peu connus inventés, disait-il, « par une ambition scolastique et puérile. »

C'est à l'histoire de ces idiomes populaires, source pure et fécondante, où doivent se retremper sans cesse les langues littéraires pour se rajeunir et se raviver, que s'est consacrée la Société des langues romanes. Dès le début de son existence, elle a pris pour objet de ses travaux et de ses recherches les idiomes et les dialectes formés du latin, qui portent tous, comme le sceau de leur origine commune, ce vieux nom, ce nom significatif de langages romans.

Voilà pourquoi, à côté des concours de poésie et de prose, plus agréables évidemment, mais moins productifs et moins efficaces peut-être, elle a placé des concours de philologie.

Digitized by Google

A l'étude approfondie des idiomes romans, elle a voulu convier non-seulement les érudits de métier, mais tout le monde. C'est dans cette pensée que notre regrettable et si regretté confrère, M. Boucherie, eut l'heureuse inspiration de s'adresser à ceux que leur naissance, leur profession et leur séjour habituel à la campagne, mettent en contact plus intime avec le peuple. La libéralité du Ministre de l'Instruction publique a permis de réaliser cette idée féconde, et la Société a pu fonder un Concours de philologie uniquement réservé aux instituteurs et aux institutrices, et leur proposer un prix de trois cents francs pour la meilleure étude sur le patois d'une localité déterminée du midi de la France.

Que ce mot français de patois,—mis dans notre programme à la place des termes plus savants et plus flatteurs de dialectes et de sous-dialectes,—ne révolte pas les amateurs passionnés de nos vieux idiomes. Les études philologiques ont, depuis plus de vingt ans, assez réhabilité ces langages locaux, contemporains, dit Littré[1], du français proprement dit, pour qu'ils n'aient pas à craindre de reprendre et de porter avec honneur ce nom — mieux connu du peuple — que nos noms scientifiques, souvent si peu compris. Il y eut un temps où les habitants de la Savoie rougissaient du vieux nom de leurs pères et voulaient s'appeler Savoisiens. Ils sont bien revenus de cette délicatesse et revendiquent aujourd'hui, nous en avons eu naguère la preuve à Paris, le nom de Savoyards, — c'est-à-dire le nom consacré par les siècles, le nom national.

L'appel fait aux instituteurs a été entendu, et, malgré le peu de temps laissé à leur disposition par la date rapprochée du Concours, de l'Océan aux Alpes, ils nous ont envoyé de nombreux travaux.

Malheureusement, et cela n'a rien qui nous étonne, car la science philologique est en voie de formation, et ses méthodes et ses procédés ne sont pas encore vulgarisés ; on n'a pas tout à fait compris partout le sens de notre programme. Nous demandions une étude sur un patois, accompagnée de textes qui lui auraient servi de pièces justificatives ; on a réuni les textes, mais l'on a généralement oublié de faire l'étude.

[1] Littré, *Histoire de la langue française*, II, 94.

Digitized by Google

Des collections, — plus ou moins riches, plus ou moins bien faites, — de chansons, de contes, de proverbes, de devinettes, de comparaisons populaires et de verbes, voilà tout ce que nous avons reçu.

Encore même, dans ces recueils, n'a-t-on pas toujours tenu compte de nos intentions. Nous voulions des textes, c'est-à-dire des récits, des traditions, des anecdotes, recueillis de la bouche des anciens ; — parfois il est arrivé qu'on nous a donné des compositions toutes modernes, traduites le plus souvent du français. Quelquefois même on a mêlé aux vieux dictons, aux contes légendaires, des discours, des lazzi, des chansons, inspirés par la politique ou la controverse contemporaines. Or la politique et la controverse ont leur raison d'être ; mais la philologie leur est étrangère; elle ne les connaît et ne s'en occupe que lorsqu'elles sont passées à l'état de souvenirs et sont devenues de l'histoire.

Malgré ces lacunes et ces défauts, un certain nombre des travaux qui nous ont été envoyés méritent cependant une mention élogieuse. Ils ont, au moins, le grand avantage, au moment où le français, avec la civilisation et la centralisation, ses auxiliaires ou ses complices, pénètre et dénature de plus en plus les langages locaux, de recueillir d'une manière plus ou moins heureuse ce qui reste encore d'original dans ces vieux idiomes.

Mentionnons donc honorablement, en suivant l'ordre géographique,

MM. Bazinet, instituteur public, à Champsevinel (Dordogne);
Jean-Anselme Callon, instituteur, à Osse (Basses-Pyrénées);
Péchon, instituteur en retraite, à Limoux (Aude);
A. Vidal, instituteur, à Fraisse (Hérault)[1];

[1] Le manuscrit de M. Vidal ne constitue pas, à proprement parler, l'étude qui avait été demandée aux instituteurs, mais il contient un recueil, à la fois très-ample et très-curieux, d'énigmes, de comparaisons, de proverbes, de cantiques et de contes populaires recueillis sur le plateau de l'Espinouse.

L'idiome de ces textes offre de nombreux exemples de la substitution, assez rare dans le département de l'Hérault, de l'*r* à l'*l*: *mouri, car, mer, fer, pourit*, pour *moulì* (moulin), *cal* (il faut), *mel* (miel), *fel* (fiel), *poulit* (joli). Signalons, au courant de la plume, une inexactitude de traduction : *despendre*, dans le proverbe *Amic à bendre e à despendre*, signifie *dépenser* et non *dépendre*.

Digitized by Google

Ricard, instituteur en retraite, à Saint-Cannat (Bouches-du-Rhône);

Jude Lèbre, instituteur en congé, à Saint-Cannat (Bouches-du-Rhône);

Montagard, instituteur public, à Gadagne (Vaucluse);

Enfin, car les dames ont tenu à honneur de répondre à notre appel,

Mme Pascal, institutrice, à Lépine (Hautes-Alpes)[1].

Notre concours n'a pas seulement abouti à ces collections d'une utilité incontestable ; il a produit aussi des travaux dignes d'être couronnés. L'un vient de M. Louis Funel, instituteur adjoint, à Cannes ; l'autre est l'œuvre de M. Silhol, instituteur, au Crès (Hérault).

M. Funel intitule modestement son étude : « Quelques mots de grammaire sur les principaux dialectes parlés dans les Alpes-Maritimes, et surtout sur le dialecte de *Sou*. »

Il détermine d'abord, en accompagnant cette détermination d'une carte manuscrite, la géographie dialectale des Alpes-Maritimes. Il examine ensuite les caractères du dialecte de *Sou*, que l'on parle à Bouyon[2], son village natal ; en ébauche à grands traits la grammaire ; signale les différences qui le distinguent des autres dialectes voisins ; ajoute un vocabulaire des mots particuliers à cet idiome local, et termine par un recueil bien choisi de textes, de chansons, de devinettes et de proverbes.

M. Funel n'a guère fait qu'esquisser rapidement la grammaire du patois de *Sou*. Toutes ses opinions ne sont pas incontestables ; mais il connaît bien son sujet, a des dispositions philologiques très-prononcées, est déjà familier avec les méthodes scientifiques et procède avec suite. Son mémoire, très-recommandable par ce qu'il contient déjà et ce qu'il donne

On disait encore, au milieu du XVII siècle, en français : « Je suis à vous, à vendre et à despendre. »

[1] En accordant ces mentions honorables, la Société entend récompenser l'effort et le travail, mais non pas accepter la responsabilité des défauts qui déparent les œuvres qu'elle a cru pouvoir mentionner.

[2] Bouyon, canton de Coursegoules, arrondissement de Grasse (Alpes-Maritimes).

Digitized by Google

droit d'attendre, inaugure dignement notre premier Concours d'instituteurs.

Si le travail de M. Funel semble un peu trop sobre, on ne saurait adresser le même reproche à la monographie consacrée par M. Silhol au patois de Péret[1], dans l'arrondissement de Béziers. L'auteur se représente lui-même par un dessin à la plume, — car il est calligraphe aussi bien que philologue, — sous les traits d'un homme du moyen âge, occupé à écrire sur un bureau ; et il adopte pour devise ce vers de Voltaire : « Il compilait, compilait, compilait. » M. Silhol a raison de se peindre ainsi : il regarde, il écoute et il écrit, ramassant avec une pieuse fidélité tout ce qui peut faire connaître son cher patois et la localité dont ce patois est l'organe. Il s'occupe d'abord de la prononciation ; puis il trace une carte pour indiquer la ligne de démarcation entre la langue d'*A*, que l'on parle à Péret, et la langue d'*O*, en usage à Béziers. Viennent après les verbes, suivis d'un recueil abondant de comparaisons et de proverbes ; puis ce qu'il appelle l'esprit de Péret, accompagné de chants, de rondes, de jeux d'enfants, de contes, de *sournetas ;* et, au milieu de tout cela, la rose des vents et les surnoms des cinq doigts de la main. Les noms propres des choses rustiques, des instruments, des arbres, des insectes ; quelques notes sur les usages ; enfin des épisodes d'histoire locale, racontés par le vieux François, terminent cet ample recueil.

Assurément on pourrait demander à M. Silhol plus de méthode : il écrit au fil de ses souvenirs, et cherche plutôt à tout dire qu'à dire avec suite. Mais, à tout prendre, son travail répond aux conditions du Concours, et cette gerbe mal liée, mais si fournie de documents recueillis sur place, a bien sa valeur et son charme. Aussi la Société a-t-elle décidé de partager son prix de trois cents francs entre ce travail si abondant et si riche, et l'étude plus sobre et plus scientifique de M. Funel.

Ces deux mémoires,—placés *ex æquo,* malgré leurs qualités et leurs défauts contraires,—montrent ce que l'on peut espérer de nos instituteurs et de nos institutrices, et quel secours la

[1] Péret, canton de Montagnac.

Digitized by Google

philologie romane peut attendre d'auxiliaires placés comme eux à la source même des informations.

A côté du prix réservé spécialement aux maîtres de l'enseignement primaire, nous en avions proposé deux autres, et nous n'avons eu pour les décerner que l'embarras du choix.

Un de ces prix était destiné au meilleur travail de philologie romane qui aurait pour base des textes antérieurs au XV[e] siècle et appartenant, soit à la langue d'oc, soit à la langue d'oil.

Quatre mémoires, dont deux imprimés, nous ont été présentés : deux seulement rentraient dans les conditions du programme. De ces deux-là, le meilleur sans contredit est l'œuvre de M. Canello, professeur à l'Université de Padoue. Il est écrit en italien et imprimée, et a pour sujet la vie et les œuvres d'Arnaut Daniel.

Ce troubadour célèbre, né à Ribérac en Périgord, florissait à la fin du XII[e] siècle. Contemporain de Richard Cœur-de-Lion et de Philippe-Auguste, il était l'ami de Bertrand de Born et du même pays qu'Arnaut de Mareuil. Dante et Pétrarque, en lui assignant le premier rang parmi les poëtes provençaux qui ont chanté l'amour, l'ont immortalisé par ce glorieux témoignage.

A ce troubadour, dont les deux créateurs de la poésie italienne ont fait surtout la réputation, il manquait une édition digne de sa grande renommée : c'est un compatriote de ces deux grands poëtes qui s'est chargé de l'établir.

La tâche était malaisée, car Arnaut Daniel est singulièrement obscur. « Vouloir, dit M. Canello dans sa préface, rendre clair pour le XIX[e] siècle un auteur que ses contemporains proclamaient inintelligible, il y a sept siècles, semble une entreprise, non-seulement téméraire, mais tout à fait vaine. » Mais les choses difficiles ont par cela même un attrait particulier pour certains esprits. M. Canello est de ceux-là ; il s'est mis résolûment à l'œuvre, et le succès a couronné ses vaillants efforts.

Son travail est, en effet, aussi complet que possible. Dans une introduction savante, il aborde toutes les questions qui se rattachent à la vie, aux œuvres et à la réputation de Daniel. On ne saurait dire qu'il parvienne à dissiper tous les nuages

Digitized by Google

mais il montre partout, avec beaucoup de goût littéraire et de pénétration, une érudition solide et une grande sûreté de critique.

Après ces préliminaires, il fallait établir le texte. M. Canello y arrive par une comparaison minutieuse de tous les manuscrits ; puis, le texte étant constitué, il réunit et présente toutes les variantes dans des tableaux synoptiques dont il faut louer la claire ordonnance et la commodité.

L'éditeur de Daniel ne veut pas se séparer de son auteur sans essayer de le traduire. C'était presque tenter l'impossible, car Daniel est un de ces poëtes qui se jouent avec les difficultés et mettent leur gloire à s'entourer de savantes ténèbres. Il faut savoir gré à M. Canello d'avoir poussé jusqu'au bout la lutte héroïque engagée avec ce rude jouteur. Sa traduction sera d'un grand secours pour l'intelligence de ce poëte obscur à dessein.

Un ample et savant commentaire termine dignement cet important travail. Aucune des difficultés que soulève le texte des chansons n'y est éludée, et, si le patient commentateur ne réussit pas toujours à les résoudre, il a du moins l'occasion de faire briller une érudition littéraire et philologique peu commune.

La Société décerne à M. Canello un prix de cinq cents francs[1].

Avec l'ouvrage de cet éminent professeur, elle a reçu un manuscrit français ayant pour titre *la Passion de sainte Catherine,* poëme du XIII[e] siècle en dialecte poitevin, par Aumé-ric, moine de Saint-Michel. L'auteur de ce travail est M. Talbert, professeur au Prytanée de la Flèche.

Cette édition projetée du poëme poitevin de Sainte Catherine se compose d'une introduction, du texte, de notes pour l'éclaircissement de ce texte, enfin d'une étude sur la phonétique et la morphologie.

L'introduction se borne à la description du manuscrit et à l'indication des ouvrages consultés par l'auteur. Malheureuse-

[1] M. Canello ne pourra recevoir ce prix ; il vient de périr déplorablement par un accident de voiture. Une année qui voit disparaître presque en même temps Boucherie et Canello est pour la philologie romane une année bien malheureuse.

Digitized by Google

ment cette liste est loin de tout comprendre, et la savante étude de M. Boucherie sur le *Dialecte poitevin au XIII^e siècle* est presque la seule dont M. Talbert ait eu connaissance. Il y a trouvé une traduction poitevine des Sermons de Maurice de Sully; mais beaucoup d'autres textes poitevins ont été mis au jour, et il aurait été utile de les étudier et de les comparer.

Le poëme de la *Passion de sainte Catherine*, qui comprend 2664 vers de huit syllabes, vient ensuite ; la transcription paraît fidèle et faite avec soin. Mais l'éditeur n'aurait-il pas été mieux inspiré s'il avait placé ses corrections,— dont plusieurs sont fort contestables,— dans les notes, au lieu de les introduire, comme il le fait, dans le texte, en rejetant en note la leçon du manuscrit?

Après un commentaire où l'éditeur justifie ses corrections et cherche à éclaircir les passages difficiles, il étudie consciencieusement la phonétique et la morphologie de son texte. Ce travail donne en plus d'un endroit prise à la critique ; mais il est très-recommandable, ainsi que le glossaire des formes verbales mis à la fin du mémoire.

La Société a jugé l'ouvrage de M. Talbert digne d'une mention très-honorable.

Quant au volume imprimé de M. Constans, qui a pour objet le livre *de l'Épervier*, cartulaire de la commune de Millau, dans l'Aveyron, elle regrette qu'il soit en dehors des conditions du Concours. C'est un document intéressant à la fois les historiens et les philologues: aux uns, il offre de curieux renseignements sur l'administration et le commerce d'une petite ville au moyen âge ; il met sous les yeux des autres un spécimen du langage parlé dans la plus grande partie du Rouergue; mais, en s'abstenant de joindre à son travail une étude sur ce dialecte, M. Constans n'est pas rentré dans les termes de notre programme.

Le troisième prix de la Société était destiné à récompenser le meilleur travail philologique ayant pour objet un idiome populaire néo-latin.

Trois mémoires ont attiré particulièrement l'attention de la Société. L'un a pour auteur M. Leite de Vasconcellos, étudiant à l'École de médecine de Porto, et pour sujet le dialecte de Miranda de Douro, dans la province portugaise de Tras-os-

Digitized by Google

Montès. L'ouvrage est imprimé et rédigé en portugais. Dans cette monographie très-méthodique, M. Vasconcellos donne d'abord un rapide aperçu sur les dialectes de la langue portugaise, puis il s'occupe spécialement de l'idiome parlé dans les environs de Miranda. Il en étudie la phonétique et la morphologie, les compare à celles d'autres dialectes hispaniques, tels que le gallicien, le léonais, l'asturien, l'andaloux et le catalan ; constate ensuite que la syntaxe de Miranda ne diffère pas essentiellement de la syntaxe portugaise, et termine par une collection de devinettes et de contes populaires, accompagnée d'un court lexique comparatif.

Ce travail un peu succinct est très-bien fait. L'auteur est au courant de la science, il connaît les bonnes méthodes et les applique. Si M. Adolphe Coelho, comme le dit M. Vasconcellos est l'introducteur de la science du langage en Portugal, il a tout lieu d'être fier de son œuvre et de son élève.

Le mémoire de M. J.-P. Durand de Gros, qui a pour objet le dialecte rouergat, n'a pas le plan sévère de la monographie sur le dialecte de Miranda ; mais, disons-le vite, il n'en avait pas besoin. L'auteur n'essaye pas encore de synthèse ; il étudie et constate des phénomènes linguistiques, et cherche à les expliquer. Aussi bien se contente-t-il de donner à ses recherches ce titre sans prétention : *Notes de philologie rouergate.* Des observations pleines de sagacité sur l'étymologie du mot *cair,* au sens de pierre, sur l'existence de doublets provenant, soit d'une différence dans l'accentuation tonique, soit de la concurrence de formes contractées et de formes non contractées ; enfin une étude fort originale et très-intéressante pour un linguiste, sur les noms d'arbres et d'agglomérations d'arbres de même essence, composent l'ensemble de ce manuscrit. Ajoutons que ce mémoire continue des travaux antérieurs déjà publiés dans notre *Revue.*

De ces études, et particulièrement de celle qui concerne les doublets, M. Durand de Gros tire une hypothèse fort ingénieuse. A son compte, il y eut dans le Rouergue, au temps des Romains, deux langues latines, ou plutôt deux parlers latins distincts : l'un, correct et classique, à l'usage de l'aristocratie ; l'autre, irrégulier et barbare, qui servait au peuple, aux soldats, aux paysans. La théorie séduit par son extrême sim-

Digitized by Google

plicité ; cependant si, comme on pourrait le soutenir, les doublets de M. Durand ne sont que des variétés dialectales, la conclusion serait-elle encore vraie ? Mais qu'on les accepte ou qu'on les repousse, les idées du savant rouergat sont neuves, originales, et s'appuient constamment sur des faits certains. Leur auteur est un philologue instruit, sagace, rompu aux bonnes méthodes. Il observe, il examine, il cherche et ne voudrait rien laisser d'inexpliqué. Peut-être, en continuant cette enquête, reviendra-t-il lui-même de quelques-unes de ses conclusions ; mais ce qu'il n'aura jamais à rétracter, ce sont les résultats acquis par cette investigation patiente, alerte, qui recueille des faits, les classe, les éclaircit les uns par les autres, et voit seulement dans l'hypothèse une étape sur le chemin de la vérité.

En comparant ce travail si estimable avec celui de M. de Vasconcellos, la Société était assez embarrassée pour choisir ; mais la générosité du Conseil municipal de Montpellier, qui vient d'instituer un prix de trois cents francs pour un mémoire provenant d'un savant étranger, la met à l'aise. Elle décerne le prix du Conseil à la monographie portugaise, et donne à M. Durand l'objet d'art annoncé par son programme.

M. Guichard, professeur à l'École normale primaire d'Avignon, avait aussi présenté une grammaire du patois de Mens, en Dauphiné [1]. L'auteur y fait preuve d'intelligence et d'aptitude linguistique ; il connaît bien le dialecte qu'il étudie, mais il n'a pas encore la sûreté de méthode de M. de Vasconcellos et l'érudition sagace et pénétrante de M. Durand.

La Société lui accorde une mention très-honorable.

Enfin, Messieurs, il nous est arrivé du fond de la Turquie d'Asie l'avant-propos et les premières pages d'un dictionnaire de langue française et de langue d'oc, où les mots de cette dernière sont classés d'après les dialectes qui paraissent à l'auteur les trois principaux dialectes : à savoir, le provençal, le languedocien et le gascon. Nous devons ce travail si considérable à M. Piat, gérant du consulat français de Bassorah. Une œuvre d'aussi longue haleine, poursuivie sur les bords du Chatt-el-Arab, méritait assurément une récompense. Par mal-

[1] Mens, chef-lieu de canton de l'Isère, arrondissement de Grenoble.

Digitized by Google

heur, elle ne rentrait pas dans le cadre de notre programme ; mais, le concours de prose ayant laissé libre une médaille de vermeil, nous nous sommes empressés d'en disposer en faveur de M. Lucien Piat.

Vous le voyez, Messieurs, notre quatrième Concours philologique a produit d'heureux résultats. Sans compter une œuvre qui nous était promise et que l'auteur n'a pas jugée assez achevée pour nous l'envoyer, nous avons eu à récompenser des productions distinguées; et les travaux que nous mentionnons, ceux mêmes que nous passons sous silence, accusent un progrès continu dans les études de philologie romane. On les aime de plus en plus, on s'y attache, et ce culte qui s'augmente sans cesse ne peut manquer de donner naissance à des œuvres sérieuses. Les encouragements, du reste, partent de haut. A l'exemple de Dante, les grands poëtes se font linguistes; et l'auteur de *Mirèio,* qui nous promet pour cet hiver un nouveau poëme, n'a pas craint de refroidir son inspiration en composant un dictionnaire provençal.

Notre modeste Société des langues romanes a quelque droit aussi à ne point se croire étrangère à ce grand mouvement ; et, si le développement de la philologie néo-latine devient une des gloires de notre siècle, elle peut sans vanité réclamer une part de cette gloire. Pourquoi faut-il qu'à ce sentiment de légitime satisfaction viennent se mêler de si amers regrets? Celui qui a donné à la Société une impulsion si forte vers les travaux philologiques ; — celui qui, jusqu'aux derniers jours de sa laborieuse et vaillante existence, a préparé notre Concours, — nous manque au dernier moment pour en constater le succès. Anatole Boucherie a été le premier à la peine; il n'est pas, hélas! à l'honneur.

Mais, s'il n'y est pas de sa personne, il y est encore par son vivant souvenir. Et, si la Société pour l'étude des langues romanes continue comme par le passé à propager l'amour et le culte de la philologie, n'aura-t-elle pas rendu à ce cher confrère un hommage digne de lui?

Ch. Revillout.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE CONCOURS DE PROSE

MESDAMES, MESSIEURS,

La vue de cette belle salle, dans laquelle nous devons de tenir aujourd'hui, grâce à M. le Premier Président de la Cour d'appel de Montpellier, nos assises littéraires, me rappelle involontairement certains souvenirs de ma profession.

C'est ici que souvent il m'est arrivé de solliciter pour un accusé le bénéfice des circonstances atténuantes.

Aujourd'hui, c'est pour mon propre compte que je comparais en votre présence et sous des charges bien graves : j'ai à répondre du Concours de prose.

Lorsque la Société pour l'étude des langues romanes voulut bien me choisir comme rapporteur de ce Concours, je ne m'attendais ni à parler devant l'auditoire d'élite qui m'entoure, ni après des maîtres en l'art de bien dire comme ceux que vous venez d'entendre. Mon ignorance des dangers que je devais affronter sera, je l'espère, la meilleure des circonstances atténuantes.

Avant d'entrer dans l'examen particulier de chacune des œuvres qui ont été soumises à la Commission, qu'il me soit permis d'être l'interprète des regrets de la Société tout entière, pour le nombre restreint de travaux en prose qui lui ont été transmis.

Sans doute, Messieurs, la poésie doit tenter les natures ardentes, celles-là surtout qui ont l'heureux privilége de s'éclairer aux chaudes clartés du soleil de la Provence ; ce soleil, dis-je, qui est devenu l'emblème même du Félibrige.

Sans doute la poésie, dans les idiomes riches et flexibles de ce pays, dans ceux de la Catalogne, de la Gascogne et du Limousin, revêt une saveur particulière, mais elle demande aussi à être maniée de main de maître, aujourd'hui surtout

Digitized by Google

que l'on a de si nombreux termes de comparaison, dans les œuvres désormais classiques des poëtes provençaux, languedociens, catalans, roumains même, en supposant que vous autorisiez cette incursion sur un territoire placé en dehors du cercle habituel de nos recherches.

Vous vous attendez peut-être à m'entendre citer des noms; ce serait trop long et trop dangereux à la fois; car, si je parlais de Mistral, de Roumanille, d'Aubanel, de Tavan et de Milá y Fontanals, je courrais risque de décourager des vocations naissantes, telle ou telle bonne volonté qui hésite peut-être à s'affirmer. Faudrait-il omettre encore cette gracieuse Carmen Sylva, qui, sur le trône où la destinée l'a placée, a su conquérir une autre couronne, celle de la poésie?

Entre leurs mains, entre celles des poëtes que nous comptons parmi nous, la poésie ne doit rien craindre, elle restera la fille des dieux. Elle fera toujours reconnaître sa noble origine :

Vera incessu patuit dea.

Mais est-ce à dire que tous ceux qui connaissent et manient la langue du midi de la France doivent escalader le Pinde ou boire à la fontaine d'Hippocrène, s'il est permis d'employer les formules poétiques des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. On naît poëte, on ne le devient pas, et il y a longtemps que Boileau nous a dit:

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur.

Seront-ils donc obligés de garder le silence, ceux qui ne pourront entrer dans la lice et prétendre à la palme du poëte?

Rien ne serait plus injuste, et j'ajouterai plus malheureux, car

La nature, fertile en esprits excellents,
Sait entre les auteurs partager les talents.

Que de choses charmantes, intéressantes, utiles, ne trouve-t-on pas dans les écrits en prose des dialectes du Midi, soit que l'auteur adopte pour sujet de son ouvrage une histoire locale ou une tradition ; soit qu'il fasse œuvre de pure imagination en écrivant un roman, un conte, une comédie; soit

Digitized by Google

enfin qu'il emprunte à des langues étrangères l'objet de son travail et nous le rende ainsi plus facilement accessible?

Toutes ces œuvres en prose ont l'avantage de nous initier de plus en plus à la connaissance et aux charmes du dialecte qu'emploie l'écrivain.

Au point de vue philologique, nous y puisons de précieux renseignements, car le langage en prose est celui de la vie usuelle, celui qui nous est le plus naturel. Ainsi que M. Jourdain, nous faisons tous de la prose sans le savoir.

Restituons-lui donc la place d'honneur qui lui convient, d'abord comme ancêtre de la poésie, et ensuite comme chargée, plus qu'elle, de la garde exacte des traditions d'une langue.

C'est donc, comme nous le disions en commençant, avec un vrai regret que nous constatons le petit nombre de pièces de prose envoyées au concours de cette année, et ce regret serait plus grand si la qualité de quelques-unes de ces pièces n'était faite pour dédommager de leur rareté. Vous allez en juger tout à l'heure.

Ajoutons également avec peine que les prosateurs languedociens se sont montrés, — disons le mot, malgré la solennité de cette salle, nous sommes en famille, — se sont montrés bien paresseux.

Dans la métropole scientifique du Languedoc, dans ce pays qui compte à la tête de ses lettrés Gabriel Azaïs, nous n'aurons à couronner, sauf un concurrent, que des étrangers. Quand je dis étrangers, c'est une façon de parler, car c'est précisément l'honneur de la Société d'accueillir également tous les idiomes qui dérivent du vieil idiome latin.

Nous n'y avons jamais failli, et chacun de nous pourrait prendre pour devise, en la modifiant un peu, cette phrase d'une comédie de Térence:

Romanus sum, et nihil romani a me alienum puto.

La Société a essayé de reconstituer nos anciennes provinces au point de vue linguistique.

L'opinion publique, d'abord émue à tort, a ratifié depuis le choix de ces études.

Nous espérons donc que, si la France, au point de vue de

Digitized by Google

ses intérêts matériels, tend tous les jours à s'unifier davantage pour le plus grand profit de sa force et de sa prospérité, du moins au point de vue littéraire il n'en sera pas de même. Nous ne serons point dépossédés de nos dialectes particuliers, et forcés de dire, comme le Mélibée de Virgile :

> **Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva,**
> **Nos patriam fugimus.**

Nous conserverons donc, dans chacune de nos provinces, notre vieux langage, cet écho des temps passés, ce charme du foyer et des campagnes maternelles, ce recueil des traditions locales les plus intéressantes.

Et voilà pourquoi il ne nous est pas défendu de plaider la cause du languedocien, qui ne devait pas rester à l'écart.

N'est-ce pas vous, Monsieur Camille Laforgue, qui avez dit dans la félibrée tenue au château de Méric : « Une langue qui » nous a donné un nombre sans égal de poëmes et de poésies » incomparables, un idiome qui nous fait connaître les cou- » tumes et les usages de nos pères depuis tout à l'heure plus » de mille ans, méritera toujours l'attention des érudits ? »

Mais, pour que la langue méridionale conserve sa vraie valeur, il faut qu'elle reste pure, qu'elle ne fasse pas au français des emprunts illégitimes, qu'elle n'admette pas de néologismes compromettants ou hasardés.

Nos dialectes sont assez riches pour qu'on y trouve les équivalents nécessaires à exprimer une idée, si le mot propre manque. Bien plus, de l'absence de terme propre, il faut conclure que certaines idées ne rentrent pas dans le génie d'une langue.

Nous signalons en passant cette tendance, à laquelle quelques auteurs sacrifient parfois d'une façon malheureuse. Nous en avons des exemples dans le concours de cette année, et nous ne saurions trop insister sur ce point.

C'est déjà bien assez que le français ait été envahi, surtout depuis quelques années, par une foule de mots étrangers. On nous dit que le progrès de la science l'exige, qu'il faut une langue qui réponde à toutes les classifications du savoir contemporain. Passons condamnation. Le français, ce fils aîné du latin, est aujourd'hui majeur : il est juste qu'il puisse s'émanciper, quand la nécessité l'exige.

Digitized by Google

Mais ce qu'il n'est pas possible d'admettre, c'est que peu à peu on remplace des expressions claires et élégantes par des mots empruntés à des langues étrangères, et qui sont synonymes la plupart du temps.

C'est là qu'est le danger, et il existe aussi bien pour le français que pour les dialectes du Midi. Notre goûter, ce vieux mot si français, est devenu le *lunch*, le *luncheon*, le *five o'clock tea*.

Ce que Labruyère appelait *la cour et la ville*, ce que depuis on appelait *le monde*, est devenu le *high life*.

Quant aux termes de chasses ou de courses, le savant Jacques du Fouilloux ne s'y reconnaîtrait plus.

On vous dira: à des besoins nouveaux il faut des mots semblables. Ce n'est pas exact pour la plupart des choses. Il faut avoir le courage de le dire. C'est une autre tendance, et elle est bien autrement grave, car elle indique un abaissement intellectuel contre lequel il est nécéssaire de réagir, car elle s'appelle positivisme en philosophie, naturalisme en littérature, réalisme en peinture, argot en philologie. C'est toujours le même désir d'enlever l'idéal à l'âme humaine, de rabaisser ce qui est grand, de gâter ce qui est bon, d'altérer ce qui est beau.

Lassés par ces dégénérescences trop fréquentes de la langue française, est-il étonnant que l'on aime à retourner à ces idiomes simples, doux à l'oreille, harmonieux, et qui ne laissent pas encore pénétrer chez eux l'étranger?

Mais que leurs auteurs y prennent garde; qu'ils ne sortent ni de leur dialecte, ni de leurs attributions. Elles sont d'ailleurs assez vastes pour contenter les plus difficiles, et, n'en déplaise à ses détracteurs, la langue du Midi peut chanter autre chose que Phyllis, les bergers et les bois.

Il faut cependant reconnaître que c'est dans ce genre qu'elle excelle.

Je n'en veux pour preuve que l'églogue pastorale intitulée *li Masajan*, l'ouvrage classé le premier par la Commission du Concours de prose. Vous allez voir comme, sur un sujet bien simple, on peut broder de délicieux ornements. Qu'y a-t-il donc dans ce récit pour tant nous plaire? M. Louis Funel, l'auteur trop modeste, ne vous le dira pas; mais je vais tâcher de répondre pour lui.

Digitized by Google

Li Masajan sont les habitans des *mas,* des maisons de campagne ; le *Masajan* est le propriétaire campagnard. La scène est placée dans les Alpes-Maritimes. La vie des *Masajan* ne nous est pas racontée d'une façon froide et savante. Non. Les détails de leurs mœurs, les descriptions locales, coulent de source et prennent si naturellement place dans le cadre de l'histoire, qu'il devient difficile de faire des extraits. Essayons cependant de vous donner une idée de cette œuvre.

Georges, celui qui raconte l'emploi de ses vacances après avoir terminé ses modestes études, est un jeune garçon de dix-huit ans, tout fier du premier fusil de chasse que vient de lui acheter son père. Il ne rêve que carnage, mais il n'est pas heureux dans ses premiers débuts. Le lièvre tant rêvé, après lequel il a tant soupiré, paraît enfin. Ému, notre héros fait feu, et deux superbes ratés se font seuls entendre.

Chasseurs, mes frères, que celui d'entre nous à qui n'est pas arrivé pareil accident lui jette la première pierre !

De désespoir, Georges brise son fusil. Peut-être est-il heureux que ce Nemrod novice ait été un maladroit, car son malheur éveille en lui le goût de la pêche, genre d'exercice dans lequel il espère être plus habile. Le lecteur y gagne de quitter promptement des sentiers un peu battus et de pénétrer dans un coin moins exploré que les récits de chasse.

Armé d'une bonne ligne du Levant, que son oncle Joseph lui avait apportée de Toulon, le jeune homme part pour aller passer quelques jours chez sa tante Catherine, à quelques lieues du village : « Barcelère à la porto, e, sus lou cop, tanto Catarino siguè aqui. Ero toujour la memo bono fremo que counouiciéu, un pau vielhido belèu, em' uno rego de mai au front, vestido d'un coutihoun de demito blanc, raia de blu, et d'un caracò d'indiano. Tant lèu m'aguè vist, me prenguè la tèsto e m'embrassè sus li dos gauto e sus la bouco, à la modo de nòsti mountagno. — Ah vai, asseto-te ; as fam ? Vos manja quaucarrèn. Te vau mousé un toupin de lah ? Que? — Es pas de refus, tanto[1]. » — On se rend à l'étable. *Moureto,* la vache, attachée à la crèche par une chaîne de fer, tourne sa

[1] La langue et l'orthographe de M. Funel diffèrent sur quelques points de celle des félibres d'Avignon.

Digitized by Google

grosse tête cornue pour lécher la tante Catherine, qui, assise sur l'escabeau, presse à pleines mains des pis gonflés de lait écumant, et Georges se lèche les lèvres, rien qu'à contempler cette bonne mousse qui monte, monte, monte.

La tante le voit planté devant elle et ne peut s'empêcher de le traiter de *marrit groumandoun*.

Plus tard, Georges veut aller rejoindre son camarade Louiset, un garçon un peu plus âgé que lui, pour l'aider à arroser les haricots, et il passe devant un vieux moulin, dont le meunier, qui l'avait vu enfant, a peine à le reconnaître. La description de ce site est des plus gracieuses, et le style atteint une justesse et un ton vraiment poétiques.

Ne vous est-il pas arrivé, à la lecture d'une description bien faite, d'éprouver comme une sensation de plein air? Le Poussin, Claude Lorrain, ces merveilleux paysagistes, et, de nos jours, Courbet et Corot ne réussissent pas mieux avec leurs pinceaux à procurer cette impression que certains écrivains avec leur plume.

Alphonse Daudet, dans ses *Lettres d'un Absent,* a parfois des pages qui produisent l'effet de la réalité.

C'est le sentiment que nous avons éprouvé à la lecture des *Masajan,* œuvre facile, attrayante, pleine de saveur et de vie, dans laquelle l'auteur a su éviter la monotonie, malgré la difficulté d'un récit qui ne contient aucun incident remarquable, et qui n'est qu'une suite de tableaux familiers.

Depuis Théocrite, Virgile ou Florian, une idylle ne serait pas complète sans un peu d'amour. L'arrosage est terminé. Louiset, après une partie de pêche à la lueur des torches, s'endort, et en rêvant prononce le nom de celle qu'il aime sans espoir. C'est Rosine, une jolie fille qui n'a pas l'air de penser à lui. Mais Georges est là ; en ami fidèle, il veut le bonheur de Louiset. Il amène la rencontre des deux amoureux après la messe du dimanche à Sainte-Marguerite. On s'explique. Rosine aimait déjà Louiset, et tout finit bientôt par un mariage.

La Société accorde à M. Louis Funel, instituteur, à Cannes, une médaille d'or.

Après la note douce et poétique, nous trouvons la note gaie, *lou Remèdi,* un conte provençal, qui commence comme au bon vieux temps.

Digitized by Google

Il se trouvait que la fille du roi dépérissait de plus en plus. Qu'avait-elle? Personne ne le savait. Elle n'était bien nulle part; elle n'avait ni sommeil, ni appétit. Le roi se désolait de voir sa fille perdre ses forces et les roses de son teint. On consulte les médecins. On en prend trois, selon l'usage, pour départager les avis, si deux d'entre eux se trouvaient d'accord, par hasard (mais cela n'arrive jamais) et pour ne pas manquer à la règle: le premier est d'avis que la princesse a besoin de fortifiants; le second, qu'il faut la purger; le troisième, qu'il faut la saigner. C'est la scène renouvelée de l'*Amour médecin* de Molière.

Dans l'impossibilité de concilier les trois opinions, les médecins s'en vont sans rien décider, et la princesse est toujours malade. Peut-être lui a-t-on jeté un sort, dit sa vieille nourrice; mais les conjurations, pas plus que les consultations, n'y font rien.

Un vieux ministre depuis longtemps en place, ce qui prouve bien que nous sommes en plein conte et dans un pays fabuleux; un vieux ministre, dis-je, conseille au roi de mettre au concours la guérison de la princesse.

Un jeune homme se présente plein d'assurance, et le roi lui promet la main de sa fille, s'il réussit.

Vous croyez retomber dans la donnée de Molière, ou dans le conte de l'*Oie d'or* des frères Grimm. Erreur! Ce n'est pas en épousant la jeune fille ou en la faisant rire que le jeune homme la guérira. C'est en lui servant une sauce, mais une de ces sauces comme Carême et Vatel n'en ont jamais inventé, comme Brillat-Savarin n'en a jamais décrit.

Cette sauce, jaune comme l'or, ferme, odorante à réveiller un mort, l'auteur vous en donnera la recette, et, quant à son nom, vous le trouverez dans ce refrain de Mistral, qui termine le conte:

Nautre, li bon Prouvençau,
Au sufrage universau,
Voutaren pèr l'ôli
E faren l'*aiòli*.

Peut-être, Mesdames, ne trouverez-vous pas toutes le remède à votre goût. Tant mieux, car ce sera pour vous un en-

Digitized by Google

courageement à mieux veiller sur votre santé, et je vois d'ici plus d'un mari barbare menacer sa femme de l'*aiòli* à la première indisposition.

Ce petit conte, leste et bien troussé, rachète par ses qualités de style, d'élégance et de facilité, par l'originalité de son dénoûment, son thème un peu trop connu. *Lou Remèdi* est moins long que *li Masajan*. Est-ce une raison d'espérer bientôt quelque production plus importante, pouvant mériter à son auteur une médaille d'or? C'est donc à la fois à titre de récompense et d'encouragement que la Société accorde à M. Isidore Lèbre, à Eguilles (Bouches-du-Rhône), une médaille de vermeil.

La troisième œuvre qui nous a été soumise est un récit en catalan, intitulé *Recort de l'infantesa* (souvenir de l'enfance), œuvre sérieuse, histoire attachante, qu'il serait trop long d'analyser encore, et que la Société a récompensée d'une médaille d'argent.

Mais il ne nous est malheureusement pas possible de vous en faire connaître l'auteur.

Il était dit que, jusque dans les moindres choses, la mort de notre regretté confrère et ami Boucherie se ferait sentir. D'autres, mieux que je ne pourrais m'en acquitter moi-même, vous ont déjà parlé de cette perte douloureuse. Au moment où le savant secrétaire de notre Société était si prématurément ravi à l'affection de tous, des hommes dévoués ont recueilli chez lui les pièces envoyées pour ce concours; mais, dans le trouble où les jetait sa mort, le nom de l'auteur du *Recort de l'infantesa* n'a pu être retrouvé.

Pour cet inconnu, qui peut-être se trouve dans la salle et qui apprendra seulement aujourd'hui les causes tristes et pénibles de l'oubli que nous faisons de son nom, je vous demande, Mesdames et Messieurs, votre applaudissement le plus sympathique [1].

La comédie *Marien Touinou* (Nous marions Antoine), que nous envoie M. Guichard, professeur à l'École normale d'Avignon, est écrite dans le dialecte du Dauphiné. Elle renferme une peinture amusante des péripéties du mariage d'un jeune

[1] Le pli de l'auteur du *Recort de l'infantesa* a été retrouvé quelques jours après. Ce travail est l'œuvre de M. Jascinto Laporta, directeur de la *Revista literaria*, à Barcelone.

Digitized by Google

homme de Mens (Isère). Le langage employé est celui qui se parle couramment dans cette commune, et les dictons et locutions qui relèvent la conversation des personnages sont bien dans le goût usuel. Ce dialecte, bien que très-voisin du provençal, a des caractères propres.

Saramoun (Salomon) veut marier son fils Antoine à *Froisino* (diminutif d'Euphrosyne), et, pour y parvenir, il cause longuement avec Alexandre, le père de la jeune fille. La scène où les deux campagnards énumèrent ce qu'ils se proposent de donner à leurs enfants est parfaite. Chacun lutte de ruse et d'habileté, de feinte générosité, pour entraîner l'autre à une plus grande libéralité, sans desserrer trop lui-même les cordons de sa bourse.

Mais Frosine n'aime pas celui qu'on lui destine. Elle a donné son cœur à Hippolyte, et, comme il y a un dieu pour les amoureux, à un moment donné, les parents surprennent Antoine en train de « batifoler avec une chambrière », comme on disait au siècle dernier. Le mariage est rompu, et Frosine épousera Hippolyte. Le bonhomme Alexandre ne peut résister à la vue de la fortune apportée dans un sac par le père d'Hippolyte. Cette somme de deux mille cinq cents francs en or, c'est la *vercheira,* la dot de sa femme défunte, dot qu'il a conservée intacte et qui revient à son fils.

Le caractère d'Alexandre, ce modèle de paysan avare, est bien rendu. Sans doute, il veut le bonheur de sa fille ; mais le consentement, qu'il n'accorde pas à ses supplications, il le donnera par amour de l'argent.

Nous ne chercherons point dans cet ouvrage une intrigue compliquée. Nous ne reprocherons pas à l'auteur quelques scènes un peu trop longues, et surtout celle du commencement, quelques mots un peu grossiers. Le dauphinois, comme le latin,

> .....dans les mots brave l'honnêteté,
> Mais le lecteur français veut être respecté.

Toutefois son œuvre est un échantillon précieux de la langue du Dauphiné, qui touche par les Hautes-Alpes à la Provence. Du reste, le nom de M. Guichard n'est pas inconnu parmi nous, et aux récompenses des autres Concours il ajoutera la médaille d'argent que la Société lui décerne aujourd'hui.

Digitized by Google

Vivre à quelques centaines de lieues de Montpellier, habiter en Turquie d'Asie, parler couramment le persan et cultiver le provençal, n'est pas le fait de tout le monde.

C'est cependant le cas de M. Piat, gradué de l'École des langues orientales et gérant du consulat de France à Bassorah, déjà nommé par le rapporteur du Concours de philologie. Il nous a fait parvenir une traduction du *Gulistan,* ou Jardin des roses, le poëme persan de Sadi.

Cet ouvrage, écrit en provençal et naturellement destiné à se répandre en Provence, fera plaisir aux habitants de ce pays, qui ont toujours apprécié les proverbes et les sentences.

Les traductions françaises du *Gulistan* sont relativement rares. Celle de M. Sémelet, qui remonte à 1834, est trop littérale. C'est presque du français persan, comme l'auteur le reconnaît lui-même. Je ne parle pas de celle d'Alègre en 1704, qui est incomplète et sans valeur. Seul, M. Defremery peut être considéré comme un des meilleurs traducteurs du poëte Sadi. On n'est pas bien d'accord sur l'époque de la naissance de cet écrivain. D'après des raisons très-concluantes, M. Defremery la place vers l'année 1184 de notre ère, il y a près de sept siècles.

Il s'agit donc d'une œuvre ancienne, curieuse et, ajoutons-le, classique, en Perse.

Dans notre enfance, quand on nous donnait jadis Lafontaine ou Racine à apprendre par cœur, ne nous est-il pas arrivé de souhaiter d'être Chinois ou Persan ? Nous n'y aurions rien gagné, car il n'y a pas de pays où il ne faille exercer sa mémoire. Si j'en connaissais un, d'ailleurs, je me garderais de vous le dire, un de nos enfants n'aurait qu'à nous entendre.

En Chine, on apprend par cœur les préceptes de Khoung-fou-tseu ; en Perse, le *Gulistan.*

La forme de cet ouvrage est particulière et mérite d'être remarquée. Sadi alterne dans ses histoires la prose et la poésie. Les vers sont généralement une sentence qui forme la morale de l'histoire :

« Uno fes que Nouchirevan lou juste èro à la casso, dison, i'alestiguèron en broucheto uno part de so qu'aviè tua. Lou pan fautè, mandèron un goujat n'en cercà au vilage, e lou rei recoumandè de lou paga.

Digitized by Google

» —Perqué, diguè, fau ren faire d'ilegau, ni esse l'en causo de la perdo de l'amèu. — Per tant pau, faguèron, avendriè-ti daumaje ? »

» — Lou premié cop que la tiranio se manifestè sus terro, respondeguè, fuguè pau de causo ; piei un cadun i'a poundeguè, e fin finalo es arrivado à noun plus.

» Se dóu jardin dóu pople lou rei trai uno broco,
Si servitour prendran l'aubre desracina.
Dins uno mita d'iòu, s'un sóutan fai trauca,
Li soudard passaran milo aucèu à la broco'. »

Notre programme de Concours excluait les traductions, qui ne sont en réalité que des versions plus ou moins élégantes. Mais nous avons considéré que nous devions faire une exception à la règle pour l'ouvrage de M. Piat, qui a eu l'ingénieuse idée de rendre les vers de Sadi par des vers provençaux parfaitement exacts et d'une facture remarquable.

Nous souhaitons tous qu'il nous fasse connaître un jour l'autre ouvrage de Sadi *le Bostân,* et, en lui envoyant à travers l'espace ce vœu et cet éloge mérité, nous sommes heureux de lui apprendre que la Société lui a décerné une médaille d'argent.

M. Aymet, commis principal des postes et télégraphes à Montpellier, a recueilli à Couiza, département de l'Aude, un conte populaire intitulé *lou Sermoun dal ritou de Cucugnan.* Deux versions de ce charmant récit ont déjà paru : l'une en avignonnais, dans l'*Armana prouvençau.* Elle est signée d'un nom trop connu, celui de M. Roumanille, le président de notre Commission de prose, pour que je puisse rien ajouter. L'autre figure dans les *Lettres de mon moulin,* d'Alphonse Daudet[2]. Le

[1] Plus peut-être que M. Funel, M. Piat se sert d'une orthographe différente de celle des félibres avignonnais; sa langue contient, enfin, quelques formes gallicisées qu'il serait sage de faire disparaître. Ainsi, par exemple, le mot *broucheto* aurait pu être avantageusement remplacé par celui d'*estadet,* qui existe à Montpellier, ou celui d'*astoun,* que mentionne le *Dictionnaire* d'Honnorat.

[2] Il en existe une troisième, insérée dans le *Salut public* de Lyon, il y a vingt-cinq ans environ. Un membre de la Société, M. le docteur F. Estre, a publié enfin, en 1878, une traduction en vers provençaux du *Curat de Cucugnan;* Strasbourg, Fischbach, 1878, in-12.

Digitized by Google

sujet n'est donc pas nouveau, mais il y avait intérêt à connaître la version qui circule en Languedoc. L'auteur nous promet, d'ailleurs, d'autres ouvrages. Cette tentative méritait un encouragement et une récompense. La Société décerne à M. Aymet une médaille de bronze.

Enfin nous n'avons pu accorder qu'une mention honorable à M. Joaquin Batet y Paret, de Barcelone, qui a traduit en catalan l'*Art poétique* d'Horace. Notre programme ne nous permettait pas de récompenser autrement une simple traduction en prose, quel que soit, d'ailleurs, son mérite. Les notes dont l'auteur a fait suivre son ouvrage ne nous ont pas paru suffisamment importantes ou originales pour nous permettre de les considérer comme un ouvrage spécial sur Horace.

Nous espérons donc que M. Batet y Paret, qui possède bien le latin et le catalan, nous donnera un jour la possibilité de mieux signaler et son mérite et le mérite d'une œuvre qui lui soit entièrement personnelle.

Nous voici arrivé au bout de notre course. La conclusion de ce compte rendu ne sera-t-elle pas d'accord avec ce que je vous disais en commençant?

C'est qu'il y a un champ large et fécond à exploiter pour la prose des pays du midi de la France, et qu'il serait dommage de nous voir privés des moissons que l'on peut y récolter à chaque nouveau Concours de notre association.

P.-J. Itier.

M. Blanchet de Brenas fit connaître le premier le thème de ce récit aux lecteurs de la *France illustrée* (Voyez *l'Armana prouvençau* de 1869, p. 14).

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE CONCOURS DE POÉSIE

MESDAMES, MESSIEURS,

Un drame en cinq actes, deux comédies en cinq actes, un poëme en dix chants, une saynette en un acte, un recueil d'une douzaine de contes ou de fables, sans parler des pièces diverses, dont je ne vous dirai pas le nombre, tel est le bilan que je me vois forcé de déposer devant vous. Mais rassurez-vous; malgré cette effrayante énumération, je serai bref, le plus bref possible. La présence à cette fête d'un public d'élite, accoutumé à entendre des voix plus autorisées que la mienne, et qui, dans sa plus belle moitié surtout, doit être plus sensible aux charmes de la poésie qu'aux austérités de la prose, m'impose l'obligation de ne pas vous faire écouter trop longtemps un simple écho, et de vous laisser bientôt applaudir et couronner les poëtes eux-mêmes.

La ville de Montpellier, héritière d'un passé glorieux dans les fastes de la science, ajoute, de nos jours, de nouveaux fleurons à sa couronne littéraire, et tend à devenir, de plus en plus, le centre des études romanes dans le midi de la France. En faisant mieux connaître la littérature et les coutumes nationales du moyen âge, ces études couronneront l'édifice historique que notre siècle a vu s'élever et qui ne sera pas la moindre de ses gloires.

Vous n'avez pas oublié, Messieurs, la grande et légitime part faite au théâtre français et provençal, lors des *Fêtes latines*. Après avoir applaudi les nobles et patriotiques pensées de la *Fille de Roland,* de notre éminent compatriote M. le vicomte Henri de Bornier, dont j'aurais été heureux de saluer ici, au nom de tous, le talent et la personne, vous avez eu la primeur d'une des œuvres les plus mâles et les plus passionnées de la renaissance provençale. Ai-je besoin de nommer le beau

Digitized by Google

drame de Théodore Aubanel, *lou Pan dóu pecat,* représenté pour la première fois sur le théâtre de Montpellier le 28 mai 1878, et qui a le mérite, peut-être trop rare, de joindre à des peintures étincelantes de poésie vraie; humaine, le tableau des châtiments impitoyables, mais justes, qui frappent l'oubli des devoirs les plus sacrés.

C'est aussi un drame provençal dont nous aurons à vous entretenir en premier lieu, non point, comme l'œuvre d'Aubanel, une étude réaliste et poignante, — je dis réaliste dans le bon sens du mot, — mais une fiction empruntée à l'histoire de la célèbre croisade du XIII[e] siècle. Vous n'attendez pas de moi une analyse qui serait aussi longue que délicate, car elle éveillerait des critiques qu'un jugement d'ensemble peut seul atténuer. On pourrait, en effet, adresser à l'auteur le reproche de n'avoir pas fait jouer à son principal personnage, le prince de Sabran, qui donne son nom à la pièce, le rôle prépondérant auquel il paraît destiné, et de n'avoir pas concentré sur lui l'intérêt, trop divisé de son œuvre. L'auteur a aussi abusé du monologue, des longs récits de faits déjà connus du spectateur, et il a souvent oublié que le théâtre vit surtout d'action. Ces réserves essentielles formulées, nous louerons avec plaisir la facilité bien connue du poëte, l'abondance de sa veine lyrique, et nous regretterons de ne pouvoir citer quelques-unes au moins des scènes remarquables, qui sont nombreuses. Nous noterons particulièrement le quatrième acte comme le mieux traité et le plus intéressant. L'action n'y languit pas; la scène est animée de personnages qui parlent et agissent comme il convient. Le caractère de l'héroïne, jusque-là incertain, se dessine avec une vigueur et une intensité de passion dignes des plus grands éloges. La Société décerne à M. Jean Monné (de Marseille), auteur du drame ayant pour titre *Sabran,* sa première médaille de vermeil.

Laissons les horreurs de la guerre et les sacrifices héroïques de l'amour pour suivre un de vos jeunes compatriotes au bord de la mer. M. Louis Vergne, de Montpellier, a un joli brin de pinceau au bout de sa plume. Sa *Marina* nous montre la Méditerranée sous ses différents aspects, tour à tour calme et furieuse, éblouissante des reflets azurés du ciel ou troublée jusqu'en ses profondeurs. Le poëte joue avec elle, tenant à la

Digitized by Google

main un rameau que l'onde semble lui demander et qu'il dérobe à ses caresses. Les vagues l'entourent : effrayé, il abandonne le rameau et se réfugie sur un rocher, où il peut philosopher sans trouble et où il trouve cette conclusion heureuse à ses poétiques descriptions :

Qu'es lou mau sort que nous pivela,
Qu'es lou destin que nous clavela,
Ou nous buta toujour vers lou toumple prefound,
Que nous rend dus à la tendressa,
Tendres à la ruda caressa
De l'amour passiounat que sans vergougna poun?

Per que traire à la mar foulassa
Lou ramèu qu'à l'ersa bonassa
Aviei embé plasé refusat tant de fes,
Mesprisant sa douça lagrema?
Demandas-vous quanta es la fema
Qu'en calignant un jour voste cor, vous l'a pres!

Depuis la mort d'Octavien Bringuier, le dialecte montpelliérain avait rarement été mis en œuvre d'une façon aussi littéraire. Les grâces en sont jeunes, fraîches et naturelles, malgré quelques emprunts au vocabulaire provençal [1]. M. Louis Vergne est un poëte d'avenir. S'il veut se rendre tout à fait maître du dialecte de sa ville natale, il remplira les vœux de votre Commission, qui lui décerne, en attendant, sa deuxième médaille de vermeil.

Avec M. l'abbé Joseph Roux, curé de Saint-Hilaire-Peyroux (Corrèze), nous revenons aux souvenirs guerriers de l'époque carlovingienne. Le château de Longour, en terre limousine, est en fête. Charlemagne, déjà courbé par l'âge, y est venu oublier son métier de roi, métier amer, — dit le poëte, — déjà. Après un festin splendide, Charlemagne demanda à son hôte de lui faire entendre un chanteur. Le Toulousain Godol paraît. Godol, d'abord courtisan de Gaïfre d'Aquitaine, passé à Charlemagne avec la bonne fortune, — ceci est de tous les

[1] Les formes *poun* et *fena*, qui devraient être *pounis* et *femna*, en sont un exemple

[2] Si nous insistons sur la question de pureté dialectale, c'est qu'il y a là, à

Digitized by Google

temps, — à part cela homme d'un commerce agréable, et qui n'a qu'un défaut, celui de boire avec ardeur :

Jauzen, estiers aco ; n'a mas un defaut, tuna.

Godol dit la gloire et les exploits de Charlemagne. Tout à coup un autre chant sauvage, sorti on ne sait d'où, se fait entendre. C'est le chant de mort de Regnar Lodbrog, chef des Scandinaves :

Un autre chan estranh, al sauvatge ressoun!
Charlemanha a palit, Charlemanha se leva ;
Ni la lengua per el, ni la chansou n'es nueva.

« Eh quoi ! les gens du Nord oseraient ! »..... « Abordez, » dit Rollon à ses gens, qui remontent le cours de la Dor- » dogne..... Mais Charlemagne se dresse, immense, et, » rejetant son manteau, il saisit sa Joyeuse, — ou plutôt sa

nos yeux, un intérêt majeur. Nous ne souhaitons, en effet, et aucun de ceux qui ont le souci de la langue d'oc et de ses caractères originaux ne doit souhaiter, que nos poëtes se laissent entraîner, par esprit d'imitation, par un trop fidèle souvenir des chefs-d'œuvre consacrés, ou par tout autre motif, à la suppression des dialectes. Chacun de ceux-ci a ses ressources propres, son vocabulaire spécial, sa couleur native, son pittoresque particulier. Fondre ces nuances éclatantes dans les teintes grises d'un pastiche provençal, ce serait nuire à la fois aux idiomes ainsi mélangés et au provençal lui-même. La littérature grecque est là pour attester que la variété des dialectes ne nuit pas à l'originalité de la pensée et n'empêche pas l'éclosion des chefs-d'œuvre. On pourrait même soutenir que, loin de l'empêcher, elle la favorise puissamment. S'il est quelques Languedociens qui se servent exclusivement du provençal des bords du Rhône, parce qu'ils y trouvent beaucoup plus de facilité ou d'agrément, ces préférences individuelles ne doivent pas être imitées et encore moins encouragées ; nous n'hésitons pas à dire que ce choix exclusif vaudrait encore mieux qu'une fusion volontaire et consciente de dialectes divers. Les Provençaux, qui tiennent tous, et avec raison, à leurs dialectes respectifs, se gardent de suivre ces exemples. Marseille, Aix, Forcalquier, Apt, n'ont pas adopté, que nous sachions, le dialecte arlésien ou avignonnais, et nous ne voyons pas ce qu'ils y gagneraient. Les Concours n'auraient pas de raison d'être s'ils ne s'efforçaient de conserver à notre langue ses mérites variés, et les ressources naturelles de ses différents dialectes. S'opposer, autant que possible, à l'abâtardissement qui résulterait du mélange des idiomes, sans profit aucun en quoi que ce soit, nous paraît être l'un des premiers objets de ces Concours et le but principal de leurs visées multiples.

Cette question demanderait, on le sent, plus de développements. C'est à peine si nous avons pu en signaler rapidement l'incontestable intérêt ; nous y reviendrons à la première occasion.

Digitized by Google

» Triste, à présent et s'écrie : « Charlemagne ! » en brandis-
» sant son épée au reflet du soleil qui semble l'embraser....
» Merveilleux effet du geste et du cri ! Rollon, ébloui, troublé,
» ne sait plus où il a l'esprit ; et tout cela détale, et tout cela
» décampe : tel, oyant le tonnerre, un banc de cabots s'enfuit. »

Mais, au lieu de se réjouir de ce facile triomphe, Charlemagne pleure ; il pleure des larmes de sang ; et à sa fille Emma, qui s'étonne de ces larmes, le vieil empereur répond :

Ai razou de gemir e gemirai souven ! !
Si lou Norman penetra en Fransa, ieu viven,
Couma pacientara quan serai dins la toumba ?
Chadun ven far soun fais ad un aubre qui toumba.

Ce poëme se recommande par la correction de la langue, dont l'auteur prépare le dictionnaire, par l'énergie sauvage d'un rhythme approprié au sujet, par la vigueur du ton général. L'intercalation du chant de Regnar Lodbrog est on ne peut plus heureuse comme effet dramatique, mais elle ne laisse pas au poëme une entière originalité. La Société attribue à M. l'abbé Joseph Roux une médaille de vermeil.

Nous passons, sans transition, à un recueil de contes et de fables ayant pour titre : *lous Pesèus farioulеis* (les Pois sauvages). L'auteur est M. Auguste Chastanet, percepteur à Sarlat (Dordogne), qui, avec son amusante historiette du *Chivau de Batistou*, gagna le prix du genre au Concours de 1878. Les contes de M. Chastanet se distinguent par les qualités habituelles de spirituelle finesse et de gouailleuse bonhomie de leurs aînés. La note rustique est plus accusée, les peintures sont plus libres, dans cette série que dans les précédentes, et il faudrait les licences que Molière prenait de son temps sans effaroucher personne, pour citer le titre du premier de ces contes, le meilleur à notre avis. M. Chastanet a imité aussi avec bonheur, c'est-à-dire en les habillant à la mode de son pays, — seule raison d'être des imitations, — deux fables de La Fontaine : *les Voleurs et l'Ane* et *la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf*. Nous attacherons à ces *Pois sauvages* notre quatrième et dernière médaille de vermeil.

Ce n'est pas une simple fable qu'a imitée M. Antoine Roux, ancien conseiller général de l'Hérault, à Lunel-Viel, mais une

Digitized by Google

comédie tout entière, une comédie en cinq actes. L'effort est grand et se justifie à merveille, s'il est vrai qu'on puisse *châtier les vices en riant,* ainsi que l'assure un dicton fort ancien. On pourrait en douter, car, malgré Molière, malgré Regnard, malgré Beaumarchais et tant d'autres, tous les vices, tous les ridicules qu'auraient pu tuer ces illustres maîtres, paraissent encore se porter assez bien. Je n'en veux pour preuve nouvelle que l'imitation montpelliéraine du *Joueur* de Regnard, dont j'ai à vous parler. M. Roux a pu, rien qu'en regardant autour de lui, se persuader aisément qu'une édition populaire du *Joueur,* — revue et accommodée aux mœurs du jour,— pourrait être de quelque utilité. Nous nous garderons bien de le détromper; nous lui souhaitons même, s'il peut faire représenter cette comédie, tout le succès que mérite sa laborieuse et intelligente tentative. Certes, M. Roux n'a pas rêvé de faire passer dans son *Jougadou* l'esprit pétillant, la verve heureuse, le naturel et la finesse de la seule comédie qui puisse prendre rang immédiatement après les chefs-d'œuvre du premier de nos auteurs comiques. C'est bien assez qu'il ait pu substituer aux portraits vivants de Regnard, et dans leurs cadres mêmes, des portraits peints d'après nature, et faire de cette comédie, d'un esprit très-français, une adaptation languedocienne qui a sa couleur propre. C'est là, en effet, le principal mérite du travail de M. Roux. Ajoutons que la langue en est simple, facile, non sans charme parfois. Œuvre, en somme, très-recommmandable, quoiqu'elle ne soit pas entièrement originale, et à laquelle votre Commission a attribué la première médaille d'argent.

Encore une comédie en cinq actes; celle-ci originale, d'un réalisme brutal et qui semble inconscient. L'auteur paraît nous dire: J'ai vu, j'ai observé ce qui se passait autour de moi, et voilà, tel quel, le résultat de mes observations. Nous savions déjà, et nous n'avons pas été tentés de nous écrier avec le poëte :

> O mon siècle! est-il vrai que ce qu'on te voit faire
> Se soit vu de tout temps ?...

nous savions déjà à quel degré les mœurs peuvent se corrompre et les caractères s'abaisser, lorsque l'amour du lucre

Digitized by Google

et des richesses acquises par tous les moyens remplace tout autre sentiment. Cette œuvre, trop vraie en plus d'un passage et qui ignore les raffinements de la pensée littéraire, en est une nouvelle et triste preuve. *Narcisso,* tel est le titre de cette comédie, et c'est aussi le nom du principal personnage. Il y a malheureusement quelque inexpérience dramatique dans cette interprétation d'une donnée qui, pour être vulgaire et sans grandeur, n'en est pas moins intéressante. Ce qui manque aussi à l'auteur, du moins tel qu'il se montre dans sa pièce, ce sont

> ..... ces haines vigoureuses
> Que doit donner le vice aux âmes vertueuses ;

c'est un personnage qui soit le porte-voix et le vengeur de la conscience outragée. Les gendarmes, qui apparaissent à la fin de la pièce et qui annoncent à son triste héros, en l'arrêtant, la peine qu'il aura à subir pour ses méfaits,— ce qui est tout à fait contraire aux habitudes de la gendarmerie, — ne suffisent pas, il s'en faut, à soulager notre indignation. Il y a bien quelques protestations de l'honneur, dans le courant de la pièce. La femme et le gendre de Narcisse,—il s'appelle Nigaud, et il est le bien nommé,—lui font sans doute entendre quelques dures vérités ; mais ils n'empêchent aucune vilaine action, et le coupable n'est puni, pour ainsi dire, que dans la coulisse, au lieu de l'être sur la scène même. Malgré ce défaut capital, la comédie de *Narcisso* accuse des qualités sérieuses, telles que l'art difficile de faire parler et mouvoir d'assez nombreux personnages, l'invention d'une intrigue où s'agitent, il est vrai, des passions basses et des intérêts sordides, mais qui marche sans défaillance, et avec des péripéties naturelles, vers son dénoûment fatal.

L'auteur, M. Adam Peyrusse, d'Ornaisons, près Villefranche (Aude), possède parfaitement sa langue, qui est celle du Narbonnais, et, comme Langlade, de Lansargues ; comme Laurès, de Villeneuve-lez-Béziers ; comme Tavan et bien d'autres, il a trouvé la poésie sous les mottes de terre que soulève sa charrue, au milieu des champs, dans l'air libre et sous le ciel splendide de nos campagnes. La Société lui décerne sa deuxième médaille d'argent.

Digitized by Google

Ont également reçu des médailles d'argent :

M. Auguste Fourès, de Castelnaudary, pour sa pièce *lou Talhaire de peiro dè foc* (le Tailleur de silex), tableau curieux de la période préhistorique, dont quelques parties demanderaient à être mieux éclairées, et où l'on trouve avec abondance l'énergie et le pittoresque, dont l'auteur est coutumier;

M. Jean Laurès, de Villeneuve-lez-Béziers, pour sa *Dounaciéu,* étude d'après nature de mœurs villageoises, écrite dans une bonne langue, claire, rapide, naturelle, et avec un sentiment très-personnel ;

M. Charles Bistagne, de Marseille, pour son joli conte *li Vertu au bal mascat,* dont le tour spirituel et fin relève encore la donnée piquante;

M. Marius Girard, de Saint-Rémy, pour son poëme *lou Segnour de Vilo-Vièio,* plus descriptif que dramatique, malgré une imitation de la scène des portraits d'*Hernani*, et où nous louerons surtout le talent du narrateur;

M. l'abbé Ferrand, professeur au petit séminaire de Bordeaux, pour sa pièce : *la Cansou dou Roussinoun* (la Chanson du Rossignol), charmante interprétation d'une légende du Bazadais, que l'on trouve aussi en Bourgogne, à Mercurey notamment, et qui est ainsi rapportée par M. Jules Chevrier [1]: « On » dit que souvent, à l'aube du matin, on trouve des rossi- » gnols se débattant, au milieu des pampres embaumés, con- » tre les étreintes des vrilles de la vigne, qui poussent si vite, » si vite ! que leurs petits pieds fins et délicats sont saisis et » emprisonnés pendant leur court sommeil. » Dans la légende du Bazadais, c'est la clématite qui joue le rôle cruel de la vigne à l'égard du joli chanteur.

M. l'abbé Ferrand écrit en maître poëte la langue de son pays. Il y a, du reste, dans tout le Bordelais, un mouvement d'études romanes très-marqué. Des almanachs et des journaux populaires sont publiés sur plusieurs points de la Gironde, des Landes et des Pyrénées. Un écrivain bien connu de ces contrées, et qui a déjà publié les *Proverbes, énigmes et contes populaires du Béarn,* M. Lespy, fait imprimer en ce moment

[1] Dans son beau livre *Châlons-sur-Saône pittoresque et démoli*. Paris, Quantin, 1883.

Digitized by Google

même, à Montpellier, un *Dictionnaire béarnais*. Le mouvement littéraire et scientifique, auquel la *Revue des langues romanes* a donné un si grand essor, s'étend de jour en jour davantage, et il est permis d'espérer qu'il n'y aura plus bientôt un seul point du vaste domaine de la langue d'oc qui n'ait son lexicographe ou son poëte;

Enfin M. Victor Rettner obtient aussi une médaille d'argent pour une sextine qu'il intitule *Ma viloto*, et qui célèbre, dans la forme rare illustrée par Arnaud Daniel, sa ville natale de Saint-Pons. Il n'existe, on le sait, que cinq ou six sextines dans la littérature ancienne, et on n'en connaît pas dans la littérature moderne. M. Rettner aura donc l'honneur d'avoir restauré un genre oublié, dans lequel il a su être non-seulement versificateur habile, mais poëte charmant, grâce aux combinaisons les plus ingénieuses d'expressions, d'images et de tableaux à la fois exacts et pittoresques[1].

Une œuvre d'assez longue haleine, un poëme en dix chants, mais très-courts, — ce n'est pas un reproche, — et qui a pour titre *la Fia dey carbounié*, est dû à la plume facile de M. A. Virenque, de Lodève (Hérault). Il y a de très-bonnes choses dans cette histoire des amours honnêtes de l'auteur avec la fille d'un charbonnier : du naturel, de la grâce, de bons sentiments, et pas la moindre noirceur. Toutefois cela manque un peu d'art et d'arrangement. M. Virenque dispose d'un vocabulaire local très-riche, et son œuvre mérite largement, à ce titre surtout, la médaille de bronze qui lui est donnée.

Une mention très-honorable est accordée à une saynète villageoise en un acte, de M. Paul Gourdou, d'Alzonne (Aude), qui a pour titre le proverbe : *Bal mai gens qu'argent* (Il vaut mieux les gens que l'argent). Les situations de cette petite pièce ne comportaient peut-être pas autant de développements que l'auteur s'est plu à leur en donner ; mais on peut y relever de nombreux passages qui se recommandent par de bonnes qualités de forme et de fond.

Une autre mention honorable est due aussi à *l'Abare e lous*

[1] M. Rettner ne devait pas survivre longtemps à son *chef-d'œuvre:* il est décédé à Montpellier le 21 août 1883, à l'âge de cinquante-cinq ans

Digitized by Google

Bouleurs, imitation de la fable de La Fontaine *l'Avare qui a perdu son trésor,* par M. Victor Maumen, à Saint-Criq-Villeneuve (Landes), l'auteur-éditeur de l'un de ces almanachs bordelais dont nous parlions tout à l'heure, *l'Armana dous paysans,* paraissant depuis plusieurs années, tantôt à Saint-Sever, tantôt à Bordeaux, tantôt à Mont-de-Marsan.

Il nous reste à parler d'une poésie et d'une traduction françaises, qui sont en dehors du programme du Concours, mais que leur mérite et le vœu du jury d'examen m'interdisent de passer sous silence.

La poésie a pour titre *Latium*. Elle est d'une énergie rare, presque farouche, toute pleine d'élan patriotique et d'enthousiasme pour ces idées d'union latine que des esprits généreux et clairvoyants s'efforcent de répandre, laissant à l'avenir, à défaut du présent, le soin de les justifier. Cette pièce est due à un professeur italien qui réside à Constantinople et qui désire garder l'anonyme.

Elle est dédiée au commandeur Vegezzi Ruscalla, consul général de Roumanie à Turin, qui, à l'âge de quatre-vingts ans passés, travaille encore avec la même ardeur qu'au temps de sa jeunesse. Les études philologiques n'ont pas cessé de plaire à l'ancien secrétaire de Raynouard, et il a publié, il y a très-peu de temps, un travail extrêmement curieux sur deux ou trois villages de Vaudois qui existent dans l'Italie méridionale, où ils ont conservé leur langage alpin, tout en délaissant leurs croyances particulières.

La traduction est celle d'un fragment de l'*Atlantida,* ce beau poëme de Verdaguer, le Mistral de la Catalogne. L'épisode lyrique qui, sous le nom de *Chœur d'Iles grecques,* forme le septième chant de l'*Atlantida,* est un pur chef-d'œuvre, imprégné de grâce antique, une véritable fleur de poésie éclose aux feux de l'imagination la plus riche et la mieux douée. Le traducteur ne pouvait mieux choisir pour nous faire appécier les mérites de son travail. Nous savons d'ailleurs que la traduction tout entière du poëme de Verdaguer est remarquable autant par l'élégance de la forme que par la scrupuleuse fidélité avec laquelle son auteur, M. Justin Pépratx, de Perpigan, a rendu la pensée originale du poëte. Les traductions en vers sont en général, vous le savez, de belles infidèles; celle-

Digitized by Google

ci sera certainement une exception, et nous devons féliciter son auteur d'avoir entrepris et mené à bonne fin un travail difficile, qui permettra aux lecteurs français de jouir des beautés trop peu connues de l'épopée catalane. M. Pépratx a déjà reçu, du reste, une haute récompense de ses efforts : S. M. la Reine d'Espagne a bien voulu accepter la dedicace de sa traduction. La Catalogne ne peut que s'enorgueillir d'un tel patronage, et la France verra avec joie sa langue nationale servir à resserrer le lien qui unit les deux nations sœurs.

Ces considérations nous amènent tout naturellement à vous parler du Concours de poésie catalane, où plusieurs pièces remarquables vont se disputer nos prix.

Le même auteur nous a envoyé deux poésies également distinguées : *la Pyramida* et *A la belessa* (A la beauté). Dans l'embarras où s'est trouvée votre Commission pour donner l'avantage à l'une des deux, elle s'est décidée à les classer *ex æquo* et leur a attribué une médaille de vermeil. L'auteur est M. Arthur Masriera y Colomer, de Barcelone.

Dans *la Pyramida,* il passe en revue, avec une grande élévation de pensée et de langage, tous les spectacles grandioses qu'ont vus les monuments des Pharaons, du haut de leurs quarante siècles géants. Il rend hommage à ce grand Français qui, non content d'avoir réuni deux mers séparées par l'isthme de Suez, va encore doter le monde d'une nouvelle route maritime, et mérite bien le nom d'apôtre du progrès et de la science que lui décerne le poëte. Et terminant par une grande image, M. Masriera donne aux pyramides la voix de l'Égypte elle-même, si elle venait à disparaître sous les flots du Nil ou de la mer, pour dire aux races nouvelles : *l'Egypte fut là.*

Bien différente est la poésie consacrée *A la beauté.* Quoiqu'on y reconnaisse la main exercée et robuste qui a écrit la *Pyramide,* on y trouve surtout de la grâce et de la tendresse. Ainsi le voulait le sujet, souvent traité, que le poëte a su marquer néanmoins de son empreinte personnelle. L'auteur décrit la beauté sous toutes ses formes ; il la voit dans les êtres et les phénomènes de la création, du plus petit au plus grand. La nature et l'art lui dévoilent leurs chefs-d'œuvre, et le cœur humain ses trésors de grâce et de sentiments élevés. Inspiratrice souveraine de la grandeur morale, c'est la beauté

Digitized by Google

qui fait les artistes et les héros, et qui, par un effort de l'âme, nous montre l'increé:

Que per conort de l'anima nos mostra l'increat.

Un grand souffle poétique anime ces deux pièces, et l'on ne saurait trop féliciter le poëte qui a su trouver de si gracieuses et de si fortes images à la fois pour traduire ses pensées et les inspirations de son cœur.

Le *Cant del Poeta* est aussi un thème connu, rajeuni par de nouvelles et originales variations. Le poëte est considéré comme le dispensateur de la gloire, — c'était l'opinion de Malherbe, —et il appelle à lui tous ceux qui peuvent y prétendre, depuis les plus illustres jusqu'aux martyrs oubliés ou méconnus de toutes les grandes causes. Il a des chants pour toutes les vertus, pour toutes les grâces, et volontiers il redirait aux reines de beauté elles-mêmes:

Vous ne passerez pour belles
Qu'autant que je l'aurai dit.

Cette pièce aux vers faciles, harmonieux, aux pensées nobles et très-poétiques, est de M. Hyacinthe Laporta, directeur de la *Revista literaria,* à Barcelone.

Lo Segle XIX (le XIX^e^ Siècle) est une hymne en l'honneur des progrès scientifiques de notre époque, et en particulier de quelques inventions récentes. Ainsi le poëte amoureux quitte son pays; mais, grâce à la photographie, il emporte l'image de sa bien-aimée; grâce au téléphone il converse avec elle ; par l'étincelle électrique, il apprend un jour qu'elle est mourante : la vapeur lui permet de la rejoindre promptement; elle vit encore, il l'entend; mais, ô douleur ! sa voix ne frapperait plus désormais son oreille si le phonographe n'était là pour recueillir ses dernières paroles et lui permettre d'entendre sa voix éternellement.

C'est M. Joseph Verdu qui a trouvé cette manière originale de chanter des découvertes scientifiques, qui semblent d'abord assez rebelles à la poésie.

M. Joseph Blanch y Romani nous berce quelques instants sous la voile latine, avec sa *Barcarola* au rhythme gracieux et musical, et M. Ferrant Agullo Vidal nous renvoie l'écho de

Digitized by Google

los Suspirs de la Mare, qui rappellent ceux de la *Coumtesso,* de Mistral.

La Société décerne une médaille d'argent à chacun de ces poëtes : MM. Hyacinthe Laporta. Joseph Verdu, Joseph Blanch y Romani et Ferrant Agullo Vidal, tous les quatre de Barcelone.

Mentionnons honorablement, pour finir, la pièce de M. Joseph Antonio Trias, intitulée *Desconhort* (Découragement).

Ce n'est pas avec ce sentiment, trop peu viril, que nous terminerons ce compte rendu. Tout nous engage, au contraire, à espérer les meilleurs résultats de ces assises intellectuelles, où accourent en foule les esprits d'élite, les poëtes et les savants des deux côtés des Alpes et des Pyrénées, et qui mériteront, sans aucun doute, dans l'histoire littéraire de notre pays, le nom de *Grands Jours du Languedoc.*

Frédéric DONNADIEU.

Digitized by Google

CHRONIQUE

LE CONCOURS DE L'ANNÉE 1883

La Société pour l'étude des langues romanes a tenu, le dimanche de la Pentecôte, dans la grande salle du Palais de justice, gracieusement mise à sa disposition par M. le Premier Président de la Cour d'appel de Montpellier, la séance publique de son quatrième Concours philologique et littéraire [1]. MM. le Préfet de l'Hérault, le Président du Conseil général, le Maire de la ville de Montpellier, les doyens des Facultés de droit et de médecine, le doyen de la Faculté des sciences, le Procureur général, les directeurs de l'Ecole supérieure de pharmacie et de l'Ecole d'agriculture, ainsi qu'un grand nombre de magistrats, de professeurs et de conseillers municipaux, avaient pris place, à deux heures de l'après-midi, autour des membres du Bureau : MM. Ferdinand Castets, doyen de la Faculté des lettres et président de la Société des langues romanes; Frédéric Mistral, grand maître du Félibrige; Arsène Darmesteter, professeur à la Faculté des lettres de Paris; Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix; Charles Revillout, rapporteur de la Commission de philologie; Paul-Jules Itier, rapporteur de la Commission de prose, et Frédéric Donnadieu, de Béziers, rapporteur de la Commission de poésie.

La partie féminine de l'auditoire n'était ni la moins nombreuse, ni la moins dignement représentée.

Il avait été donné rarement à la ville de Montpellier de compter parmi elle autant de romanistes, de lettrés et de félibres : MM. Camille Laforgue, président de la Maintenance de Languedoc; le comte Raymond de Toulouse-Lautrec, président de la Maintenance d'Aquitaine; Justin Pépratx, délégué des poëtes de la Catalogne, qui l'avaient chargé de lire en leur nom une pièce inédite de Verdaguer, l'auteur de l'*Atlantida;* Alphonse Tavan, Charles Bistagne et Auguste Marin, de Marseille; le baron de Meyronnet Saint-Marc [2], Hippolyte Guillibert et Charles de Gantelmi-d'Ille, d'Aix-en-Provence; Achille Mir, de Carcassonne; Noguier, le savant archéologue et numismate biterrois; les docteurs Durand (de Gros) et Vincent, de Guéret; Auguste Fourès, de Castelnaudary; Jean Laurès, de Villeneuve; Alexandre Langlade, de Lansargues,

[1] Une première réunion, tenue la veille, à huit heures du soir, dans la grande salle de la Mairie de Montpellier, avait été consacrée à la réception des invités de la Société et à la lecture de diverses poésies en langue d'oc.

[2] J'ai à relever ici une omission de mon travail sur la *Roumanie dans la littérature du midi de la France.* L'oratorio en sept langues (latin, italien, espagnol, catalan, roumain, provençal et français), de M. de Meyronnet; *la Race latine, le Chant des Latins, suivi de notes explicatives et d'un appendice* (Marseille, Olive, 1879; in-8°, 24 pages), contient (p. 7-8 et 19) une poésie de M. Georges Sion, qui est sûrement le premier texte roumain publié en Provence. L'appendice est formé de la lettre de M. G. Sion, alors secrétaire général de la *Société académique roumaine* (depuis l'*Académie roumaine*). Cette lettre donne de curieux détails sur la diffusion de l'idiome moldo-valaque.

Digitized by Google

Silhol, du Crès; Adam Peyrusse, d'Ornaisons; Ferdinand Baud et Louis Bard, de Nimes; Germain Guichard, de Mens; Henri Babou, de Toulouse; le peintre Louis Simil, le docteur Eugène Coste, de Nissan, etc., s'étaient joints à ceux des membres de la Société qui, le 15 du mois précédent, avaient, sous la présidence de MM. Gabriel Azaïs, Roumanille et Théodore Aubanel, classé les envois de philologie, de prose et de poésie.

La félibrée annuelle de la Maintenance de Languedoc devait encore, le lendemain, grossir le nombre des lettrés et des poëtes que la solennité du 13 mai réunissait à Montpellier.

En ouvrant la séance, M. Castets, président, prononça l'allocution imprimée en tête du présent fascicule. A l'exemple de MM. Revillout et Boucherie en 1875 et 1879, il signala le caractère littéraire et philologique du Concours de l'année 1883. « C'est une association en deuil qui vous reçoit aujourd'hui », ajouta-t-il en faisant connaître la perte si cruelle que les études romanes venaient d'éprouver en la personne de Boucherie. La mort de F. Roque-Ferrier, survenue le 5 mai, lui donna l'occasion d'expliquer ensuite l'absence du Secrétaire de la Société et d'exprimer la part que celle-ci prenait à son deuil.

Il devient d'un usage toujours plus général d'apporter aux félibrées de Montpellier ou d'envoyer, comme excuse, en cas d'absence, une publication littéraire ou poétique La Société a eu à remercier son vice-président honoraire, M. Ernest Monaci, professeur à l'Université de Rome, d'un magnifique album héliotypique reproduisant les plus anciens textes des idiomes romans de la France et de l'Italie [1]; M. Aguiló y Fuster, bibliothécaire de l'Université de Barcelone, d'une impression en caractères gothiques et à ornements rouges du *Libre del Orde de Cauayleria* de Raymond Lull [2]; M. William-C. Bonaparte-Wyse, d'un poëme provençal, *Soulèu levant*, où le rôle littéraire de Montpellier est exalté en vers dignes des *Parpaioun blu* et des *Piado de la Princesso* [3]. M. l'abbé Joseph Spéra, professeur à l'abbaye de Cava de' Tirreni (Italie), excusait son absence en envoyant un poëme héroïque en italien, *il Conte Verde,* qui narre les hauts faits d'Amédée VI, comte de Savoie, mort en 1383 [4]. M. Spéra a dédié cette œuvre au Roi et à la Reine d'Italie, et il a, après eux, réservé ses premiers exemplaires aux adhérents de ce qu'il appelait inexactement, mais avec beaucoup de bienveillance, les secondes fêtes latines de Montpellier.

Parmi les envois de moindre importance, on remarquait un petit choix manuscrit, dû à M. Besse, directeur de l'Ecole de Rigny, à Tulle, de contes, de chants et de proverbes populaires en dialecte limousin de l'arrondissement d'Ussel; des fables écrites par M. Marcelin Caze, en langage d'Argentat (Corrèze)[5], localité où la finale fé-

[1] Cette belle publication fait partie des *Facsimili di antichi manoscritti per uso delle scuole di filologia neolatina,* publiés à Rome sous la direction de M. Monaci.

[2] L'édition dont il s'agit appartient à la *Bibliotheca d'obretes singulars del bon temps de nostra lengua materna, estampades en letra lemosina.* Barcelona, Alvar Verdaguer, in-8°.

[3] *Soulèu levant, pouèmo.* Lyon, Pitrat, 1883; in-8°. (Extrait de la *Revue lyonnaise.*)

[4] *Il Conte Verde, poema eroico.* Firenze, Le Monnier, 1883; in-12, 188 pages.

[5] Elles ont été détachées d'un journal de Tulle qui a fait connaître récemment l'idiome d'Argentat et son fabuliste.

Digitized by Google

minine est en *a*, comme dans le montpelliérain, le lodévois et certaines parties du cévenol et du provençal de la rive languedocienne du Rhône ; deux pièces en rouergat de Millau (Aveyron): *la Léjando de Sont Ibos* et *lous Dous Fraires*, par M. Fabry [1]; des vers en langage de Roujan (Hérault), par M. le vicomte de Margon ; d'Anduze (Gard), par M. Olivier; de Bessan (Hérault), par M. H. Bousquet, l'auteur de *la Granja de las Fados*, et, enfin, quatre études biographiques et littéraires, par MM. Paul Mariéton, de Lyon, sur MM. William-C. Bonaparte-Wyse, Auguste Fourès, l'abbé Joseph Roux et le baron Charles de Tourtoulon.

L'éloignement, le deuil de leur famille et la solennité de la Pentecôte, étaient les excuses invoquées par MM. le sénateur V. Alecsandri, ancien président du Parlement roumain ; le docteur Obédénare, premier secrétaire de la légation de Roumanie, à Rome ; Manuel Milá y Fontanals, J. Rubió y Ors, Louis Cutchet, Balaguer y Merino, Montserrat y Archs, Arabiá y Solanas, Mathèu y Fornells, de Barcelone ; Jean Mathis, le poëte rumonsche de l'Engadine ; d'Ancona, professeur à l'Université de Pise; les romanistes allemands Emile Lévy, Karl Bartsch et Edouard Stengel, en des lettres dont quelques-unes renfermaient d'intéressantes observations de littérature et de philologie.

Il en était de même de celles que l'on devait à M^lle^ Alexandrine Brémond, d'Arles, l'auteur des *Blavet de Mount-Majour*, M^me^ Emilie d'Aguilhon, de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne); MM le vicomte Henri de Bornier, Gabriel Azaïs, secrétaire de la *Société archéologique* de Béziers ; Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut ; le vicomte de Vallat, ancien ministre plénipotentiaire ; le baron Reille, député ; Léon de Berluc-Perussis [2], Talbert, professeur au Prytanée national de la Flèche ; François Vidal, l'un des bibliothécaires de la ville d'Aix ; Achille Luchaire, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux ; MM. les abbés Joseph Roux, A. Ferrand Douais, Hérétié, Bonafont et Rieux ; le colonel Scipion Dumas, qui partage ses loisirs littéraires entre le montpelliérain et le catalan du Roussillon ; Melchior Barthés, de Saint-Pons ; Louis Funel, Auguste Chastanet, Raoulx,

J'ai signalé pour la première fois, — d'après une indication de M. l'abbé Joseph Roux et dans mes *Enigmes populaires en langue d'oc*, — l'existence de la finale féminine *a* (singulier, pluriel et verbes) à Argentat.

[1] La première de ces pièces a paru d'abord dans l'*Echo de la Dourbie*, n° du 25 octobre 1869, — c'est le thème de *Jarjaio au Paradis*, — et la seconde dans le *Millavois* du 5 janvier 1872. M. Fabry a publié de nombreuses fables rouergates dans ce dernier journal. Il les a constamment signées du pseudonyme de Jean Legros.

[2] La mort du sénateur Elzéar Pin n'a pas seulement privé Montpellier de la présence de M. de Berluc-Perussis, son neveu. Elle a retardé l'impression d'un album philologique que ce dernier voulait offrir à ses collègues du Languedoc et de la Provence. Cet album était composé d'un *Salut à l'Occitanie*, écrit en 1820 par Fortuné Pin, frère du sénateur, et traduit en quarante-neuf idiomes appartenant à la famille des langues néo-latines. Notre ville y avait contribué par une version valaque, due à M^lle^ Coutzarida, qui, au nom de la colonie roumaine de Montpellier, offrit en 1882 une couronne de roses de Nice à M. Alecsandri. Parmi les collaborateurs de M. de Berluc figurent MM. Sardou, de Nice ; Gonzague de Rey, de Marseille ; Légier de Mesteyme, d'Apt ; Aimé Giron, du Puy-en-Velay ; l'abbé Célestin Malignon, le chanoine Emile Savy, ancien archiprêtre de Bône, et un érudit de Saint-Etienne-en-Forez dont nous regrettons de ne pas connaître le nom.

Digitized by Google

de Toulon ; Eugène Plauchud, président de l'*Athénée* de Forcalquier ; H. de la Combe, Eugène Tavernier, Marius Girard, Paul Gourdou, Clair Tisseur, etc.

Sa Majesté la Reine Elisabeth de Roumanie, qui avait passé deux mois à Sestri-Ponente, près Gênes, et qui y avait reçu les hommages poétiques de la plupart des félibres du midi de la France, qu'elle eut un moment la pensée de visiter, avait chargé M. le docteur Obédénare, premier secrétaire de la légation de Roumanie, à Rome, de répondre par le télégramme suivant à la double invitation que lui avaient adressée le Président de la Société des langues romanes et le Président de la Maintenance languedocienne du Félibrige :

Roque-Ferrier, secrétaire de la Société des langues romanes et du Félibrige, à Montpellier.

Sa Majesté la Reine de Roumanie me charge d'exprimer à la Société des langues romanes et au Félibrige ses bien vifs regrets de ne pouvoir se rendre à Montpellier, pour y assister à la célébration des Jeux floraux de Languedoc.

OBÉDÉNARE.

Ce télégramme, qui honore si complétement les deux associations, fut lu par M. F. Castets, ainsi que les lettres suivantes de M. Gaston Paris, membre de l'Institut ; de Monseigneur de Cabrières, évêque de Montpellier, et de M. V. Lespy, qui, en ce moment même, fait commencer à l'Imprimerie centrale du Midi la composition d'un Dictionnaire du dialecte béarnais ancien et moderne :

A M. F. Castets, doyen de la Faculté des lettres de Montpellier, président de la Société des langues romanes.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

En me désignant, à côté de mon illustre ami Frédéric Mistral, pour présider la séance solennelle et le Concours de 1883, la Société des langues romanes m'a fait un honneur auquel je suis très-sensible, et pour lequel je vous prie de lui transmettre tous mes remerciements. Je suis malheureusement obligé de vous demander d'y joindre mes regrets : mes occupations pressantes et multiples, et surtout mon cours au Collége de France, m'interdisent absolument de quitter en ce moment Paris pour plusieurs jours. Mon ami Arsène Darmesteter, qui a pu s'affranchir, représentera à Montpellier les romanistes de Paris avec toute l'autorité que lui donnent et sa haute position scientifique et sa situation de professeur à la Faculté des lettres. Il vous portera l'expression de notre sympathie pour les efforts de la Société et le tribut douloureux de nos regrets pour le confrère que vous venez de perdre, et dont le souvenir restera cher à tous ceux qui ont pu apprécier son esprit et son cœur.

Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Gaston PARIS,
membre de l'Institut.

Digitized by Google

A Messieurs F. Castets, président de la Société pour l'étude des langues romanes, et C. Laforgue, président de la Maintenance languedocienne du Felibrige.

MESSIEURS,

Je suis touché et reconnaissant de l'invitation que vous voulez bien m'adresser pour la réunion et pour le banquet, qui, le 13 et le 14 mai, rassembleront les félibres de notre région, sous la présidence de M. Gaston Paris, membre de l'Institut, et du célèbre auteur de *Mireille*. Si éloigné que je sois, par mes occupations habituelles, des nobles et attachantes études auxquelles vous vous êtes consacrés, je ne laisse pas de les suivre et de m'y intéresser. Je sais, d'ailleurs, que vous ne vous attachez pas seulement aux côtés littéraires et techniques de cette résurrection de la vieille langue de nos populations méridionales : vous allez plus loin, et, dans la mesure où vous le pouvez, vous invitez tous les peuples latins, d'origine et d'idiome, à resserrer leurs liens et à rajeunir les souvenirs de leur glorieuse histoire. Je me serais donc félicité d'applaudir avec tous mes collègues les rapports qui vous seront lus demain. J'aurais aimé à voir l'Espagne et l'Italie, représentées par MM. Milá y Fontanals et Monaci, reconnaître en nous les traits distinctifs de la grande famille latine ; et, si M. Gaston Paris prend devant vous la parole avec M. Darmesteter ; si Mistral se fait entendre, si M. de Bornier vous chante quelques strophes dignes de la *Fille de Roland*, personne n'aurait pu écouter ces voix de l'érudition et de la poésie avec plus de sympathie que moi. Mais il me faut renoncer aux plaisirs délicats que vous vouliez bien m'offrir de partager en aussi docte compagnie. Le jour de la Pentecôte, je dois célébrer l'office pontifical à la messe et aux vêpres, je dois aussi prêcher le sermon d'usage. Dès cinq heures du matin, lundi, je dois reprendre ma visite pastorale.

Daignez donc, Messieurs les Présidents, agréer mes excuses et mes regrets, et, si vous le jugez bon, veuillez exprimer à vos illustres hôtes et à tous vos invités combien il m'est pénible de laisser vide, au milieu d'eux, la place que votre bienveillance m'avait assignée.

Je suis, Messieurs, avec la plus respectueuse considération, votre très-humble et très-dévoué serviteur.

F.-M.-A. DE CABRIÈRES,
évêque de Montpellier.

A M. A. Roque-Ferrier,

CAR COUNFRAY,

Aci que-m tié la cadene deu tribalh. Nou-m hou james taa greuye que hoey, puixs que nou-m lèxe escapa ta poude i, dimenye bient, hesteja dab tant de gayhasentz e oundrats felibres.

A bous, car Counfray, coum a toutz lous autes, de tout coo,

V. LESPY.

Avant de céder la présidence à M. Mistral, M. Castets donna la parole à M. le comte de Toulouse-Lautrec, qui communiqua, au nom de M. de Berluc-Perussis, un sonnet provençal adressé à S. M. la Reine

Digitized by Google

Elisabeth, pendant sa villégiature en Italie. M. de Toulouse-Lautrec lut ensuite la réponse en vers français que cette pièce avait value à son auteur de la part de l'érudite souveraine, qui a signé du pseudonyme de Carmen Sylva diverses œuvres allemandes et roumaines, et des Pensées dont la lecture éveille constamment le souvenir des Pensées de Pascal, de Vauvenargues et de Joubert.

MM. Revillout, Itier et Donnadieu, donnèrent ensuite communication de leurs rapports sur les œuvres de philologie, de prose et de poésie. Les Concours des années 1875, 1878 et 1879, avaient largement témoigné de la part que prenaient l'Espagne, l'Italie, la Roumanie, la Suisse, l'Amérique latine et leurs divers idiomes, aux recherches inscrites sur les programmes de la Société. La langue portugaise seule n'avait pas encore fait acte de présence à Montpellier. Aussi accueillit-on avec une vive sympathie la mention du travail philologique de M. Leite de Vasconcellos sur l'idiome de Miranda.

Le nom de M. Piat, gérant du Consulat de France à Bassorah (Turquie d'Asie), mentionné deux fois, la première pour un dictionnaire des termes de la langue d'oc classés par ordre de racines, la seconde pour une traduction provençale de *Gulistan*, de Saadi, fut non moins favorablement accueilli que celui de M. de Vasconcellos.

La seconde partie de la séance du 13 mai avait été réservée à la poésie et à la prose méridionales. M. Louis Vergne fit applaudir sa *Marina ;* M. Augier, *lou Remèdi,* conte provençal de M. Lèbre ; M. Donnadieu, la sextine languedocienne que M. Rettner avait composée sur le modèle d'une pièce similaire d'Arnaut Daniel. A ces lectures diverses, MM. Martin (de Nimes) et Prax (d'Alzonne) mêlèrent deux ou trois fois la gaieté des fables de Bigot et du *Lutrin de Ladèr* d'Achille Mir.

M. Mistral leva la séance à cinq heures du soir, après avoir prononcé quelques paroles provençales que l'on trouvera dans le numéro de septembre, avec les textes littéraires que le défaut d'espace ne nous a pas permis de publier en même temps que les rapports de MM. Revillout, Itier et Donnadieu [1].

[1] La réunion de la Maintenance languedocienne du Félibrige et le banquet du 14 mai, ainsi que la remise faite aux poëtes catalans, à Banyuls-sur-Mer, par M. Pépratx, des prix qui leur avaient été attribués à Montpellier par la Société des langues romanes, seront l'objet de notes spéciales dans le numéro de septembre.

L'abondance des matières de la présente chronique nous oblige à retarder également la publication de la liste des livres donnés à la Bibliothèque de la Société, la suite des dons faits au Comité de la souscription Boucherie, et un compte rendu de la deuxième édition du *Lutrin de Ladèr,* d'Achille Mir.

Le Gérant responsable : Ernest HAMELIN

Digitized by Google

DIALECTES ANCIENS

SAINTE MARIE MADELEINE

DANS LA LITTÉRATURE PROVENÇALE

(Suite)

II

[**F° 39 r°**] Aiso es homelia d'Origenes de la Magdalena sobre l'evangeli de san Johan : *Maria stabat ad mo[numentum foris plorans]*. En aquel temps Maria estava al moniment foras ploran.

Ausit avem, fraires, Maria al moniment de foras estar ; ausit [**V°**] avem Maria plorar. Vejam, si podem, per ques estava, vejam per que plorava. Profieche nos sos estars, profiechi nos sos plora[r]s. Amors la i fasia estar. Dolors la costrenia plorar. Estava e regarda[va] tot entorn, si per aventura vira aquel ques [**40**] amava. Plorava, car s'ase[s]mava ques aquel qu'ilh queria en fos portatz. Li dolors era renovellada, car aquel per la mort del cal avia agut tan gran dolor, aras car n'era portatz, avia major dolor. Et aquil dolor[s] era majers, [**V°**] car non avia neguna consolation. La causa de la premieira dolor fon car l'avia perdut vieu ; mais d'aquesta dolor avia alcuna consolation, car al mens mort lo cujava retener. Mais aras d'aquesta dolor non si podia consolar, [**41**] car lo cors del mort non podia trobar. Paor avia que li amors de son maistre el sieu piets si refrejes; per que lo queria, per so que, can lo veiria, si escalfes.

Maria era venguda al moniment, portant ab si especias es oinementz, los cals avia apareillats, [**V°**] per so ques enaisi con enans avia oinch los pes del vivent ab oinement precios, enaisi aras lo cors del mort ab oinement tot oisces es ab es-

Digitized by Google

pecias condis, es enaissi con premieiramen als pes de nostre seinor Jesu Crist [**42**] lagremas avia escampat, aras al moniment lagremas escampes. Avia plorat premieirament e lagremas avia escampat per la mort de s'arma, e venia auras ab lagremas arozar lo moniment per la mort de son maistre. [V°] Mais car non trobet lo cors el moniment, le trebals del ong[u]ent peri, mais li dolors de plorar crec ; defalli a servir qui non defalli a dolor; defalli cui oises, mais non defalli cui plores, per so car aitant mais plorava cant Jesu si luinava. [**43**] Plorava donx fortment Maria, car dolors era ajustada sobre dolor. Dos dolors grans portava en un corage, las cals volia adousar ab lagremas, mais non podia ; e per aiso, tota pausada en dolor, defallia de pensa e de cor, e non sabia que [V°] si feses. Que podia aquist femena alre far sinon plorar, ques avia tan gran dolor e neguna consolation non trobava ? Sans Peires e sans Johans eran vengut ab lui al moniment ; mais car non troberon lo cors, tengron lur via. En-[**44**]-pero Maria estava al moniment deforas plorant e quais desesperada desesperans. Peires e Johans agron paor e per aisso non esteran. Maria non avia paor, car ren non li era vejaire li poges far paor. Perdut avia son maistre, lo qual [V°] amava tant sengularmens e tan soletamens que d'el en fora ren non poges amar. Ren non podia esperar : perdut avia la vida de s'arma, e per aiso mais volia morir que vieure, car per aventura morens atrobera [**45**] cel que vivent trobar non podia, sens lo qual non podia vieure. Fortz causa es aici can mortz amors. Que podia alre far li mortz en Maria ? Facha era aici con morta, aici con si non sentis ren. Sentens non sentia, vezens non vezia, [V°] ausens non ausia. Ni ancars aqui era on era, car aqui era tota on sos maistres era, del cal non sabia on si fos. Queria lo e non lo trobava, e per aisso estava al moniment e plorava, tota plena de lagremas e de miseria. O Maria, [**46**] cals concels, cals esperansa, cals cors era a tu, ques estessas sola al moniment, cant li dicipol s'en partian ? Tu venguist enantz ques il, es ab els la torniest, et apres els la remasist. E per que o fesist ? Sabias mais ques il, amavas plus ques il, [V°] que non temias aici con fasian ill ?

Certamen Maria non sabia ren sinon amar e per son amic doler. Desnembrat avia temor, desnembrat avia si mesesma,

Digitized by Google

desnembrat avia tot cant es, estier cel que sobre tot cant [es] amava. E cals [**47**] meravilla es si aissi s'era desnembrada que neis el non conogues? S'il si renembres de so qu'el li avia dig, illi nol quesera [el] moniment; ans s'alegrera del vivente non plorera car n'era portatz, mais del resucitat si donera gaug, car [V°] Jesus avia dig qu'enaici mo[r]ria e ques al ters jorn resucitaria. Mais trop grans dolors avia son cor implit, la memoria d'aquestas paraullas n'avia delit, neguns sentimens en lui non era remasutz, totz conseills en lui era peritz, [**48**] tota sa esperansa era defallida, solamen plora[r]s li era remasutz. Plorava donx, car plorar podia, e domens que plorava, enclinet si e regardet el moniment e vi dos angels sesens en vestirs blancs, l'un al cap, l'autre als pes. [V°] E dison li: « Femena per que ploras? » O Maria, gran consolation as trobat e miels t'es pres que tu non esperavas, car tu querias sol un ez as trobat dos, tu querias home ez as trobat angels, querias mort ez as trobat vi-[**49**]-vens, e tals que sembla ques aian cura de tu e que sembla que vullan ta dolor asoaviar. Mais aquest que tu queres sembla que de ta dolor ren non aia que far, ni sembla que tas lagrimas vulla veser, car tu l'apelas [V°] et non ti aus, pregas lo e ren non acabas ab lui, queres lo e nol trobas, picas a la soa porta e non ti uebre, segues lo e fuh ti. Ailas! E ques es aiso! Ailas! Can gran mudament! Ailas! Con es li causa mudada en so contrari! E non es [**50**] lo aiso Jesus ques es partits de tu? Et en cal mani[e]ira? Non sai si ti ama. Sa entras t'amava e ti defendia del phariseu, e ti escusava dousamen a ta seror. Sa entras ti lausava, quant oinias los seus pes ab enguent, [V°] can los lavavas ab lagremas et ab tos pels los torcavas. La toa dolor asoaviava, tos peccatz ti perdonava. Sa entras ti queria, e cant non eras presens, mandava querer per ta seror que venguesas a lui. « [Lo] maistres, dis Marta, a tu es [**51**] vengutz e demanda ti.» Ai can viatz si levet Maria, cant aiso ausi! Can tost venc e gitet si als tieus pes, bon Jesu, aisi con avia acostumat! E tu cant la vist dolenta, fust piatos, e cant la vist plorar, ti ploriest. O quan piatosamen [V°] consolan la, diisi[s]t: « On l'aves pausat? » A la fin, per amor d'aquella que mot t'avia amat, son fraire san Lazer resuscitiest, e la dolor de questa amiga toa en gauh torniest. Mais, o dous maistre, ques a pueis

Digitized by Google

peccat contra tu aquist discipola tiua? En que [**52**] a pueis ofendut la dousor de ton cor aquista amiga tieua, ques enaisi ti partes de lui? Nos, apres aiso, negun autre peccat non avem ausi[t] de lui, sinon que fort matin venc al moniment, enans que neguns dels fraires, portans onguents [**V°**] ab ques oises ton cors; e car non ti trob[et] el moniment, coret e diis o a tos dicipols. Aquil vengron e viron o, e pueis ill s'en torneron. Pero aquisti esta e plora. Si aiso es peccats, non podem dir qu'il aiso non aia fah; pero si peccats non es, mais [**53**] amors ques a de ti [e] desiriers, per que ti partes enaici de lui e ti escondes, tu ques amas tots cels que ti aman e que ti laisas trobar a tots aquels que ti queron? Tu as dih : « Ieu ami aquels que mi aman, e qui de matin vellara ab [**V°**] mi trobara mi. » Per que donx aquist femena, ques ui matin a tan vellat a tu, non t'a trobat? Per que non consolas [las] lagrimas ques escampa per te, son seinor, enaissi con consoliest las lagrimas las cals escamp[et] per [lo] seu fraire ? Si tu l'a-[**54**]-mavas aisi con soles, per que lueinas tan son desi-[ri]er? O verais maistre e garens fisels, nembri ti de la garentia que portie[s]t a Maria davant Marta, soror soa. Tu diisi[s]t : « Maria a elegit la melor partida, li cals no li er touta.» Veramens Maria a elegit la me-[**V°**]-ilor part, car a tu elegit; mais con es vers « li cals no li sera touta », si tu[li] yest to[u]ts ? E si non [li] iest touts, tu li meillers parts, la cal a elegida, per que plora ni que quer ? Sertament Maria non quer mais ren mais so ques a elegit, e per aiso non si laisa de [**55**] plorar; car so ques a elegit aras a perdut. Donx tu ques iest garda dels homes, o tu la part ques a elegida garda as ella, o ieu non sai con sia vers « li cals non li sera touta », si non si entendia que, ja sia so que tu sias tout[s] davant los sieus uels, [**V°**] pero non iest touts de son cor.

Mais digas nos, Maria, per ques iest torbada? Que queres? Per que ploras plus? Veti que tu as los a[n]gels; abasti te li vista dels angels; car per aventura aquest que tu ploras sent alcuna causa en te per que non [**56**] ti vol veser. Pausa fi a la tiua dolor, sia fins a las tieuas lagrimas; renembri ti que ti diis es a las autras donas : « Non vulas plorar sobre mi. » El t'a vedat que non plores, et tu non ti laisas de plorar. Ques es donc so que tu fas ? Paor ai que [**V°**] ploran l'ofendas, aquel

Digitized by Google

per cui continuamens ploras. Car si el amava las tiuas lagrimas, non poria tener las siuas lagremas, aisi con autra ves non las poc tener. Aujas donx aras lo mieu conseil : abasti ti li vista dels angels e li consolacions, estai [**57**] ab els e demanda lur si per aventura sabrian novas d'aquel que tu queres, e si aquelque tu ploras los a trames per se o per ti, per so que ti fasan saber la soa resurexion e consolon lo tieu plor. Car il ti dison : « Femena, que ploras ? Cals es li causa [**V°**] de tan gran dolor ? Non escondas a nos las tiuas lagremas ; uebre nos ton coraje, e nos manifestarem ti ton desirier. » Adonx Maria, per trop gran dolor treballada, tota en autesa de pensa pausada, non podia recebre neguna consolacion ni non entendia [**58**] a negun consolador. Mais denfra si penset, disent : Ai dolenta ! cals es aquisti visitacions ? Enoyos mi son tut consolador ; greujan mi e non mi consolan ; car ieu queri lo creator, e greus m'es a veser tota creatura. Non vul angels veser, non vul ab an-[**V°**]-gels estar, car il podon ma dolo[r] creiser e non la podon delir. S'il mi volon ganre contar, e si ieu lur volia a tot re[s]pondre, paor ai que mais enpaichar[i]an m'amor que non la desenpaicharian. A la fin ieu non queri angels, mais lo seinor [**59**] dels angels. Portat n'an lo mieu seinor ; aquel solament queri, solaments el mi pot consolar. Mais non sai on l'aian pausat. Ieu regardi sil poiria veser, e nol vesi ; ieu volria trobar lo luec on l'an pausat, e nol trop. Lasa ! mesquina ! Que farai ? [**V°**] On irai ? On es anats lo mieus amixs ? Quist l'ai e lo moniment, e non l'ai trobat ; sonat l'ai, e non m'a respondut. Ai lasa ! dolenta ! On lo querai ? On lo trobarai ? Levarai mi, certa, anarai per tots los luecs, non darai son als mieus uels, non dara[i] pausa als [**60**] mieus pes, entro que trobi aquel ques ama li mia arma. Gitas las lagrimas, miei ueil, ploras, non defallas de plorar, anas, pe mieu, corres e non vulas pausar. Ai lasa ! lasa ! On es anats le mieus gauhs ? On es esconduda li miua amors ? On es li miua [**V°**] dousors ? Per que m'as desamparada, ly mia saluts ? Ai ! Cals dolors ni cals engoisas son aquestas non sufertablas ! Engoisas me son de totas parts, e non sai que mi elegisca. S'ieu mi parti del moniment, non sai, lasa ! on mi tenga ; non sai [**61**] on lo mi requera. Partir mi del moniment **m'es morts ; estar mi al moniment m'es dolors sens sufriment.**

Digitized by Google

Pero miels es gardar lo sepulcre del mieu seinor que luinar s'en, car per aventura, s'ieu m'en luinava plus, cant tornaria, trobaria que [V°] l'aurian emblat o mort. Estarai donx es aissi morrai, per so ques al mens justal sepulcre del mieu seinor sia sebelida. O quant benaurats sera mos cors, si es sebelits prob del meu maistre! O quan ben astruga sera li mia arma, que can isera del mieu freol de cors, de mantenent poira intrar el sepulcre del mieu seinor! Car [62] le mieus cors es aguts tostens trebal a la mia arma; mais le sepulcres del mieu seinor li sera repaus et honors. Aquest donx sepulcre .en ma vida sera ma consolacions, es en ma mort sera mos repaus. Vivens josta el remanrai, morens de lui m'aprobenca-[V°]-rai, ni viva ni morta de lui non mi partirai. Ai! lasa! desastrada! per ques ieu adonx non esgardiei ben? Per ques adonx non estiei? Per ques adonx lo cors sieu el moniment perseveran non gardiei? Certamen ar non mi plorera car l'en an [63] portat, qu'ieu o agra vedat, o agra seguits aquels que l'en an portat. Mais ieu, dolenta! vuelc gardar la lei, e perdiei lo seinor de la lei; ieu vuelc obesir a la lei, et aquel al qual li leis obesiihs non ai gardat; jasia aiso ques estar ab [V°] lui non fos contra la lei, car li Pasca non si laisa per aquest mort, ans se renovella; car aquest morts non laisa los nets, ans lava los ores, car el sana tots aquels quel tocan et ellumena tots aquels que s'aprobencan de lui. Mais per que [64] renenbri ma dolor? Anada fui e tornada, trobat ai lo moniment ubert, es aquel queri e non ai trobat. Estarai donx es agardarai si per aventura apareiseria en luec. Mais con estarai sola? Li decipol s'en son anat es an mi laisada [V°] plorant; neguns non apareis qui aia dolor ab mi, neguns non pareis que quera ab mi mon maistre. Aparegut s'en son li angel, mais non sai per cal causa son aparegut. S'il mi volguesan consolar, ben saupran la causa per [65] ques ieu plori. Si dons sabian per qu'ieu plori, per que mi dison: « Per que ploras? » ni: « Que queres? » Demandan o per aiso que mi vedon que non plori? Ben lur prec que non m'en amoneston, o si d'autrament o volon far, ausisan mi. E que [V°] plus? Ieu non lur obesirai, e domens que vivi, non mi laisarai de plorar, tro que trobi mon seinor. Mais que farai con lo pusca trobar? On mi convertirai? On anarai? A cui demandarai conseil? Cui en demandaria? De

Digitized by Google

cui aurai conseil? [**66**] Qui aura merce de mi? Qui mi consolara? Qui mi ensenara aquel lo cal ama li mia arma? Qui mi enseinara on es pausats ni on jas ni si repausa? Prec vos que li digas ques ieu languisc d'amor e defalli de dolor, e non es dolors aitals [**V°**] con li mia. Retorna, amic mieu, retorna, amic dels mieus desiriers! O amables, o desirables, rent mi l'alegreir de la toa presensa, mostra mi la toa cara, sone li toa vos[en las mias aureillas, car dousa es li toa vos] e l[i] to[a] cara sobre bella. Oi, esperansa miua, non mi confondas per lo mieu aguardamen, mostra mi [**67**] la toa cara, es abasta a la mia arma.

Domens que Maria aisi plorava es aiso disia ab gran dolor, giret si tras si e vi Jesus estant, e non sabia que fos Jesus. E diis li Jesus: « Femena que ploras? que queres? » O desirier de la soa arma, per que li demandas: « Que ploras? » [**V°**] ni per que li demandas: « Que queres? » Illi, un petit enants, ab sos uels, ab gran dolor de son cor, avia vist tu, esperansa soa, pendre en la cros, e demandas li: « Per que ploras? » Illi, tres jors a, avia vistas las toas mans, ab las cals soven era aguda benesida, els [**68**] tieus pes, los cals avia soven baisats es ab lagremas avia lavats, vi clavellar; e tu eras dises: « Que ploras? » Aras sobre tot si cres que tos cors en sia portats, al cal veser es oiner, per so ques en cal[que] maneira fos consolada, era venguda, e tu dis[es]: « Que ploras? [**V°**] que queres? » Tu sabes que tu solament quer, que tu solamen ama, per tu totas causas mespresa, e tu dises: « Que queres? » Dous maistre, per ques escomoves l'esperit de questa femena? A que escomoves la soa arma? Tota pent de tu, tota esta en tu, tota espera [**69**] en tu, tota si desespera de si. En tal maniera ti quer que ren non quer, ren non pensa mais tu; per aiso per aventura non ti coinois, car non es en si, mais per amor de tu es foras de si. Per que doncas li dises: « Que ploras? que queres? » Pensa[s ti] qu'illi ti digua: [**V°**] « Tu plori, tu queri », si tu premierame[n]s non metes en son cor e non li dises: « Ieu sui aquel que tu ploras e lo cal queres? » Pensas ti qu'illi ti conosca aitant quant tu ti volras scelar?

Es illi, cresens ques el fos ortolans, dis li: « Bel seiner, si tu l'en as portat, [**70**] digas m'o, es ieu portarai l'en. » O dolor plena de miseria! O amor plena de meravilla! Aquista femena,

Digitized by Google

cuberta de niol de dolor, non vesia lo soleal de drechura ques era matin levats et intrava per las seuas fenestras, le cals per las aureillas [V°] de son cors intrava en la maison de son cor; mais, car illi languia per amor, per aquest languiment en aici li uel del sieu cor eran escursit que non vesia aquel que vesia. Car illi vesia Jesu, e non sabia que fos Jesus. O Maria, que queres Jesus, per [**71**] que non conoices Jesu ? Veti que Jesus es venguts a tu, es aquel que tu queres ti quer, e tu pensas qu'el sia ortolans. Veritats es so que tu estimas ; enpero tu en aiso eras, domens que tu en tal maniera creses qu'esta ortolans que non coinoiscas [V°] que sia Jesu. Car el es Jesus et ortolans : car el semena tota bona semensa en l'ort de ta pensa es en los corages dels sieus fisels ; el planta et arosa tot ben en las armas dels sans, es aiso es Jesus que parlla ab tu. Mais, per aventura, per aquo non lo coinoices car parlla [**72**] ab tu, quar tu lo queres mort e non lo coinoisces vivent. Aras en veritat ai trobat ques aiso es li causa per que si partia de tu, per que non ti apareisia. Per que ti aparegra aquel que tu non querias? Tu certa querias so que non era, e non querias [V°] so ques era. Tu querias Jesu e non querias Jesu. Per aiso, vesent Jesu, non conoisias Jesu.

O dous e piatos maistre, non ausi de tot en tot escusar aquesta dicipola tiua ; non puesc francamen defendre aquesta eror siua ; si pero errava car aital ti queria cal [**73**] t'avia vist e cal t'avia la[is]sat pausar en lo moniment. Ilh avia vist ton cors mort de la cros avalar et el moniment pausar ; e tan grans dolors l'avia presa de la toa mort que non podia ren esperar de la toa vida; e tan grans dolors l'avia presa [V°] de la toa seboutura que ren non podia esperar de la toa resurrexion. A la fin, quan Josep pauset ton cors el moniment, Maria ensems i pauset son esperit, et en tal manierą lo ajostet ab ton cor ques enant pogra la soa arma partir de son cors vivent que [**74**] son esperit ti amant del tieu cors mort. E cant illi queria ton cors, requeria atresi son esperit ; ella on a perdut ton cors a perdut son esperit. Cals meravilla era si non ti sabia, que non avia esperit ab que ti poges saber ? Rent li donx son esperit, ques a en si tos [V°] cors, e demantenent recobrara son cor e laisara sa eror. Mais con erava ques ena[i]si per amor tieu si dolia et enaisi ti amava? Certa

Digitized by Google

si erava, sens dobte dic car illi non cresia dobtar, et aquest erar[s] non movia d'eror, mais d'amor e de dolor. Donx, misericordios e [**75**] drechuriers juges, li amors ques a en ti el dolors ques a per amor de ti l'escuson a ti. Si erava de ti, non regardes a [l'eror de] la femena, mais a l'amor de ta dicipola, li cals non per eror, mais per amor e per dolor, plora e ti dis: « Seiner, si tu l'en as portat, digas [**V°**] me on l'as pausat, es ieu portarai l'en. » O quan saviamens non sap, e quan saviamen sab, e quan saviament erra! Als angels diis : « Porta[t] l'en an e non sai on l'an pausat ; » e non lur diis pas : « Portat l'en aves e pausat »; car li angel non o avian pas [**76**] fah. Mais a tu diis : « Si tu l'en as portat ni on l'as pausat »; car tu o avias fah. Als angels non diis : « Digas mi », car de tot dire non podian so que de tu era fah. Pero a tu diis : « Digas mi », car ben pogist dire so que pogist far ; car tu o avias de tu [**V°**] tot aiso fah. Mais que vol dire, bon Jesu, per que Maria tan soven torn' a questa paraula : « On l'aves pausat ? » Car illi avia dih primieramen als apostols : « Non sai on l'aian pausat », aquo meseis dis als a[n]gels, aco meseis diis a tu de tu : « On l'as pausat? » [**77**] Mot es dousa aquesti paraula en son cor, ques enaissi aonda en la soa boca. Certa, dous maistre, aisso fa li toa dousors ; aiso fa illi per la toa amor, car membra li que tu disist aiso meseis de son fraire : « On l'aves pausat? » Pueis qu'illi ausi aquesta paraula [**V°**] de la toa boca, conservet la diligentment en son cor es es si delichada en la toa paraula. O quant ama ta persona que tant ama ta paraula, e cant desira veser la toa cara ques ab tan gran desirier reconta ta paraula, e cant volen-[**78**]-tiers baia tos pes que tan volentiers dis tas paraulas! Ques es aiso, bos Jesu, qu'illi dis de tu : « Ieu l'em portarai? » Josep ac paor e non auset ton cors penre, si non de nueh es ab licencia de Pillat. Maria non agarda nueh ni a paor de ren ; mais ardidamen promet al seinor : « Ieu l'en portarai. » [**V°**] O Maria, si le cors de Jesu fos pausat[s] en lo palais del princep del[s] Jusieus, la ont sans Peires si calfava, que feseras? « Ieu, dis ella, l'en portarai. » E si li serventa que sonet san Peire ti disces ren, que feras? « Ieu l'en portarai. »

O meravillos ardiment de femena! [**79**] O femena e non femena! Negun luec non gara, ren non met davant, sens tota

Digitized by Google

paor, ans ardidamens promet : « Digas mi on l'aves pausat, es ieu l'en portarai. » O femena, grans es li tieus ardimens, grans es li toa fes. Donx, bons [V°] Jesu, seiners nostres, per que t'es desnenbrat de dire : « Sia fah aisi con tu vols ! » e « : Filla, aias confisansa, li tia fes t'a facha salva ? » Es ti desnenbrat d'aver misericordia, bel s[ein]er Dieus ? Per que non li dises donx on ti sias pausats, per so ques illi ti porti sobre son cors e ti [**80**] manifesti a tos dicipols ? Non vullas, bons maistres, plus alongar son desirier, que tres jorns t'a esperat e non a de que sadolle la soa arma afamada, si tu non li donas lo tieu cors, manifestant ti a lui, e de las brigas de lui pusca inplir lo cofin de son co-[V°]-rage. Si donx non vols que defalla en la via, refrega e conforta las entras de la soa arma ab la dousor del tieu cors e de la toa sabor ; car tu iest pans vieus ques as en tu tot dalech e tota suavitat de sabor ; car non poira longamens retenir la vida de son [**81**] cors, si tu tost non ti manifestas a lui, vida de la soa arma.

Adonx li diis Jesus : « Maria !» es adonx illi giret si e respondet li : « Maistre ! » Adonx li dis Jesus :« Non mi vulas tocar ! » en que dona as entendre ques illi lo volc embrasar. O mudament de la drecha [V°] del Altisme ! Tornats es lo dols en gran alegrier, las lagremas de dolor son mudadas en lagremas d'amor. Pueis que Maria ausi : « Maria ! » conoc qu'es aquel que l'apellava era sos maistres ; adonx revieudec lo sieus esperits, le sieus sents li retornet ; [**82**] e domens que Jesus volc ajostar as aquestas paraulas, non o poc Maria pacient[ment] escoutar, mas per sobras de gauh rompet las paraulas, disent : « Maistre ! » Non li era vejaire ques ages obs la paraula, car avia trobat la veraia paraula ; plus utils [V°] causa li semblava tocar la paraula que si ausis autras paraulas. O amors forts e non suffrens ! Non li abastava veser Jesu e parllar ab lui, si non lo toques. Sabia Maria que vertuts isia de lui e sanava tots aquels quel tocavan. O piatos seiner e dous maistre, [**83**] quant bons iest as aquels ques an cor drechurier e can su[aus] as aquels que ti aman ! O can bonaurat son aquil que ti queron ab semple cor ! E can ben astruc aquil ques an lur esperansa en te ! Veritats es sens tot dubte que tu amas tots cels que t'aman [V°] e negun temps non laisas cels que en ti an lur esperansa. Veti ques aquisti amiga tiua simplament ti

Digitized by Google

queria e verament t'a trobat; esperava en tu e non l'as desanparada; ans a mais consegut que non esperava.

Segam, fraires, l'amor d'aquesta femena, per [**84**] so que nos prena aisi con as ella pres. Plore cascun[s] e quera Jesu, car el non si celet a la pecairis quel queria. Apren, homs pecaires, de la femena pecairis, a la cal foron perdonat sei peccat, plorar lo luinament de Dieu e desirar la soa presencia. Apren de Maria [**V°**] amar Jesu es esperar Jesu e querer lo; apren per amor de lui tot trebail sofrir, negun' autra consolacion non voler mais de Jesu, tot' autra causa per amor de lui despreisar. Apren a quere Jesu en lo moniment de ton cor, osta la peira del moniment, so es a saber: tota [**85**] duresa de ton cor gieta e tota autra cobesesa, e enserca diligentmen si poiras trobar Jesu ; e si non lo podes trobar, estai de foras e plora, sil poiras veser en los autres, e pregua Jesu Crist, nostre seinor, ques el deini intrar a tu es en tu habitar; e per so que per erguel non [**V°**] lo partas de tu, humilia ti, enclina ti en lo monime[n]t ques es en tu, e si veses angels, so es a saber desiriers celestials, e per aquels non podes ancars aver Jesu, non ti tengas per pagat, ans plora e quier Jesu tro que l'atrobes; e si per aventura ti apareise-[**86**]-ra en alcuna maneira, non vulas de tu presumir, aisi con si tu lo conoisias, mais enterva li e prega lo que li plasa con si monstri a tu; car ieu ti promet certanament, [si] ab veraia fe estas al moniment de ton cor, si ploran queres Jesu [**V°**] e perseveras en quere lo, si ab humilitat ti enclinas, si per eisemple de Maria non re[ce]bes autra consola[ci]on de Jesu, de lui en foras, per la soa revelation tu lo trobaras el conoiseras, en tal maneira que non sera obs que tul queras nil demandes als altres. [*Sed tu magis indicabis eum nuncians aliis : quia vidi Dominum et hec dixit mihi. Cui est honor et gloria cum Patre et Spiritu Sancto in secula seculorum. Amen.*

Explicit omelia Origenis de beatissima Maria Magdalena devota valde.

Deo gratias.]

(A suivre.)

Digitized by Google

DIALECTES MODÈRNES

LA BISCO

COUMÈDI PROUVENÇALO EN DOUS ATE E EN VERS

ATE SEGOUND

SCENO PREMIERO

Cecilo, Flourineto

(Flourineto porto souto lou bras un ourjòu que met sus lou banc)

CECILO

Acò pourra jamai intra dins moun idèio,
Qu'Estève ansin de iéu ague fa sa risèio !...
Pamens, de la façoun que me l'as afourti,
Deve lou crèire... Oh! pièi, n'en prendrai moun parti...
Iéu qu'aviéu alesti deja ma raubo blanco !...
Fau jamai dire : « Es miéu », d'un aucèu sus la branco. .
As estrifa moun cor plen dóu tiéune, o marrit!...

LE DÉPIT

COMÉDIE PROVENÇALE EN DEUX ACTES ET EN VERS

ACTE SECOND

SCÈNE PREMIÈRE

Cécile, Florinette

(*Florinette porte sous le bras une cruche qu'elle dépose sur le banc*)

CÉCILE

Cela ne pourra jamais entrer dans mon esprit,— qu'Estève de moi ait ainsi fait sa risée !... — Pourtant, à la façon dont tu me l'as certifié, — je dois le croire... Oh! du reste, j'en prendrai mon parti.... — Moi, qui avais déjà préparé ma robe blanche [de fiancée]! — Il ne faut jamais dire : « Il est à moi », d'un oiseau sur la branche.... — Tu as déchiré mon cœur rempli du tien, ô méchant!...

Digitized by Google

FLOURINETO

Teisas-vous ; se passavo, ausirié vòsti crid.

CECILO

Dire qu'ai tant ploura pèr decida moun paire,
Qu'ai begu tant d'afrount !... Pèr quau ? pèr un troumpaire.
Mai tène ma venjanço, e, sèns mai retarda,
Fau qu'aniue soun rivau vèngue me demanda.

FLOURINETO

Hòu ! la mar brulo pas ! Fugués pas tant preissado.

CECILO

Digo, ai amerita d'èstre ansin mespresado ?...
Me trata de la sorto, e sèns resoun, sèns ges !

FLOURINETO

Pèr moun comte, vesès, ie perde moun francés.
S'avias vist coume iéu soun bonur e sa joio
Quand, tout en me disènt : « Es elo que t'envoio ? »
Prenguè vosto letrouno e la devourissié
De poutoun ; s'avias vist coume la legissié

FLORINETTE

Taisez-vous ; s'il passait, il entendrait vos plaintes.

CÉCILE

Dire que j'ai tant pleuré pour décider mon père, — que j'ai bu tant d'affronts !....Pour qui ? pour un trompeur. — Mais je tiens ma vengeance, et, sans plus de retard,— il faut que, ce soir, son rival vienne me demander [en mariage].

FLORINETTE

Oh ! la mer ne brûle pas ! Ne soyez pas si pressée.

CÉCILE

Dis, ai-je mérité d'être méprisée ainsi ? — Me traiter de la sorte, et sans raison aucune !

FLORINETTE

Pour mon compte, voyez-vous, j'y perds mon *latin*. — Si, comme moi, vous aviez vu son bonheur et sa joie—lorsque, tout en me disant : « C'est elle qui t'envoie ? » — il prit votre lettre et la dévorait — de baisers ; si vous aviez vu comme il la lisait, — ému, tressaillant d'a-

Digitized by Google

Esmóugut, tresanant d'amour e d'alegresso,
D'aquéu reviramen sarias bèn mai suspresso.
M'apelavo soun ange e soun gènt esquiròu...
De pau se n'es faugu que me sautèsse au còu...
Pèr i'aguedre tant lèu fa vira la cervello,
Quauque vènt de malur a boufa dins sa velo.

CECILO

Ah ! que sies bon enfant !... Pousquèsse ie boufa
L'alen de moun mesprés pèr lou mau que m'a fa !...
Se jouga de l'ounour d'uno fiho es de modo;
Dison : « Emé d'argènt acò se racoumodo... »
E van de l'uno à l'autro, en proufanant, ourrour !
Ço que i'a de plus sant sus la terro : l'amour !
Qu'un jour soun avenènço un moumen nous ispire
Uno douço emoucioun que pagan d'un sourrire,
Se creson adoura d'ausido e, l'endeman,
Nous raubon sèns façoun un poutoun sus la man.
Ounte s'arrestarien, se li leissavian faire ?...

FLOURINETO

Me n'en parlés pas, vès, soun tóuti de trufaire,

mour et d'allégresse,—de ce revirement vous seriez bien plus surprise. — Il m'appelait son ange, son gentil écureuil ; — de peu s'en est fallu qu'il ne me sautât au cou... — Pour lui avoir si vite fait tourner la cervelle, — quelque vent de malheur a soufflé dans sa voile.

CÉCILE

Ah ! que tu es bonne enfant !... Puisse-t-il y souffler — le vent de mon mépris pour le mal qu'il m'a fait ! — Se jouer de l'honneur d'une fille, c'est à la mode :— « Avec de l'argent tout cela s'arrange... », disent-ils, — et ils vont de l'une à l'autre, en profanant, horreur ! — ce qu'il y a de plus saint sur la terre : l'amour ! — Qu'un jour leur bonne grâce un moment nous procure — une douce émotion que nous payons d'un sourire, — ils se croient adorés de suite, et, le lendemain, — ils nous dérobent sans façon un baiser sur la main. — Où s'arrêteraient-ils, si nous les laissions faire ?...

FLORINETTE

Ne m'en parlez pas, voyez-vous, ce sont tous des trompeurs, — les

Digitized by Google

Lis ome !... Oh ! li gusas !... E toujour n'en voulèn ..
Regardas-lou veni, timide, aquéu jouvènt :
Fai soun pichot salut, à noste entour varaio ;
Gemis, souspiro, aissejo à n'ascla li muraio ;
D'un regard de-galis nous clavèlo tout cour ;
Ie rendèn soun sourrire, escoutan soun discour ;
A tant lou teta-dous qu'à la fin nous agafo,
E noste cor, que sauto e que fai tifo-tafo,
Pren tout, argènt coumtant, pecaire ! e, pau à pau,
Tendramen s'abandouno... Adessias lou repau !...

CECILO

Segùri dóu secrèt qu'un pur amour reclamo,
Escriguen-ie ; bouten lou meiour de nosto amo
Dins dous mot que voudrian ie dire douçamen :
Li vesès, óublidant la fe di serramen,
Plen d'ourguei, pèr coumplaire uno envejo óudiouso,
Moustra publicamen la letro misteriouso !...
S'ai un regrèt, sus-tout, es de i' aguedre escri !
Lou lache !...

FLOURINETO

Oh ! pièi, i'a pas de que tant coumbouri !...

hommes !... Oh ! les gueusards !... Et nous en voulons toujours... — Regardez-le venir, timide, ce jeune homme : — il fait son petit salut, il rôde autour de nous ;—il gémit, il geint, il soupire à fendre les murailles ;— d'un regard oblique il nous cloue tout net ; — nous lui rendons son sourire ; nous écoutons son discours ; — il a si doux langage qu'à la fin il nous subjugue, — et notre cœur, qui bondit et qui fait tic-tac,—prend tout, argent comptant, le pauvret ! et, petit à petit,— tendrement il s'abandonne... Adieu le repos !...

CÉCILE

Assurées du secret qu'un amour pur réclame, — écrivons-leur; mettons le meilleur de notre âme — dans deux mots que nous voudrions leur dire doucement : — vous les voyez, oubliant la foi des serments, — pleins d'orgueil, pour satisfaire une odieuse fantaisie, — montrer publiquement la lettre mystérieuse !...—Si j'ai un regret surtout, c'est de lui avoir écrit ! — Le lâche !...

FLORINETTE

Après tout, il n'y a pas là de quoi tant se morfondre !...—Un soir,

Digitized by Google

Un vèspre, Simounet, dins la pichoto lèio
Dóu jardin, me bressant dóu grand mot d'*imenèio,*
Voulié poussa trop liuen lou jouguige amourous:
« *A bas les patt', Azor!* prrt ! e fai-ie la crous,
— Ie diguère, — qu'as pas lou permés dóu noutàri.
Lou tèms es fres, fusen ; cregnisse li catàrri ! »

CECILO, *sourrisènt*

Fariés rire uno broco, emai n'ague pamen
Ni lou goust ni l'envejo en aqueste moumen :
Pèr vèire s'espandi la joio sus ma caro,
La plago de moun cor es trop saunouso encaro!
Creses que lou bonur se fai à noste agrat?
Lou miéune es bèn fini... S'Estève, aquel ingrat,
Vergougnous de sa fauto, un jour, meme ensajavo
De mai mordre au pan blanc que proche iéu manjavo,
A mi pèd lou veiriéu, penti, se rabala,
De si plang, de si plour, vole me regala ;
Mai coume sènte, ai ! las ! qu'à moun cor fible e tèndre,
— Paure cor, qu'èro siéu ! — pourrié se faire entèndre,
Se me vesiés flaqui, Flourineto, d'abord,
Pèr me douna de sang, rappelo-me si tort ;

Simonnet, dans la petite allée — du jardin, me berçant de ce grand mot d'*hyménée,* — voulait pousser trop loin le jeu d'amour :— « A bas les pattes, Azor!... prrt! et fais-y la croix, — lui dis-je ; car tu n'as pas le permis du notaire. — Le temps est frais, filons ; je crains les catarrhes!... »

CÉCILE, *souriant*

Tu ferais rire une bûche, quoique pourtant,— je n'en aie ni le goût, ni l'envie à cette heure : — pour voir s'épanouir la joie sur mon visage, — la plaie de mon cœur est encore trop saignante! — Crois-tu que le bonheur se fait à notre gré ? — Le mien est bien fini... Si Estève, cet ingrat! — honteux de sa faute, un jour, tentait même — de mordre encore au pain blanc qu'il mangeait près de moi, — à mes pieds le verrais-je, repentant, se traîner, — de ses plaintes et de ses pleurs je veux me réjouir ; — mais, comme je sens, hélas ! qu'à mon cœur faible et tendre, — pauvre cœur, qui était à lui ! il pourrait se faire entendre,— si tu me vois fléchir, Florinette, soudain,— pour me

Digitized by Google

Parlo-me dóu bihet que sa man insoulènto
A 'strifa davans tu...

FLOURINETO

Pèr vous sarai valènto.
Tenès bon, o, se-noun, de voste bihet dous
Veirés plóure un à un li moussèu davans vous...
Ai, mai que vous belèu, lou dre d'èstre en coulèro,
Estènt que Simounet m'a mes plus bas que terro :
Eh bèn ! prefeririéu resta fiho e, pu lèu
Que de lou perdouna, me passi coume un lèu...
(Fasènt signe dins la coulisso)
Tè ! lou digne varlet de voste amant endigne
Vèn d'aqueste cousta; dirias que nous fai signe.
S'ausavo vous parla, l'escoutessias pas...

CECILO

Vai !

FLOURINETO

Vau à la font; venès emé iéu ; vaudra mai.
(Van pèr sourti.)

donner du courage, rappelle-moi ses torts ; — parle-moi du billet que sa main insolente — a déchiré devant toi...

FLORINETTE

Je serai vaillante pour vous. — Tenez bon, ou, sinon, de votre billet doux — vous verrez les morceaux pleuvoir devant vous un par un... — Plus que vous peut-être j'ai le droit d'être en colère : — Simonnet m'ayant mise plus bas que terre, — eh bien ! je préférerais rester fille et, plutôt — que de le pardonner, me dessécher comme un mou... — (*Faisant signe dans la coulisse*) Tenez, le digne valet de votre indigne amant —vient de ce côté ; on dirait qu'il nous fait signe. — S'il osait vous parler, ne l'écoutez pas...

CÉCILE

Certes !

FLORINETTE

Je vais à la fontaine ; venez avec moi ; cela vaudra mieux.
(*Elles vont pour sortir.*)

Digitized by Google

SCENO II

Li Memo, Simounet

SIMOUNET, *sounant*

Madoumisello ! mad...!

CECILO, *se revirant*

Après ?

SIMOUNET

Madoumisello,
Escusas s'un varlet ansindo vous apello;
Mai moun mèstre, qu'es triste à se faire peri,
Me mando pèr que vous remete aquest escri.
(Ie presento uno letro.)

CECILO

Dos fes au meme jas la lèbre noun s'acipo :
Que garde soun papié pèr atuba sa pipo !
(S'envai.)

SCÈNE II

Les Mêmes, Simonnet

SIMONNET, *appelant*

Mademoiselle ! Made...!

CÉCILE, *se retournant*

Après ?

SIMONNET

Mademoiselle, — excusez si un valet vous appelle ainsi ; — mais mon maître, qui est triste à la mort,—m'envoie pour vous remettre cet écrit.

(Il lui présente une lettre.)

CÉCILE

Deux fois au même gîte le lièvre ne se prend : — qu'il garde son papier pour allumer sa pipe !

(Elle sort.)

Digitized by Google

SIMOUNET

Flourineto, oh! mai, tu, m'escoutaras belèu?
Moun cor brulo toujour...

FLOURINETO, *trufarello*

Oi! de bon? Tron-d'un-lèu!
Bèn! vau à la font querre un ourjòu d'aigo fresco;
Pourrai te n'en douna pèr trempa ta ventresco...
(S'envai.)

SIMOUNET

Prèsemple! acò 's à me vira coume un pastoun!
Emai qu'aro Moussu jogue pas dóu bastoun...

SCENO III

Simounet, Estève

ESTÈVE, *intrant*

I'as baia moun bihet? De-que t'a di? L'as visto?

SIMOUNET

Se voulès l'aganta, prenès aquelo pisto.

SIMONNET

Florinette, oh! mais, toi, tu m'écouteras sans doute? — Mon cœur brûle toujours...

FLORINETTE, *ironique*

Oui! de bon? Sapristi! — Eh! bien, je vais à la fontaine chercher une cruche d'eau fraîche; — je pourrai t'en donner pour tremper ta bedaine...

(Elle sort.)

SIMONNET

Par exemple! c'est à me retourner comme un levain! — Pourvu que maintenant Monsieur ne joue pas du bâton...

SCÈNE III

Simonnet, Estève

ESTÈVE, *entrant*

Lui as-tu remis mon billet? Que t'a-t-elle dit? L'as-tu vue?

SIMONNET

Si vous voulez l'atteindre, prenez cette piste.

Digitized by Google

ESTÈVE

Tout acò me dis pas ço que t'a respoundu.

SIMOUNET

De la recounquista tout espèr es perdu.

ESTÈVE

Encaro ?

SIMOUNET

Quand i' ai di voste tourmen, la fiho
M'a reçaupu coume un chin dins un jo de quiho...

ESTÈVE

Parlaras à la fin ? Moun bihet, l'a-ti pres ?

SIMOUNET

Poudias bèn espargna vosto encro, aquesto fes :
« Que lou garde, m'a di, pèr atuba sa pipo;
Dos fes au meme jas la lèbre noun s'acipo... »
E, me bracant sis iue coume dous pistoulet,
Au mitan dóu camin m'a planta coume un let.
Ai vougu me rabatre alor sus Flourineto :
Coume s'aviéu boufa dins uno clarineto !...

ESTÈVE

Tout cela ne me dit pas ce qu'elle t'a répondu.

SIMONNET

De la reconquérir tout espoir est perdu.

ESTÈVE

Encore ?

SIMONNET

Lorsque je lui ai exposé votre tourment, la péronnelle — m'a reçu comme un chien dans un jeu de quilles...

ESTÈVE

Parleras-tu enfin ? Mon billet, l'a-t-elle pris ?

SIMONNET

Vous pouviez bien épargner votre encre, cette fois : — « Qu'elle le garde, m'a-t-elle dit, pour allumer sa pipe ; — deux fois au même gîte le lièvre ne se prend.... » — Et, braquant sur moi ses yeux comme deux pistolets, — au milieu du chemin elle m'a planté comme un cochonnet. — J'ai voulu me rabattre alors sur Florinette : — comme si

Digitized by Google

A soun tour m'a trata de la bello façoun...
Oh! chabal de boussut!...

ESTÈVE

Nous siegue uno leiçoun!
Coume! es aqui l'eterne amour que me juravo!
Quand dins soun salounet Cecilo murmuravo,
Au mitan di poutoun que bevian touti dous,
Si milo serramen tant viéu qu'amistadous;
Quand me disié :« Moun bèu, sabe que siéu ta vido
E que sariés lèu mort s'un jour t'ère ravido»;
Quand, me vesènt ploura de joio e de bonur,
Mesclavo i miéu li plour de si grands iue d'azur;
Quand d'un jour poudian pas nous vèire e que ma damo
Dins sis escri brulant metié touto soun amo,
Mentissié!... Se risié de iéu!... Tout èro faus!...
Counvène qu'ai mau fa, — siéu proumte, es moun defaut, —
De crèire un pau trop lèu aquéu varlet de paio,
Sèns saupre se sa dicho èro pas uno baio;
Mai es qu'ai pas subran recouneigu mi tort?...
E, tout just, quand ie fau assaupre moun remord;

j'avais soufflé dans une clarinette!...— A son tour, elle m'a traité de la belle manière... — *Oh! cheval de bossu!...*

ESTÈVE

Que ceci nous soit une leçon!.....— Comment! est-ce là l'éternel amour qu'elle me jurait?... — Lorsque, dans son petit salon, Cécile murmurait,— au milieu des baisers que nous buvions tous deux,— ses mille serments aussi vifs que tendres;— lorsqu'elle me disait: « Mon beau, je sais que je suis ta vie—et que si, je t'étais ravie un jour, tu serais bientôt mort »;—quand, me voyant pleurer de joie et de bonheur, — elle mêlait aux miens les pleurs de ses grands yeux bleus; — quand, un seul jour, nous ne pouvions nous voir — et que ma dame mettait toute son âme — dans ses écrits brûlants, — elle mentait!... Elle se riait de moi!...Tout était faux!... — Je conviens que j'ai mal fait (je suis vif, c'est mon défaut) de croire un peu trop lestement ce valet de paille, — sans savoir si son récit n'était pas une sornette; — mais n'ai-je pas soudain reconnu mes torts?.. ..— Et, tout juste, lorsque je lui fais savoir mon repentir; — lorsque je me mets à ses

Digitized by Google

Quand me jite à si pèd pèr ie demanda gràci,
T'escampo fieramen moun perdoun à la fàci!...
E bèn! pèr me venja, pèr soun plus grand tourmen,
Vole ie repeti que l'ame, eternamen;
Vole qu'en me vesènt marcha doulènt e triste
Au davans de la mort...

SIMOUNET

Lou bon Diéu vous assiste!
Sias mai à vosto mort?... Farias-ti la foulié
De crèire que pèr vous Cecilo mouririé?
Teisas-vous: se prenias lou trin pèr l'autre mounde,
Em' un nouvèu galant cercarié soun abounde.
Avès pas estudia la femo coume iéu...
(Emé sufisènço)
De moun resounamen seguissès bèn lou fièu:
Quand dins lou Paradis Evo manjè la poumo...

ESTÈVE

Refoses un pau liuen.

SIMOUNET

Tout camin meno à Roumo...

pieds pour lui demander grâce, — elle te jette fièrement mon pardon à la face!...— Eh bien! pour me venger, pour son plus grand tourment, — je veux éternellement lui répéter que je l'aime; — je veux qu'en me voyant marcher triste et dolent — au-devant de la mort...

SIMONNET

Le bon Dieu vous assiste! — Vous en êtes encore à votre mort?... Auriez-vous la folie — de croire que Cécile mourrait pour vous?... — Taisez-vous: si vous preniez le train pour l'autre monde,— elle se consolerait avec un nouveau galant.—Vous n'avez pas étudié la femme comme moi....— (*Avec suffisance*) Suivez bien le fil de mon raisonnement: — Lorsque, dans le Paradis, Ève mangea la pomme...

ESTÈVE

Tu remontes un peu loin.

SIMONNET

Tout chemin mène à Rome...—Voyez si avec le serpent, qui alors

Digitized by Google

Gachas s'emé la serp, qu'èro lou diable alor,
La maire dis uman sieguè pas lèu d'acord !...
Es despièi aquéu jour que dato lou prouvèrbe :
« Ço que lou diable vòu, femo vòu... »

ESTÈVE

Sies superbe !
Lou prouvèrbe verai dis : « Ço que femo vòu
Diéu lou vòu... »

SIMOUNET, *countuniant*

Leissés pas toumba la causo au sòu...
(Estève regardo au sòu e fai signe que trovo rèn.)
Es lou resounamen de moun fièu... Bon ! patouie :
Se, quand parle, quaucun me copo, lèu m'embouie.
Recoumence. Disian .. Seguissès ?

ESTÈVE

Marcho, anen...
As mai perdu toun fiéu ?

SIMOUNET, *countuniant*

La gouludo, un moumen,

était le diable, — la mère des humains ne fut pas vite d'accord. — C'est de ce jour que date le proverbe : « Ce que le diable veut, femme veut... »

ESTÈVE

Tu es superbe ! — Le proverbe véritable dit : « Ce que femme veut, Dieu le veut... »

SIMONNET, *continuant*

Ne laissez pas tomber la chose à terre... — (*Estève cherche à terre et fait signe qu'il ne trouve rien.*) C'est le raisonnement de mon fil... Bon ! je patauge : — Si, lorsque je parle, quelqu'un m'interrompt, je m'embrouille de suite..... — Je recommence. Nous disions... Vous suivez ?

ESTÈVE

Marche, allons... Tu as encore perdu ton fil ?

SIMONNET, *continuant*

La gourmande, un instant, — voulait bien essayer de garder tout

Digitized by Google

Voulié bèn ensaja de garda tout pèr elo;
Mai, à dous, es tant bon fru defendu !... Lou pelo,
Lou partejo e, gardant lou moussèu lou pu gros,
Baio l'autre à soun ome...

ESTÈVE, *distra, à despart*

Alor, mignoto, vos
Metre toun amiguet dins lou maucor que tuio ?...

SIMOUNET

M'escoutas pas.

ESTÈVE, *distra*

Si, si, parles de toun aguhio,
De toun fièu...

SIMOUNET, *countuniant*

Oh ! la femo !... Es un diable, uno sèrp !
Quand Adam moussiguè la poumo à soun dessert,
Ero escusable, au mens; perdine ! èro escusable !
Eu, s'èro pas leissa subourna pèr lou diable:
Es sa femo, es la gràci, es la puro bèuta
Dins un poutoun divin que venguè lou tenta.

pour elle ; — mais à deux le fruit défendu est si bon !... Elle l'épluche, — le partage et, gardant pour elle le plus gros — morceau, elle donne l'autre à son mari...

ESTÈVE, *distrait, à part*

Alors, mignonne, tu veux mettre ton ami dans un chagrin mortel ?...

SIMONNET

Vous ne m'écoutez pas.

ESTÈVE, *distrait*

Si, si, tu parles de ton aiguille... — de ton fil...

SIMONNET, *continuant*

Oh ! la femme !..... C'est un démon, un serpent !— Quand Adam croqua la pomme à son dessert, — il était excusable, au moins ; pardine ! il était excusable ! — Lui ne s'était pas laissé suborner par le démon: — c'est sa femme, c'est la grâce, c'est la pure beauté, — qui vint le tenter dans un baiser divin. — Qui succombe à l'amour a tou-

Digitized by Google

Quau sucoumbo à l'amour a toujour uno escuso :
Uno fino bouqueto acato tant de ruso !...
Mai Evo, faire pacho em' un laid serpatas,
Es causo abouminablo...

ESTÈVE, *distra, à despart*

O, t'ame !...

SIMOUNET,

M'escoutas ?

(Countuniant)

Tambèn, vès, ie renòuncie i femo : li diablesso !
Pèr venci nosto forço uson de sa feblesso.
Li femo noun soun gènt ; soun d'òrri fantasti
Que de lis adoura nous fan lèu repenti.
Se dis : « Gardo-te bèn de la femo meichanto
E te fises pas trop à la bono... »

ESTÈVE, *à despart*

O charmanto !

SIMOUNET, *countuniant*

Se i'a dins un oustau dos femo, es un infèr ;
Quand n' i' a tres, i' a Satan, Belzebut, Lucifèr !

jours une excuse : — une fine petite bouche cache tant de perfidie !... — Mais Ève, faire pacte avec un vilain reptile, — c'est chose abominable !...

ESTÈVE, *distrait, à part*

Oui, je t'aime !...

SIMONNET

M'écoutez-vous ?... — (*Continuant*) Aussi, voyez-vous, j'y renonce, aux femmes : les diablesses ! — elles font usage de leur faiblesse pour vaincre notre force. — Les femmes ne sont pas des gens ; ce sont d'affreux lutins — qui de les adorer nous font promptement repentir. — On dit : « Garde-toi bien de la femme méchante — et ne te fie pas trop à la bonne.. »

ESTÈVE, *à part*

O charmante !

SIMONNET, *continuant*

S'il y a dans une maison deux femmes, c'est un enfer ; — quand il y en a trois, il y a Satan, Belzebut, Lucifer !... — De femmes et de

Digitized by Google

Entre femo e chivau se n'en vèi ges sèns vìci ..
Fasès voste ami véuse, e ie rendrés servìci.
La femo en sourne ivèr chanjo noste printèm ;
Es un treblo-meinage ; e de mari countènt,
D'ome urous, sarié pas facile de n'en vèire :
Pourrien tóuti dansa subre lou quiéu d'un vèire...
An! basto ! ome de bren vau mai que femo d'or,
E... restarai garçoun, à la vido, à la mort !...

ESTÈVE

Ansin siegue !... As manca ta voucacioun, barjaire :
M'es avis qu'auriés fach un famous pleidejaire ;
Parles coume un libre...

SIMOUNET

Oh ! me l'an di bèn souvènt...

(Fasènt signe à la coulisso)

Avisas-vous : Cecilo emé l'autro reven.

SCENO IV

Li Meme, Cecilo, Flourineto

FLOURINETO, *bas, à Cecilo*

S'avanso ; tenès-bon, mestresso; de courage !

chevaux il n'en est point sans vice; — faites votre ami veuf, et vous l'obligerez. —La femme en sombre hiver change notre printemps ; — c'est un trouble-ménage; aussi, de maris contents —et d'hommes heureux, il ne serait pas facile d'en voir:— ils pourraient danser tous sur le fond d'un verre.—Baste ! homme de son vaut plus que femme d'or, — et... je resterai garçon à la vie, à la mort !

ESTÈVE

Ainsi-soit-il !...Tu as manqué ta vocation, grand hâbleur: — m'est avis que tu aurais fait un fameux avocat ; — tu parles comme un livre...

SIMONNET

Oh ! bien souvent l'on me l'a dit...— (*Faisant signe à la coulisse*) Attention ! Cécile revient avec l'autre.

SCÈNE IV

Les Mêmes, Cécile, Florinette

FLORINETTE, *bas, à Cécile*

Il s'avance ; tenez ferme, maîtresse ; du courage !

Digitized by Google

CECILO, *bas, à Flourineto*

L'espère ! Pode pas óublida soun óutrage.

ESTÈVE, *arrestant Cecilo*

Madamo, escusas-me s'entrave vòsti pas ;
Lou bon Diéu m'es temouin que vous cercave pas...

CECILO

Falié dounc nous leissa countunia nosto routo.

ESTÈVE

Emé li counvenènço ai pas fai banco-routo :
Se sias pas plus pèr iéu ço que sias autro-fes,
Vous deve lou respèt...

CECILO, *secamen*

Se devès, pagarés.

ESTÈVE

Es la darriero fes, iuei, que de vous m'aproche,
Cecilo, e vole pas vous faire de reproche.
Couneissès pas lou cor que venès d'estrifa ;
Es proun grand pèr teni lou mau que i' avès fa.

CÉCILE, *bas, à Florinette*

Je l'attends ! Je ne puis oublier son offense.

ESTÈVE, *arrêtant Cécile*

Madame, pardonnez si j'arrête vos pas ;— le bon Dieu m'est témoin que je ne vous cherchais point.

CÉCILE

Il fallait donc nous laisser poursuivre notre chemin.

ESTÈVE

Aux convenances je n'ai pas fait banqueroute :— si vous n'êtes plus pour moi ce que vous étiez naguère, — je vous dois le respect...

CÉCILE, *sèchement*

Si vous devez, vous payerez.

ESTÈVE

Je m'approche de vous aujourd'hui pour la dernière fois, — Cécile, et je ne veux pas vous adresser de reproches.— Vous ne connaissez pas le cœur que vous venez de déchirer ; — il est assez grand pour

Digitized by Google

Se l'avès pas coumprés, es belèu de ma fauto .
(Se pauso la man sus lou cor.)
Tenès, aro-memeto, es aqui que tressauto
Coume pèr s'envoula vers lou vostre...
(A despart)
Aç' anen,
Paure fòu, isto siau e mouris douçamen.

FLOURINETO, *à despart*

Oh ! li moustre ! coume an lou teta-dous !
(A Cecilo)
Madamo,
Mesfisas-vous, ai ! ai !

ESTÈVE

Iuei, aquéu cor reclamo
Touto sa liberta; pense que ie rendrés :
M'avias douna lou vostre, e me l'avès reprès.

CECILO

Esperarés long-tèms avans que vous lou rènde.

FLOURINETO, *à despart*

Anen, vese qu'a pas besoun que la defènde.

contenir le mal que vous lui avez fait. — Si vous ne l'avez pas compris, c'est peut-être ma faute.....— (*Il met sa main sur son cœur.*) Tenez, à l'instant même, il est là qui bondit,— comme pour s'envoler vers le vôtre... (*A part*) Allons donc, — pauvre fou, reste calme et meurs doucement.

FLORINETTE, *à part*

Oh ! les monstres ! comme ils ont le langage emmiellé !—(*A Cécile*) Madame, méfiez-vous, aie ! aie !

ESTÈVE

Aujourd'hui, ce cœur réclame — toute sa liberté ; je pense que vous la lui rendrez : — vous m'aviez donné le vôtre, et vous me l'avez repris.

CÉCILE

Vous attendrez longtemps avant que je vous le rende.

FLORINETTE, *à part*

Allons, je vois qu'elle n'a pas besoin qu'on prenne sa défense.

Digitized by Google

ESTÈVE

Esperarai long-tèms ! Esperarai toujour,
Car vous ame autant iuei coume lou premié jour...

CECILO

Avès pas plus lou dre de parla de la sorto ;
Tout es fini, Moussu.

FLOURINETO, *à despart*

La cresiéu pas tant forto.

ESTÈVE, *tristamen*

Madamo, avès resoun : pèr iéu tout es fini !...

FLOURINETO, *à despart*

A l'entèndre, dirias que la mort vai veni.

ESTÈVE

« T'ame ! » Aquéu crid, lou vau clavela dins moun amo,
E se n'escapara qu'em' elo...

ESTÈVE

J'attendrai longtemps ! J'attendrai toujours, —car je vous aime autant aujourd'hui que le premier jour.

CÉCILE

Vous n'avez plus le droit de parler de la sorte : — tout est fini, Monsieur.

FLORINETTE, *à part*

Je ne la croyais pas aussi forte.

ESTÈVE, *tristement*

Madame, vous avez raison : pour moi tout est fini !...

FLORINETTE, *à part*

A l'entendre, on dirait que la mort va venir.

ESTÈVE

« Je t'aime ! » Ce cri, je vais le clouer dans mon âme, — et il ne s'en échappera qu'avec elle...

Digitized by Google

FLOURINETO, *à despart*

Oh ! quinto lamo !
Ie dounarias pas lou bon Diéu sèns counfessa ?...

ESTÈVE

E, de pòu que quicon vèngue l'en tirassa,
Vole plus rèn garda di gage de tendresso
Que me rapelarien vòsti tràiti caresso...
(Ie rènd uno floto de péu.)
Tenès, dempièi que l'ai èro aqui sus moun cor,
Vosto floto de péu bloundino coume l'or.
Me sèmblo encaro ausi dire à vosto bouqueto :
« O blouco de mi péu, coume me fas lingueto !... »

CECILO

Vole pas èstre en rèsto emé vous, bèn segur :
(Ie rendènt sa bago)
Poudès reprene adounc la bago de bonur,
De vòsti serramen un souveni frivole...

ESTÈVE, *meme jo*

Vaqui voste retra ; vous sèmblo trop, e vole
Pas me leissa flaqui davans tant de bèuta.

FLORINETTE, *à part*

Oh ! quelle fine lame ! — Ne lui donnerait-on pas le bon Dieu sans confession ?...

ESTÈVE

Et, de peur que quelque chose vienne l'en arracher, — je ne veux plus rien garder des gages de tendresse — qui me rappelleraient vos caresses perfides.— (*Il lui rend une boucle de cheveux.*) Tenez, depuis que je l'ai, elle était là sur mon cœur, — votre boucle de cheveux blonde comme l'or ; — il me semble encore ouïr votre bouche charmante dire :—« O boucle de mes cheveux, comme j'envie ton sort !... »

CÉCILE

Certes, je ne veux pas être en reste avec vous. — (*Elle lui rend sa bague.*) Vous pouvez donc reprendre cette bague de bonheur, — souvenir frivole de vos serments...

ESTÈVE, *même jeu*

Voici votre portrait ; il vous ressemble trop, et je ne veux — pas me laisser fléchir devant tant de beauté...

Digitized by Google

CECILO, *meme jo*

Aquéli brassalet, lis ai que trop pourta...

SIMOUNET, *à despart*

Se fasien bèn l'amour, sabon mies lou desfaire.

FLOURINETO, *à despart*

Quànti bèu brassalet! farien bèn moun afaire!

ESTÈVE *sort un papié que legis*

« Creigués pas, se voulès, au perfum de la flour,
I dous rai dóu soulèu, au trelus dis estello,
A tout ço que se vèi, se sentis o se bèlo ;
Mai doutés pas de moun amour! »

(Ie baio lou bihet.)

Reprenès voste escri. Soulèu, estello, flour,
Tout es coume èro ; soul, a passa voste amour.

CECILO, *legissènt*

« T'ame, t'ame! lou sabes bèn ;
Perqué me lou faire redire ?

CÉCILE, *même jeu*

Ces bracelets, je ne les ai que trop portés !...

SIMONNET, *à part*

S'ils faisaient bien l'amour, ils savent mieux le défaire.

FLORINETTE, *à part*

Quels beaux bracelets ! ils feraient bien mon affaire !

ESTÈVE, *sort un papier qu'il lit*

« Ne croyez pas, si vous voulez, au parfum de la fleur, — aux doux rayons du soleil, à l'éclat des étoiles, — à tout ce que l'on voit, l'on sent ou l'on désire ; — mais ne doutez pas de mon amour ! »

(Il lui remet le billet.)

Reprenez votre écrit. Soleil, étoiles, fleurs,— tout est comme alors ; seul votre amour a disparu.

CÉCILE, *lisant*

« Je t'aime, je t'aime! tu le sais bien ;— pourquoi me le faire redire ? — Je

Digitized by Google

Te l'ai repeti tant souvènt :
T'ame, t'ame ! lou sabes bèn.
Sai-que belèu noun t'ensouvèn
De ti proumesso ? Mai vos rire !
T'ame, t'ame ! lou sabes bèn ;
Perqué me lou faire redire ?... »

N'en counvène, aviéu tort de vous faire redire
Tant de proumesso en l'èr que rimavias pèr rire.
(Ie rendènt l'escri)
Plaçarés vers uno autro aquéli trioulet.

FLOURINETO, *à despart*

Acò pòu s'apela ie coupa lou siblet !

ESTÈVE, *ie rendènt d'autre papié*

Tè, tè ! n'en vaqui mai...

SIMOUNET, *à despart*

Èro touto uno posto !
(A-n-Estève)
Bravò, Moussu !

FLOURINETO, *à Simounet*

Boudiéu ! aura proun sa riposto.

te l'ai répété si souvent : — Je t'aime, je t'aime ! tu le sais bien.—Sans doute tu ne te souviens plus — de tes promesses ? Mais tu veux rire ! — Je t'aime, je t'aime ! tu le sais bien ; — pourquoi me le faire redire ?... »

J'en conviens, j'avais tort de vous faire répéter — tant de promesses en l'air que vous rimiez pour rire.—(*Lui rendant l'écrit*) Vous placerez ces triolets près d'une autre.

FLORINETTE, *à part*

Cela peut s'appeler lui couper le sifflet !

ESTÈVE, *lui restituant d'autres papiers*

Tenez, tenez ! en voilà encore...

SIMONNET, *à part*

C'était toute une poste !— (*A Estève*) Bravo, Monsieur !

FLORINETTE, *à Simonnet*

Bon Dieu ! elle aura assez sa répartie.

Digitized by Google

CECILO, *meme jo*

Vaqui mai de cansoun, de letro...

FLOURINETO, *à Cecilo*

Acò vai bèn !

ESTÈVE

De ço qu'aviéu de vous me rèsto pas plus rèn.
Se vous revese mai, que lou tron m'esternigue !...
Adessias !

CECILO

Adessias !

FLOURINETO, *plan, à Cecilo*

Es tèms qu'acò finigue :
Anen-nous-en ; avès plus rèn à faire d'éu.

SIMOUNET, *plan, à-n-Estève*

Te l'avès remoucado un pau coume se déu ;
Partiguen.

FLOURINETO, *plan, à Cecilo*

Dau ! venès, de-que voulès encaro ?

CÉCILE, *même jeu*

Voilà encore des chansons, des lettres...

FLORINETTE, *à Cécile*

Cela va bien !

ESTÈVE

De ce que j'avais de vous il ne me reste plus rien.— Si je vous revois encore, que le tonnerre me renverse ! — Adieu !

CÉCILE

Adieu !

FLORINETTE, *bas, à Cécile*

Il est temps que cela finisse ; — allons-nous-en, vous n'avez plus rien à faire de lui.

SIMONNET, *bas, à Estève*

Vous l'avez remouchée comme elle le méritait ; — partons.

FLORINETTE, *bas, à Cécile*

Allons, venez ; que voulez-vous encore ?

Digitized by Google

SIMOUNET, *plan, à-n-Estève*

Quand restarias tout iuei, de-qu'avansarias aro ?

ESTÈVE, *à Cecilo*

A la tranquileta voste esperit rendu,
Coume regretarés l'ami qu'avès perdu !

CECILO

Li galant mancon pas ; quand me saupran souleto
Pèr centeno à mi pèd vendran de rebaleto.

ESTÈVE

Rescountrarés jamai un cor coume lou miéu :
Quau pourrié vous ama coume vous ame, iéu ?

CECILO

Voste amour ! parlas-n'en encaro, vous counsihe.

SIMOUNET, *à despart*

Van mai recoumença.

SIMONNET, *bas, à Estève*

Quand bien même vous resteriez là tout aujourd'hui, — à quoi cela vous avancerait-il maintenant ?

ESTÈVE, *à Cécile*

A la tranquillité une fois votre esprit revenu, — que vous regretterez l'ami que vous perdez !

CÉCILE

Les galants ne manquent pas ; quand ils me sauront libre, — par centaine à mes pieds je les verrai se traîner.

ESTÈVE

Vous ne rencontrerez jamais un cœur comme le mien : — qui pourrait vous aimer comme je vous aime, moi ?

CÉCILE

Votre amour ! parlez-en encore, je vous le conseille.

SIMONNET, *à part*

Ils vont recommencer encore.

Digitized by Google

FLOURINETO, *à despart*

D'impaciènci grasihe.

CECILO

Quau amo insulto pas éu-meme sis amour.

ESTÈVE

Quau amo, e que se vèi abriva pèr toujour
Dóu paradis raiva ; quand soun rivau prouclamo
Qu'un mariage secrèt a courouna sa flamo,
Perd tout soun sen alor o saup plus ço que fai.

FLOURINETO, *legis à bèllis un li mousselet de la letro estrifado, que tiro de sa pòchi, e li jito davans Cecilo*

« A l'oustau vous atènd... »

CECILO, *à-n-Estève*

Teisas-vous. Coume vai
Que, quand vous dise, iéu, d'embrisa lis oustacle,
Cresès un conte blu ?

ESTÈVE

Sarié dounc faus ?

FLORINETTE, *à part*

Je grille d'impatience.

CÉCILE

Celui qui aime n'insulte pas lui-même ses amours.

ESTÈVE

Celui-qui aime, lorsqu'il se voit chassé pour toujours — du paradis rêvé ; lorsque son rival proclame — qu'un mariage secret a couronné ses feux, — celui-là perd la tête alors et ne sait plus ce qu'il fait.

FLORINETTE

(*Elle lit un après l'autre les fragments de la lettre déchirée, qu'elle sort de sa poche, et les jette devant Cécile*)

« A la maison il vous attend... »

CÉCILE, *à Estève*

Taisez-vous. Comment se fait-il — que, lorsque je vous dis, moi, de briser les obstacles, — vous ajoutez foi à un conte bleu ?

ESTÈVE

Serait-ce donc faux ?

Digitized by Google

FLOURINETO, *meme jo*

« Miracle !... »

CECILO

Aro, tout es roumpu.

ESTÈVE, *emé douçour*

Me rebutariés dounc,
S'à ti pèd, repentous, demandave perdoun ?

CECILO, *s'atendrissènt*

Oh ! gardas-vous-n'en bèn, qu'alor sariéu capablo
D'óublida vosto óufènso e vosto acioun coupablo !...

FLOURINETO, *meme jo, à-de-rèng*

« Cordo...repeti...jas...mour...man...mas...clame...vènt...»

ESTÈVE, *se clinant davans Cecilo*

Perdoun !... « T'ame, te l'ai repeti tant souvènt. »

CECILO, *esmougudo*

Estève !

ESTÈVE, *ie beisant la man*

O ma Cecilo !...

FLORINETTE, *même jeu*

« Miracle !... »

CÉCILE

Maintenant, tout est rompu.

ESTÈVE, *avec douceur*

Tu me repousserais donc — si, repentant, à tes pieds je demandais pardon ?

CÉCILE, *s'attendrissant*

Ah ! gardez-vous-en bien, car je serais dans le cas —d'oublier votre offense et votre action coupable !...

FLORINETTE, *même jeu, précipitamment*

« Corde...répété...tez...mour...main...mez...clame... vent... »

ESTÈVE, *s'inclinant devant Cécile*

Pardon !... « Je t'aime, je te l'ai répété si souvent. »

CÉCILE, *émue*

Estève !

ESTÈVE, *lui baisant la main*

O ma Cécile !...

Digitized by Google

SIMOUNET, *à despart*

Aquelo sarié bono !

FLOURINETO, *jitant tout à la fes*

Vaqui tout ço que rèsto.

CECILO, *à Flourineto*

Escouto : miejour sono ;
Vai-t'en metre la taulo.

FLOURINETO, *ie moustrant li flo de papié*

E voste bihet dous?...

CECILO, *prenènt lou bras d'Estève*

Racoumoudaren tout à l'oustau nautre dous...
(S'envan.)

SCENO V

Simounet, Flourineto

SIMOUNET

Presemple ! es bèn lou tour d'uno doumiseleto !...
Se crèi un ome ; pièi, es pas qu'uno óumeleto !...

SIMONNET, *à part*

Celle-là serait bonne !

FLORINETTE, *jetant tout à la fois*

Voilà tout ce qui reste.

CÉCILE, *à Florinette*

Écoute : midi sonne ; — va mettre la table.

FLORINETTE, *lui montrant les morceaux de papier*

Et votre billet doux ?...

CÉCILE, *prenant le bras d'Estève*

Nous raccommoderons tout à la maison nous deux.
(Ils sortent.)

SCÈNE V

Simonnet, Florinette

SIMONNET

Par exemple ! c'est bien le tour d'une petite demoiselle ! — Il se croit un homme ; puis, ce n'est qu'une omelette !...

Digitized by Google

FLOURINETO

N'ai vergougno pèr elo...

SIMOUNET

Es bèn di d'èstre fla,
Mai pas d'aquelo meno...

FLOURINETO, *à Simounet*

Es pas tu, rafala,
Que me fariés ansin plega davans toun mourre...

SIMOUNET

Se vouliés m'ameisa, te fariéu pas mau courre!...

FLOURINETO

Bouto! ensajarai pas, n'agues pas pòu d'acò...

SIMOUNET

Espousas-la, tenès!... Fariéu un poulit cop!...

FLOURINETO

T'en fretaras lou bè, paure varlet de trèflo!...

FLORINÈTTE

J'en ai honte pour elle...

SIMONNET

C'est bien dit d'être flasque, — mais pas de cette manière...

FLORINETTE, *à Simonnet*

Ce n'est pas toi, rafalé, — qui me ferais ainsi plier devant ton museau...

SIMONNET

Si tu voulais me calmer, je te ferais pas mal courir!...

FLORINETTE

Va, je n'essayerai pas, n'aie point peur de ça.

SIMONNET

Épousez-la, tenez!... Je ferais un joli coup!...

FLORINETTE

Tu t'en frotteras le bec, pauvre valet de trèfle!

Digitized by Google

SIMOUNET

Sariés bèn trop urouso, o pichoto manèflo !

FLOURINETO

Vai-te rescondre, vai, caro d'escaufo-lie !

SIMOUNET, *risènt*

Madamo Simounet !... Ah ! ah ! fiso-te-ie :
Tendrai moun rèng...

FLOURINETO

Soun rèng !...Moussu de Sauço-fado !...

SIMOUNET

Espousariéu pulèu uno cabro couifado.

FLOURINETO, *fasènt li bano*

Metriés dos bano alor subre ti pergamin !...

SIMOUNET

Oh ! pièi, vè, i' anen pas pèr trento-siéis camin :
Vaqui lou moucadou, — trege sòu la dougeno !—
Que m'as, au jour de l'an, douna pèr mis estreno.

SIMONNET

Tu serais bien trop heureuse, ô petite insolente !

FLORINETTE

Va te cacher, va, face de bassinoire !

SIMONNET, *riant*

Madame Simonnet !..... Ah ! ah ! comptez-y : — je tiendrai mon rang...

FLORINETTE

Son rang !... Monsieur de Sauce-fade !...

SIMONNET

J'épouserais plutôt une chèvre coiffée.

FLORINETTE, *faisant les cornes*

Tu mettrais deux cornes alors sur tes parchemins !...

SIMONNET

Oh ! puis, vois-tu, n'y allons pas par trente-six chemins : —voilà le mouchoir de poche (treize sous la douzaine !) — que tu m'as donné pour étrennes au jour de l'an.

Digitized by Google

FLOURINETO

Te figurariés pas que tène à ti presènt ?
Tè ! repren toun clavié, toun bèu clavié d'argènt,
Qu'as paga quatre sòu...

SIMOUNET

Creses que tène foço
Au casco que deviéu metre la niue di noço ?
Fai-n'en un sac-óubrage...
(Ie baio un bounet de coutoun. — Flourineto s'estroupo pèr quita si jaratiero.)
Oustre ! quànti boutéu !
Soun plus fort que li miéu !...

FLOURINETO

Se i'a plus lou paréu,
Es que sai-que ai perdu l'autro dins la carriero ;
Enfin, repren toujour aquelo jaratiero.

SIMOUNET, *se fuio e fai signe qu'a plus rèn*

N-i, ni, fini ! me rèsto pas plus rèn.

FLORINETTE

Tu ne te figurerais pas que je tiens à tes cadeaux ?—Tiens, reprends ton clavier, ton beau clavier d'argent, — que tu as payé quatre sous...

SIMONNET

Crois-tu que je tienne beaucoup — au casque à mèche que je devais mettre la nuit des noces ? — Fais-en un sac à ouvrage (*Il lui remet un bonnet de coton. — Florinette relève sa jupe pour quitter ses jarretières.*) Bigre ! quels mollets ! ils sont plus forts que les miens !...

FLORINETTE

S'il n'y a plus la paire, — c'est que j'ai probablement perdu l'autre dans la rue ; — enfin, reprends toujours cette jarretière.

SIMONNET, *se fouille et fait signe qu'il n'a plus rien*

N-i, ni, fini ! il ne me reste plus rien.

Digitized by Google

FLOURINETO

Cerco, qu'atroubaras.

SIMOUNET, *se fuiant*

Trove pas.

FLOURINETO

Cerco bèn.

(Ie designant sa pòchi-voulurdo)

Eici. Se t'en fasien un emplastre sus l'usso...

SIMOUNET, *tirant de sa pòchi un papié que desplego*

As resoun : ai encaro aquéu tros de merlusso
Que de-matin pèr iéu as tira dóu placard,
Amor qu'èro divendre...

FLOURINETO, *trufarello*

E que vos ges de car!...
Pèr rèn garda de tu, devoto creaturo,
Voudriéu te rendre eici lou pot de counfituro
Que me pourtères ièr; mai vai lou depista...

FLORINETTE

Cherche, tu trouveras.

SIMONNET, *se fouillant*

Je ne trouve pas.

FLORINETTE

Cherche bien. — (*Lui désignant sa poche cachée*) Ici. Si l'on t'en faisait un emplâtre sur le sourcil...

SIMONNET, *tirant de sa poche un papier qu'il déplie*

Tu as raison: j'ai encore le morceau de morue — que pour moi, ce matin, tu as tiré du placard, — à cause que c'était vendredi...

FLORINETTE, *se moquant*

Et que tu ne veux point de viande!... — Pour ne rien garder de toi, dévote créature, — je voudrais te rendre ici le pot de confiture — — que tu me portas hier ; mais va le dépister...

Digitized by Google

SIMOUNET

Lipeto !...

(A despart)

D'abord iéu, n'ai manja la mita.

FLOURINETO

Ai pas ti letro ; mai, coume rèn noun s'estrasso,
Fretarai la sartan d'aquéli paparasso.

SIMOUNET

Di tiéuno... save bèn ço que n'en fretarai.

FLOURINETO

Enfin, tout es roumpu, pense, e... torno-ie mai.

SIMOUNET

Pèr ie plus reveni déurrian barra la draio.

FLOURINETO

Coume ?

SIMOUNET

Uno fes qu'auren esclapa la terraio,
Tout sara bèn roumpu ; vas vèire...

(Pren la gourgoulino.)

SIMONNET

Gourmande !... — (*A part*) Au reste, j'en ai moi-même mangé la moitié.

FLORINETTE

Je n'ai pas tes lettres ; mais, comme rien ne se perd, — je frotterai la poêle avec ces paperasses.

SIMONNET

Des tiennes... je sais bien ce que je frotterai.

FLORINETTE

Enfin, tout est rompu, je pense, et... reviens-y encore.

SIMONNET

Pour ne plus y revenir, nous devrions barrer le chemin.

FLORINETTE

Comment ?

SIMONNET

Une fois que nous aurons brisé la vaisselle,— tout sera bien rompu ; tu vas voir...

(Il prend la cruche)

Digitized by Google

FLOURINETO, *anant pèr ie leva*

Es moun ourjòu.

SIMOUNET

N'en croumparas un autre.

FLOURINETO

Es encaro tout nòu.

SIMOUNET, *risènt*

Me fagues pas ansin lis iue de cassounado.

(Simounet aganto l'ourjòu pèr uno maniho e fai teni l'autro à Flourineto)

FLOURINETO

Rigués pas, gros badau ; la farço es acabado.

SIMOUNNET

Vau pica li tres cop ; quand dirai : Tres !..

FLOURINETO

Eh bèn ?

SIMOUNET

Lacharen tóuti dous l'ourjòu... Rises tambèn !

FLORINETTE, *allant pour la lui enlever*

C'est ma gargoulette.

SIMONET

Tu en achèteras une autre.

FLORINETTE

Celle-ci est encore toute neuve.

SIMONNET, *riant*

Ne me fais pas ainsi les yeux de cassonade.

(Simonnet prend la cruche par une anse et fait tenir l'autre à Florinette.)

FLORINETTE

Ne ris pas, gros badaud ; la farce est achevée.

SIMONNET

Je vais frapper les trois coups ; quand je dirai : Trois !..

FLORINETTE

Eh bien ?

SIMONNET

Nous lâcherons tous deux la cruche... Tu ris, toi aussi !..

Digitized by Google

FLOURINETO

Eh ! quau vos pas que rigue emé toun plan bagasso ?

SIMOUNET

Atencioun : Un ! dous ! e...

(Flourineto lacho.)

Laches trop lèu, becasso ;
Ai pas di : Tres !... Vau mai recoumença. Ie sies?
Un ! dous ! e... tres !

(Lacho ; Flourineto tèn bon.)

FLOURINETO, *risènt*

Ah ! ah !

SIMOUNET

Sabiéu bèn que ririés.
Encaro. Es li tres cop que fan lucho... Un !

FLOURINETO

Es drole
Qu'estènt brouia, me preste ansindo à-n-aquéu role !

SIMOUNET, *calin*

Se fasian l'acord?

FLORINETTE

Eh ! comment ne veux-tu pas qu'on rie, — avec ton flegme imperturbable ?...

SIMONNET

Attention : Un ! deux ! et... (*Florinette lâche.*) Tu lâches trop tôt, bécasse ; — je n'ai pas dit : Trois !... Je vais recommencer. Y es-tu ? — Un ! deux ! et... trois !

(*Il lâche ; Florinette tient bon.*)

FLORINETTE, *riant*

Ah ! ah !

SIMONNET

Je savais bien que tu rirais. — Encore. Ce sont les trois coups qui décident... Un !

FLORINETTE

C'est plaisant qu'étant brouillés, je me prête ainsi à ce rôle !

SIMONNET, *câlin*

Si nous faisions la paix ?

Digitized by Google

FLOURINETO

Hem !...

SIMOUNET

Fougnes ?

FLOURINETO

Hem !

SIMOUNET

Esclapan ?

FLOURINETO

Coume voudras.

SIMOUNET

Toun aigo es fresco ?

(Aganto la gourgoulino.)

FLOURINETO, *amistouso*

Oi ! artoupan.

SIMOUNET

Es que vaudrié pas mai béure à la gourgoulino ?

FLOURINETO

Belèu.

SIMOUNET, *bevènt à la gargaio*

A ta santa !...

FLORINETTE

Heu !

SIMONNET

Tu boudes ?

FLORINETTE

Heu !

SIMONNET

Brisons-nous ?

FLORINETTE

Comme tu voudras.

SIMONNET

Ton eau est-elle fraîche ?

(Il prend la cruche)

FLORINETTE, *caressante*

Oui, chenapan.

SIMONNET

Ne vaudrait-il pas mieux boire à la gargoulette ?

FLORINETTE

Peut-être bien.

SIMONNET, *buvant à la régalade*

A ta santé !...

Digitized by Google

FLOURINETO

Gramaci.

SIMOUNET

Dau ! malino,
Béu à toun tour.

FLOURINETO, *prenènt l'ourjòu*

Lou vos ?

SIMOUNET

Sian proun resta facha.

FLOURINETO *béu*

Rigues pas coume acò ; me fas engavacha.

SIMOUNET, *pèr la faire rire*

Béura !... béura pas !...

FLOURINETO, *risènt*

Chut !

SIMOUNET *vai pèr ie leva l'ourjòu*

Sies un sèns-biais.

FLORINETTE

Merci.

SIMONNET

Allons, maligne ; bois à ton tour.

FLORINETTE, *prenant la cruche*

Tu le veux ?

SIMONNET

Nous sommes assez restés fâchés.

FLORINETTE *boit*

Ne ris pas ainsi ; tu me fais engouer.

SIMONNET, *pour la faire rire*

Boira !.. boira pas !...

FLORINETTE, *riant*

Chut !

SIMONNET *va pour lui prendre la cruche*

Tu es une maladroite.

Digitized by Google

FLOURINETO

Chut!

SIMOUNET

Baio.

FLOURINETO

M'an pas jamai aprés à béure à la gargaio.
(Vai pèr béure.)

SIMOUNET, *misteriousamen*

Te l'aprendrai, iéu, vai.

FLOURINETO *ris e laisso toumba l'ourjòu*

Moun afaire es coupa...

SIMOUNET

Devino de mariage.

FLOURINETO

Aro qu'es esclapa...

SIMOUNET

L'amour rèsto ; lou vènt emporto li paraulo.

FLORINETTE

Chut !

SIMONNET

Donne.

FLORINETTE

On ne m'a jamais appris à boire à la régalade.
(Elle va pour boire.)

SIMONNET, *mystérieusement*

Je te l'apprendrai, moi, va...

FLORINETTE *rit et laisse tomber la cruche*

Mon objet est cassé...

SIMONNET

C'est un présage de mariage.

FLORINETTE

Maintenant qu'il est brisé...

SIMONNET

L'amour demeure ; le vent emporte les paroles.

Digitized by Google

FLOURINETO

Crese que sarié tèms d'ana metre la taulo.

SIMOUNET, *fasènt signe au sòu*

E laisses toun ourjòu emé lou bihet dous? ..

FLOURINETO, *engaugnant Cecilo, pren lou bras de Simounet*

Racoumoudaren tout à l'oustau nautre dous.

(S'envan; la telo toumbo[1]*.)*

Mount-pelié, lou 19 de nouvèmbre 1879.

Louis ROUMIEUX (de Nimes).

FLORINETTE

Il serait temps, je crois, d'aller mettre la table.

SIMONNET, *faisant signe à terre*

Et tu laisses la cruche avec le billet doux ?

FLORINETTE, *parodiant Cécile, prend le bras de Simonnet*

Nous raccommoderons tout à la maison nous deux.

(Ils sortent ; la toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE

Montpellier, le 19 novembre 1879.

Louis ROUMIEUX (de Nimes)

[1] Provençal (Nimes et les environs). Orthographe des félibres d'Avignon.

Digitized by Google

CHRONIQUE

COMMUNICATIONS FAITES EN SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ. — 18 juillet. — Poésie languedocienne (Bessan (Hérault) et ses environs), par M. H. Bousquet;

Les Manuscrits des Archives municipales de la Caune (Tarn), par M. le docteur Frédéric Cazalis;

Un ancien cantique périgourdin en l'honneur de saint Jean-Baptiste, par M. Camille Chabaneau (manuscrit communiqué par M. A. Chastanet);

La Margarida, poésie languedocienne (Montpellier et ses environs), par M. Louis Vergne;

Le changement de l'*l* en *d* (*suite*), par M. A. Roque-Ferrier;

Une chanson périgourdine : *Ma Bello-Mai*, par M. A. Crouzel.

La reprise des séances de la Société a été fixée au mercredi 7 novembre prochain.

*
* *

SOUSCRIPTION AU BUSTE DE BOUCHERIE. — *Deuxième liste*

MM.	Ascoli (le Commandeur G.), directeur de l'*Archivio glottologico italiano*, à Milan (Italie).	25
	Bazille (Louis), à Montpellier.	20
	Berluc-Perussis (Léon de), au château de Porchères, près Forcalquier (Basses-Alpes).	10
	Bonnet (Louis), de la Société archéologique de Béziers, à Béziers (Hérault).	20
	Bouché-Leclercq, professeur à la Faculté des lettres de Paris, à Paris.	20
	Bruyn-Andrews (James), à Menton.	25
	Castan, professeur à la Faculté de médecine, à Montpellier.	20
	Coste, professeur au collége de Cette, à Cette.	5
	Dugit-Gros, instituteur, à Queige (Savoie).	5
	Durand (Léon), professeur au collége de Béziers, à Béziers (Hérault).	5
	Fillon, instituteur, à Quissac (Gard).	2
	Foerster (Windelin)[1], professeur de philologie romane à l'Université de Bonn, à Bonn (Allemagne).	10
	Gaidoz, directeur de la *Revue celtique*, à Paris.	10
	Joubert, professeur au collége Rollin, à Paris.	20
	Largeteau (l'abbé), professeur au Séminaire de Bordeaux, à Bordeaux.	5
	Martin (Albert), maître de conférences à la Faculté des lettres, à Dijon.	5
	Laurés (Jean), à la Grassette, commune de Cers (Hérault).	5
	Maisonneuve et Ce, libraires-éditeurs, à Paris.	20
	Mazel (le docteur), à Nimes.	6
	A reporter.....	238

[1] C'est par suite d'une omission regrettable que le nom de M. Foerster n'a pas figuré sur la première liste.

Digitized by Google

	Report.....	238
MM.	Michel (André), à Paris.	20
	Pantel, instituteur, au Cheyla-Dance (Lozère).	1
	Savine (Albert), publiciste, à Paris.	10
	Serpe, instituteur, à Naucelle (Aveyron).	5
	Thomas (Antoine), maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse, à Toulouse.	10
	Total de la deuxième liste.	284
	Montant de la première.	1,270
	Total de la souscription au 25 août. Fr.	1,554

Dans sa séance du 27 juin, le Comité de la souscription a décidé que le buste de Boucherie serait exécuté par M. Léopold Savine.

* * *

Dons faits a la Bibliothèque la Société. — Das Altfranzosische Rolandslied, text von Chateauroux und Venedig VII, herausgegeben von Wendelin Foerster. Heilbronn, Henninger, 1883; in-12, XXII-404 pages;

Festa de la llengua catalelana celebrada a Banyuls-de-la-Marenda lo dia 17 de juny de l'any 1883. Cansons rossellonesas. Confits catalans. Perpignan, Rondoux [1883]; in-4°, 2 pages à 2 colonnes (don de M. Justin Pépratx);

Karls des Grossen Reise nach Jerusalem und Constantinopel, ein altfranzosisches heldengedicht herausgegeben von Eduard Koschwitz. Heilbronn, Henninger, 1883; in-12, 10-LII-118 pages;

L'Iòu de Pascas, armanac rouman per l'annada MDCCCLXXXIII. Mount-pelié. Empremarié centrala dau Miejour (Hamelin fraires), 1883; in-8°, IV-124 pages (don de la Maintenance languedocienne du Félibrige);

La Mor de Janetoun, ou lous Malurs de Bequet, racountas à l'otel de la Treïa, pouèma patouès, per l'autur de la Cassa aou Miraïet. Mounpeyè, Gras, 1863; in-8°, 16 pages (don de M. Victor Rettner);

Les Chroniques de Languedoc, Revue du Midi, historique, archéologique, littéraire et bibliographique, publiée sous la direction de M. de la Pijardière, archiviste de l'Hérault. Premier volume. Montpellier, aux bureaux d'abonnement des *Chroniques de Languedoc*, 1875; in-4°, 340 pages (don de M. Louis Lambert);

Les Félibres. Per l'Alsacio-Lourreno (Pour l'Alsace-Lorraine). Manadet de verses franceses, lengodoucians e prouvencals, dambe la traduccieu franceso al dejoubs, un salut de Charles e Paul Leser, felibres alsacians, mai uno letro de Frederi Mistral, e seguit d'un ajustié. Se vend al proufit des minables de l'Alsacio-Lourreno (prets: 2.50). Avignoun, Roumanille, 1883; in-8°, 104 pages;

Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Direction du Secrétariat. Comité des travaux historiques et scientifiques. Rapport au Ministre et arrêtés. Paris, Imprimerie nationale, 1883; in-4°, 36 pages (don de M. le Ministre de l'Instruction publique);

Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques. Section d'histoire, d'archéologie et de philologie. Année 1882, n° 4. Paris, Imprimerie na-

Digitized by Google

tionale, 1883; in-8°, pages 303 à 474 (don de M. le Ministre de l'Instruction publique);

Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Répertoire des travaux historiques, contenant l'analyse des publications faites en France et à l'étranger sur l'histoire, les monuments et la langue de la France pendant l'année 1881. Année 1882. Supplément. Index. Paris, Imprimerie nationale, 1883 ; in-8°, pages 831 à 1286 (don de M. le Ministre de l'Instruction publique);

Opinions emesas sobre lo primer anuari (1881) y altras publicacions de la Associació d'Excursions catalana. Barcelona, Ramirez, 1883; in-8°, 50 pages ;

Primatie de la Sainte Eglise d'Arles [collection de trente-quatre notices sur les premiers siècles de l'Eglise d'Arles]. Avignon, Séguin frères, S. D.; in-18, 240 pages (don de M. Clair Gleizes);

Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers. Compte-rendu de la séance tenue le 3 mai 1883. Béziers, Granié et Malinas, 1883; in-8°, 56 pages (don de la Société archéologique de Béziers);

Souvenirs et gloires de la Sainte Eglise d'Arles. Avignon, Séguin aîné, S. D.; in-12, 72 pages (don de M. Clair Gleizes);

Ascoli (G. J.): Note irlandesi, concernenti in ispecie il Codice ambrosiano. Milano, Tip. Bernardoni di C. Rebeschini e C., 1883; in-8°, 62 pages;

Bonaparte-Wyse (William-C.): Soulèu levant, pouèmo. Lioun, Pitrat, 1883 ; in-8°, 12 pages;

Canello (U.-A.): La Vita e le Opere del trovatore Arnaldo Daniello, edizione critica, corredata delle varianti di tutti i manoscritti, d'un' introduzione storico-letteraria e di versione, note, rimario e glossario. Halle, Niemeyer, 1883; in-8°, VI-284 pages (publication adressée au Concours de 1883 et déposée à la bibliothèque de la Société);

Vita sanctæ Euphrosynæ, secundum textum græcum primævum, nunc primum edita opera et studio Anatolii Boucherie, nuper in Facultate litterarum monspessulana lectoris (Excerptum ex *Analectis Bollandianis*, t. II). Bruxellis, Typis Polleunis, Centerick et Lefébure, 1883; 16 pages;

Cerquand (J.-F.): Etudes de mythologie grecque. Ulysse et Circé. Les Sirènes. Paris, Didier, 1873; in-8°, 156 pages, fig.;

Cerquand: Légendes et Récits populaires du pays basque. II. Pau, Léon Ribaut, 1876 ; in-8°, 100 pages ;

Cerquand: Légendes et Récits populaires du pays basque. III. Pau, Léon Ribaut, 1878 ; in-8°, 104 pages;

Cerquand: Légendes et Récits populaires du pays basque. IV. Pau, Léon Ribaut, 1882 ; in-8°, 200 pages ;

Cerquand (J.-F.): Taranis lithobole, étude de mythologie celtique (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*). Avignon, Séguin frères, 1881; in-8°, 60 pages, fig.;

Cerquand (J.-F.): Taranus ? ou Taranis ? (Extrait de la *Revue celtique*, t. V. Paris, juillet 1882); in-8°, p. 381-388 de la *Revue celtique ;*

Cerquand (J.-F.): l'Imagerie et la Littérature populaires dans le Comtat Venaissin (1600-1830) (Essai d'un Catalogue). Avignon, Seguin frères, 1883; in-8°, 52 pages ;

Combe (Henry de la): Fragments d'une traduction de la Bible en langue romane (manuscrits de la Bibliothèque de Carpentras). Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1883; in 8°, 16 pages;

Digitized by Google

Egger (E.) : De l'Histoire et du bon Usage de la langue française. Paris, Hachette, 1868 ; in-18, 52 pages (don de M. Clair Gleizes);

Gagnaud (A. de): Sounet de Louviso Labé e rimo à sa lausour, revira dóu francés en prouvençau o de l'italian en francés. Mountpelié, Empremarié centralo dóu Miéjour, 1882; in-8°, 36 pages (don de M. de Berluc-Perussis);

Guillibert: Brinde dóu Conse Chapòli Guillibert, secretàri de l'Escolo de Lar au festenau de Santo-Estello à Sant-Rafèu. XXVII de mai MDCCCLXXXIII. Ais, Empremarié felibrenco, 1883 ; in-8°, 4 pages ;

Hubaud: Essai d'interprétation d'un fragment en langue romane provençale. P. 269 à 279 inclus de la *Revue de Marseille*, n° de juin 1858, in-8° (don de M. Clair Glaizes);

Laforgue (Camille): Brinde pourtat al senatou Baseli Alecsandri, lou VII de mai MDCCCLXXXII. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1883 ; in-8°, 12 pages ;

Laforgue (Camille) : Discours tengut davans la Court d'amour de Clapiers lou VII de mai MDCCCLXXXII. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1883 ; in-8°, 16 pages ;

Leite de Vasconcellos (J.): O Dialecto mirandez, contribuição para o estudo da dialectologia romanico no dominio glottologico hispano-lusitano. Porto, Clavel, in-8°, 40 pages (publication adressée au Concours de 1883 et déposée à la bibliothèque de la Société);

Lieutaud (V.): Ephémerides provençales, 25 mars. Les Rogations. Les Litanies des Saints, texte provençal inédit du XIVe siècle. P. 121 à 134 inclus (in-8°) de la première publication de ces litanies (don de M. Clair Gleizes) ;

Mariéton (Paul): Un félibre limousin. L'abbé Joseph Roux. Lyon, Pitrat, 1883 ; in-8°, 18 pages ;

Mezzaccapo (Gaetano-Carlo): Il Canto della stirpe latina di B. Alecsandri, tradotto in versi italiani. Roma, Pallotta, 1883 ; in-12, 36 pag.;

Milá y Fontanals (Manel): Jocs florals de Barcelona de 1883. Discurs del President. Barcelona, Imprenta *la Renaixensa*, 1883 ; in-8°, 12 pages ;

Minguez (Bernardino-Martin): Datos epigráficos y numismáticos de España. Valladolid, Rodriguez, 1883 ; in-8°, VIII-248 pages et planches ;

Mir (Achille) : Glossaire des Comparaisons populaires du Narbonnais et du Carcassez. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1882 ; in-8°, 132 pages ;

Mir (Achille): Lou Lutrin de Lader, boufounado lengodouciano en tres estapetos, amé d'illustracius de Salières, secoundo ediciu, aumentado d'uno letro prouvençalo de Roumanille. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1883 ; in-8°, XXIV-78 pages (don de la Maintenance languedocienne du Félibrige);

Richard (Marcellin): le Mystère de saint André (1512), découvert en 1878 et publié avec une introduction, une nomenclature des documents en langue vulgaire connus dans les Hautes-Alpes et un petit glossaire, par l'abbé J. Fazy, curé de Lettret. Aix, Imprimerie provençale, 1883; in-8°, 148 pages (don de M. l'abbé J. Fazy);

Cinq journaux contenant des indications ou des textes utiles à la Société, donnés par MM. Justin Pépratx (1), Roque-Ferrier (2) et Saint-Just-Molinier (2).

Le Gérant responsable : Ernest HAMELIN.

Digitized by Google

LE CONCOURS PHILOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE

DE L'ANNÉE MDCCCLXXXIII

—

DEUXIÈME PARTIE

—

S. M. la Reine Elisabeth de Roumanie a bien voulu nous permettre de publier dans la *Revue des langues romanes* les vers français qu'Elle adressa de Sestri-Ponente, le 12 avril 1883, à l'auteur du sonnet provençal qui les suit.

Ces strophes, où la délicatesse et le charme de l'expression s'unissent si étroitement à l'élévation de la pensée, sont signées du nom littéraire de Carmen Sylva, qui n'a pu longtemps dérober à l'admiration de la Roumanie la personnalité de son éminente souveraine.

Les vers de la Reine Elisabeth et le sonnet de M. de Berluc-Perussis ont été lus le 13 mai dernier par M. le comte de Toulouse-Lautrec, en séance solennelle du quatrième Concours de la Société des langues romanes.

A M. LÉON DE BERLUC-PERUSSIS

—

Lors vous me faites, chevalier,
Bien beau domaine !
Jamais n'y pourrai m'ennuyer,
Ni, dans un soupir, regretter
Mon sort de reine !

De jolies fleurs me couronnez ;
De liens d'étoiles,
De fils de Vierge m'entourez ;
Mon preux, au soleil dérobez
Traine royale !

Digitized by Google

Mon col a d'arc-en-ciel un jet
De fleurs tremblantes ;
Pour serviteurs, les chardonnets ;
J'ai pour pages les feux follets,
Lueurs dansantes !

De hautes âmes est ma cour
Bien composée !
De chansons, pour dames d'atour,
De nobles preux, de troubadours,
Suis entourée.

De claires pensées est mon char,
Et, sous la voûte
Du ciel bleu, mon domaine est l'art,
Le beau, le devoir, et je pars
Et chante en route !

Mais lorsque dans vos prés, vos toits,
Mon regard plonge,
Je ressens soudain un effroi :
Mon âme a voyagé sans moi
Comme en un songe !

M'est avis, par la bonté mû,
Mon beau poëte,
Que votre cœur trop grand vertu,
Riche talent, charme ingénu,
Me donne ou prête.

Mon royaume est trop grand, trop beau !
Dans la nature
Perdue, je ne suis qu'un ruisseau
Caché ; mon faible chant ne vaut
Qu'un doux murmure !

Carmen Sylva.

Villa Spinola, Sestri-Ponente, 12 avril 1883.

Digitized by Google

A DONO CARMEN SYLVA

—

Dins l'oumbro claro e la pas misto,
Avau, is ort d'Espinola,
S'acaton sout li fres lila
Noble engèni, gràci requisto.

Mai nautre, eici, de vosto visto,
Dono, se voudrian sadoula:
Vès la Prouvènço vous bela!
Ah! n'aurés lèu fa la counquisto!

De Bucarés fin qu'à Paris,
Sias Rèino emai Empereiris
D'un fièr pople, li nàutis amo;

E sènso lèi, sènso soudart,
Carmen a pèr sujèt quau amo
Lou Devé, l'Ideau e l'Art.

L. DE BERLUC-PERUSSIS.

Pourchiero en Fourcauqueirés, IX d'abriéu MDCCCLXXXIII.

A DONA CARMEN SYLVA

—

Dans l'ombre claire et la douce paix, — là-bas, aux jardins de Spinola, — se cachent sous les frais lilas — noble génie et merveilleuse grâce.

Mais nous ici, de votre vue, — Madame, nous voudrions nous rassasier. — Voyez la Provence soupirer après vous! — Ah! vous en aurez bien vite fait la conquête!

De Bucarest jusqu'à Paris, — vous êtes reine, vous êtes impératrice — d'un peuple fier, les hautes âmes;

Et sans lois, sans soldats, — Carmen a pour sujet qui aime — le Devoir, l'Idéal et l'Art!

L. DE BERLUC-PERUSSIS.

Porchères près Forcalquier, IX avril MDCCCLXXXIII.

Digitized by Google

MARINA

A Teodor Aubanel

I

Aime la bela mar latina,
Que, quand sa rauba diamantina
Belugueja e lusìs à l'aflat dau sourel,
Enverinada e baucha, brama,
Ou qu'en mitan de la calama,
Afound aperalin soun aiga embé lou ciel.

L'aime tabé que, quand soun ersa
Dau grand boulidou se deversa,
Grumeja e vai baisà lou front dau ribeirés,
Bourdant, couma una inmensa eveta,
L'auve ounte jai la cauquilheta,
Lou sablàs qu'espandìs soun or fin sus lou grés.

L'aime quand, coufla de coulera,
Baucha, s'escampa sus la terra,
Per se i' encafournà dins la bauma d'un roc,
Emé un bruch de tron ; que, feriousa,
Dins sa brassada espetaclousa,
Leca la peira verda e n'en rousiga un floc.

MARINE

A M. Théodore Aubanel

I

J'aime la belle mer latine, qui,—lorsque sa robe de diamant—étincelle et brille sous le charme du soleil, — folle et envenimée, mugit, — ou lorsqu'au milieu du calme, — elle confond au loin son eau avec le ciel.

Je l'aime aussi, quand sa vague — se déverse de la grande coupe — et de son écume va baiser le rivage,—bordant, comme un immense ruban,— le gravier où gît la petite coquille,— le sable qui étend son or fin sur le grès.

Je l'aime quand, gonflée de colère,—folle, elle se jette sur la terre — pour s'y encaverner dans le creux d'un rocher, — avec un bruit de tonnerre; lorsque, furieuse, — dans son embrassement formidable, — elle lèche la pierre verte et en ronge un morceau.

Digitized by Google

Es amor d'aco que vau veire
Soun miral linde couma un veire,
Quand l'auba lou clareja; e pioi jusqu'à l'ahour,
Amai boulegue pas de plaça,
Jamai ma vista noun s'alassa
D'arregardà la mar,.....l'arregardà toujour!

Aime d'ausì sa cantadissa,
Soun planh doulent, sa bramadissa,
Quand lou mistrau la fouita e la fai reboumbì;
M'agrada aussì, quand à la moussa
L'aureta, de sa vos tant douça,
Demanda un pichot ròdou ount poudre se cabì.

II

I'a quauques jours, m'agandiguere
Per la veire e m'espandiguere
Sus un roc trauquilhat, e teniei à la man
Un ramelet de tamarissa.
La mar s'estalouirava lissa,
Ticassada, d'aicì d'alai, per un gabian.

Qu'era bela, ma granda amiga!
Juste, la lama que coutiga

C'est à cause de cela que je vais voir—son miroir limpide comme un verre,—quand l'aube l'éclaire doucement, et puis jusqu'au crépuscule, — bien que je ne remue pas de place, — ma vue ne se lasse jamais — de regarder la mer,... de la regarder toujours!

J'aime d'ouïr son chant, — son mugissement, sa plainte dolente, — quand le mistral la fouette et fait battre [ses flots]; — elle me plaît aussi, quand à la mousse — la brise, de sa voix si douce, — demande un petit endroit afin de pouvoir s'y blottir.

II

Il y a quelques jours, j'allai — pour la voir et je m'étendis — sur un rocher creusé, et je tenais à la main — un petit rameau de tamaris. — La mer s'étendait lisse, — tachetée çà et là par un goëland.

Qu'elle était belle, ma grande amie! — Tout justement la lame qui caresse— mes pieds venait rire et bondir;—puis, moqueuse et mince-

Digitized by Google

A mous peses veniè rire e cascalhejà ;
Pioi, galejarela e lisqueta,
Espouscava sus la branqueta
La gruma que soun vanc fasiè viroulejà

E, laugeireta, s'enanava,
Dins un autre envanc s'entournava,
Couma per poutounà las flous de moun rampau ;
Auriàs dich que lou demandava,
Car davans ieu toujour landava,
Calina, amistadousa e jamai en repau.

E ieu, en ie faguent lingueta :
—« Lou garde per moun amigueta,
Diguere ; l'ai coupat esprès à-de-matìs :
L'auràs pas, ersa galantouna !...
E d'un poutou, d'una poutouna,
Ela me pagarà moun brout de tamarìs ! »

Tout d'un tems lou ciel, qu'era blave,
S'ennegriguet ; e regardave
Lous grands nìbous escus que l'anavoun tapà,
Quand la mar mandet, irejousa,
Una ersa ardida, bauchinousa,
Que raseget lou ram sans poudre l'arrapà.

lette, — elle jetait sur la petite branche — l'écume que son élan faisait tourbillonner

Et, légère, s'en allait ; — par un autre élan, elle retournait, — comme pour baiser les fleurs de mon rameau. — On aurait dit qu'elle le demandait, — car devant moi elle courait toujours,— caline, amicale, et jamais en repos.

Et moi, lui en donnant envie : — « Je le garde pour ma petite amie, — dis-je ; je l'ai coupé exprès ce matin : — tu ne l'auras pas, vague charmante ! — Et d'un baiser, d'une caresse, — elle me payera mon bout de tamaris. »

Tout à coup le ciel, qui était bleu, — s'obscurcit; et je regardais— les grands nuages obscurs qui allaient le couvrir, — quand la mer envoya, furieuse, — une vague hardie et folle — qui rasa le rameau sans pouvoir l'attraper.

Digitized by Google

Alor, proumte e leste, escalere
Un roc pus naut e demourere
Aplantat, enclausit, en agachant, aclin,
L'aiga qu'en soun monta-davala
Fasiè de sa manta verdala
Vira-voltà la franja estripada eilalin.

Em un bruch d'aurassa que sibla,
La lama, d'abor minsa e fibla,
Se coufla, s'afourtìs e, couma una paret,
Dressant sa cresta que grumeja,
Sus la riva courrìs, trapeja.....
D'autras ie van après en bufant à-de-re.

Toutas ensem m'assecutavoun
E pioi subran m'enviroutavoun
D'un issam fouligaut d'arderouses poutous ;
E, redoublant sa roundinada,
Dins lous ascles de la roucada
Clantissiè mai que mai soun plagnun magestous !

E cantavoun couma d'ourguenas,
E sentiguere dins mas venas
Couma un grand revoulum. Esbaudit, espantat,
Traguere la pichota branca

Alors, prompt et agile,— je grimpai — sur un rocher plus haut, et je demeurai,—arrêté, fasciné, en regardant, incliné,— l'eau qui, dans ses hauts et ses bas, — faisait de son manteau verdâtre — tourbillonner au loin la frange déchirée.

Avec un bruit de tempête qui siffle, — la lame, d'abord mince et faible,— se gonfle, se renforce et, comme une muraille, — dressant sa crête écumante, — court vers la rive, se précipite. — D'autres vont après elle, en grondant sans discontinuer.

Toutes ensemble me persécutaient — et tout à coup m'environnaient—d'un essaim folâtre de baisers ardents ;—et, redoublant leurs mugissements, —dans les fentes des rochers,— elles faisaient encore retentir leur plainte majestueuse !

Elles chantaient comme des sirènes, — et je sentis dans mes veines — comme une grande révolution. Étonné, subjugué, — je jettai

Digitized by Google

A la grand mar que me l'arranca,
A la mar que m'aviè 'nfadat de sa bèutat !

III

Qu'es lou mau-sort que nous pivela,
Qu'es lou destin que nous clavela
Ou nous buta toujour vers lou toumple prefound;
Que nous rend dus à la tendressa,
Tendres à la ruda caressa
De l'amour passiounat, que sans vergougna poun ?

Per que traire à la mar folassa
Lou ramèu qu'à l'ersa bonassa
Aviei emé plasé refusat tant de fes,
Mespresant sa douça lagrema?
Demandàs-vous quanta es la fema
Qu'en calignant un jour voste cor, vous l'a pres[1] !

Louvis VERGNE.

la petite branche— à la grande mer qui me l'emporte,—à la mer qui m'avait ensorcelé de sa beauté.

III

Quel est le mauvais sort qui nous fascine, — quel est le destin qui nous cloue — ou nous pousse toujours vers l'abîme profond ;—qui nous rend durs à la tendresse, — tendres à la rude caresse — de l'amour passionné, qui nous étreint sans vergogne?

Pourquoi jeter à la folle mer — le rameau qu'à la vague tranquille — j'avais avec plaisir refusé tant de fois,—méprisant sa douce larme? —Demandez-vous quelle est la femme — qui, en caressant un jour votre cœur, vous l'a pris?

Louis VERGNE.

[1] Imité d'Alphonse Karr, l'*Acacia et la Vague*. Languedocien (Montpellier et ses environs). Orthographe montpelliéraine.

Digitized by Google

LOU REMÈDI

I

Vous atrouvarés que la fiho dóu rèi, despièi quauque tèms, èro pas gaiardo.

Qu'avié? Noun sai. Lou tout es que pau à cha pau si gauto roso e redouneto avien pali e s'èron foundudo coume la nèu au souleias. Rèn ie fasié mau, mai avié ni voio ni balans e un enuei à pas saupre que faire ni mounte se teni. Trouvavo ges de bòni plaço, e quand, après s'èstre tirassado tout lou francdiéu dóu jour d'uno cadiero à l'autro, s'anavo jaire, l'esvèi ie tenié lis iue dubert touto la niuechado ; em' acò un desgoust que poudié rèn vèire ni senti. Moussèu requist, vin viéi, gourmandiso fino, fougnavo tout. Se lou rèi alor, triste que noun sai, ie venié douçamen:—« Mignoto, de que t'enchaurié, digolou, coste que coste, te lou dounarai ; »—« Vole rèn, respoundié la princesso, e, pèr pau que ie diguèsson mai, se boutavo à ploura ! Lou paure paire, – li rèi tambèn soun d'ome, — se levavo d'aqui e s'anavo desgounfla au founs de sis apartamen o souto quauco teso de soun jardin.

LE REMÈDE

I

Vous saurez que la fille du roi, depuis quelque temps, n'était pas bien portante. Qu'avait-elle? Je ne sais. Toujours est-il que, peu à peu, ses joues roses et rondelettes avaient pâli et s'étaient fondues comme une neige au grand soleil. Elle ne souffrait pas, mais elle n'avait ni force ni entrain et s'ennuyait à ne savoir que faire ni où se tenir. Elle n'était bien nulle part et quand, après s'être traînée tout le long du jour d'un siége à l'autre, elle allait se coucher, l'insomnie lui tenait les yeux ouverts toute la nuitée. Avec cela un dégoût à ne pouvoir rien voir ni sentir. Morceaux exquis, vieux vins, délicates friandises, elle faisait la grimace à tout. Si le roi alors, attristé, lui disait doucement : — « Mignonne, qu'est-ce qui te plairait, dis-le? coûte que coûte, je te le donnerai ; » — « Je ne veux rien », répondait la princesse, et, pour peu que l'on insistât, elle se mettait à pleurer. Le pauvre père,— les rois sont hommes aussi,— allait se dégonfler au fond de ses appartements ou sous quelque allée de son jardin.

Digitized by Google

Pecaire ! lou mau-sort, fau dire, lou secutavo. A trento an, avié pres uno jouino princesso sauro coume un rai de soulèu e poulido coume uno roso. Li dous bèu nòvi vivien d'acòrdi qu'es pas de dire ; ço que l'un voulié èro li vot de l'autre, e rèn i' aurié manca s'avien agu de famiho. Mai lis annado passavon, — n' i'en avié cinq qu'èron marit e mouiè,— e ges d'eiretié. Un bèu jour pamens, la rèino trefoulido diguè au rèi que si souvèt èron coumpli. N'en fuguè uno de joio ! Esperavon l'enfant que devié veni coume lou Messìo. Fuguè uno chato poulido que se pòu pas mai, tout lou retrai de sa maire. I'aguè un bateja superbe, de fèsto espetaclouso. Mai à parti d'aqui, coume s'avié douna touto sa vido à soun enfant, dóu tèms qu'aquesto crèissié coume la pasto à la mastro, la maire s'enanavo cade jour, e, sièis mès après, s'amoussè coume un lume sèns òli.

Sus lou cop, lou rèi èro fòu de la doulour. Mai en aquest mounde, ai las ! fau pièi que tout passe, e sa doulour s'amansiguè. Jamai pamens avié vougu se remarida, pèr bèu e d'aut parage que fuguèsson li parti. Avié vira tóuti si pensado e

Le malheureux ! La mauvaise fortune, il faut le dire, s'acharnait contre lui. A trente ans, il avait épousé une jeune princesse, blonde comme un rayon de soleil et jolie comme une rose. Les deux beaux nouveaux époux vivaient unis, heureux au delà de toute expression. Ce que l'un voulait, l'autre le voulait aussi ; et rien n'eût manqué à leur bonheur s'ils avaient eu des enfants. Mais les années passaient, — il y en avait bien cinq qu'ils étaient mari et femme,— et pas d'héritier. Enfin un jour, la reine tout émue dit au roi que leurs souhaits étaient accomplis. Ce fut une joie ! Ils attendaient cet enfant qui devait venir comme le Messie. Ce fut une fille, jolie on ne peut plus, le portrait vivant de sa mère. Il y eut un superbe baptême, des fêtes splendides. Mais à partir de ce moment, comme si elle avait donné toute sa vie à son enfant, pendant que celle-ci croissait comme la, pâte au pétrin, la mère s'en allait chaque jour, et, six mois après elle s'éteignit comme une lampe sans huile.

Sur le coup, le roi était fou de douleur. Mais en ce monde, hélas ! il faut bien que tout passe, et peu à peu sa douleur s'adoucit. Jamais cependant il n'avait voulu se remarier, quelque avantageux et de haute lignée que fussent les partis. Il avait concentré toutes ses pensées et tout son amour sur sa fille, qui ressemblait de plus en plus, en gran-

Digitized by Google

tout soun amour vers sa fiho, qu'en grandissènt semblavo de mai en mai la pauro mesquino. Pèr elo, aurié fa la fausso mounedo. E que d'atencioun e de precaucioun! Falié pas que sourtèsse emé lou soulèu, que i' aurié uscla la caro; nimai emé la fresquiero, que se sarié enraumassado. Avié toujour pòu que l'èr la prenguèsse e, s'èro esta poussible, l'aurié messo dins un massapan, plegado dins de coutoun en ramo, coume uno liéurèio, e aqui l'aurié begudo dis iue, sènso jamai s'assadoula. Ero arribado à sege an, gaiardo e sèmpre que plus poulido. Pièi, tout d'un cop, la malandro l'avié presso e venié en mourènt sus terro, e pas saupre coume ni ço que ie faire. Soun medecin ie perdié la carto e avié di au rèi que poudié se countenta. Lou rèi quatecant mandè querre li tres plus famous medecin que i'aguèsse bèn liuen, e l'endeman devien veni faire uno counsulto. De touto la niue pleguè pas la parpello, e ie semblavo que lou jour se levarié jamai.

II

Se levè pamens. Li tres mège se presentèron à l'ouro dicho. Lou rèi lis aculiguè coumo soun ancro de respié. Li

dissant, à la pauvre malheureuse reine. Pour elle, il se fût fait faux-monnayeur. Et quelles attentions et quelles précautions! Il ne fallait pas que la princesse sortît au soleil, elle aurait eu le hâle; ni à la fraîcheur, elle eût pu s'enrhumer. Il avait toujours peur que l'air ne la prît; si c'eût été possible, il l'aurait enfermée dans un coffre, enveloppée de ouate comme un bijou précieux, et là il l'aurait bue des yeux, sans pouvoir s'en rassasier. Elle était ainsi arrivée à l'âge de seize ans, bien portante et de plus en plus jolie. Puis, tout à coup, le malaise l'avait prise et elle allait s'étiolant. Et qu'y faire? On ne le savait pas. Son médecin n'y entendait rien, et il avait dit au roi qu'il eût à se contenter. Celui-ci aussitôt manda les trois plus fameux médecins qu'il y eût bien loin, et le lendemain ils devaient venir en consultation. De toute la nuit le roi ne ferma pas la paupière, et il lui semblait que le jour ne se lèverait jamais.

II

Il se leva néanmoins. Les trois médecins se présentèrent à l'heure convenue. Le roi les accueillit comme son ancre de salut. Il les con-

Digitized by Google

menè subran dins lis apartamen de la princesso, qu'èro levado e alounga do sus uno grand cadiero. Tastèron lou pous à la malauto, ie regardèron la lengo ; pièi, acò fa, s'aussèron e passèron dins un autre mèmbre pèr s'arresouna. Lou rèi anè 'm' éli : semblavo un coundana qu'espèro sa sentènci.

Lou plus viéi di mège, un qu'avié 'no grand barbasso blanco, parlè lou premié e diguè : — « Acò n'es rèn : es la vapour. Metès bouli d'artemiso, un bon pessu, dins un toupin, e baias-n'en à la princesso matin e vèspre. Que s'espasse tant que poudra, begue de vin viéi e manje de roustit. Soun sang es gaire mai que d'aigo. Fasen-ie de sang : lou sang es la vido. »

En seguido, lou segound, veici coume s'anouncieguè : — « Ie pòu avé d'acò, mai i'a dóu resto : es lis imour que tènon la princesso magagnado. Avès vist coume iéu sa lengo ; a tres det d'espés. La fau purga. Uno fes desgavachado d'aquelo aigasso, sara garido, osco seguro. »

Enfin lou tresen dis : — « Escusas-me, se pènse diferentamen. Pèr iéu, l'encauso de tout lou mau vèn dóu sang. La princesso es enrouitado, soun pous bate la fèbre. Pèr abauca la fèbre, i'a que saunié. La fèbre abaucado es la santa. Ma dicho es talo. »

duisit aussitôt dans les appartements de la princesse, qui était levée et étendue sur une chaise longue. Ils lui tâtèrent le pouls, examinèrent sa langue et, cela fait, se levèrent pour aller dans une autre pièce se consulter. Le roi les suivit : vous auriez dit un condamné qui attend sa sentence.

Le plus âgé des médecins, un homme à grande barbe blanche, parla le premier et dit : — « Ce n'est rien : ce sont les vapeurs. Faites bouillir de l'armoise, une pincée, dans un pot, et donnez-en à la princesse matin et soir ; qu'elle se distraye tant qu'elle pourra, boive du vin vieux et mange des grillades. Son sang ne vaut guère mieux que de l'eau. Faisons-lui du sang : — le sang c'est la vie. »

Après, le deuxième s'exprima ainsi : « Il peut y avoir de cela, mais il y a de ceci : ce sont les humeurs qui causent le malaise de la princesse. Comme moi, vous avez vu sa langue ; elle a trois doigts d'épaisseur. Il faut la purger. Une fois débarrassée de ces humeurs, elle sera guérie, à coup sûr. »

Enfin le troisième dit : — « Veuillez m'excuser, si je ne pense pas comme vous. Pour moi, tout le mal vient du sang. La princesse a les pommettes rouges, son pouls marque la fièvre. Pour abattre la fièvre, il n'est que saignée. La fièvre abattue, c'est la santé. J'ai dit. »

Digitized by Google

— « Se la saunas, es morto. Fau la purga. »

— « Purgacioun ie faran rèn ; es necite de ie leva de sang. »

— « N' i' en faudrié douna. Ni saunié ni purgacioun. »

E s'en anèron.

Ah ! la marrido causo d'èstre entre man de medecin ! Diéu sant vous garde d'éli e longo-mai vous mantèngue en santa !

Lou rèi èro esta 'qui, tèsto souto e sounjadis. Coume aquéu qu'arribo à-n-uno crousièro e saup pas que caire gagna, se demandavo quete camin èro lou bon. Au mai sounjavo, au mai s'entrepachavo. A la fin, s'aubourant e parlant tout soulet : — « Eh bèn ! pulèu que de la mau metre, laissaren courre l'aigo : lou tèms es un grand mèstre. »

III

Enterin la bailo de la princesso esperavo dins lis estrànsi la dicho di medecin. Pèr elo, la princesso èro toujour sa drolo de quand l'alachavo e la bressavo. L'amavo coume s'èro estado siéuno. Es elo que l'avié reçaupudo dins sa faudo, à sa neis-

— « Si vous la saignez, c'est la mort. Il faut la purger. »

— « Purgations n'y feront rien ; il est nécessaire de lui tirer du sang. »

— « Il faudrait lui en donner. Ni saignée, ni purgations. »

Et ils s'en allèrent.

Ah! qu'il fait mauvais être aux mains des médecins ! Dieu saint vous préserve d'eux et vous maintienne toujours en santé !

Le roi était resté là et, la tête penchée, songeait. Comme le voyageur qui arrive à un carrefour et ne sait de quel côté aller, il se demandait quelle voie était la bonne. Et plus il songeait, et plus il s'embrouillait. A la fin, se levant et parlant tout haut : — « Eh bien ! plutôt que de faire mal, laissons courir l'eau : le temps est un grand maître. »

III

Cependant la nourrice de la princesse attendait dans les transes la sentence des médecins. Pour elle, la princesse était toujours la nourrissonne qu'elle avait allaitée et bercée. Elle l'aimait comme si elle eût été à elle. C'est elle qui l'avait reçue dans son tablier, lorsqu'elle

Digitized by Google

sènço; elo que l'avié nourrido, elo que l'avié abarido. Es à-n-elo que, se sentènt mouri, la rèino l'avié fisado. Ie semblavo aier: vesié li grands iue de la malauto plèn d'aigo, ausié sa voues, un alen tout bèu just, que ie disié :—« Bailo, aguès bèn siuen d'elo, quand ie sarai plus. Ma pauro pichouno vai èstre senso maire, fuguès-la. » E l'èro estado. De niue, de jour, jamai l'avié quitado. Magimen desempièi qu'èro malauto, avié plus ges de pauso. E pensas se, dóu tèms de la counsulto, èro dins l'òli bouiènt. Tenié d'a-ment lou rèi que sourtiguèsse, e, tre que lou veguè, i'ané au rescontre. Rèn que de lou vèire, coumprenguè que li nouvello èron pas bono. A lou bèn dire, se i' esperavo quasimen. Si refleicioun èron facho : avié dins l'idèio que la princesso èro enmascado, e s'èro dicho de faire escounjura la mascarié.

Pas bèn liuen di jardin dóu rèi, au founs d'uno bousco, restavo uno vièio entendudo de pertout pèr la masco. Levavo li cop d'èr, lou soulèu e lou seren; garissié lis estoussudo, escounjuravo lou fiò, coupavo li fèbre, desembarnavo, rendié lou teta is enfant de la, e que sabe mai iéu ! La venien vèire de vint lègo liuen. Senso rèn dire en res, la bailo s'adraiè vers sa

était née ; elle qui l'avait nourrie, elle qui l'avait élevée. C'est à elle que, se sentant mourir, la reine l'avait confiée. Il lui semblait y être encore: elle voyait les grands yeux de la malade pleins de larmes; elle entendait sa voix, un souffle à peine, murmurer: — « Nourrice, soignez-la bien quand je ne serai plus là. Ma pauvre petite enfant va se trouver sans mère, soyez sa mère. » Et elle l'avait été en effet. Elle ne l'avait jamais quittée, ni nuit, ni jour. Depuis sa maladie surtout, elle n'avait plus de repos. Et songez si, pendant la consultation, elle était dans l'huile bouillante. Elle épiait le roi à sa sortie, et fut à sa rencontre aussitôt. Rien qu'à le voir, elle comprit que les nouvelles n'étaient pas bonnes ; à vrai dire, elle s'y attendait presque. Son parti était pris : elle avait dans l'idée qu'on avait jeté un sort à la princesse, et elle s'était promis de le faire conjurer.

Non loin des jardins du roi, au fond d'un petit bois, demeurait une vieille connue au loin sous le nom de la sorcière. Elle guérissait les insolations, les coups d'air et de serein; reboutait les membres foulés, conjurait le feu, coupait les fièvres, dénouait l'aiguillette, rendait le sein aux enfants de lait, et que sais-je encore ? De vingt lieues à la ronde on venait la voir. Sans rien dire à personne, la nourrice se di-

Digitized by Google

bòri, uno espèci d'androuno estubassado, qu'avié un pau de jour d'un lucatèu larg coumo la man. Atrouvè la masco, pèu gris esfoulissa, brego sercido coume un trepoun, agrouvado en dous double davans lou fougau, que boufavo au quiéu de l'oulo. En vesènt intra quaucun, s'aubourè coume pousquè, emé l'ajudo d'un gros manten sinous que ie servié de bastoun, faguè signe à la bailo de s'asseta sus un plo e ie demandè ço que voulié.

— « Siéu eici, diguè la bailo, pèr la filho dóu rèi qu'es malauto.....»

— « Lou sabiéu », coupè la masco.

— « Alor farai pas d'alòngui. Rèn me levara de l'idèio qu'es enmascado. »

— « I'a pas de doute ; mai sian eici e faren ço que fau bèn voulountié pèr ço que l'arregardo. Es uno bravo chato e, un cop que me veguè de soun jardin, me dounè uno grosso faudado de frucho de touto meno. Adounc prendrai un lèu, ie tancarai sèt fes sèt aguhio, en disènt ço que se dèu ; uno fes lou lèu trepougnegu, lou farai bouli, e, coume lis aguhio pougniran lou lèu, sara pougnudo la levado d'aquéli que ie volon mau, e,

rigea vers son gîte, une sorte d'antre enfumé, où la lumière n'entrait que par une lucarne grande comme la main. Elle trouva la sorcière, poils gris ébouriffés, face couturée comme une reprise, accroupie devant le foyer et soufflant au-dessous de sa marmite. Voyant entrer quelqu'un, elle se leva comme elle put, à l'aide d'un gros échalas noueux qui lui servait de bâton, fit signe à la nourrice de s'asseoir sur un tronc d'arbre et lui demanda ce qu'elle voulait.

— « Je viens, dit la nourrice, pour la fille du roi qui est malade... »

— « Je le savais », interrompit la sorcière.

— « Alors je couperai court. Rien ne m'ôtera de l'idée qu'on lui a jeté un sort. »

— « Certainement ; mais nous sommes ici et ferons ce qu'il faut bien volontiers pour ce qui est d'elle. C'est une brave fille et, une fois qu'elle me vit de son jardin, elle remplit mon tablier de fruits de toute espèce. Donc je prendrai un mou et j'y planterai sept fois sept aiguilles, en prononçant les paroles requises ; après je le ferai bouillir, et, comme sera criblé de piqûres le mou, le sera aussi le cœur de ceux qui veulent du mal à la princesse ; et, tout comme bouillira le mou dans la marmite, leur bouillira le cœur dans la poitrine. Et il faudra

Digitized by Google

coume boulira lou lèu dins l'oulo, ie boulira sa levado dins lou pies. Faudra bèn que digon « Sebo. » Enanas-vous tranquilo, dins vue jour la princesso sara bèn. »

La bailo s'aussè aqui dessus e baiè à l'orro vièio uno bourseto pleno d'escut d'argent. En li vesènt lusi au travès di maio, lis iue de la vièio s'alumèron coume dous recaliéu, e lèu lis empouchè.

IV

La mascarié ie faguè coume la pesto i gàrri : la princesso èro toujour au meme èsse. La bailo sabié plus que ramo torse, e lou rèi se desoulavo ; tambèn, dins l'afaire d'un parèu de mes, èro vengu vièi de vint an. Si menistre cercavon tóuti li biais pèr lou destourna de si pensado segrenouso ; mai èro batre l'aigo em' un bastoun. Un jour, un d'éli, lou plus vièi e lou plus fidèu, lou prenguè à despart e ie parlè coume eiçò: — « Nous fai cruci lou cor en tóuti, Sire, de veire la princesso e vous, un tant bon rèi, coume vous vesèn. Se coumprend voste soucit, mai noun vosto desesperanço. La princesso es pas au plus e li medecin soun pièi pas tout. Aquéu

bien qu'ils demandent merci. Retournez en tranquillité, dans huit jours la princesse sera bien. »

La nourrice se leva là-dessus et donna à l'horrible vieille une bourssette pleine d'écus d'argent. En les voyant luire à travers les mailles, les yeux de la vieille s'allumèrent comme des charbons et vite elle les empocha.

IV

La sorcellerie eut le même effet que la peste sur les rats : la princesse était toujours dans le même état. La nourrice ne savait plus à quel saint se vouer, et le roi se désolait ; aussi, en quelques mois, avait il vieilli de vingt ans. Les ministres, par tous les moyens, cherchaient à le distraire de ses sombres pensées ; mais c'était donner des coups de bâton dans l'eau. Un jour, l'un d'eux, le plus âgé et le plus fidèle, le prit à part et lui dit: — « Notre cœur à tous se serre en voyant la princesse, une si bonne princesse, et vous, Sire, un si bon roi, comme nous vous voyons. Votre peine se comprend, mais non votre désespoir. La princesse n'est pas à ses derniers moments et les médecins ne sont pas tout. Celui qui est là-haut, quand il veut, fait

Digitized by Google

d'amount, quand vòu, n'en fai mai dins un moumen que tóuti li medecin ensèn. Vau pas dire acò que faugue se metre li bras en crous e espera que li caio toumbon roustido : au countràri, es necite d'agi. Dins de cas, que que fugue, es bon de tout assaja, au mens pèr se leva de regrèt. Veici mounte n'en vouliéu veni : i'a d'ome, lou sabès, que soun jamai esta is estùdi e que counèisson la vertu di planto e n'en tiron de remèdi me revihous. Vèngue d'un doun, siegue un secrèt leissa de paire en fiéu, toujour es ; e mai que d'un, abandouna dis ome de l'art, a recoubra la santa di man d'un ignourènt. E que vous farié, digas, mai que fuguèsse garido vosto fiho, que lou fuguèsse pèr quauque païsan o pastre ?... »

— « Ma fiho ! ah ! se la vesiéu me rire coume lis àutri fes, emé sis iue tant dous e si gauto enflourado, oh ! lou jure davans Diéu, quau que fuguèsse que l'aguèsse sauvado, ie dounariéu tout ço que voudrié, ma fiho elo-memo, moun plus bèu trésor ! »

— « Eh bèn ! d'abor que jusqu'aro rèn vous a capita, perqué vous virarias pas d'aquéu coustat? »

— « Ie sounjarai, gramaci », diguè lou rèi.

plus en un instant que tous les médecins ensemble. Cela ne veut pas dire qu'il faille se croiser les bras et attendre que les cailles tombent rôties : il faut agir, au contraire. En pareil cas, il est bon d'essayer de tout, ne fût-ce que pour s'éviter ensuite tout regret. Voici où je veux en venir : il y a des hommes, vous le savez, qui n'ont jamais étudié et qui connaissent la vertu des plantes et en extrayent des remèdes merveilleux. Que ce soit un don ou un secret laissé par les pères aux enfants, cela est ; et plus d'un, abandonné par les hommes de l'art, a recouvré la santé des mains d'un ignorant. Et que vous importerait, dites-moi, pourvu que votre fille fût guérie, qu'elle l'eût été par quelque paysan ou pâtre ? »

—« Ma fille ! Ah ! si je la voyais me rire comme autrefois, avec ses yeux si doux et ses joues en fleur, oh ! je le jure devant Dieu, quel que fût celui qui l'aurait sauvée, je lui donnerais ce qu'il voudrait, ma fille elle-même, mon plus beau trésor ! »

— « Eh bien, puisque rien jusqu'ici ne vous a réussi, pourquoi ne vous tourneriez-vous pas de ce côté ? »

— « J'y penserai, grand merci », dit le roi.

Digitized by Google

E vaqui perqué, gaire après, se troumpetè pertout dins li vilo, vilage e amèu, que quau garirié la fiho dóu rèi d'un gros desgoust qu'avié, lou rèi ie dounarié tout ço que voudrié e sa fiho meme en noum de mariage.

V

Un jour, au bout de quauque tèms, venguèron dire au rèi qu'un estrangié èro aqui que demandavo à ie parla.

Ero un jouvènt d'uno vinteno d'an, grand e bèn pres, li pèu e lis iue nègre, biasso sus l'espalo e bastoun à la man. Arriba proche dóu rèi, se clinè 'mé respèt davans d'éu.

— « Que vos de nautre ? » ie demandè lou rèi.

— « Ve-l'eici, grand rèi : ai ausi la crido qu'avès fa faire e me siéu mes dins la cabesso de gari vosto fiho....pièi, se me vòu e se lou voulès, de l'espousa. »

—«Càspi, coume ie vas ! » faguè lou rèi, que pousqué pas se teni de faire bouqueto un brisoun, en ausènt aquéu bèu drole tant decida. « Sies dounc segur de toun afaire ? »

— « Segur, es pas lou mot. Assajarai, e quicon me dis que garirai la princesso. »

Et voilà pourquoi, peu après, on publia à son de trompe, dans les villes, villages et hameaux, que le roi, à qui guérirait sa fille prise d'un grand dégoût, donnerait tout ce que celui-là voudrait et même sa fille en mariage.

V

Un jour, au bout de quelque temps, on vint dire au roi qu'un étranger était là qui désirait lui parler.

C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, grand et bien pris, cheveux noirs, yeux noirs, besace sur l'épaule et bâton à la main. Arrivé près du roi, il s'inclina respectueusement.

— « Que veux-tu de nous », lui demanda le roi.

— « Le voici, grand roi : j'ai entendu les publications que vous avez fait faire et je me suis mis en tête de guérir votre fille.... et, si elle et vous, voulez de moi, de l'épouser. »

—« Diantre, comme tu y vas ! » fit le roi, ne pouvant s'empêcher de sourire un peu en entendant le beau gars si décidé. « Tu es donc sûr de ton affaire ? »

— « Sûr, ce n'est pas le mot. J'essayerai, et quelque chose me dit que je guérirai la princesse. »

Digitized by Google

— « Sies pas lou premié à me parla 'nsin ; e pamens tóuti enjusqu' aro an fa de viage blanc. L'un sa menèstro èro trop marrido à prene, l'autre èro dangeirouso... Qu'es la tiéu ?»

— « La miéu ? Oh ! la miéu a d'acò de l'enguènt de Mèste Arnaut: se fai ges de bèn, fai ges de mau. Es un voun, mai un voun que vous n'en liparias li det, en parlant sèns respèt, e que se manjo emé que que fugue. E pièi, se cregnès de quaucaren, cade cop coumençarai pèr lou deima, prendrai la tasto.»

— « Anen, diguè lou rèi, fai e subre-tout pousques capita ! »

— « Uno gràci soulamen, grand rèi : sarié necite d'abord que veguèsse la princesso. »

— « Es juste. La vau faire averti e te i' acoumpagnarai. »

La princesso mandè dire que poudien i' ana.

Coume quand li tres medecin venguèron la vèire, èro alounga do sus sa grand cadiero, toujour palo, toujour languissènto. E que voulès ? prenié pas mai qu'uno cardelino. La fasien viéure pèr artifici, e èro que lou gros di siuen que la tenié drecho.

Dins un cop d'iue, lou jouvènt la devistè di pèd à la testo e, ie fasènt un grand salut :

— « Tu n'es pas le premier à me parler ainsi ; et pourtant tous jusqu'ici se sont retournés bredouille. La drogue de l'un était infecte, celle d'un autre dangereuse. Et la tienne ? »

— « La mienne ? Oh ! la mienne ressemble à l'onguent de Maître Arnaud : elle ne fait pas de mal, si elle ne fait pas de bien. C'est une pommade, mais une pommade dont vous vous lècheriez les doigts, parlant par respect, et qui se mange avec n'importe quoi. D'ailleurs, si vous avez quelque crainte, chaque fois je commencerai par la dîmer et en goûter. »

— « Allons, dit le roi, fais et surtout puisses-tu réussir ! »

— « Une grâce seulement, grand roi : il faudrait d'abord que je visse la princesse. »

— « C'est juste. Je la fais prévenir et je t'introduirai chez elle. »

La princesse fit dire qu'on pouvait y aller.

Comme lorsque les trois médecins étaient venus la voir, elle était étendue sur une chaise longue, toujours pâle et languissante. Que voulez-vous ? elle ne mangeait pas plus qu'un chardonneret. On la faisait vivre artificiellement, et ce n'était que les soins dont on l'environnait sans cesse qui la tenaient debout.

D'un coup d'œil, le jeune homme l'examina des pieds à la tête et,

Digitized by Google

— « Noblo princesso, ie diguè, siéu vengu de liuen pèr vous gari e, se Diéu vòu, vous garirai. »

Sout lou regard dóu jouvènt, li gauto de la princesso s'acoulourigueron laugieramen; pèr touto responso, clinè tant si pau la tèsto.

Lou jouvènt tournamai saludè e s'enanè.

— « Mai que jamai, diguè au rèi en sourtènt, ai fe de rèndre à la princesso l'apetis e la santa. »

— « Diéu t'entènde ! » respoundeguè lou rèi. — E dounè ordre de louja coume se dèu lou jouvènt e de ie baia tout ço que ie sarié de besoun.

VI

L'endeman, à miejour, la princesso se meteguè à taulo à l'acoustumado. Venien de ie servi uno bono alo de poulet que tubavo encaro, - sourtié de l'àsti,—eroustido à faire plesi. Mai, pas mai que lis àutri fes, lou moulin voulié ana. Bon empuradou, se dis, fai manja malaut. Se fasié pas fauto d'empura, la bailo; acò ie fasié rèn. Subran arribè lou jouvènt, pourtant quicon dins uno sieto flourido ; la pausè sus la taulo e sour-

la saluant profondément : — « Noble princesse, dit-il, je viens de loin pour vous guérir et je vous guérirai, s'il plaît à Dieu. »

Sous le regard du jeune homme, les joues de la princesse se colorèrent faiblement; elle inclina légèrement la tête pour toute réponse.

Le jeune homme de nouveau salua et se retira.

— « Plus que jamais, dit-il au roi en sortant, je crois pouvoir rendre à la princesse l'appétit et la santé. »

— « Dieu t'entende ! » répondit le roi. — Et il donna ordre d'installer convenablement le jeune homme et de lui donner tout ce qui lui serait nécessaire.

VI

Le lendemain, à midi, la princesse se mit à table, à l'accoutumée. On venait de lui servir une bonne aile de poulet fumante, à peine débrochée et dorée à faire plaisir. Mais, pas plus que les autres jours, le moulin ne voulait aller. Bon excitateur, dit-on, fait manger malade. Elle ne se faisait pas faute d'exciter, la nourrice, mais en vain. Tout à coup arriva le jeune homme, portant quelque chose dans une assiette fleurie, qu'il posa sur la table. Il sortit ensuite. C'était le re-

Digitized by Google

tiguè. Ero lou remèdi : uno pasto rousseto que prenié l'iue. Pèr curiousita, la princesso averè la sieto e un perfum estrange ie coutiguè la narro. Basto, emé la pouncho de soun cuieiret d'argènt, prenguè uno ceniho d'aquelo pasto e la tastè. Acò vous avié uno sabour caudo e pougnènto que ie faguè veni l'aigo à la bouco. La bailo lèu ie pourgiguè un moucelet de roustit envisca d'aquelo benurouso pasto, e la princesso lou tranquelè : ie semblè que son gousié barra jusqu'aro se durbiè subran. — « Anen, encaro un moucèu », disié la bailo. A cha moucèu, touto l'alo ie passè. I' avié tres mes que n'en avié pas tant fa. L'anèron dire au rèi. Se faguè countènt, fau pas lou demanda; avié que pòu que durèsse pas. L'endeman, au pus matin, demandè coume la princesso avié passa la niue. Avié miéus dourmi que d'abitudo. A dina, manjoutieguè pas mau e de bon apetis : trouvavo lou remèdi à soun goust, e, la niue venènto, dourmiguè 'ncaro miéus. Lou tresen jour, avié bèn trissa, demandè à sourti un pau. Lou tèms èro superbe e aquèu èstre toujour dedins i' avié de que s'estransina. Counsultèron lou jouvènt. — « Bono, bono marco. Que sorte e que s'espasse cade jour, tant que se sentira. » Ansin faguè fa.

mède : une pâte blonde qui attirait l'œil. Par curiosité, la princesse approcha l'assiette et un étrange parfum lui chatouilla la narine. Bref, avec la pointe de sa cuillère d'argent, elle prit un atome de cette pâte et la goûta. Cela vous avait une saveur chaude et poignante qui lui mit l'eau à la bouche. La nourrice vite lui tendit un petit morceau de rôti englué de cette bienheureuse pâte, et la princesse l'avala : il lui sembla que son gosier, jusqu'alors fermé, s'ouvrait tout à coup. — « Allons, encore un morceau », disait la nourrice. Morceau à morceau, toute l'aile y passa. Il y avait trois mois qu'elle n'en avait pas fait autant. On l'alla dire au roi. S'il fut heureux, il ne faut pas le demander; il n'avait qu'une crainte, c'est que cela ne durât pas. Le lendemain, de grand matin, il s'enquit comment la princesse avait passé la nuit. Elle avait mieux dormi que d'habitude. A dîner, elle mangeota assez bien et de bon appétit; elle prenait goût au remède, et, la nuit suivante, elle dormit encore mieux. Le troisième jour, elle avait bien mangé; elle demanda à sortir un peu. Le temps était superbe, et, à rester toujours enfermée, il y avait de quoi se dessécher. On consulta le jeune homme : — « Bon, bon signe; qu'elle sorte et se promène chaque jour, tant qu'elle s'en sentira la force. » Ainsi fut fait.

Digitized by Google

Basto, pèr vira au bout, un mes après, la fiho dóu rèi avié mai l'iue viéu e li gauto rousenco. Aurias pas di que venguèsse de n'en passa uno tant marrido. Se poussedissié plus de mai courre dins li jardin e d'avé recoubra soun apetis e soun dourmi. La bailo èro countènto que noun sai, lou rèi tant que se pòu pas dire e lou jouvènt belèu encaro mai. Un jour, lou rèi ie diguè :— « Ma fiho es bèn, es tu que l'as garido; que vos per recoumpenso? »

— « Que vole, grand rèi ? Sabès ço qu'avias proumés, e se... »

— « Coumprene. Lou rèi a que sa paraulo. Mai es pas lou tout, fau que ma fiho te vogue. Se te fai rèn, i' anan demanda. »

E l'enmenè. Se lou cor i' avié pas batu tant fort, lou jouvènt se sarié avisa que lou rèi richounejavo sout capo.

Pas pulèu intra encò de la princesso : — « Ma fiho, diguè lou rèi, vaqui lou medecin que voudrié bèn saupre s'agrado à sa malauto. »

E, enterin que la princesso venié roujo coume uno agrioto, lou rèi,— que sabié ço que sabié, — prenguè li man dóu jouvènt e de la chato e lis acourdè.

Bref, pour couper court, un mois après, la fille du roi avait de nouveau l'œil vif et les joues roses. Vous n'auriez pas dit qu'elle vînt de passer par une si grande épreuve. Elle ne se possédait plus de joie de pouvoir encore courir dans les jardins et d'avoir retrouvé son appétit et son sommeil. La nourrice était contente on ne peut plus, le roi au delà de toute expression et le jeune homme davantage peut-être. Un jour, le roi lui dit :— « Ma fille va bien ; c'est toi qui l'as guérie ; que veux-tu pour récompense ? »

— « Ce que je veux, grand roi ? Vous savez ce que vous aviez promis, et si... »

— « Je comprends. Le roi n'a que sa parole. Mais ce n'est pas tout : il faut que ma fille veuille de toi. Si tu le veux, nous irons le lui demander. »

Et il l'emmena. Si son cœur n'avait pas battu si fort, le jeune homme se serait aperçu que le roi riait sous cape.

Arrivés chez la princesse :— « Ma fille, dit le roi, voici le médecin qui voudrait bien savoir s'il agrée à sa malade. »

Et, pendant que la princesse rougissait comme une cerise, le roi,— qui savait ce qu'il savait, — prit les mains du jeune homme et de la jeune fille et les réunit.

Digitized by Google

— « Anen, mis enfant, amas-vous bèn. Dins un mes, vous maridaren. »

Li jouvènt èron aqui, la man dins la man, senso saupre ço que se dire : ie semblavo un pantai.

Lou rèi prenguè la paraulo :

— « Mai nous diras un pau ço qu'es toun remèdi merevihous ? »

— « Grand rèi, es...oh ! pas grand causo, es d'aiet e d'òli pasta ensen. »

Ço qu'avié gari la princesso de soun fàsti, mi bèus ami, èro l'aiòli.

VII

Un mes après, jour pèr jour, se faguè lou matrimòni.

I'aguè ùni noço dóu tron de sort. Se ie manjè, de que ? de tout. Oh ! mai, vès, lou plus bèu fuguè un platas d'aiòli espetaclous, qu'un pastre emé soun bastoun l'aurié pas pouscu franqui, rous coume l'or, dur coume uno pèiro, òudourous qu'aurié reviha un mort. I' èro intra sàbe pas quant de rèst

— « Allons, mes enfants, aimez-vous bien ; dans un mois, nous vous marierons. »

Les jeunes gens étaient là, la main dans la main, sans savoir que dire : ils croyaient rêver. Ce fut le roi qui prit la parole.

— « Mais tu nous diras un peu ce qu'est ton merveilleux remède ? »

— « Grand roi, c'est... oh ! peu de chose...C'est de l'huile et de l'ail pétris ensemble. »

Ce qui avait guéri la princesse de son dégoût, mes beaux amis, c'était l'*aïoli*.

VII

Un mois après, jour pour jour, se fit le mariage.

Il y eut une noce du tonnerre de sort. On y mangea de tout. Oh ! mais, voyez-vous, le plus beau, ce fut un énorme plat d'*aïoli*, qu'un berger, même avec l'aide de son bâton, n'aurait pu franchir, blond comme l'or, dur comme une pierre, odorant à réveiller un mort. Il y était entré je ne sais combien de chapelets d'aulx et de douzaines d'œufs,

Digitized by Google

d'aiet e de dougeno d'iòu, d'òli pèr ouliero e de jus de couide, tè, n'en vos ve-n'en aqui. Tóuti se n'en liquèron li brego, e, coume l'aiòli fai bèure e mantèn la set, s'escoulè mai de cent barrau de vin, e dóu bon. Ah ! quéti noço, mi bèus amis de Diéu !

Es desempièi que senso aiòli se fai ges de bon repas, e vaqui pèr què tambèn

Nautre, li bon Prouvençau,
Au sufrage universau,
Voutaren pèr l'òli
E faren l'aiòli[1].

I. Lèbre.

---

de l'huile par burettes et du jus de coude, en veux-tu, en voilà. Tous se pourléchèrent les babines, et, comme l'*aioli* excite et entretient la soif, on écoula plus de cent barils de vin et du bon coin. Ah ! quelle noce, mes beaux amis de Dieu !

C'est depuis lors qu'on ne fait plus de bon repas sans *aioli*, et c'est pourquoi aussi,

Nous, les bons Provençaux,
Au suffrage universel,
Nous voterons pour l'huile
Et nous ferons l'*aioli*.

I. Lèbre.

[1] Provençal (Avignon et les bords du Rhône). Orthographe des félibres d'Avignon.

Digitized by Google

MA VILOTO

A-N-EN CAMILLO CHABANEAU

Cargat dal cours de lengo roumano à la Facultat de las letros de Mount-pelié

Ieu sabi uno jantio viloto,
Dedins la coumbo, al ped de la mountagno :
L'estieu, dous paradìs ; l'iver, ie nevo ;
Mais, al primtems, la vieuleto e la roso
Jitoun soun olgo à l'entour de Sant-Pous,
Ròdou galant ounte ai pescat la vido.

La vido ! qu'es acò la vido ?
Qu'on sego de Parìs ou d'aquelo viloto
Que bagno sous penous dins la Jau de Sant-Pous,
Lou Raiol es urous, al cim de la mountagno,
De veire la castagno e la flou blanco e roso
Afourtuna sous jours per l'ivernas, quand nevo.

MA PETITE VILLE

A M. CAMILLE CHABANEAU

chargé du cours de langue romane à la Faculté des lettres de Montpellier

Je sais une gentille petite ville, — dans le vallon au pied de la montagne: — l'été, doux paradis ; l'hiver, il y neige ; — mais, au printemps, la violette et la rose — répandent leur parfum autour de Saint-Pons, — endroit charmant où j'ai reçu la vie.

La vie ! qu'est-ce que la vie? — Que l'on soit de Paris ou de cette petite ville — qui baigne ses pieds dans la Jaur[1] de Saint-Pons, — le Raiol est heureux, au sommet de la montagne, — de voir la châtaigne et la fleur blanche et rose — lui donner l'abondance pour l'hiver, lorsqu'il neige.

[1] La Jaur ou le Jaur, petit cours d'eau qui traverse Saint-Pons.

Digitized by Google

L'iver ie plòu, amai ie nevo ;
L'estieu, on es segur de ie passa la vido
Dejoust un cel d'azur ; e, quand l'aubeto roso
Poutouno lou clouquiè de ma belo viloto,
Vesi lou camp de blad, amount sus la mountagno,
Que semblo un lençol d'or per capela Sant-Pous !

O païs benastruc, Sant-Pous !
T'aimi quand fa sourel, t'aimi atabes quand nevo !
E quand vesi, lou ser, lou truc de la mountagno,
Me disi :— « Que vourriò pourre finì ma vido
E saupre que moun cros serò dins la viloto
Ounte ai souvent cantat la muscadelo roso ! »

O patrìo, à primo aubo roso,
O bosques, ô valergo, ô cieutat de Sant-Pous !
N' i' a que disoun que sos uno sourno viloto,
Que s'escound dins lous rocs, vergougnouso, quand nevo,
E noun pas un endret per ie passa sa vido ;
Mais ieu t'aimi, crei-zou, reino de la mountagno !

Es per acò que la mountagno
Al mantel de velous, roso coumo la roso,

L'hiver, il y pleut, même il y neige ; — l'été, on est certain d'y passer la vie — sous un ciel d'azur ; et quand l'aurore rose — baise le clocher de ma belle petite ville,— je vois le champ de blé, là-haut sur la montagne,— qui semble un drap d'or couvrant la tête de Saint-Pons !

O pays bienheureux, Saint-Pons ! — je t'aime quand il fait soleil, je t'aime aussi quand il neige.— Et quand je vois, le soir, le pic de la montagne, — je me dis : « Que je voudrais pouvoir finir ma vie — et savoir que mon tombeau sera dans la petite ville — où j'ai souvent chanté la rose musquée ! »

O patrie, à la pointe du jour rose ! — O forêt, ô vallon, ô cité de Saint-Pons !— Il en est qui disent que tu es une sombre petite ville, — qui se cache dans les rochers, honteuse, lorsqu'il neige,— et non pas un endroit pour y passer sa vie ; — mais moi je t'aime, crois-le, reine de la montagne !

C'est pour cela que la montagne — au manteau de velours, rose

Digitized by Google

Dins un pantai d'amour ven assoula ma vido ;
Pamens, se l'an que ven tournavi ves Sant-Pous,
Seguesso dins l'estieu ou dins l'iver quand nevo,
Avans de cluga l'el, auriò vist ma viloto.

Lou felibre a cantat sa mountagno e Sant-Pous,
Sa valergo ounte nevo, ounte espellis la roso,
Sa bressiero de vido e sa jantio viloto [1] !

Mount-peliè, 26 de mars 1883.

V. RETTNER.

---

comme la rose, — dans un rêve d'amour vient consoler ma vie. — Pourtant, si l'année prochaine je retournais à Saint-Pons, — serait-ce dans l'été ou dans l'hiver lorsqu'il neige, — avant de fermer les yeux, j'aurais revu ma petite ville.

Le félibre a chanté sa montagne et Saint-Pons, — sa vallée où il neige, où s'entr'ouvre la rose,—le berceau de sa vie, sa gentille petite ville !

Montpellier, 26 mars 1883.

V. RETTNER.

---

[1] Sextine composée dans la manière d'Arnaud Daniel, troubadour du XII[e] siècle. Languedocien (Saint-Pons et ses environs). Orthographe montpelliéraine.

Digitized by Google

PARAULO PROUVENÇALO

Dicho pèr Frederi Mistral, en clavant la sesiho

DÒU XIII DE MAI MDCCCLXXXIII

—

MIDAMO E MESSIÉS,

Avès pouscu vous rèndre comte, pèr ço que venès d'ausi, dóu travai que se fai en visto de reviéuda nosto lengo, souto l'aflat de la Soucieta di lengo roumano. Sciènci e pouësio fan guihèume, lou vesès, pèr releva au soulèu nosto persounalita e nosto glòri naciounalo.

S'es escoundutz, mas non es mortz,

es la deviso de la Soucieta. Deviso urouso e justo, que me rapello un galant souveni d'enfanço.

Quand erian pichot, e qu'un nivo, dins l'ivèr, passavo sus noste soulèu, e que fasian li tacheto, me souvèn que cantavian :

Soulèu, souleiet,
Lèvo-te,
Pèr ti pàuris enfantet
Que n'en moron de la fre!

E lou brave souleiet sourtié dóu nivo, e, tóuti reviscoula, fasian lou brande, en lou bevènt coume de lesert.

Ansin de noste Gai-Sabé : *s'èro escoundu, mai noun es mort.* E cantan e estudian noste païs e nosto lengo, e lou poulit acuei que nous fasès, Midamo, provo que voste cor es counsènt emé lou nostre e que raço racejo e longo-mai racejara.

N' i' a pamens que nous cridon :— « Felibre, sias d'innoucènt! Lou siècle a chanja : de quant vaudrié mies que plantessias de vigno ! »

Eh! moun Diéu! respoundren : — Poudèn pas tóuti planta de vigno, car, se n'en plantavon pertout, faudrié de-segur der-

Digitized by Google

raba lis óulivié, coume malurousamen s'es vist en proun de rode...Mai que voulès? Nous-autre aman lis óulivié. Rèndon gaire, es verai, mai nous rapellon la Prouvènço, e la Grèço e l'Ouriènt, e i' a de remembranço que vuejon dins la vido mai d'alegresso e de fierta que tout un flume d'en-tres-sièis. Un grand pouëto prouvençau, lou paure Adòufe Dumas, i' a 'no vinteno d'an, lou disié mies que iéu, e faren bèn, Messiés, de clava sus aquéu dire :

Lou Nord aura tout ço qu'avié,
D'òrdi, de blad e de civado ;
Mai n'aura pas lis óulivado,
E gardaren lis óulivié[1].

F. MISTRAL.

[1] Un liame de rasin, countenènt lis obro de Castil-Blaze, Adòufe Dumas, Jan Reboul, Glaup e T. Poussel, reculido e publicado pèr J. Roumanille e Mistral. Avignoun, Roumanille, 1865; in-12, p. 100.

Digitized by Google

LA FÉLIBRÉE DE LA MAINTENANCE DE LANGUEDOC

(XIV MAI MDCCCLXXXIII)

C'est presque un lieu commun de rappeler dans cette *Revue* que les œuvres de poésie romane, les recherches historiques et même philologiques, sont récompensées, dans le midi de la France et en Catalogne, au moyen de fleurs, assez souvent décernées par une dame qui reçoit le titre de *Regina, Reyna* ou *Reina,* selon les dialectes et les orthographes, et qui exerce en pareil cas les droits inhérents à toute présidence littéraire. La seconde partie de cet usage est inconnue à Toulouse ; mais, depuis plusieurs siècles, l'Académie de cette ville attribue la joie de la violette, celle de l'églantine ou du souci, et sa séance solennelle en a reçu le nom traditionnel de *Fête des Fleurs.* Les anciens Jeux floraux de Barcelone furent institués à l'imitation de ceux de la cité palladienne. Jean de Nostredame[1] mentionne une association de poëtes provençaux qui se réunissait tous les jours, pendant la première moitié du XIV[e] siècle, près de l'abbaye de Notre-Dame-du-Florège de Thoronet. Des églantines ont été assez longtemps décernées à Tulle, à la suite de la fondation de Jean Teyssier, qui eut lieu en 1556[2], et, d'autre part, la langue vulgaire, c'est-à-dire le rouergat, pouvait prétendre, à une des trois fleurs que la ville de Rodez dut, en 1675, à la libéralité du président de Tullier la Roquette. Cette fondation était même, au siècle dernier, la seule qui représentât, au profit des dialectes méridionaux, les institutions florales du moyen-âge.

Quoiqu'on ait eu de très bonne heure l'habitude de donner aux poëtes des fleurs en or et en argent, une simple fleur naturelle constitue aujourd'hui la plus haute récompense des Jeux floraux de Barcelone, le « prix d'honneur et de courtoisie » de la fête qui est tous les ans le « triomphe » littéraire des pays de la couronne d'Aragon. Les origines méridionales de cette poétique adoption de l'églantine, de la violette et du souci, la signification que l'on dut y atttacher tout d'abord, nous

[1] *Les Vies des plus célèbres et anciens poëtes provensaux.* Lyon, Marsilii, 1575; in-12, p. 2 et 207. C'est à cette indication, commentée et développée par les annalistes qui ne remontent pas aux sources, que l'École des félibres d'Avignon a emprunté le nom de *Florège,* qu'elle porte depuis l'année 1876.

[2] Ces Concours, auxquels Étienne Baluze avait pris part dans son enfance, étaient nommés *Jeux de l'Églantine.* Ils furent supprimés à la fin du XVII[e] siècle. M. l'abbé Niel se propose de faire connaître bientôt leur histoire (*Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze,* juillet-septembre 1883; p. 598-599).

Digitized by Google

échappent d'une manière à peu près absolue; mais celui qui obtient le premier prix a le droit de désigner la *Reine*, à Barcelone comme à Montpellier, et les pouvoirs de celle-ci durent un an dans la première de ces villes et trois dans la seconde.

La liste des reines catalanes ainsi élues, depuis un quart de siècle, renferme les noms les plus élevés et parfois les plus humblés de la hiérarchie sociale : Madame la duchesse de Montpensier et Madame Albert de Quintana y Combis, femme du député aux Cortès qui devait fonder plus tard le prix du *Chant du Latin*, ne dédaignèrent pas, en 1863 et en 1873, le trône sur lequel la piété filiale d'un des poëtes de la Catalogne fit naguère asseoir sa grand'mère, dans le costume local des paysannes du pays barcelonais[1]. A Montpellier, Madame Gaston Bazille, femme du sénateur qui a si souvent et si bien mérité de l'agriculture et de la viticulture du midi de la France, fut déclarée reine en 1880, et c'est en cette qualité qu'elle a successivement présidé les félibrées de la Lauze (1880), de Méric (1881) et de Clapiers (1882), à laquelle assistait M. V. Alecsandri.

Les Jeux floraux sont devenus communs au français et à la langue d'oc, depuis que ceux de Toulouse furent ouverts et, plus tard, réservés au premier de ces idiomes[2]. Ceux du cinquième centenaire de la mort de Pétrarque, tenus en 1874 sous l'inspiration de M. de Berluc-Perussis ; ceux des Fêtes latines, que présida Madame Mistral en 1878, admirent successivement l'italien, le catalan, l'espagnol, le portugais et le roumain ; en sorte que, si l'habitude de récompenser les lettrés au moyen de fleurs est exclusivement méridionale et catalane à l'heure qu'il est, les fêtes des fleurs, ou, pour employer la formule consacrée, les Jeux floraux qui en ont été la conséquence sont, avec les

[1] M. Milá y Fontanals (*Jochs florals de Barcelona de* 1883. *Discurs del president*, etc. Barcelona, la Renaixensa, 1883; in-8°, 12 pages) voit dans les usages des tournois l'origine de l'élection de la reine de la fête. Le choix d'une fleur comme récompense semblerait particulier aux troubadours de Toulouse, à moins qu'il ne soit un emprunt inconscient aux *Floralia* de l'ancienne Rome. Dans un discours prononcé à Apt en 1879, M. de Berluc-Perussis remarque que les comtesses de Provence donnaient autrefois le laurier aux poétes couronnés; le roi Robert, de Naples, leur descendant, eut un moment le désir très-vif de placer sur la tête de Pétrarque la couronne que celui-ci reçut à Rome en 1341. Ici cependant l'adoption du laurier rappelle plus directement les habitudes littéraires de la Grèce.

[2] C'est à cette époque que l'appellation de « Jeux floraux » semble entrer dans sa période officielle. Pendant le XIVe siècle, le XVe et une partie du XVIe, les comptes administratifs de la ville de Toulouse désignent les fleurs distribuées le 3 mai sous la dénomination de « *Flors de la Gaya Siensa.* »

Digitized by Google

concours de la *Société pour l'étude des langues romanes*, la seule institution littéraire des populations latines qui admette, d'une manière normale, tous les idiomes et les poëtes néo-latins à lutter entre eux sur le même pied d'égalité.

Ces joutes, qui étaient déjà signalées comme existant *d'antiqua costuma*[1], dès la première moitié du XIV^e^ siècle ; le tribunal de sept membres qui proposait les prix, — d'où les sept troubadours de Toulouse et de Barcelone ainsi que les sept félibres de Font-Ségugne ; — la définition de la poésie, considérée comme une science qui ne peut être acquise que par celui qui fait preuve d'activité, qui fuit la tristesse et la mélancolie, — d'où le nom de *Gaie Science ;* — celle du poëte, qui ne doit s'exercer que sur les sujets réellement trouvés par lui-même, — d'où les noms de *troubadours, trouvères, trouveurs*, et la poésie devenue l'art de *trouver ;* — les formules d'idéalisme à demi religieux dont les Jeux floraux s'entourent encore à Toulouse et en Provence ; la triple devise barcelonaise : *Patria, fides, amor,* ainsi que d'autres particularités qu'il serait trop long de mettre en lumière ici, constituent, à l'heure présente, l'*état* poétique le plus original et le plus ancien de l'Europe latine, celui qui peut, sans une interruption trop sensible, être rattaché à l'époque médiévale par ses usages, peut-être à une époque encore plus reculée, par la dévolution à une femme de la présidence des assemblées littéraires où se rencontrent ses adhérents.

En continuant une partie de ces traditions, la Maintenance de Languedoc a pour habitude de tenir ses félibrées, soit en des lieux que recommande un souvenir historique et légendaire, soit sous l'ombre des arbres, au bord des eaux et de la mer, à la vue des vestiges de ce passé qu'elle veut, selon l'expression de M. Camille Laforgue, mêler à tout ce que le présent renferme de bon, à tout ce que l'avenir laisse entrevoir de désirable[2].

Telles furent les félibrées de Maguelone (1877), de Font-froide (1879), de la Lauze (1880), de Méric (1881) et de Clapiers (1882), qui

[1] Dans la lettre de convocation de 1323, les sept troubadours de Toulouse se représentent, de plus, comme les successeurs du corps des poëtes passés.

[2] *Discours tengut davans la Court d'amour de Clapiers, per Camille Laforgue.* Montpellier, Imp. cent. du Midi, 1883 ; in-8°, p. 6. C'est dans un jardin ou verger, au pied d'un laurier, que les sept troubadours toulousains s'assemblèrent, le 8 novembre 1323, pour convoquer les principaux poëtes de la langue d'oc, et c'est dans ce même jardin qu'ils se réunirent le 1^er^ mai de l'année suivante, pour lire les vers des concurrents et attribuer la joie de la violette d'or.

Digitized by Google

ont établi ce que l'on pourrait déjà nommer les précédents du Languedoc félibrin.

Il y a dans cet usage une réelle habileté littéraire et l'instinct très-fin et très-élevé à la fois de la poésie véritable, de celle qui, pour ne pas disparaître le lendemain du souvenir de ceux qui l'écoutent, a besoin de se sentir en communication directe avec le monde extérieur, avec tout ce que la littérature des grandes capitales ne connaît pas ou ne connaît qu'imparfaitement. Il y a aussi le souvenir des origines de la poésie des félibres, fille de la *terre,* au sens que les Catalans attachent à ce mot, et tenant à ne pas rougir de sa filiation. Pour ne citer qu'un exemple de cette influence du sol sur la littérature contemporaine, *Mirèio* n'apparaîtrait pas aussi parfaite, aussi vivante, si elle avait été écrite ailleurs qu'à Maillane; car le cercle bleuâtre de montagnes qui enserre ce village, les platanes qui ombrageaient naguère les sentiers de ses environs, les rangées de cyprès qui s'alignent de toutes parts, afin d'amortir les rafales du vent, ont, aussi bien que l'air, les ruisseaux, les maisons et le soleil du pays maillanais, laissé d'ineffaçables empreintes dans les strophes de Mistral.

En outre de la coutume, de la tradition et des habitudes d'esprit des félibres, il y avait en 1883 une raison plus légitime de ne pas renfermer sous les voûtes d'une salle, quelque magnifique qu'elle fût, la félibrée du lundi de la Pentecôte. Où pouvaient être lus la *Légende du Muguet* de M. Alecsandri, la *Chanson de l'Épi* de M. F. Matheu y Fornells et le *Destourbi das Aucels* de M. Langlade, si ce n'est dans la pleine lumière des champs, « à l'abri des arbres où chantent à la fois le printemps et les oiseaux », pour nous servir des expressions de M. Laforgue, dans son discours de Clapiers?

Le programme triennal de la Maintenance de Languedoc attribuait le premier prix de l'année 1883 à « la meilleure traduction dans un des dialectes méridionaux, soit d'un ouvrage écrit en roumain ou par un Roumain, soit d'un choix de textes historiques, littéraires et scientifiques, appartenant à la langue roumaine[1]. » La Commission d'examen se réunit à Montpellier dans les derniers jours du mois d'avril et attribua ce prix à M. François Vidal. Le travail qui était l'objet de cette distinction consistait en une version des *Pensées d'une Reine*[2] et de deux contes[3] de Carmen Sylva, en provençal d'Aix, déjà em-

[1] *Assabé de la joia reinala e das rams de la Court mantenenciala de Lengadoc,* etc. Montpellier, Imp. cent. du Midi, 1883 ; in-8°, 24 pages.

[2] *Les Pensées d'une Reine,* [précédées d'une] *préface* par Louis Ulbach. Paris, Calmann-Lévy, 1882; in-12, 164 pages, portrait.

[3] Le premier fait partie de l'édition roumaine des *Contes du Pelesch,* impri-

Digitized by Google

ployé par l'auteur du *Tambourin* dans diverses plaquettes très-recherchées des bibliophiles, dans la traduction de la *Loi des douze Tables* et de la *Hora unireï*[1] de M. Alecsandri. Carmen Sylva, — nous l'avons dit déjà, — est le nom littéraire qui n'a pu dérober longtemps à la Roumanie la personnalité de son éminente souveraine. Le traducteur crut qu'il ne lui était pas permis de rapporter à d'autres qu'à l'auteur la distinction qui venait de lui échoir, et il fit connaître sa détermination à M. Camille Laforgue, président de la Maintenance languedocienne du *Félibrige*, en le priant de transmettre la lettre suivante à S. M. la Reine de Roumanie :

« MADAME,

» Votre Majesté daignera excuser le félibre qui a osé traduire les *Pensées d'une Reine* ainsi qu'un des *Contes* si populaires du *Pelesch* et la légende roumaine de *Puiu*. La haute valeur de l'œuvre originale ne pouvait que rejaillir sur le travail de l'humble traducteur provençal ; aussi a-t-il été jugé digne du premier rameau, au Concours international du Languedoc.

» Cette récompense donne à celui qui l'a obtenue l'insigne honneur de choisir la Reine de la Cour d'Amour. Oserais-je prier Votre Majesté de m'accorder une faveur plus grande, en me permettant de déposer respectueusement à ses pieds cet hommage de ma reconnaissance et de mon admiration, et d'accepter la présidence des fêtes provençales du 14 mai prochain, à Montpellier ?

» Je suis, avec le plus profond respect, Madame, de Votre Majesté, le très-humble et très-obéissant serviteur,

» François VIDAL. »

Cette lettre et la pensée qui l'avait dictée étaient justifiées par l'intérêt que la Reine Élisabeth accorde à la littérature des idiomes romans du midi de la France, par l'étude qu'elle fait de quelques-uns de leurs dialectes, et enfin par les poésies qu'elle avait bien voulu adresser aux félibres d'Aix, de Gap et de Montpellier, presque au moment où la lettre de M. Vidal lui parvenait à Neuwied. Le séjour de la Reine en Allemagne était malheureusement de trop courte durée ;

mée à Bucarest, Socecu et Teclu, S. D., sous les auspices du Ministère des cultes et de l'instruction publique de Roumanie); in-8°, 238 pages, port.

Le deuxième (*Puiu*) a paru pour la première fois dans le recueil de l'*Académie Roumaine* (année 1882). J'en ai donné une traduction languedocienne dans l'*Iòu de Pascas de* 1883, p. 87-92.

[1] *Vasile Alecsandri. Lou Còrus de l'Unien, traducien Francés Vidal, dicho ei Jue flourau de Fourcauquié, en mai* 1882. Aix, Remondet-Aubin, S. D.; in-8°, 4 pages.

Digitized by Google

il comptait trop de devoirs de famille et de santé, pour permettre de déplacer aucune de ses dates. S. M. chargea donc M. le docteur Obédénare, premier secrétaire de la légation de Roumanie à Rome, de faire connaître à la Maintenance de Languedoc l'impossibilité où elle était de présider, le 14 mai, les Jeux floraux de Montpellier. C'était là, était-il dit en son nom, dans une lettre que l'on trouvera plus loin, une ombre au vif désir de la Reine, à un désir qui eût rempli son cœur, comme souveraine et comme poëte, d'une immense jouissance, mais qui ne pouvait alors recevoir de satisfaction.

La séance du lundi de la Pentecôte s'ouvrit donc à villa Louise, sous la présidence de Madame Westphal-Castelnau, qui voulut bien, — comme on dit en termes de droit, — prêter territoire au *Félibrige* avec une bonne grâce et une cordialité que l'on ne saurait trop louer.

Villa Louise est placée à égale distance de Castelnau-le-Lez, qui vit l'abbé Favre écrire son charmant *Tresor de Sustancioun,* et de la ville de Montpellier. Elle se cache au milieu d'arbres magnifiques, au centre d'un paysage que les Montpelliérains admireraient davantage, s'ils ne l'avaient pas constamment sous les yeux. C'est dire que le terme de *villa* n'est guère de saison ici et que, pour rendre l'impression du visiteur, il faut se reporter par la pensée à ces villas du Ve et du VIe siècle, où se retiraient les nobles Gallo-Romains, qui cherchaient dans l'étude l'oubli des désordres et des compétitions civiles de leur temps.

Quatre à cinq cents personnes, appartenant à l'élite de la population montpelliéraine, se trouvaient dans la résidence de M. et de Mme Westphal-Castelnau au moment de l'ouverture de la félibrée. Parmi les adhérents de la dernière heure, sa haute taille et sa figure expressive désignent à tous les regards M. l'abbé François Roux, curé de Banyuls-sur-Mer, un des doyens de la littérature catalane du Roussillon; MM. Felon, le sculpteur bordelais, et Bonnet, de Béziers, à qui l'on doit la première idée de la coupe symbolique donnée en 1878 par les félibres de France aux félibres d'Espagne, se joignent à eux. Le groupe félibrin de Montpellier, Louis Roumieux, Albert Arnavielle, Paul Chassary, Victor Rettner, Auguste Gautier, C. Auzière, Louis Vergne, G. Coulazou et le peintre Marsal; MM. le doyen Ferdinand Castets, Ch. Revillout, C. Chabaneau, Croiset, Marcel Devic, Dauriac, Gachon et Fécamp, de la Faculté des lettres; le doyen Vigié, Antonin Glaize, Ch. Gide et Brissaud, de la Faculté de droit; de Rouville, doyen de la Faculté des sciences; Benoît, doyen de la Faculté de médecine; Émile Planchon, directeur du Jardin des Plantes; le procureur général Roussellier, le président Max de la Baume, le conseiller Roussel Pelet de la Lozère; Marcel de la Baume, bâtonnier de l'ordre des avocats; Allien et Anterrieu, conseillers généraux de l'Hérault; Louis Faliès et Étienne Gleizes, vice-président et trésorier des Fêtes

Digitized by Google

latines de 1878; le baron Ch. de Tourtoulon, administrateur de la *Revue du Monde Latin;* le docteur Frédéric Cazalis, directeur du *Messager agricole;* MM. Sabatier, Adolphe Ricard et Cons, secrétaires de l'*Académie des sciences et lettres de Montpellier*, de la *Société archéologique* et de la *Société languedocienne de géographie;* Louis Lambert, Paul-Jules Itier, Ernest Hamelin, Fort, le docteur Espagne, Louis Bazille, E. Muller, Max Leenhardt, Victor Frat, Louis Planchon, accompagnent les hôtes de la ville de Montpellier.

Les sept félibres[1] et les sept dames[2] qui composent l'aréopage poétique de la Maintenance prennent place à deux heures et quart sur les fauteuils qui leur avaient été préparés. C'est la *Cour d'amour,* en donnant à ce dernier mot le sens de poésie qu'il eut jadis. M^mes^ Arsène Darmesteter et Ferdinand Castets remplacent M^me^ Gaston Bazille, malade, et M^me^ des Hours, absente. M^me^ Westphal-Castelnau occupe le siége de la Reine, et M. Galtié, préfet de l'Hérault, lui apporte, quelques instants après, les regrets de M^me^ Galtié, qui, elle aussi, est retenue à Montpellier par une indisposition.

La félibrée ne s'ouvre pas cette année par un discours. M^me^ Westphal-Castelnau n'a pas plus tôt prononcé les mots languedociens: *la sesilha es douberta*, que tout le monde veut faire honneur à M. Mistral et chante sa *Cansoun dóu soulèu,* dont le refrain est repris en chœur :

Fai-lusi toun blound calèu !
Coucho l'oumbro emai li flèu !
Lèu ! lèu ! lèu !
Fai-te vèire, bèu soulèu !

M. Laforgue se lève alors pour prononcer le discours de la félibrée, et, dès ses premières paroles, il évoque le souvenir de Boucherie, qui demeura quelques années en face des bosquets où s'assemblait la Maintenance :

« Es à l'aimabletat de Madamo Westphal-Castelnau que devem de nous arroudela joust aqueles oumbrages agradieus, à l'abric d'aqueles pins marmoulejaires qu'an vist se passeja tant de cops nostre paure e regretat Boucherie ; sem en fasso d'aqueles jardins ount sa bouco, barrado per la mort, semblo nous rire encaro e nous dire de persegui mai que jamai l'obro qu'assoustaz de vostres aplaudiments.

» A la Lauzo, avem trapat la souvenenso das reis d'Aragoun ; à

[1] MM. C. Chabaneau, Frédéric Donnadieu, le docteur Espagne, Antonin Glaize, Guillibert, Laforgue et Mistral.

[2] MM^mes^ Ferdinand Castets, Frédéric Cazalis, Arsène Darmesteter, Abel Leenhardt, E. Muller, Planchon et Westphal-Castelnau.

Digitized by Google

Meric, la de Louis XIII e dal temps malastrat que lous Franceses, à logo de vieure en fraires, s'atissavou, te tus, te ieu, tout lou manne de l'annado e dal jour.

» Aissì trapam pas que de testimonis de doussou, de dignitat tranquillo e de pax, despei aquel houstal tant francoment espitalier jusquos as camps agranieus que l'entournejou, despei aquelos aubrariers, ount bresilho lou roussignol sauvage, jusquos à las vignaredos que mostrou l'esper d'uno vendemio nouvelo ; despei aquelo familho ount lou fil es dinne dal paire, la filho de la maire, ount s'ensegno pas soulomont à mira lous verses de Mistral, d'Azaïs e de Tavan, à vira magistralomont en fransés lous pouëmos de Jasmin [1], à recampa lous noums das peises, de las plantos e das aucels de nostros plajos, à canta dins d'estrofos mannados la siavetat de la vido, l'esplandou dal bou e dal vrai [2], mais ount tout nous mostro en meme temps coussì se fan las familhos que creissou e grandissou, lous homes de forto trempaduro, *de bouno rasso,* coumo disiò Catoun lou viel [3], coumo dis encaro lou prouverbi [4], aqueles homes que sou la vertadieiro forso d'un païs, la courouno mouralo d'uno natieu ! »

M. Laforgue parle en ces termes du Concours de la *Société des langues romanes* et des Jeux floraux du *Félibrige :*

« Avez vist hier, à l'acampado de la Soucietat Roumano, lou Portugal, l'Espagno e l'Italio, pourta sa peiro al temple de la fraireta coumuno.

» Veirez aissì la Roumanio, la Macedoni, l'Italio, l'Elvetio roumando, la Prouvenso e lou Lenguodoc s'assoucìa, per lous esforses de sous

[1] Un des fils de la présidente de la félibrée, M. Alexandre Westphal, est l'auteur d'une traduction en vers français de l'*Abuclo de Castel-culié,* de Jacques Jasmin, d'Agen. Texte et traduction ont formé le fascicule de septembre des publications de la Maintenance languedocienne du *Félibrige : l'Aveugle de Castel-culier, poëme languedocien de Jacques Jasmin, librement traduit en vers français,* par Alexandre Westphal ; in-8°, 40 pages.

[2] On doit à M. Westphal-Castelnau le glossaire des *Termes de marine et de pêche en usage au grau de Palavas, près Montpellier* (*Revue,* 3e série, IX, p. 130 et suiv.) et quelques poésies languedociennes qui n'ont pas encore été publiées.

[3] Dans un discours contre le consul Q. Minucius Thermus, qui demandait le triomphe après une double campagne, en 198 et 194, contre les Ligures et divers peuples de la Gaule Cisalpine. Le fragment qui reste de ce discours a été conservé par Aulu-Gelle.

[4] De bon plant, planta la vigna ;
De bona raça, prend la filha.

Digitized by Google

troubaires, à so que poudem dire l'obro majouralo dal Felibrige e de Mount-pelier.

» Se i assouciou pas soulomen per la litteraturo e la scienso, mais encaro am aquel mandadis toucant de ramelets coupats sus la toumbo dal prince das pouëtos latins, sus lou cros de Vergeli, que segnourejo, de touto la nautou de soun engeni vint cops seculari, e la lenguo latino d'Agusto, de Coustantin e de Trajan, e las autros parladuros que se soun abeurados à sa font antico, aquelos parladuros que dins la vielho Europo, dins las dos Americos, vers las illos de l'Ouciano, sou la pus magnifico familho de lenguos qu'age jamai esclairat lou lum dal soulel. »

M. Laforgue dit ensuite quelques mots de la traduction de M. Vidal et, après avoir annoncé la lecture des vers de la Reine Élisabeth, il conclut en ces termes :

« Aco 's lou testimoni soubeiran de l'amour qu'elo porto à-n-aquelo vilo de Mount-pelier, tant unencoment representado aissi per l'eleit de sas autouritats de touto mena, à la vilo de Mount-pelier, disem, ount lou pus grand das troubaires d'en Roumanio sioguet, aro i a 'n an, festejat per lou Felibrige dal terradou[1]! »

Mme Westphal donna alors la parole à M. Roumieux, chargé de lire les deux poétiques saluts envoyés à la Reine Élisabeth, au moment où elle était en villégiature à Sestri-Ponente, et où le bruit de son voyage à Nice et dans le midi de la France motivait les hommages successifs des félibres d'Aix, de Gap, de Forcalquier, d'Avignon et de Marseille. La première de ces pièces avait été écrite en provençal par l'auteur de la *Jarjaiado;* la seconde, en languedocien des Cévennes, par M. Albert Arnavielle :

D'ounte vèn qu'adeja te sies vesti de flour,
O printèms ? D'ounte vèn que ta douço calour,
S'es pus lèu qu'àutri-fes espandido pèr l'aire ?
Coume vai que lou mes d'abriéu a pres, lou laire !
Li tresor embauma dóu poulit mes de mai ?
Coume se fai peréu que l'artiste voulaire
A roussignouleja mies e mai que jamai ?
Que la Prouvènço a vist — li vegue longo-mai !—
Sis enfant espeli tant d'èr reviscoulaire ?

Se lou soulèu sourris dintre sa como d'or,
Se la naturo ansin degaio si tresor

[1] La traduction française de ce discours a été imprimée dans le *Messager du Midi*, nº du 18 mai 1883.

Digitized by Google

De bèuta, de perfum, de cant e d'armounio ;
S'enfestouli, lou front vira vers l'Italio,
Li felibre galoi pèr vous trobon en cor,
Es que tóuti sabèn, Rèino de Roumanio,
Qu'aquel urous païs vous gardo sus si bord :
La Prouvènço es-ti pas tambèn vosto patrio?
Venès, qu'à vòsti pèd jitaren nòsti cor[1] !...

L. Roumieux, C. Cavallier, A. Roque-Ferrier.

La Reine Élisabeth répondit à l'envoi de M. Roumieux et des félibres de Montpellier par les vers suivants, mélange heureux et délicat des grâces de la langue du XVI^e^ siècle et du parler populaire :

Si l'avril est en fête,
C'est que je l'ai prié ;
Le beau mutin me prête
Les dons qu'il a volés.

Nous faisons une ligue,
Le fou joyeux et moi :
Qu'il jette et qu'il prodigue
Ses trésors à la fois !

Dans l'onde et sous la pierre,
Dans l'arome des fleurs,
Sous l'herbe et sous le lierre,
Est près de vous mon cœur.

Ce que je voudrais dire,
L'ai dit au rossignol ;
Un souffle de ma lyre,
Le vent l'emporte au vol.

Le soleil de ma peine
Lui-même a grand pitié ;
Son feu, son heur, sa veine,
Son souris m'a prêté.

Il salue ses trouvères,
Couronnant votre front
D'une auréole. — Frères,
C'est moi dans ce rayon ;

C'est moi, de vos pensées
L'écho, le doux accord ;
C'est moi, près des flambées,
Le grillon qui ne dort !

[1] Ces vers ont été reproduits dans l'*Iòu de Pascas, armanac rouman per l'annada* 1883, p. 114 ; dans *lou Brusc,* journal provençal d'Aix, n° du 22 avril ; le *Messager du Midi,* de Montpellier, n^s^ du 21 mai ; la *Gazette de Roumanie,* de Bucarest, n° du 4 mai, etc., etc.

Digitized by Google

L'avril tient mon message:
De grands désirs je meurs!
Il trépigne, il enrage;
Ses ondées sont mes pleurs!...

Sigmaringen, 24 avril 1883.

Les quatrains de M. Albert Arnavielle s'inspiraient de la théorie de l'*Empèri dóu Soulèu*, ce brillant symbole de l'extension des lettres méridionales et de la confédération littéraire des peuples latins:

Dins noste azur lati, Reino de Roumanio,
Vosto gracio divino e clarejo e s'esperd;
O lugar matiniè, que revieudas l'esper,
Tout vous belo e de cants es uno letanio!

Es uno letanio esvartant lou desrei
Que pourriè soumbreja sus vosto testo blouso,
Un regiscle de vers que n'en sara jalouso
La courouno qu'au front vous a mes voste Rei.

Avès courouno d'or e, franc de vituperi,
Lou Felibrige ami, qu'esmòu vosto bèuta,
O Reino roumaneso, a gaud de vous canta,
Vous que sus noste cor fasès tant ben emperi!

Segu, segnourejas e lou sort vous sourris:
Las estelos avien predi voste reinage.
L'Emperi dau Sourel, que veira lou jouine age,
O Reino, voudrias pas n'estre l'Emperairis[1]?...

Selon l'usage félibrin, sept poëtes, l'auteur d'abord, puis MM. Paul Chassary, professeur à l'École normale de Montpellier; Auguste Gautier, Antonin Glaize, professeur à la Faculté de droit; le peintre Édouard Marsal, Victor Rettner et Louis Vergne, avaient, au nom de la Maintenance de Languedoc, signé les vers que l'on vient de lire.

Dans le discours de la félibrée, M. Laforgue avait dit que l'auteur de *Mirèio* eût seul pu égaler la délicatesse et l'élévation des vers adressés à M. Roumieux et aux félibres de Montpellier. Les mêmes mérites recommandent la seconde poésie de la Reine Élisabeth:

Ah! si j'étais neige légère,
Neige en flocon,
Et des splendeurs de la lumière
Un fin rayon;

[1] Publié dans l'*Iòu de Pascas de* 1883, p. 118; *lou Brusc*, n° du 22 avril; le *Messager du Midi*, n° du 21 mai; la *Gazette de Roumanie*, n° du 4 mai, etc.

Digitized by Google

Si, parmi tant de fortes bises,
J'étais zéphyr,
Et des insaisissables brises
Rien qu'un soupir,

Ou dans les chansons infinies
Un son puissant,
Dans les profondes symphonies
Un petit chant,

Plus prompte que soleil, ondée,
Chez vous serais,
Tel que doux flocons, ma pensée,
Vous la dirais.

Et me ferais lors écolière
Du doux parler,
Mes troubadours, et serais fière
De vous chanter.

Sceptres ni couronnes royales
Point ne me faut,
Contente aux chansons provençales
De faire écho!

Sigmaringen, 25 avril 1883.

On applaudit longuement cette inspiration charmante, et on ne put s'empêcher de remarquer que celui qui en donnait lecture à la félibrée du 14 mai était le fils de M. Alexandre Westphal, qui avait été jadis en correspondance scientifique avec le prince Maximilien de Wied, grand-oncle de la Reine Élisabeth et l'un des naturalistes les plus distingués de l'Allemagne.

Mais ce n'était pas là la seule marque d'intérêt que l'érudite souveraine devait réserver à la ville de Montpellier. La part du *Félibrige* faite avec tant de grâce et de charme, la Reine a fait remercier de la manière suivante M. Ferdinand Castets, qui, en lui offrant le titre de membre de la *Société des langues romanes* et en lui demandant de vouloir bien honorer de sa présence les fêtes littéraires de la Pentecôte, l'avait priée d'accepter quelques-unes des publications philologiques imprimées à Montpellier depuis l'année 1870:

« Monsieur,

» Chargé par S. M. la Reine de Roumanie de sa réponse à vos deux lettres, du 28 avril et du 2 courant, je m'empresse de vous exprimer les meilleurs remercîments de Sa Majesté pour l'envoi des précieuses publications que vous venez de lui adresser.

Digitized by Google

» Le mérite et l'attrait de ces œuvres, si constamment soutenus, et qui offrent en plus à la Reine l'intérêt d'une étude qui l'attache vivement au but et au progrès des travaux littéraires de votre Société, ont su établir entre Sa Majesté et cette Société un courant de profonde sympathie, doublée de la haute appréciation dont Sa Majesté estime, Monsieur, les œuvres et les noms des poëtes que vous citez. Heureuse d'associer le nom de Carmen Sylva à des travaux qui marquent pour la Reine de Roumanie les traditions et les liens d'une même race, de ceux qui unissent par ce travail les peuples d'une même origine, Sa Majesté se fait un grand plaisir d'accepter le titre de membre honoraire de votre Société, et me charge de l'honneur de vous transmettre cette communication, en y joignant ses vifs remercîments.

» Il me reste à placer ici l'expression du profond sentiment de regret de Sa Majesté, de ne pouvoir répondre par sa présence à l'aimable invitation qui termine votre lettre.

» Le séjour de la Reine hors de son pays est de très-courte durée, et compte des devoirs de famille et de santé qui ne lui permettent malheureusement pas de déplacer aucune date de celles qui remplissent ses projets durant ce voyage.

» C'est ce contre-temps qui met une ombre à des désirs qui eussent rempli le cœur de la Reine, comme souveraine et comme poëte, d'une immense jouissance, mais il s'impose par la force des choses, et ce rêve reste un rêve.

» Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très-distingués. » Olga MAUROJÉNY,

» première dame d'honneur de S. M. la Reine de Roumanie. »

Le ton littéraire de cette lettre, les formes de poétique courtoisie qui la terminent, le rappel qui y est fait des traditions et des sentiments qui relient les unes aux autres les populations d'idiome ou de provenance latine, étaient encore remarqués au moment où Mme Westphal donna la parole au rapporteur de l'année 1883. M. Guillibert fit souvent applaudir, dans le travail que lui avait confié la Maintenance, l'élégance de ses appréciations et de son langage. Aussi n'est-il que justice d'en détacher les passages suivants :

« Lou premié rampau èro soubra pèr la meiouro revirado en parladuro felibrenco d'uno obro istourico, literàri vo scientifico, escricho en rouman vo pèr un Rouman. La Court d'amour lou decernis à l'autour de la versioun prouvençalo dóu libre *les Pensées d'une Reine*, seguido de la *Peştera Ialomiţeĭ* e de la legèndo naciounalo de *Puiu*, pèr Carmen Sylva. Se noun sabian qu'aquéu noum literàri es lou niéu enlusi mounte s'enmantello la Rèino dóu jouine e valènt pople rouman, pourriau dire ço qu'un tau libre a mougu d'estounamen e d'amiracioun pèr

Digitized by Google

l'elevacioun, la simplesso e lou naturau requist di pensado que ie caupon. « Noun se pòu avé l'amo grando, a di Vauvenargo, ni l'esperit penetraire, sènso passioun pèr li letro. Jitas sus lou papié vòstis idèio, se voulès li desembouia e li redurre en principe. » L'ilustre mouralisto prouvençau noun se doutavo que soun precèute sarié segui pèr la princesso qu'en guierdoun de la courouno reinalo, que ie dounè soun glourious espous, i'a pourgi li lausié pacefique e inmourtau de l'empèri di letro latino.

» La traducioun en prouvençau di *Pensado d'uno Rèino* fara mies counèisse i poupulacioun de Prouvènço, de Lengadò, de Gascougno e de Lemousin, ço qu'aquéu bèu libre tèn de refleicioun prefoundo subre li coumbat vo li joio de la vido.

» Que se pòu dire de mai verai, de mai delicat e de mai fin au cop qu'aquéli maussimo :

« Se sias en doutànci de la verita d'un sentimen, entrevas-vous » d'uno fremo esperitado ; lei counèis tóutei.

» L'ounour de l'ome pouerto armaduro e massugo ; l'ounour de la » fremo es que d'aureto e de prefum.

» Lei fremo soun talamen afacho d'èsse mespresado en sciènci, que » se mesfison dei savènt que lei counsidèron.

» Trouban lei fremo injusto, estènt que soun empressiounablo ; eto, » leis empressien soun souvèntei-fes mai justo que lou judici. Es l'is- » tòri de la jurado e dei jùgi.

» Perdoun es quasimen indiferènci : quau amo noun perdouno.

» L'amour meirenau es un istint ; mai li a d'istint qu'an un alen de » divineta.

» Li a qu'un bounur : lou devé. Li a qu'un soulas : lou travai. Li » a qu'un chale : lou bèu.

» Fau un acamp de cènt fueio, acoulourido e prefumado, pèr faire » uno roso ; fau un assemblàgi de joio pèr fa lou bounur.

» Un oustau sènso enfant es uno campano sènso matau. Lou souen » que douerme sarié bèn bèu, se li avié quaucarèn pèr lou reviha.

» Un grand auvàri douno de grandour, meme à-n-uno pauro crea- » turo.

» Noun vous plagnessias de soufri, d'abord qu'aprenès à secouri.

» Quouro avèn uno doulènci que voulèn pas dire, parlan deis autre » que passa-tèms escoundian.

» La vido es un art mounte se rèsto tròu souvènt *dilettante*. Pèr » passa mèstre, fau escampa lou sang de soun couer.

» Es mai necit au pouèto d'èsse verai de sentimen que d'envencien.

» Pèr èsse grand, fau que la persouno disparèisse davans leis obro.

» La countradicien encito la counversacien ; vaqui perqué lei court » dounon tant d'enòdi.

Digitized by Google

» La foulo a coumo la mar : vous pouerto e vous fa cabussa, segound » lou vènt.

» Fau tant de refleissien pèr proudurre uno pensado que de gene- » racien pèr proudurre un pensaire.

» Cadun de nautre a quasimen agu soun Getsemàni e soun Cauvàri : » aquélei que ressusciton soun plus d'aquest mounde. »

» Faudrié tout vous cita, Midamo, se vouliéu dire tout ço qu'es digne d'aplaudimen vo de marco.

» Dins si pensado sus la vido, Carmen Sylva escriéu encaro que, « pèr ensigna li gènt à parla nosto lengo, es necite d'acoumença pèr la siéu. » Es-ti pas aquito la soulucioun de la metodo d'ensignamen francés dins lis escolo de Lengadò 'mai de Prouvènço ?

» En vous baiant, Midamo, la revirado d'aquéli bèlli pensado, vous ai fa counèisse dóu cop lis amerite dóu libre e dóu reviraire. Maugrat l'aboundànci dóu parla prouvençau, èro maleisa de douna lou mot propre à l'espressioun de l'autour. I'avié qu'un saberu, un filoulogue pèr acò faire. Aplaudirés tóuti, quand aurai nouma aquéu que. lou premier entre mitan di felibre de l'autro man dóu Rose, a estudia la parladuro d'en Roumanlo : es à dire lou majourau Francés Vidal, de l'Acadèmi d'Ais-en-Prouvènço.

» E lou reviraire noun s'es acountenta di *Pensado*. Emé sa couneissènço de la lengo d'Alecsandri, i'es vengu la bono idèio de nous baia 'n regòli lou bèu conte *la Baumo de Jaloumèci*, tira dóu libre di *Povestile Peleşului*, emai de la legèndo naciounalo de *Puiu*. Conte e legèndo soun tambèn de Carmen Sylva.

» I neissoun de la Jaloumèci, que travèsso l'anciano capitalo de la Valaquio, s'aubouro la baumo dóu terrible masc Boucour, lou raubaire di chato, qu'un de si poutoun chanjo en roucas. La bello Jaloumèci se creseguè d'èstre mai forto que lou magician, e maugrat Couman, soun calignaire, noun se gardè d'escouta Boucour, que s'èro fa pastre flahutant. Pèr i' escapa, quant de transfourmacioun prenguè-ti pas ? Mai, se se mudavo en paloumbo, lou masc venié fauquet ; la chatouno èroti flour, éu se fasié parpaioun ; se chanjavo en pèis, lèu ve-l'aqui fielat. « S'ère lagramuso », sousco la chato à l'angòni, e subran éu s'aubouro serp ! E quand Jaloumèci prègo Diéu de la faire mounjo, lou masc espelis lèu dins l'eimage benesi de la glèiso. Elo alor vèn niéu, éu se lèvo aurasso ; elo davalo en sablo d'or, éu se fai bouscaire furnant l'areno dóu Riéu di Dom ; elo tourno en eigagno dóu matin, éu se fai lou rai dóu souleias pèr la béure ; cabro negreto, courre espaventado, éu cassaire, l'accoussejo dins la caforno e dis : — « Aro sies miéuno » ; — « M'escapariéu, s'ère lou valadet », cridè la chatouno. Tant lèu lou dire, fugué lou riéu espandissènt sis aigo foro la baumo. Lou masc se mudo en roucas per fa restanco e li re-

Digitized by Google

cebre dintre si bras. Mai Couman, lou calignaire, arribè ! 'Me la flahuto de l'enmascadou li touquè ; noun pousquèron chanja de formo ni l'un ni l'autre. E vaqui que se ves encaro sourti lis aigo de Jaloumèci de la baumo dóu masc Boucour.

» Vous aviéu pas abréuja la mita d'aquéu conte esmóuguènt que tóuti vous disias : — « Es, d'un autre biais, la cansoun de *Magali*. » E se cercavian uno provo nouvenco dóu sang latin de nòsti fraire d'en Roumanìo, nous abastarié d'escouta li sourno que sabon li ribeiren de Rose e de Danùbi. »

Dans le restant de son rapport, M. Guillibert appréciait avec la même compétence :

I. — Une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*[1] en vers quercinois, par M. l'abbé Hérétié, de qui la *Société des études du Lot* a fait connaître d'excellentes fables, partiellement réunies en une brochure qui témoigne largement des formes mouillées de l'article pluriel et des pronoms[2].

II. — *La Cansou de Rainaut*, imitation des poésies populaires publiées dans la *Romania*, par MM. Victor Smith, Gaston Paris, le Commandeur Nigra et Leite de Vasconcellos, sur un héros nommé en France *Arnaud*, *Renaud*, *Renom*, *Louis*, *Leouis* ; en Italie *Rinaldo*, *Rinald*, *Luggieri*, *Lüis*, *Carlin*, et en Portugal *don Pedro*[3].

C'est à M. A. Germain, le savant doyen honoraire de la Faculté des lettres de Montpellier, celui qui, disait avec raison M. Guillibert, représente à l'Institut l'histoire et l'érudition méridionales, qu'était due la notation musicale de la chanson adressée à la Maintenance de Languedoc par M. Paul Chassary.

III. — La traduction en vers provençaux (sous-dialecte des bords du Rhône), par M. Alph. Tavan, l'auteur d'*Amour e Plour*, de trois poésies roumaines de M. Alecsandri : *le Sergent*, *la Chaîne de Sibérie* e *la Légende du Muguet*. t

IV. — Une version macédo-roumaine (langage de Cruşova), par M. Taşcu Iliescu, de la *Magali* de *Mirèio* ; du dialogue languedocien

[1] Ce sera la seconde en langue d'oc. La première est l'œuvre de M. l'abbé P. Lamayzouette, qui en a donné la deuxième édition en 1873 : *l'Imitatiou de Jésu-Christ*, *traduside en bearnés*, etc. Pau, Vignancourt, in-32, XXVIII-552 pages.

[2] *Fables et autres poésies en patois de Cahors*, premier fascicule. Cahors, Crayssac, 1881; in-8°, 48 pages.

[3] *Romania*, X, 581; XI, 97, 391, 585; XII, 114. Trois pièces de l'excellent *Romancerillo catalan* de M. Milá y Fontanals (2e édit., p. 156-158) lui donnent les noms de *don Joan de Sevilla*, de *don Olalbo* et de *don Francisco*

Digitized by Google

du *Galant*, tel que M. Atger le recueillit à Lavérune, près Montpellier, et de la chanson de *Rainaut*[1].

V. — Une élégie rumonsche : *Guot d' rosedi e larma* (Goutte de rosée et larme), par M. Jean Mathis, à Gênes.

VI. — Une traduction en vers italiens, par M. Gaëtan-Charles Mezzacapo, avocat à Rome, du *Chant du Latin*, d'Alecsandri.

Le traducteur s'est approprié le mètre de la poésie originale, et ses vers peuvent être chantés sur la musique composée par M. Marchetti pour le chant de race que la *Société des langues romanes* eut l'honneur de couronner en 1878[2].

VII. — Le poëme languedocien de *Magalouna*, imitation en dix livres du célèbre roman de *Pierre de Provence et de la belle Maguelone*.

Dans ce poëme, comme dans la comédie du *Jougaire*, mentionnée la veille au Concours de la *Société des langues romanes*, M. A Roux se sert de la variété de montpelliérain en usage à Lunel-Viel (Hérault). La strophe de *Magalouna* est celle de *Mirèio* et de *Calendau*.

VIII. — Un sonnet biterrois : *la Novio universalo*, dont M. Frédéric Donnadieu avait trouvé l'idée première : les fiançailles de l'homme à la mort, dans les *Poesiĭ populare ale Românilor*, recueillies par M. V. Alecsandri[3].

IX. — *La Margarida*, poésie languedocienne, par M. Louis Vergne, qui témoignait largement du mérite de l'auteur et de sa possession, tous les jours plus grande, du vocabulaire montpelliérain.

[1] Les traductions de MM. Tavan et Iliescu paraîtront bientôt dans les publications mensuelles de la Maintenance de Languedoc.

Le nom de M. Iliescu, qui était en 1882 au nombre des hôtes de Montpellier, me fournira l'occasion de signaler aux romanisants la deuxième édition de son *Abecedar sau manual de Silabismu pentru dialectul macedo-roman*. Bucuresci, Socec, 1883; in-8o, 40 pages.

[2] M. Mezzaccapo vient de publier sa traduction sous le titre suivant : *Il canto della stirpe latina, di B. Alecsandri, tradotto in versi italiani da Gaetano-Carlo Mezzacapo, versione coronata dalla Societa delle lingue romanze di Montpellier, nel concorso del maggio* 1883. Roma, Pallota, 1883; in-8o, 36 pages.

Cette plaquette, de fort élégant aspect, est précédée d'un remarquable essai, critique sur le *Chant de la race latine* et d'une biographie de M. Alecsandri.

Le présent compte rendu rectifie ce qu'a d'inexact la mention relative à l'association qui a distingué la traduction de M. Mezzacapo.

[3] Il s'agit de *la Petite Brebis*, si habilement traduite en vers languedociens par M. Paul Gourdou. On trouvera le sonnet de M. Donnadieu dans l'*Iòu de Pascas de* 1884.

Digitized by Google

X. — *Lei Moure*, poëme en langage de Forcalquier, par M. Eugène Plauchud, président de l'*Athénée* de cette ville.

Deux rochers (*moure*) gigantesques, qui affectent la figure humaine aux environs de Fontienne (Basses-Alpes)[1], ont fourni à l'auteur le thème de son œuvre et l'occasion de narrer en vers énergiques et précis les hommes et les événements de cette partie du Forcalquérois.

XI. — Une poésie écrite en idiome de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne) et dédiée par son auteur, Mme Émilie d'Aguilhon, à Mme Mary-Lafon.

XII. — *La Boumiana e lou Felibre à las Baumas*, poésie montpelliéraine, par M. Germain Coulazou.

[1] M. Elisée Reclus les a signalés dans sa *Géographie*.

C'est surtout à la persévérance de M. Plauchud que la Provence devra dix inscriptions placées sur une des arcades du viaduc de Forcalquier, à la suite des fêtes littéraires du mois de mai 1882. L'idée d'une inscription fut suggérée à M. Camille Arnaud, maire de Forcalquier, par le quatrain suivant que M. V. Alecsandri improvisa en posant, avec M. Danican-Philidor, préfet des Basses-Alpes, la première pierre du monument précité :

TE NASCE, VIADUCE, S'ADUCI IN ACEST LOC,
DIN PATRU PARTI A LUMEI AVERI, LUMINI, NOROC,
SI ALE TALE ARCURI INTINDESE DEPARTE
CA SE 'NTRUNEASCA FRATII CE SOARTA 'NCA DESPARTE.

(Surgis de terre, viaduc, pour apporter en ces lieux,—des quatre coins du monde, richesses, lumière, bonheur ; — et que tes arches s'étendent au loin, — pour réunir les frères séparés par le sort.)

M. Arnaud décida de faire graver ces vers sur une des arcades, et M. de Berluc-Perussis proposa de les compléter par des inscriptions latine, française, italienne, rumonsche, espagnole, catalane, gasconne, languedocienne et provençale, qui ont été groupées en cercle autour de l'inscription technique des ingénieurs. Le quatrain du poëte de la Latinité représente à la septième place l'idiome de la Roumanie.

On voulut bien demander les vers suivants à celui qui écrit ces lignes :

COUMA L'ARC DE TOUS PONTS VEI S'AVALÌ LA RARA
DAU PAIS PROUVÈNÇAU E DAU TERRAIRE AUPENC,
S'AVALIGOUN LOUS FLUMS, LOUS SERRES, L'AIGA AMARA,
QUE COPOUN DAS LATINS L'EMPERI SOURELHENC !

Ils ont été publiés dans l'*Iòu de Pascas* de l'année 1883, p. 85, et constituent l'inscription languedocienne du monument, que les habitants de Forcalquier nomment déjà *lou Pouont dei Latin*.

C'est la première fois que les dix idiomes signalés plus haut se trouvent réunis dans une inscription méridionale. On nous pardonnera donc d'avoir signalé avec quelque détail ce texte épigraphique et l'ensemble d'idées dont il témoigne.

Digitized by Google

XIII.— *Capieu*, conte montpelliérain, signé Charles Planchon, que l'on sut plus tard être le pseudonyme de M. Charles Gros.

M. Guillibert appréciait enfin de la manière suivante la pièce qui avait obtenu le prix que la Maintenance réserve aux trouveresses, c'est-à-dire *la Fado de Mount-Majour*, de Mlle Alexandrine-Élisabeth Brémond, d'Arles:

« Lou mounge Guihèn, chivalié de raço, viho soulet dins l'abadié de Mount-Majour. La luno, en mandant un de si rai dins sa celulo, coungriho mai dintre soun cor tôuti li sentimen de l'ome: glòri, neissènço, amour; e la voues que crei entèndre de la bello Tèucindo ie fai oublida si vot e si sarramen. Mai subran la campano dindo l'oufice de la niue. E lou mounge clina vei parèisse la Vierge divino, qu'enlasso soun còu emé lou capelet dóu Cauvàri e, gràci suprèmo, Guihèn reçaupe dóu Crist un plour de sang, pièi s'endorme dedins la pas eterno, entremens que la campano sono que mai l'oufice de sa mort. »

« Nous avions l'espérance, ajoutait M. Guillibert en terminant son rapport, que Mlle Brémond viendrait recevoir son prix et nous dire elle-même ses vers si bien inspirés. Nous l'applaudissons d'ici, Mesdames, sous le micocoulier de son mas! »

Le discours de la félibrée, avait fait connaître que les rameaux de l'année 1883 avaient été coupés sur les lauriers qui croissent autour de la tombe de Virgile. La Maintenance l'avait ainsi décidé, à raison de l'importance de son Concours. M. le docteur Obédénare avait bien voulu se charger de cette poétique mission; il en avait prévenu Mme Westphal, et il ajoutait dans sa lettre que la petite caisse qui contenait les prix des lauréats porterait la mention de *Laurus Virgilii*, qui, au mérite de l'exactitude la plus rigoureuse, avait, en outre, celui de rassurer l'administration douanière des Alpes, justement inflexible envers tout ce qui favoriserait l'introduction du phylloxera dans les départements de la frontière italienne.

Grâce à la spirituelle indication de M. le docteur Obédénare, les rameaux purent parvenir à la présidente de la félibrée. Déposés sur le bureau au moment où M. Guillibert terminait la lecture de son rapport, ils ne tardèrent pas à être le point de mire d'un désir universellement partagé. Qui sollicitait, à titre de souvenir, un rameau, qui une feuille, qui même une simple tige, fût-elle dépouillée de tous ses ornements. On á presque vu le moment où les malheureux lauréats allaient être privés de la seule récompense que la Maintenance languedocienne du *Félibrige* leur permette d'ambitionner.

M. Mistral donna ensuite lecture de la *Fado de Mount-Majour*; M. Donnadieu, de la *Novio universalo*; M. Tavan, de *la Legèndo dóu Muguet*; M. Arnavielle enfin chanta, au nom de M. Chassary, la chanson de *Rainaut*.

Digitized by Google

La part des lauréats s'est arrêtée là ; elle avait été faite avec un soin judicieux, et les auditeurs en ont souvent manifesté leur satisfaction. On applaudit, immédiatement après, un jeune Marseillais de grand avenir, M. Auguste Marin, qui écrit en français et en provençal avec une pureté de langue, une vigueur d'expression et de pensée vraiment méritantes, et une des meilleures fables narbonnaises de M. Achille Mir.

L'heure avancée n'avait pas permis à M. Justin Pépratx de lire, la veille, à la séance du palais de justice, une poésie inédite que l'auteur de l'*Atlantida*, M. l'abbé Verdaguer, avait fait entendre pour la première fois devant la réunion catalane tenue le 9 mai, sur le pic de Saint-Jérôme, le plus élevé de la chaîne du Montserrat[1].

En donnant cette pièce à M. Pépratx, M. Verdaguer l'avait chargé de la lire à la *Société des langues romanes*, et les poëtes de la Catalogne, ainsi que leurs hôtes du Roussillon, avaient joint leurs vœux à ce nouveau témoignage de confraternité littéraire envoyé d'outre-Pyrénées à la ville de Montpellier.

Le grand poëte s'adresse à la Vierge, qui a sur les cimes du Montserrat le sanctuaire, le plus populaire et le plus célèbre du nord de l'Espagne :

Per qué Deu ha creat los puigs de marbre
Del Montserrat altiu ?
L'Omnipotent planta sovint un arbre
Sols per penjarhi un niu.

Lo niu es vostre temple, Mare amada ;
Nosaltres los petits
Som, que vivim d'amor y de becada,
Que 'ns donan vostres dits.

A tots vos nos covau, mes als poetes
Vos nos teniu més prop;
Fent-nos cantar com l'arpa dels profetes,
Fent-nos plorar com Job ;

Ensenyant-nos lo port, en les revoltes
Del mar de les passions;
D'ahont, com altre Genovés á voltes,
Voldríam traure mons.

[1] La poésie de M. Verdaguer a paru depuis dans *la Illustració catalana* de Barcelone, n° du 15 juin 1833. Elle a été traduite en vers français par M. l'abbé Henry.

Digitized by Google

Avuy nos heu portat fins á les grades
De vostre soli excels;
Pastora, 'ns heu guiat á vostres prades,
Estrella, á vostres cels.

A vostres peus, oh! divinal María!
Qué hi fa de bon estar!
Ditxós, ditxós lo rossinyol que hi nia!
La flor que hi ve á esclatar!

Qué altas son, oh Regina! les agulles
De vostre temple d'or!
D'una atzavara inmensa son les fulles;
Mes vos ne sou la flor.

Vos sou la flor, nosaltres les abelles;
Vivim de dolsa mel,
Y al món ja no trobanthi flors prou belles,
Cercam les flors del cel.

Oh Verge! nostre cor ja no s'allunya
May més de vostre altar;
Oh Aliga real de Catalunya,
Portáu-nos á volar!

M. Louis Roumieux avait promis une poésie provençale sur la mort d'Anatole Boucherie; mais il s'excusa de mêler de nouveau à la félibrée du 14 mai les regrets que la fin de ce maître, aussi éminent qu'aimable, laissera toujours parmi ceux qui l'ont connu, et, en priant Mme Westphal de vouloir bien agréer la dédicace de ces vers, il lut une épître qu'il avait composée quelques mois auparavant, à l'occasion du baptême de la fille de M. Auguste Gautier. M. Arnavielle communiqua une imitation languedocienne de la *Cansó de la Espiga*, poésie catalane que son auteur, M. Francesch Matheu y Fornells, avait fait applaudir à Montpellier lors des *Fêtes latines* de l'année 1878.

Voici les deux premières strophes de l'imitation de M. Arnavielle:

Sus lou camp chaupì, la guerro
A laissa soun espravent.
Ah! mounte es la meissoun qu'ero
Tant belo, bressado au vent?
L'aucel aqui voulastrejo,
Cercant d'amaisa sa fam:
Es, sa cridadisso frejo,
La dau tetarel efant.
— « Tous cants prendran mai lou vanc! »

Digitized by Google

I' a dich uno voues amigo,
La voues d'uno pauro espigo,
Soulo escapo dau trespas :
—« Ieu soui la vido e la pas! »

Es vengu sus lou campestre,
Per veire l'orre malan,
Lou pagés, varlet ou mestre,
E soun plour vai à balans :
— « O la familho paurasso,
Coussi dounc l'abariren?
S'acabara nosto raço,
Aro que nous soubro ren. »
— « Oh ! ta doulou, de que cren? »
le respond la voues amigo,
La voues de la pauro espigo,
Soulo escapo dau trespas :
—« Ieu soui la vido e la pas! »

Et la plainte du jeune homme à sa fiancée, celle du patriote, succèdent à celle de l'oiseau et du paysan, dans cette pièce aussi belle qu'originale. Ceux qui l'entendirent remarquèrent, avec beaucoup de justesse, que la poésie du paysage encadrait admirablement celle du sujet. On en dit autant d'une inspiration de M. Langlade : *lou Destourbi das Aucels*[1], où revivait le souvenir de la félibrée de Méric et où M. Roumieux sut, avec son à-propos habituel, trouver le thème d'un hommage à Mme Gaston Bazille, que la maladie retenait loin de la villa Louise. M. Tavan récita ses *Frisoun de Marieto,* que l'on n'avait jamais entendus à Montpellier, et M. Mistral la *Coumunioun di Sant,* petit chef-d'œuvre de poésie mystique qui produit toujours une grande impression. Le chant du *Maset de Mèste Roumiéu* clôturait la félibrée à cinq heures du soir.

(A suivre.)

Alph. Roque-Ferrier.

---

[1] Publié dans la *Revue des langues romanes,* 3e série, XI, p. 240.

Digitized by Google

CHRONIQUE

LIVRES DONNÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ.— Armana prouvençau pèr lou bèl an de Diéu 1884, adouba e publica de la man di felibre, etc. An trenten dóu Felibrige. En Avignoun, Roumanille, 1883; in-12, 112 pages (don de M. J. Roumanille);

Association française pour l'avancement des sciences. Notices historiques et descriptives sur Montpellier, ses facultés, ses écoles, ses bibliothèques, ses musées, ses collections, ses sociétés savantes, etc. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1879; in-12, 324 pages (don de MM. Hamelin frères);

Histoire plaisante de Tiel Ulespiègle, contenant les faits et subtilités dont il s'est servi; revue et corrigée de nouveau. A Lyon, sans nom d'imprimeur, S. D.; in-12, 28 pages (don de M. Clair Gleizes);

Babeşŭ (Vincenţiŭ): Notiţe biografice asupra vieţiĭ şi activităţŭ decedatuluĭ Andreiu Mocioni (Mocsonyi), membru alŭ Academieĭ Române. Bucuresci, Tipografia Academieĭ Romane, 1883; in-4°, 44 pages (don de l'Académie Roumaine);

Blavy (Alfred): Notices historiques et descriptives sur Montpellier. Anciennes juridictions (Cour des comptes, aides et finances), Cour d'appel. Montpellier, Hamelin frères, 1880; in-8°, 16 pages (don de MM. Hamelin frères);

Bremound (Aleissandrino): Li Blavet de Mount-Majour, pouësio prouvençalo, em' uno versioun franceso. Mount-pelié, Empremarié centralo dóu Miejour, 1883; in-8°, 28 pages (don de MM. Hamelin frères);

Castaigna (Gaston): Étude sur Bordeu. Montpellier. Imprimerie centrale du Midi, 1878; in-8°, 200 pages (don de MM. Hamelin frères);

Chitiu (Donna Maria P.): Dante Alighieri. Divina Comedia. Infernulu, traductiune depre originalŭ, cu portretulŭ lui Dante dupĕ Giotto, textulŭ originalŭ, note şi notitie din differiţi comentatori. Craiova, Samitca, 1883; in-12, VIII-448 pages;

Delille (Francés): l'Erso (la Vague). Marseille, Cayer et Ce, 1883; in-8°, 8 pages;

Gartner (Th.): Raetoromanische grammatik. Heilbronn, Henninger, 1883; in-8°, XLVIII-208 pages;

Haretu (Spiru): Consideraţiunĭ relative la studiulŭ esperimentalŭ alŭ mişcării apeĭ în canale descoperite şi la constituţiunea intimă a fluidelorŭ. Bucuresci, Tipografia Academieĭ Romane, 1883; in-4°, 12 pages (don de l'Académie Roumaine).

RECTIFICATION

Une erreur de mémoire m'a fait dire (*Revue*, 3e série, X, p. 52, 1883) que M. Piat avait adressé au Concours philologique de la Société un dictionnaire des termes de la langue d'oc, classés par ordre de racines. Lisez, conformément au rapport de M. Revillout: un dictionnaire de langue française et de langue d'oc où les mots de celle-ci sont rangés d'après les dialectes qui paraissent à l'auteur les trois principaux, savoir, le provençal, le languedocien et le gascon. (A. R.-F.)

Le Gérant responsable : Ernest HAMELIN.

Digitized by Google

DIALECTES MODERNES

NOTES DE PHILOLOGIE ROUERGATE

(*Suite*)[1]

VII

M. Paul Meyer, avons-nous dit[2], entend rattacher au radical QUADR de *quadrum* tous les radicaux CAIR de la langue d'oc, alors que nous leur avions attribué une origine celtique, suivant l'opinion générale des celtistes. Nous pensons aujourd'hui qu'on pèche de part et d'autre pour être trop absolu.

Le mot *caire,* s. m., au sens de carreau et de quartier, n'est évidemment autre que la métaphonie de *quadrum,* de même que *cairar,* v., celle de *quadrare.* Mais le mot *caire* signifiant pierre et hauteur fortifiée, son diminutif *cairol* et ses dérivés *cairò,* tas de pierres, *cairuc* et *cairós,* pierreux, proviennent-ils de la même source? *That is the question.* Cette question, je renonce pour le moment à la résoudre, mais je vais en soumettre au lecteur quelques données, qui sont inédites et intéressantes, si je ne me trompe.

Un grand fait offert par la linguistique romane, que j'ai signalé ailleurs[3], c'est que le CA latin s'est romanisé en CHA sur une large bande du territoire gaulois, comprenant des pays de langue d'oc et des pays de langue d'oui, et embrassant à peu près tout ce qui s'étend entre les 45e et 49e degrés de latitude. Ainsi, par exemple, tandis qu'en dehors de cette zone, au Sud et au Nord, les mots latins *capra, campus, castellum,* se retrouvent sous les formes du prov. *cabra, camp, castel,* et du normand-picard *quèbre, camp, câteau,* les mêmes mots ont pour

[1] Voir ci-dessus, p. 20, *Revue des langues romanes,* XXI et XXII.

[2] Voir la Note VI.

[3] Voir mes *Études de phil. et de ling. aveyronnaises* (Maisonneuve et Ce).

Digitized by Google

homonymes, dans l'intérieur de la zone, *chabra, champ, chastel,* pour le domaine provençal, et *chèvre, champ, château,* pour le domaine français.

Or le QUA latin ne suit pas cette loi du CA : il ne devient pas chuintant comme ce dernier, il se maintient toujours et partout dans la valeur de KA. C'est ainsi que l'on ne rencontre nulle part *chatre* pour quatre; *chartier* pour quartier ; *chal* ou *chel* pour qual, quel ; *chand* pour quand, etc. Ce principe établi, il va nous fournir un critérium pour discerner, dans les différentes applications de l'élément CAIR, les cas où il procède du latin et ceux où il n'en procéderait pas. Eh bien ! il se trouve que le vocabulaire des noms propres topographiques des pays chuintants nous offre en grand nombre des *Chéron* et des *Chayrouse,* qui répondent évidemment aux *Cayron, Quéron* et *Cayrouse* des pays, soit du Nord, soit du Sud, où le CA latin reste égal à KA.

Conclusion : le CAIR de *cairó,* tas de pierres, de *cairos* et *cairuc,* pierreux, et par conséquent de CAIRE constituant le primitif de ces dérivés, a une autre origine que le CAIR de *caire, cairel* et *cairar,* homonymes et synonymes sud-provençaux des mots latins *quadrum, quadrellum, quadrare.*

Les innombrables *Caire* et *Cairol* du dictionnaire topographique rouergat, dénommant tous des lieux qui se font remarquer par quelque ruine de donjon ou quelque abrupte rocher, ne doivent-ils pas dès lors être rattachés au KEAR ou KER celtique, désignant actuellement un château, un bourg, et dont la signification primitive peut bien avoir été celle de rocher (en breton, l'idée de falaise ou rocher du bord de la la mer se rend par la forme adjective *karrek* et *kerrek*)? Le vieux breton insulaire traduisait le latin *vicus* par *kair,* témoin l'ancien nom de la ville de Kent, *Kair-kent,* qui était rendu par *Quentovicus* dans le latin du moyen âge (Belloguet, *Types gaulois,* p. 79).

M. P. M. objectera que l'idée de pierre attachée au prov. *caire* se retrouve dans le latin *quadrum,* qui signifie par extension carreau de pierre, pierre de taille. Mais la difficulté d'ordre phonétique que je viens d'exposer n'en reste pas moins entière. J'aurais d'ailleurs beaucoup de plaisir à voir l'éminent romaniste du Collége de France s'attaquer à ce pro-

Digitized by Google

blème, dont il est, cela va sans dire, bien plus à même que moi d'avoir raison.

Ce qui trancherait la question, ce seraient des textes lointains du moyen âge donnant la forme primitive authentique des noms de lieu sus-mentionnés. Ceux que je connais offrant les noms dont il s'agit ne remontent pas au delà du X^e siècle. Ces noms s'y rencontrent sous les formes de *Cairolos, Caironos* (Voir le *Cartulaire de l'abbaye de Conques*), mais jamais sous celles de *Quadrum , Quadreolos , Quadrones,* auxquelles on devrait s'attendre en tenant pour entièrement vraie la thèse de M. P. M.

VIII

Le rouergat possède plusieurs séries de doublets où les deux formes concurrentes paraissent être contemporaines et dater des commencements de la langue d'oc. J'en ai indiqué une intéressante catégorie dans ma Note II ; je m'en vais en signaler ici quelques autres.

A. — Doublets par différence d'accentuation tonique

Type latin	*Types romans*
CUMULUS....	cómble, comól.
NEBULA.....	nébla, niból, s. f.
MESPILUS...	néspla, nespóla
* TURBULUS..	tréble, treból.
FABRICA....	fárga, fabréga.
FÆMINA....	fémna, feména.
*LAMPADA... (*lampas*)	lámpa, lampésa.

Digitized by Google

Les *deuxièmes* formes des couples ci-dessus présentent une altération de l'accentuation latine ; elles sont irrégulières.

Dans le rouergat de Rodez et de ses environs, les deux types concurrents sont usités indifféremment pour ce qui est de *nebla* et *nibol, treble* et *trebol. Comble* ne se dit guère. *Fabrega* n'existe plus que comme nom propre de lieu, et, consécutivement, comme nom de famille; les *Lafabrègue* sont nombreux. *Femena,* qui caractérisait autrefois le parler du Rouergue, au rapport des *Leys d'amors,* n'existe plus dans notre langage actuel que dans son diminutif *femenela,* femelle. *Lampa,* de la langue classique, est rarement employé de nos jours et semble n'être qu'une imitation du fr. *lampe* (la lampe rustique ou lampe romaine, la seule en usage chez nous dans mon enfance, est désignée par le mot *calel*); *lampesa* s'applique à la lampe d'église. *Nespla* est classique, mais est tombé en désuétude en Rouergue ; *nespola* se rencontre seul, toutefois avec *mespola,* qui a retenu l'*m* originel. Littré fait venir *trouble,* adjectif, de *trouble,* substantif, et ce dernier du latin supposé *turbulus,* équivalent masculin de *turbula.* Je crois plutôt que l'adjectif français et l'adjectif provençal ont pour original latin un *turbulus* (par inversion *trubulus*) qui était pris lui-même adjectivement ; car les homonymes prov. *treble* et *trebol* sont purement adjectifs.

Notons que l'*o* des désinences *ol* du lat. *ŭlus* est un *o* fermé. Je dois constater en même temps qu'il est à ma souvenance qu'autrefois beaucoup de personnes prononçaient cet *ol* atone, faisant très-nettement porter l'accent sur la voyelle précédente, et prononçant par exemple *nibol, trébol, trémol, pibol,* au lieu de *niból, treból, tremól, piból,* qui paraît avoir pris entièrement le dessus[1]. Et ce qui prouve bien que cette prononciation était originale, c'est que, s'il en eût été autrement, le lat. *nebula* eut donné *nibóla* et non point *niból.* La chute de la désinence féminine ne peut en effet s'expliquer que par l'inaptitude de l'organe provençal à émettre des proparoxytons.

[1] L'abbé Vayssier (*Dictionnaire patois-fr. du département de l'Aveyron;* Rodez, 1879, librairie veuve Carrère) accentue *nibol, pibol* et *trémol.*

Digitized by Google

B. — Doublets par concurrence de contraction et de non-contraction, sans différence d'accentuation

Type latin	*Types romans*	*Filiations*
ACINUS.....	aine[1]....	*ácinus (= akinus), acnus, aine.*
	ase[1].....	*ácinus, ácen, ásen, ase.*
COQUERE.....	coire[2]....	*cóquere, cócere (= cókere) cocre / cósere) cosre } coire.*
	cóser[3]. .	*cóquere, cócere, cósere, cóser.*
CLAUDERE.....	claure....	*cláudere, claudre, claure.*
	cláuser...	*cláudere, cláuder, cláuser.*
CREDERE.....	creire....	*crédere, credre, creire.*
	créser....	*crédere, créder, créser.*
FODERE.....	foire[2]....	*fódere, fodre, foire.*
	fóser[3]....	*fódere, fóder, fóser.*
PLACERE.....	plaire.. .	*plácere(= plákere) placre / plasere) plasre } plaire.*
	pláser....	*plácere, plásere, pláser.*
POTERE.....	poire[2]...	*pótere, potre, poire.*
	póder[3]...	*pótere, póter, póder.*
RADERE.....	raire.....	*rádere, radre, raire.*
	ráser.....	*rádere, ráder, ráser.*
RIDERE.....	reire.....	*ridere, ridre, reire.*
	riser.....	*ridere, rider, riser.*
VIDERE	veire .. .	*videre, vidre, veire.*
	véser.....	*videre, véder, véser.*

Le tableau ci-dessus prête à de nombreuses observations; je vais indiquer celles qui me paraissent les principales.

Notons d'abord que l'original latin des verbes provençaux dont nous venons de donner la filiation est souvent un barbarisme : barbarisme par fausse accentuation, simplement, comme dans *ridĕre, vidĕre,* originaux incontestables de *reire* et *riser,* de *veire* et *véser,* pour *ridēre, vidēre,* ou barbarisme tout à la fois par vice de formation et vice d'accentuation; exemple : *potĕre,* origine nécessaire de *poire* et *póder,* pour *potēre,* variante analogique de *posse.*

[1] *Aine* et *ase* se disent en Rouergue pour le muron d'une espèce de ronce à fruit acide.

[2] L'*o* de *coire* et *foire* est ouvert; celui de *poire* est fermé.

[3] L'*o* de *cóser,* cuire, est ouvert, tandis qu'*o* est fermé dans *cóser,* coudre ; il est également ouvert dans *fóser;* il est fermé dans *póder.*

Digitized by Google

Le *dimorphisme* des transformations romanes des mots latins donnés dans les deux précédents tableaux confirme un grand fait linguistique que j'ai déjà signalé dans une autre de mes Notes ; c'est que de tout temps deux langues ont coexisté en superposition dans ce pays, comme dans beaucoup d'autres sans doute, celle des hautes classes et celle des basses classes de la société ; c'est que, dans l'espèce, le vocabulaire de nos patois provençaux actuels tire son fond de deux langues provençales anciennes ainsi superposées, celle des nobles et bourgeois, et celle des manants (et plus particulièrement de cette dernière), et enfin que ces deux couches sociales de la vieille langue d'oc correspondaient à deux couches sociales analogues du latin gallo-romain dont elle est issue. Quand les linguistes parlent de transformations *régulières* et de transformations *irrégulières* de mots passés du latin dans un idiome roman, ils expriment le plus souvent un fait inexact. Dans le plus grand nombre des cas, la transformation dite irrégulière est une transformation parfaitement régulière d'un mot latin irrégulier, barbare. Ce latin irrégulier, barbare, c'était celui de la plèbe et des esclaves, il y a tout lieu de le croire ; de même qu'il y a toute raison d'admettre que le latin pur et classique, attesté par les doublets romans dits réguliers concomitants, était celui des familles sénatoriales et curiales, celui de la classe riche et instruite chez les Gallo-Romains.

Voici d'abord en présence et en concurrence deux variantes des mêmes mots qui se distinguent en ce que l'une a conservé la vraie tonalité latine, tandis que l'autre l'a perdue ; exemples : *fárga* et *fabréga, femna* et *feména,* etc. Il est naturel de penser que ceux qui savaient respecter la prosodie latine étaient ceux qui avaient étudié le latin, et devaient, vu leur rang social, être jaloux de le parler correctement ; tandis que, par une raison inverse, on doit supposer que ceux qui négligeaient la *quantité* dans la pratique étaient ceux que l'humilité de leur condition avait exclus des études classiques.

Mais quelle raison avons-nous d'affirmer que la séparation de nos doublets provençaux remontait jusqu'à l'époque gallo-romaine ? Nous avons les preuves incontestables du fait dans l'analyse raisonnée de ces mêmes doublets que j'ai donnés dans les deux tableaux ci-dessus. En effet, il saute aux yeux

Digitized by Google

que les formes anomales *fabréga* et *feména* ne peuvent procéder des formes contractées *farga* et *femna,* et que ces dernières ne sauraient provenir non plus des premières. Les unes et les autres se rattachent donc immédiatement à leurs souches latines communes *fabrica* et *fœmina,* et il faut dès lors admettre que celles-ci étaient prononcées classiquement *fabrĭca* et *fœmĭna* par les Gallo-Romains lettrés, tandis que leurs compatriotes des classes ignorantes leur donnaient cette accentuation vicieuse : *fabrīca, fœmīna.*

Les mots du deuxième tableau ne sont pas moins instructifs et moins concluants. Comme ceux du premier, ils témoignent de ce fait intéressant que notre idiome actuel a emprunté ses éléments à deux latins distincts, mais contemporains et superposés, en usage chez nos ancêtres durant la domination romaine ; que dans l'un, sans doute celui des *gens comme il faut,* on se piquait d'observer les règles de la prosodie classique, ou du moins de mettre un grand soin à se montrer capable d'articuler les proparoxytons, et même cela avec une préoccupation excessive, portant à en voir jusque dans de simples paroxytons [1]; que, dans l'autre, le patois de l'époque probablement, ces règles, quand il s'agissait des proparoxytons, rencontraient dans l'appareil vocal quelque insurmontable obstacle que, ne pouvant le surmonter, on tournait, et cela de deux manières différentes. Les exemples du tableau *A* nous offrent l'un de ces procédés; il consiste, nous l'avons vu, à déplacer l'accent des mots proparoxytons, à le reporter de l'antépénultième syllabe sur l'avant-dernière. L'autre expédient, dit *contraction,* s'observe dans les premiers termes des couples de doublets que nous présentons dans le tableau *B;* c'est la suppression même ou l'*écrasement* d'une syllabe, la syllabe moyenne entre l'antépénultième tonique et la dernière.

Le mécanisme de la contraction n'est pas toujours aisé à

[1] Quelle est l'origine des nombreux infinitifs gallo-romains à fausse accentuation, en *ĕre* pour *ēre,* qui se révèlent dans des infinitifs français ou provençaux correspondants ? Rien de plus que le zèle des Gallo-Romains des hautes classes à prouver qu'ils n'étaient point, comme leur menu peuple, impuissants à prononcer les proparoxytons latins.

Digitized by Google

découvrir ; mais cette recherche peut amener à des résultats intéressants.

Aine, de *acĭnus,* suppose nécessairement une première modification de cet original latin, par voie de contraction, en *ac-nus.* Mais, dans cette forme de transition, la lettre *c,* placée devant *e* et *i,* a-t-elle conservé sa valeur primitive de gutturale, ou a-t-elle déjà subi la grande crise qui, à une époque mal déterminée, en altéra si profondément le son dans tout le monde latin, la convertissant, dans les Gaules, en une sifflante égale à *ss,* en une chuintante en Italie, etc.? En termes plus concis, la transformation contracte *ac-nus* se fit-elle sur un *acinus* = *akinus,* ou bien sur un *acinus* = *assinus?*

Il se trouve malheureusement que les gutturales et les sifflantes ont la même réaction avec *n*: les unes et les autres peuvent passer à l'état d'*i* par leur conflit avec cette nasale. Ainsi : lat. *Carolus Magnus* fait prov. *Carles Maine,* et lat. b. *masnaticum,* pour *mansionaticum,* donne pr. *mainatge.* La question reste ainsi douteuse; cependant l'analyse morphogénique de quelques autres doublets contractés du même tableau répand sur elle quelques lueurs, mais sans en dissiper toutes les obscurités.

Coire, cuire, vient de *coquĕre,* pour *coquēre,* par une contraction de cet infinitif latin. Cette forme contracte, intermédiaire entre le verbe latin et le verbe provençal, quelle est-elle au juste? Le primitif *coquĕre* a préludé à cette contraction en passant d'abord à l'état de *cócere,* lequel était égal à *cókere;* mais, avant de se contracter, ce *cocere* était-il déjà devenu égal à *cossere,* de même que *Cicero* n'était plus égal à *Kikero,* mais à *Sissero,* ou bien était-il encore égal à *cókere?*

Cette dernière supposition semble tout d'abord devoir être écartée, par la raison que la syncope du premier *e* de *coquere,* en amenant le contact des consonnes *c* (= *k*) et *r,* eût fait de *coquĕre, cokre,* lequel eût donné en provençal *cogre* et non *coire,* ainsi que *sequĕre* (pour *sequi*) lui a donné *segre* par *sekre,* et que *macrum,* maigre, lui a donné *magre,* etc. Et cependant à cette conclusion il y a une objection sérieuse : c'est que l'élément latin *cr* ou *gr* ne passe pas toujours tel quel dans le roman, et que parfois la gutturale s'y résout en *i,* comme par

Digitized by Google

exemple dans le prov. *neire,* noir; *nieira,* puce, et le fr. *noir,* du lat. *nigrum.*

L'autre supposition est sans doute moins contestable, car il n'est pas douteux que l'*s* tend à fléchir en *i* devant les liquides. Nous avons donné des exemples de ce fait dans la Note ou j'ai traité du mot *cailar.* Toutefois il me paraît résulter de certaines considérations, que je me réserve de présenter plus tard, que le *c* = *ss* à l'état naissant (comme on dirait en chimie) avait bien cessé de sonner comme K, mais n'avait pas encore acquis toute la valeur d'une sifflante. Ce son transitoire, aujourd'hui perdu, rendrait mieux compte peut-être que le *ss* lui-même du passage du *c* à l'*i* dans *aine, coire, plaire,* etc.[1].

Quant à la substitution de l'*i* au *t* ou au *d* dans les formes contractes des autres infinitifs du tableau *B,* et de leurs semblables, elle suit la règle bien connue de la réaction de l'*r* provençale sur la dentale antécédente. Exemples: *paire* (*patrem*), *fraire* (*fratrem*), *loira* (*lutra*).

Je terminerai par quelques remarques qui ont plus directement trait au sujet de cette Note.

Quelle est l'accentuation des infinitifs en *er* (de forme non contracte) de notre tableau *B,* et de leurs similaires? — Je ne répondrai que pour le rouergat et pour celui que je puis observer actuellement comme langue vivante. Je dirai donc que toutes ces terminaisons *er* sont atones, *en tant du moins que le mot est pris dans l'acception d'un infinitif.* S'il est employé substantivement, cette finale devient tonique. Ainsi, *pláser,* de même que *plaire,* est pour le français *plaire;* et *plasér* rend *plaïsir. Véser,* c'est voir, infinitif, et nous disons *belvesér*

[1] Dans le latin passant au roman, provençal ou français, le *s* de l'élément *sce..* ou *sci..* éprouve du *c* une réaction autre que du *c* guttural de *sca.., sco.., scu..,* et aussi, qui plus est, d'un autre *s.* Ainsi *cognoscere, fascis, miscere, *nascere (nasci), pascere, piscis,* nous donnent en rouergat *conoisser, fais, meisser* (servir à boire), *naisser, paisser, peis,* où l'*s* du latin s'est invariablement changée en *i,* alors qu'elle s'est conservée intacte dans *conoscut, mescut, pesca,* etc., et enfin dans *massa, pas, passar, passio;* et, ce qui est plus frappant encore, dans *esser* être, du lat. *massa, passum, passionem,* et *essere* (en si étroite analogie avec les infinitifs en *scere l*), où deux *s* sont en contact: *sce.. sci..* n'étaient donc égaux ni à *ske.. ski..* ni à *sse.. ssi..??*

Digitized by Google

littéralement *beau voir,* pour belvedère. On peut induire que les désinences infinitives *er* sont primitivement atones de cette observation que l'*o* de *cóser,* cuire, est ouvert, car l'*o* ouvert est *toujours* tonique, tandis que l'*o* fermé peut être indifféremment tonique ou ne pas l'être.

Encore: *Per póder, cal vóler ;* et: *Autra causa es lo volér, autra causa es lo podér.*

Je me souviens, un peu vaguement toutefois, d'avoir rencontré la constatation des mêmes faits dans une de nos vieilles grammaires provençales.

L'*r* des infinitifs en *er* est muette; elle se fait entendre dans les mêmes infinitifs pris substantivement, sans doute à cause de la situation différente de l'accent tonique.

Les infinitifs rouergats descendus d'infinitifs latins en *ĕre* sans altération de l'accentuation, ont cela de remarquable qu'ils ont conservé entière la désinence latine. Ainsi, au lieu de dire, suivant la grammaire de la langue littéraire, *aver,* avoir ; *saber,* savoir, nous disons : *abere, sabere.* Ce dernier mot possède un doublet tiré d'une forme latine *sapĕre :* c'est *saure,* pour *sapre*[1], régulièrement formé par la vocalisation d'une labiale. Cependant *devér,* de *debēre,* a subi l'élision, et il est accentué sur la dernière syllabe, dans l'une et l'autre de ses deux acceptions d'infinitif et de substantif. Mais il a comme variante une forme contracte très-régulièrement issue d'un infinitif latin à accentuation barbare, *debĕre;* c'est le mot *deure,* l'analogue de *saure,* savoir, de *sapĕre.* Cette forme n'est jamais employée substantivement.

Une dernière observation. Le dualisme de formation de la langue d'oc, signalé déjà dans une de mes précédentes Notes, et démontré avec des développements nouveaux dans celle-ci, nous montre généralement certains rapprochements remarquables, à savoir, que l'une des deux formes de cette dimorphie rappelle plus que l'autre la correction latine et est en même temps celle que le langage littéraire a choisie ; tandis que la seconde trahit une latinité plus ou moins barbare, est souvent étrangère au provençal classique, et en même temps constitue un des traits communs de nos patois méridionaux

[1] On dit aussi, et le plus souvent, *saupre.*

Digitized by Google

modernes qui les sépare de ce que les troubadours appelaient *la fina parladura,* le beau langage. Et n'oublions pas d'ajouter que, dans nos patois eux-mêmes, si la forme noble par aventure entre en partage avec sa variante vulgaire, c'est pour le seul usage des plus huppés de la population patoisante et pour les distinguer des purs manants.

J.-P. DURAND (de Gros).

(*A suivre.*)

POÉSIES DE DOM GUÉRIN, DE NANT

Dialogue de l'abbé de Nant

(*Suite et fin*)

L'OMBRE

Va dire à mon ajant le dessein qui m'enmaine.
De Noces [1] e[s]t trop bon pour me laisser en peine.

ANTOINE

Non l'avés pas trouvat ? Vous seguiguet aprés.
Ieu crese, per ma fé, que partiguet exprés
Per vous pourta d'argen, car aquel fil [2] de puto
Sans douté aura sauput aisy vostre disputo.

POÉSIES DE DOM GUÉRIN, DE NANT

Dialogue de l'abbé de Nant

(*Suite et fin*)

L'OMBRE

Va dire à mon agent le sujet qui m'amène. — Denopses est trop bon pour me laisser dans l'embarras.

ANTOINE

Vous ne l'avez pas rencontré? Il vous suivit peu après.— Je crois, par ma foi, qu'il partit exprès — pour vous porter de l'argent, car ce fils de put... — sans doute aura connu d'ici votre dispute.— Dites-

[1] Ailleurs, on lit Denope, Denopre, Dénophore.— [2] Ms. *per aquel fil.*

Digitized by Google

Digas-me la vertat, se non li avés eschrich,
Car d'abort lou pauré hommé ou s'es tengut per dich.
Per lay estre pu leu, aura pres la dressiere ;
Saique n'a pas seguit ni camy ni carrieire :
Yeu souy be au mens segur qu'on a pas marchat drech,
Piey que vous non l'avés trouvat en cap d'endrech [1].

L'OMBRE

Antoine, va t'an voir s'il aura pris la bourse.

ANTOINE

Vous lai serés puleu, anas-y d'une course.
Yeu ay un aguassis que me gaste lou pé.

L'OMBRE

Tu n'en sentiras rien, quand tu l'auras coupé.

moi la vérité si vous ne lui avez pas écrit, — car d'abord le pauvre homme se l'est tenu pour dit. — Pour y être plus tôt rendu, il aura pris en droite ligne. — Peut-être n'a-t-il suivi ni chemin, ni rue. — Je suis bien certain au moins qu'il n'a pas marché droit [devant lui], — puisque vous ne l'avez trouvé en aucun endroit.

L'OMBRE

Antoine, va-t'en voir s'il aura pris la bourse.

ANTOINE

Vous y serez plus tôt ; allez-y d'une course. — J'ai, moi, un cor qui m'endommage le pied.

L'OMBRE

Tu n'en sentiras rien, quand tu l'auras coupé.

[1] L'édition de Toulouse (Antoine Navarre) et celle de Millau (Carrère jeune, 1847) portent immédiatement après :

L'OMBRE

Comment, que me dis-tu, mon serviteur Denopse
A donc suivi mes pas?

ANTOINE

El a seguit la croce.
Aquel paure chrestia n'es partit que sourtio,
Desempey pau de temps, d'uno grand' malautio.

Digitized by Google

ANTOINE

Outre lou mal d'el pé, ieu ay la courte alene ;
Vous ou farés milhou, prenés aquelle peine.

L'OMBRE

Tu ne feras qu'aler jusques au bort de l'eau.

ANTOINE

Non faray, per ma fé ; Caron me farié pau,
Se vous me resoulias faire may qu'ieu non dize [1].
Que diable vous servis, Moussur, on n'ay pas leze :
Yeu souy assegurat qu'a prés d'argen oval.

L'OMBRE

Et de qui le seis-tu ?

ANTOINE

De son amic Guival.
Amay sabé d'aquel que tenié la candelle,

ANTOINE

Outre le mal au pied, j'ai courte haleine. —Vous le ferez mieux que moi ; prenez-en le soin.

L'OMBRE

Tu ne feras qu'aller jusques au bord de l'eau.

ANTOINE

Je ne le ferai point, par ma foi ; Caron me ferait peur,— si vous me décidiez à faire plus que je ne dis.—Que diable vous sert-il, Monsieur [d'insister], je n'ai pas le temps.—Je suis sûr qu'il a emporté de l'argent là-bas.

L'OMBRE

Et de qui le sais-tu?

ANTOINE

De son ami Guibal, — et même je le sais de celui qui tenait la

[1] Se vous m'y resoulbéz, fariats mai que nou crèse.
Moussur anas-y-dounc, bous disi, n'ey pas lesé.

ce qui vaut mieux (édit. Toulouse, Ant. Navarre).

Digitized by Google

Que vejet [1] qu'en parten pourtabe l'escarcele;
Mais, certes, sabe pas si a d'argen per vous.

L'OMBRE

Ha ! puisqu'il en a pris, il en aura pour tous.
Il ne doit rien payer, car Caron n'a de [2] prise
Que sur les grans seigneurs ou sur les gens d'église.
Me voilà satisfait, j'ay repris tout mon cœur,
Puis que jé say là-bas ce brave serviteur [3].
Je languis de le voir, je m'en vay sauver vitte.

ANTOINE

Are, quand vous voudrés, poudés gaigna guarite.

L'OMBRE

Adieu, tien-toy gaillar, quand tu viendras chez nous,
Tu seras bien venu.

ANTOINE

Tenés lay vous jouyous,
Demouras-ley sans yeu. On ay pas gran evege

chandelle :— il vit qu'en partant, il tenait l'escarcelle.— Mais, en vérité, je ne sais pas s'il y a de l'argent pour vous.

L'OMBRE

Ah ! puisqu'il en a pris, il en aura pour tous.—Il ne doit rien payer, car Caron n'a de prise—que sur les grands seigneurs ou sur les gens d'église.— Me voilà satisfait. J'ai repris tout mon courage,—puisque je sais là-bas ce brave serviteur. — Il me tarde de le voir ; je m'en vais sauver vite.

ANTOINE

Maintenant, quand vous voudrez, vous pouvez gagner [votre] guérite.

L'OMBRE

Adieu, conserve-toi ; quand tu viendras chez nous, — tu seras le bienvenu.

ANTOINE

Tenez-vous-y en joie.— Demeurez-y sans moi. Je n'ai pas grande

[1] Ms. *que vejere.* — [2] Ms. *n'a pas prise.*
[3] Ces deux vers n'existent dans aucune édition connue.

Digitized by Google

Qu'incare aquel pendut de Caron ley me vege.
A perpaux, oublidabe un avis impourtant.

L'OMBRE

Parle donc dans deux mots, ne me retiens pas tant.
Il me tarde deja d'aler payer ce lache.
Dis-moy donc vitement ce qu'il faut que je sache.

ANTOINE

Quand vous aproucharés del sejour infernal,
Aguachas que Servele on [1] vous fague pas mal.
Acquo's un gros chinas estoquat à la porte
Exprès per empocha que persone n'en sorte,
Et que vous vay jeta de gourgados de fioc,
Quand vous aprouchorés per intra dins lou lioc [2].

L'OMBRE

Quel ordre tiendray-jé pour en avoir l'antrée ?

envie — qu'encore ce pendard de Caron ne m'y voie. — A propos, j'oubliais un avis essentiel.

L'OMBRE

Parle donc en deux mots, ne me retiens pas si longtemps. — Il me tarde déjà d'aller payer ce lâche. — Dis-moi donc vite ce qu'il faut que je sache.

ANTOINE

Quand vous approcherez de l'infernal séjour, — avisez que Cerbère ne vous fasse de mal. — C'est un gros (méchant) chien attaché à la porte, — expressément pour que personne ne sorte, — et qui vous va jeter des gorgées de feu, — quand vous approcherez pour entrer dans ce lieu-là.

L'OMBRE

Quel ordre dois-je tenir pour en avoir l'entrée ?

[1] Ms. *non*. — [2] Ces derniers vers manquent dans les éditions antérieures.

Digitized by Google

ANTOINE

Cal averty Pluton comme faguet Ennée :
Aquel loy donne l'ordre et es lou gouverneur.

L'OMBRE

Il faut donc sans manquer que je lui rende honneur.

ANTOINE

Se voulias l'obligea de vous fa bonne mine,
Anas veire d'abort la reine Proserpine ;
Anas piey visita, dins leur opartemen,
Mégere amay sa scœur, fosés-leur complimen.
Quand aurés fach la cour à toute aquelle rasse,
Pluton vous anara mena dins vostre place.
Vous veirés lous quartiés de toutes lous prelats
Comme sont, cardinals, avesques et obats.
Jomay non ses estat dins une talle fieire:
Vous veirés Sisiphus que fa roula sa peire,
Trouvorés Exion que fa roula son tour ;
Vous veirés Prometux obesquat d'un beautour[1],

ANTOINE

Il faut prévenir Pluton, comme le fit Énée.— C'est lui qui y donne les ordres ; et qui est le gouverneur.

L'OMBRE

Il faut donc que sans manquer je lui rende honneur.

ANTOINE

Si vous voulez l'obliger à vous faire bon visage, — allez voir d'abord la reine Proserpine ; — puis, allez visiter, dans leur appartement, — Mégère et sa sœur ; faites-leur vos compliments. — Quand vous aurez fait la cour à toute cette famille,— Pluton vous ira mener à votre place. — Vous verrez là les quartiers de tous les prélats, — tels que cardinaux, évêques et abbés. — Jamais vous ne vous êtes trouvé dans une telle fête (littéralement : *foire*). — Vous verrez Sisyphe qui fait rouler sa pierre ;— vous trouverez Ixion qui fait tourner son tour ; — vous verrez Prométhée déchiré par le bec d'un vautour ;

[1] Faudrait-il lire : *qu'es becat d'un bautour* ? Les éditions de Toulouse, Millau, Avignon (Offray, sans date), portent : *Promethée bequétat*.

Digitized by Google

Vous [y] veirés Tontale estiquit comme un sieure
Qu'a d'aigue jusque al col, sans ne poudé res [vieure].
Vous veirés Démostene, Ovido [et Cice]ron,
Alexandre lou Gran, Cézar, amay Sipion;
Vous trouvorés aqui toute la Médecine,
Hippocrate, Galien et lou mentur de Pline ;
Aqui veirés Vertole en son livre de leis,
De princés et de duchs, d'empereurs et de reis,
Enfy vous y veirés de bostars de compicés
Et de menestoirals, toutes on leur houstis[s]és[1].
Se vous voulias jougua per possa vostre temps,
Ou fuma de tabac, trouvarés vostres gens ;
Non y languirés pas en tan belle compagne,
Percé qu'aquo lay es un païs de Coucagne[2].

L'OMBRE

Bien que dans ce peïs on ait tout ce qu'il faut,
Je voy que tout le monde apréhande le saut.
Me dis-moy, s'il te plaist, puisque le temps nous dure,
Les honneurs qu'on me fit dedans ma sepulture:
Sans doute tu y fus, tu as[s]istas à tout.

— vous y verrez Tantale desséché comme un liége, — qui a de l'eau jusqu'au cou sans pouvoir en boire une goutte. —Vous verrez Démosthène, Ovide et Cicéron,—Alexandre le Grand, César et, de plus, Scipion. — Vous trouverez là toute la médecine:— Hippocrate, Galien et Pline le menteur.— Là, vous verrez Barthole avec son livre de lois, — des princes et des ducs, des empereurs et des rois. — Enfin, vous y verrez des bâtards de compagnons — et des ménétriers, tous avec leurs instruments. — Si vous voulez jouer, pour passer le temps,— ou fumer du tabac, vous trouverez vos gens.—Vous ne languirez pas en si belle compagnie, — parce que c'est là un pays de Cocagne.

L'OMBRE

Bien que dans ce pays on ait tout ce qu'il faut, — je vois [néanmoins] que tout le monde appréhende le saut.— Mais, dis-moi, s'il te plaît, puisque nous avons encore le temps, — quels honneurs on me fit en ma sépulture. — Sans doute tu y étais, tu assistas à tout.

[1] Compice (*coumpindre,* espagnol), compagnon. Ce vers et les trois qui précèdent existent seulement dans notre manuscrit.

[2] Un exemplaire, en dialecte des bords du Rhône, porte le commentaire suivant:

Digitized by Google

ANTOINE

Yeu vous ou vau compta des pes jusques al bout:
Quand vous fouguerrés mort, digus non jettet larme ;
On y avié que ieu que fouguese en [a]larme[1].

L'OMBRE

Quoy ! l'on ne pleura point !

ANTOINE

Ploura ! n'erou be lions.
Ha ! que se vous sobias, abiau be d'autres sions[2] !
D'abort qu'ajéres fach la derniere badado,
Ne portigueroun doux per garda la nisado ;
L'autre foguet sola justomen vostre corps,
De la même fais[s]ou que ne salou lous porcs,
Piey lou foguet plegua dedins de simple tello.

ANTOINE

Je vais vous tout raconter d'un bout à l'autre (littéralement : des pieds jusqu'au bout (à la tête)). — Quand vous fûtes mort, personne ne versa de larmes ; — il n'y avait que moi d'attristé.

L'OMBRE

Quoi ! on ne pleura point !

ANTOINE

Pleurer ! ils en étaient bien éloignés ! — Ah ! si vous saviez, ils avaient bien d'autres soucis ! — Dès que vous eûtes rendu le dernier soupir (littéralement : bâillement), — il s'en détacha deux pour veiller à la garde du nid ; — l'autre fit saler justement votre corps — de la même façon qu'on sale les porcs ; — puis il le fit envelopper dans une simple toile.

Mangearés eitamben touto sorto d'amels,
De perdrix, de becasso, amay force estournels,
De grassets, de quieou-blancs, de merles, d'alouettos,
De creou, de tarnagas, de quinsoun, de rousétos,
De tourdrés, de pluviès, de lèbres, de fezans.
Per cinq soou la douzeno avez leis ourtoulans ;
Et piei, Moussu l'abbé, que voulès d'avantage,
L'on a per dex deniés la lieuro de froumagé.

(Edit. d'Avignon (Offray, 1814); d'Alais, (J. Martin, 1876.))

[1] et [2] Voir ces notes à la page suivante.

Digitized by Google

L'OMBRE

L'aube qu'on [3] mit dessus étoit-elle fort belle ?

ANTOINE

Non y metterou rés, jomay, sans raillarié,
Non ay vist ny veiray talle coquinarié.

L'OMBRE

L'on ne m'abilla pas comme un ecclesiastique ?

ANTOINE

Non foguerou pas may qu'aurien à un laïque.

L'OMBRE

Et comment osâton- passer par Montpellier ?

L'OMBRE

L'aube que l'on mit dessus était-elle fort belle ?

ANTOINE

On ne mit rien. Jamais, je le dis sérieusement, — je n'ai vu ni ne verrai semblable coquinerie.

L'OMBRE

L'on ne m'habilla pas comme un ecclésiastique ?

ANTOINE

On ne fit pas plus qu'on n'aurait fait à un laïque.

L'OMBRE

Et comment osât-on passer par Montpellier ?

[4] L'édition d'Alais porte :

« Noun i' avié que yeou soul que fouguesse en allarme. »

Une édition récente (Avignon, 1862) porte :

..... Avien d'autres affayre :
Fagueron cas de vous come d'un amoulayre;
Leis aviey jamai vist tant gay et tant counten ;
Attendien lou moumen d'empougna voste argen.
D'abord qu'ajères fach la dernieiro badado,
N'en partigueroun doux.....

[3] Ms. *qu on me mit.*

Digitized by Google

ANTOINE

Non y serquerou pas tant de ceremoniés;
S'en chautabon tant pauc comme d'une serieire.

L'OMBRE

Quels prestres me portoient?

ANTOINE

Doux mullets de litieire.
Non enpronterou pas, per fa vostres hounoux,
Ny mourgné, ny abat, ny capelan, ny croux.
Ainsy calguet sourty d'aquelle belle sorte.
Saique may de vingt cops avant qu'estré à la porte,
Ausigueron de gens que cridabon tout haut:
« Aqui van enterra lou corps d'un hugounaut. »

L'OMBRE

Et, quand je fus à Nant, comment fit le Chapitre?

ANTOINE

Vous vouliau entèra, Moussur, enbé la mitre,

ANTOINE

On n'y chercha pas tant de cérémonies; — ils s'en souciaient aussi peu que d'une cerise.

L'OMBRE

Quels prêtres me portaient?

ANTOINE

Deux mulets de litière.—On n'emprunta pour faire vos honneurs— ni moine, ni abbé, ni chapelain, ni croix; — ainsi fallut-il sortir de cette belle façon.— Peut-être plus de vingt fois avant d'être à la porte [de la ville?], — on entendit des gens qui criaient à haute voix: — « Voilà qu'on va enterrer le corps d'un huguenot! »

L'OMBRE

Et, quand je fus à Nant, comment fit le Chapitre?

ANTOINE

On voulait vous enterrer, Monsieur, avec la mitre,— la crosse dans

Digitized by Google

La crosse dins la man, habillat en prelat,
Mais vostres héritiers refuserou tout plat [1].

L'OMBRE

A-ton jamais plus vu semblable ingratitude ?
Je ne soy qu'apeller un procedé si rude.
Je te puis assurer que ces vilaines gens
Ont eu de mon dequoy plus de cent mille francs,
Et principalement quatre belles chapelles [2] :
Je croy qu'en ce peïs on [n']en voit pas de telles,
Et après tout cela m'enterrer en coquin !

ANTOINE

Se vous oguesses vist, semblabes un foquin.
Vous ovien moilloutat comme un pichot mainatge,
Sans vous laissa dubert soulomen lou visatge.
Enfi vous au traitat comme un gay artisan,
Comme un simple pillard, comme un vrai païsan.

la main, costumé en prélat; — mais vos héritiers refusèrent tout net [de le faire].

L'OMBRE

A-t-on jamais vu ingratitude pareille ? — Je ne sais comment qualifier un procédé si rude. — Je te puis assurer que ces vilaines gens — ont eu de mes biens plus de cent mille francs, — et surtout quatre belles chapelles. — Je crois bien qu'on n'en voit pas de telles en ce pays. — Et après tout cela m'enterrer comme un coquin !

ANTOINE

Si vous aviez vu cela, vous étiez semblable à un faquin. — On vous avait emmaillotté comme un petit enfant, — sans vous laisser seulement le visage à découvert. — Enfin on vous a traité comme un mince ouvrier, — comme un simple pillard (second berger d'un grand trou-

[1] Une édition toulousaine (Antoine Navarre) dit :

Habillat en prélat, la crosse dins las mas,
Mes bostres héritiers nou ba boulguerou pas.

Il existe, en outre, d'autres variantes de ce passage.

[2] On nomme chapelle l'ensemble des ornements et des vases sacrés nécessaires à un prélat pour l'exercice de son ministère.

Digitized by Google

Ma mouillé que sovès que fa toujours la bauje,
Disié que vostre corps ero une barbarauje[1] ...
Tout escas an pagat à Moussur lou vicary
Un tiers de ce que cal per vostre mortuary.

L'OMBRE

Et les prêtres voisins furent-ils bien payés ?
Les fit-on bien dîner ? Furent-ils deffraiés ?

ANTOINE

Quand ajeron cantat lou *Requiem* et lou reste,
Leur douneron cinq sols per ana faire feste.
Jeuchas s'ambé cinq sols elles et leurs goujats
Oviau gaire de bé per remply leurs fafachs !

peau), comme un véritable paysan. — Ma femme qui, vous le savez bien, fait toujours la folle, — disait que votre corps était une masquette. — A peine a-t-on payé à Monsieur le vicaire — un tiers de ce qui est dû pour les frais de votre mortuaire.

L'OMBRE

Et les prêtres du voisinage furent-ils bien payés ? — Les fit-on bien dîner ? Furent-ils défrayés [enfin] ?

ANTOINE

Lorsqu'ils eurent chanté le *Requiem* et le reste, — on leur donna cinq sous pour aller festoyer. — Jugez si avec cinq sous, eux et leurs valets — avaient de quoi emplir leur ventre (littéralement : *gésier*). —

[1] Dans le ms. original, on lit :

L'OMBRE

Et les prêtres voisins furent-ils bien payés ?
Les fit-on bien dîner ? Furent-ils défrayés ?

ANTOINE

Ma mouillé, que savez que fa toujours la bauje,
Disié que vostre corps ero une barbarauje.
Quand agueron cantat lou *Requiem* et lou reste,
Leur donneron cinq sols per ana faire feste.

Nou savons cru devoir modifier un peu, par la transcription de ces deux der-

Digitized by Google

Un calguet que bailés[1] son debit per un ferre,
Que son choval perdet en dovolan un serre,
Piey poudié, per ma fé, mettre las dents al croc,
Se quauqu'un nou l'agès couvidat dins lou lioc.
Lou mounde es estounat de veire leur richesse,
Non au pas soulomen fach dire qu'une messe.
Elles au tant mal fach, en un mout, leur debé,
Qu'on au pas méritat d'abeire vostre bé.

L'OMBRE

Si j'usse devigné, j'aurois esté plus sage,
J'aurois donné mon bien à un meilleur usage.

ANTOINE

Devias abé dounat aquellés ournoméns
A Saint-Pierrés, Saint-Jacques[2] ou à quaqués couvens ;

L'un d'eux dut laisser son écot pour payer la pose d'un fer — que son cheval avait perdu en descendant de la montagne ; — puis il aurait pu, ma foi, mettre ses dents au crochet, — si quelqu'un ne l'eût convié dans le pays. — Tout le monde est surpris de voir que, malgré leur richesse, — ils ont à peine fait dire une seule messe. — En un mot, ils ont si mal fait leur devoir — qu'ils n'ont pas mérité de posséder votre bien.

L'OMBRE

Si j'avais deviné, j'aurais été plus sage. — J'aurais fait un meilleur usage de mon bien.

ANTOINE

Vous auriez dû donner ces ornements — à Saint-Pierre, à Saint-Jacques ou à quelques couvents. — Ou vous deviez pour le moins fon-

niers vers, le texte du vieux manuscrit. Celui-ci, qui les place immédiatement après l'interrogation de l'Ombre sur les prêtres du voisinage, suppose de la part du scribe ou une distraction ou une lacune qu'il serait difficile de combler aujourd'hui. La transposition proposée, sans faire disparaître entièrement la lacune, donne à cette partie du dialogue plus de logique et de clarté.

[1] Ms. *bailesse.*

[2] Saint-Pierre, autrefois l'église de l'abbaye, est actuellement la paroisse, et Saint-Jacques, la paroisse ancienne, est devenue, depuis la Révolution, une remise ou affenage.

Digitized by Google

Ou devias, per lou mens, fonda quaque capelle,
Non pas laisa mousi l'argen dins l'escarcelle.

L'OMBRE

La Parque me surprint dans mon aveuglement,
Je n'étois pas à moy quand je fis testament.
J'aurois donné d'argent pour marier des filles,
Mais je n'eus pas le temps de régler mes cauquilles.

ANTOINE

Quand on vol fa quicon, val may puleu que tard.
Non cal pas espera l'houre de son depart.
Quand vesias que Pluton vous dounavo l'alarme,
Per qu'on sonjabés-vous al salut de vostre arme?
S'ojesses cresegut lou Mansou[1] amay yeu,
Quand vous advertissian, encaro serias vieu.
Nautrés disian ve prou: « Tout lou mondé vous cride
Qu'aquel vilen tobac vous coustora la vide. »
Yeu vous disié toujours: « Quitas-me Monpellié[2],

der quelque chapelle, — et non pas laisser moisir l'argent dans [votre] escarcelle.

L'OMBRE

La Parque me surprit dans mon aveuglement. — Quand je fis mon testament, je n'étais pas à moi. — J'aurais donné de l'argent pour marier des [jeunes] filles; — mais je n'eus pas le temps de régler mes coquilles.

ANTOINE

Lorsqu'on veut agir, mieux vaut plus tôt que plus tard; — il ne faut pas [pour cela] attendre l'heure du départ. — Quand vous avez vu que Pluton vous donnait l'alarme, — pourquoi ne pas songer au salut de votre âme? — Si vous nous aviez cru, le métayer et moi, — quand nous vous prévenions, vous seriez encore en vie. — Nous vous disions bien assez: « Tout le monde vous crie — que ce vilain tabac vous coûtera la vie. » — Je vous disais toujours: « Quittez-moi Montpellier,

[1] *Lou Mansou* (*Mansard,* dans Sauvages), nom qualifié d'un serviteur attaché à une maison de campagne (*mansio*), métayer, sorte de valet de ferme supérieur.

[2] L'abbé Dom de Febvre résidait habituellement à Montpellier, ou, du moins, dans une maison de campagne aux alentours de cette ville.

Digitized by Google

Vous pourtarés milhou dedins vostre abadié.
Vous savés qu'aquel er vous es plus favourable;
Se lay demouras may vous rendrés incurable.»
Yeu vous ou disié tout en servitour fidelle,
Mais vous erés charmat en vostre pastourelle [1].

L'OMBRE

Je t'avoue que j'ay très-mal fait mes affaires,
De n'avoir pas suivy tes avis salutaires;
Je vois bien que tu m'as averty fort souvent,
Mais j'étois fort fâché contre certains de Nant,
Que je croiés consens dedans la perfidie
Que mon neveu joua dedans mon abeïe.

ANTOINE

Quand de particuliers vous aurien be fach mal,
Non abias pas subjet d'ahi [2] lou général.
Car quand vostre nebout, ambé aquelle canaille,
Vous abien tout pillat, jusques à une maille,

— vous vous porterez mieux dans votre abbaye. — Vous savez que cet air vous est plus favorable. — Si vous restez par là-bas davantage, vous vous rendrez incurable. » — Je vous disais tout en fidèle serviteur; — mais vous étiez sous le charme de votre pastourelle.

L'OMBRE

Je t'avoue que j'ai très-mal fait mes affaires, — de ne pas avoir suivi tes bons avis. — Je vois bien que tu m'as averti fort souvent; — mais j'étais fortement fâché contre certaines [personnes] de Nant, — que je croyais de connivence dans les tours perfides — que joua mon neveu dans mon abbaye.

ANTOINE

Quand même quelques particuliers vous auraient fait du mal, — vous n'aviez pas sujet d'en vouloir à la généralité des habitants; — car lorsque votre neveu, avec cette canaille, — vous avaient tout pillé

[1] Variante dans nombre d'éditions :

En servitour fidel, you vous ou disiò tout,
Mais vous vous en risias, sans me respondre mout.

L'on évite ainsi les quatre rimes féminines qui sont une faute dans le ms, mais le trait manque. — [2] Ms. *auare*, qui ne nous semble donner aucun sens

Digitized by Google

S'on ajessés abut secours des habitants,
Vous fasien tout al cop las rendes de dex ans...
Aquelle obligatieu voulié sa recompense,
Mais vous n'avés jomay fach cap de difference [1]
D'aquelles que vous an servit ou nousegut.
Atabé, per ma fé, s' ieu agés cresegut
Que ma peine fougués estade mal pagade[2],
[Vra]is, aurié may aimat fa vale mon aïsade [3].

L'OMBRE

Quoy ! ne t'ay-je pas fait un honnête légat ?

ANTOINE

Que diablé me servis, quand ou n'au [4] pas paguat?
Aquo me rendra bé, certes, la cambe dreche.

L'OMBRE

[Ah !] quelle conscience !

jusqu'à la dernière maille, — si vous n'aviez reçu un secours des habitants, — on vous aurait volé (?) tout à la fois les rentes de dix années. — Ce service voulait bien une récompense ; — mais vous n'avez jamais fait aucune différence — entre ceux qui vous ont servi et ceux qui vous ont nui. — Aussi bien, par ma foi, si j'eusse cru — que ma peine fût aussi mal payée, — vraiment, j'aurais mieux aimé faire valoir ma bêche.

L'OMBRE

Quoi ! ne t'ai-je pas fait un legs honnête ?

ANTOINE

A quoi diable me sert-il, puisqu'on ne l'a pas payé?— Cela, certes, me rendra la jambe bien droite !

L'OMBRE

Ah ! quelle conscience !

[1] Ce passage, composé de vingt vers, manque dans tous les exemplaires que nous avons eus sous les yeux.

[2] Ms. *tant mal pagade.*

[3] Variante : Vous aurié bé quittat per fa vale l'aissado.

[4] Variante dans le ms. : *quand ou m'au res pagat.*

Digitized by Google

ANTOINE

Non l'au pas trop destreche.
Se que m'avés dounat se passerié be prou;
Non au pas atapauc pagat Cagaraulou.

L'OMBRE

Ha bien ! sois assuré que cette vilanie
Ne demeurera pas fort longtemps impunie ;
Je suis au désespoir que tu sois mécontant,
Mais je ne puis rien plus dans mon estat présent.
Adieu, mon cher, adieu, le jour s'en va paroistre.
Il se faut séparer, souviens-toy de ton maistre.

ANTOINE

Yeu vous couvidarié de fairé un bon repas,
Mais, piey que vous sés mort, saique non mangeas pas [1];
Yeu vous farié tasta de bon vi de la Prade [2],
Car al sellié n'aven une grosse boutade ;

ANTOINE

Ils ne l'ont pas trop étroite. — Ce que vous m'avez donné serait encore passable. — Ils n'ont pas non plus payé *Cagaraulou*.

L'OMBRE

Eh bien ! sois assuré que cette vilaine conduite — ne demeurera pas longtemps impunie. — Je suis au désespoir que tu sois mécontent. — Je ne puis malheureusement rien de plus dans mon état actuel. — Adieu, mon cher, adieu. Le jour va venir, — il nous faut séparer; souviens-toi de ton maître.

ANTOINE

Je vous convierais bien à faire un bon repas ; — mais, puisque vous êtes mort, sans doute vous ne mangez point. — Je vous ferais goûter du bon vin de la Prade, — car nous en avons au cellier une grosse

[1] Un exemplaire provençal (Avignon, 1862) ajoute :
Se vous avias lési, avant de voun' ana,
Fumarias uno pipo ben pleno de taba.

[2] Ténement de la Prade, en aval de Nant, au pied du roc Rantais, sur la rive droite de la Dourbie; il comprend des coteaux enso'eillés, où se voient encore d'excellentes vignes.

Digitized by Google

Aquest' an, al revès, qu'aven de vy modur[1],
Vous sés mort, pauroman ; lou diable lou malhur !

L'OMBRE

Je ne bois plus de vin.

ANTOINE

Adieussias donc, pecaire !
Recoummondas-me fort, se vous plai, à moun paire.

L'OMBRE

Je ne le connais pas. Te ressemble-t'y fort ?

ANTOINE

Me sémble tout caguat : lou trouvorès d'abort.

tonne. — Cette année, au revers des autres, nous avons du vin mûr, et vous êtes mort, hélas ! (à la lettre : pauvrement (?)) Au diable le malheur !

L'OMBRE

Je ne bois plus de vin.

ANTOINE

Adieu donc, hélas ! Recommandez-moi fort à mon père, s'il vous plaît.

L'OMBRE

Je ne le connais pas ; te ressemble-t-il fort ?

ANTOINE

Il me semble tout ch.... : vous le trouverez tout d'abord, — et l'y

[1] Variante : Lou trouborias fort bon, parce qu'es pla madur.
Une édition en dialecte toulousain (Ant. Navarre) ajoute :

Vous foriau réjoui, pusqué tout s'oy aboundo.

L'OMBRE

Les morts ne mangent pas, au moins dans l'autre monde

ANTOINE

Be cal que sieguen pla per que nou tournoun pas.

L'OMBRE

Il te faut, mon ami, les venir voir là-bas.

Digitized by Google

Lay lou counouyserés al miech d'une millasse,
Qu'es estat comme yeu une grosse bestiasse.
Demandas à Pluton lou cantou des grouliés ;
Aqui lou trouvarés qu'adove de souliés.
Diguas-ly, se vous play, qu'on esteray pas gaire,
Per lou tené joyous, de l'y monda ma maire[1].

FIN DE L'OMBRE (*sic*).

reconnaîtrez entre un gros millier ; — il a été comme moi une grosse bête. —Demandez à Pluton le coin des savetiers; — là, vous le trouverez qui raccommode des souliers. — Dites-lui, s'il vous plaît, que je ne tarderai guère — à lui mander ma mère, pour le tenir en joie.

FIN DE L'OMBRE

[1] Une édition provençale ajoute pour finir :

Yeu que souy tout soulet comme un paoure orphelin
Et que dins aquel temps d'argent non aurai gairé,
Per passa l'Acheron, coume poudray dounc faire,
Quand la mort de meis jours abourara la fin ?
Me faudra douc resta au bord d'aquello rado ?
Voou aprenne à nada et passaray per ren.
Vaqui de la façoun qu'espargnaray d'argen
Et que regalarai toutei mei camarado.. ..

Ce qui n'a aucun rapport avec le motif du Dialogue.

Digitized by Google

A PERPAU DE BOUCHERIE

La paura umanitat, couma la garrigalha,
Coungrilha mai que mai que d'arrabugassìs,
E tout aco vieu, aima ou crei d'aimà, patìs
De set, de fam, d'enveja, e l'ourguiol l'estanalha ;

Viveja una sasoun, pecaire ! pioi mouris,
Quitant en souvenença un pessuc de cendralha
Qu'un mingre ventoulet escampilha, e sa dralha
S'escrafa d'aiça-val.... Pamens an agut vist

E vesen, per bonur ! nosta maire Natura
Aubourà, 'n çai en lai, d'ataus, d'estampadura
Tala que lous abaus n'an pas ime de tout.

Soulament quand l'aubràs sus la terra s'alaira,
Desmatat per lou tron ou d'un cop de manaira,
Lous nanets espantats n'en canoun la nautou [1].

A. LANGLADE.

A PROPOS DE BOUCHERIE

La pauvre humanité, ainsi que la garrigue,— ne produit en général que des êtres rabougris,— et tout cela vit, aime ou croit aimer, souffre — de soif, de faim, d'envie, et l'orgueil le torture ;

[Tout cela] végète une saison, et puis meurt, hélas ! — laissant en souvenir une pincée de scories — que le moindre petit vent dissipe, et sa trace — s'efface d'ici-bas... Pourtant on a vu

Et nous voyons, heureusement ! notre mère Nature — élever, çà et là, des colosses, de dimension — telle que les genêts ne peuvent jamais s'en faire une idée.

Seulement, quand l'arbre est étendu sur la terre, — séparé du tronc par le tonnerre ou par un coup de hache, — les nains ébahis en mesurent la hauteur.

A. LANGLADE.

[1] Languedocien (Lansargues et ses environs). Orthographe montpelliéraine.

Digitized by Google

VARIÉTÉS

DE LA SUBSTITUTION DU *D* A L'*L*

M. l'abbé Célestin Malignon a bien voulu adresser à la Société pour l'étude des langues romanes une poésie provençale qui a été lue en séance du 4 juillet, et qui a pour titre *la Bataio de Muret*. Cette pièce contient un exemple curieux de la substitution du *d* à l'*l* étymologique initial :

Mount-fort hou vei, se percepito
Plen d'envanc. Lou crousa l'imito
E, zou, sus Aragoun que fugis esfraia.
N'aguèron qu'à lou coussaia,
Dóu camp trespassant li *demito*.
E lou Comte de Fouis e lou Comte Ramoun
Leissèron tout à l'abandoun,
S'esvalissènt davans Simoun.

M. Malignon, qui s'est déjà fait un nom dans la littérature contemporaine, est originaire de Russan (Gard), village de la partie provençale du Languedoc. Il est donc probable que *demito* [1] (limite) représente une prononciation locale, et, s'il est permis de jouer sur le mot, limitée [2]. Elle a des équivalents dans les formes, *lentilha* et *dentilha* (lentille), *beligàs* et *bedigàs* (agneau d'un an ; au figuré, bonne personne) ; *oulour* et *oudour* (odeur), *lensòu* et *densòu* (drap de lit, linceul), *lintrà* et *dintrà* (entrer), etc., qui sont assez communes en Languedoc et que je crois avoir signalées pour la première fois [3]. L'auteur de *la Bataio de Muret* aurait pu enfin écrire *deissà* aussi bien que *leissà* (laisser), car ce verbe s'accommode de l'une et de l'autre consonne. C'est l'influence du français qui tend à faire actuellement prévaloir la seconde dans le langage et la littérature écrite [4].

En citant ces divers exemples, je signalai *paraudo* pour *paraulo*,

[1] Il faudrait écrire *demita*, pour être d'accord avec la prononciation de Russan, où, comme en beaucoup d'autres variétés du provençal, on n'emploie que la finale féminine en *a*.

[2] Le dictionnaire de M. Mistral la mentionne, sans en citer d'exemple.

[3] *Revue des langues romanes*, 3e série, VI, p. 99. Je n'eus pas l'idée de signaler alors *bedigàs* = *beligàs* et *oudour* = *oulour*.

[4] Le *d* semble persister à l'exclusion de l'*l* dans le narbonnais, si j'en crois la comédie de *Narcisso* (Montpellier, Firmin et Cabirou, 1883 ; in-8°), que vient de publier M. Adam Peyrusse :

Que bouliò t'i *daissa* dos annados finidos (p. 5).
Daissen acòs joust pèds. Mando-tou proumena (p. 43).

Digitized by Google

qui se lit dans un poëme inédit sur Joseph, donné à la bibliothèque de la Société par M. Maurice Faure. Le texte de ce poëme appartient vraisemblablement à la fin du XVII^e siècle; mais un récépissé de l'an 1520, publié par M. l'abbé Albanès dans sa monographie du *Couvent royal de Saint-Maximin*, contient la forme *podiza* [1] (quittance, reçu, décharge), tandis que le *Lexique roman* de Raynouard n'avait fait connaître que la forme en *l* (polissia) [2].

Une harangue provençale sur les désordres du temps, lue en 1489 par Adam Vento, dans la maison de ville de Marseille, et reproduite par Ruffi [3], renferme la forme *expelir*, chasser, expulser, donner congé, faire partir (lat. *expellere*) (et eran expelitz et mes fora del dich conseilh, et en leur luoc fossan ellegitz altres plus propices), bien connue de l'ancienne langue, alors que, par suite d'un de ces changements où le caprice de l'oreille et la tyrannie de la mode poétique jouent leur rôle, la littérature actuelle préférerait employer *expedir*, réservé par le moyen âge au sens de expédier, faire partir, envoyer au dehors, et rattaché au latin *expedire*.

Quoi qu'il en soit, l'exemple de M. Albanès nous reporte au XVI^e siècle, au déclin de la langue médiévale, qui, elle, peut alléguer en faveur de la mutation du *d* en *l* le nom du troubadour Guillaume de Saint-Didier, appelé Guillaume de Saint-Leydier dans sa biographie :

« Guillems de San Leidier fo us rics castelas de Noaillac de l'avescat del Puoi Santa Maria... »

« Et anarai a San Leidier, a maio d'En Guillem... »

« La marqueza s'aparelhet gent e be, e mes se en la via ab sas donzelas e sos cavaliers; e venc s'en a san Leidier e i descavalquet. »

« Auzit aves d'En Guillem de San Leidier qu'amava la comtessa de Polonhac... [4] »

Même mutation dans le nom du troubadour Gausserand de Saint Leydier, qui fut, dit son biographe, « filh de la filla d'En Guillems de Saint Leidier [5]. »

La petite ville de Saint-Martin-de-Londres, dans le département de l'Hérault, atteste la même transformation. Elle doit la seconde partie

[1] *Revue des langues romanes*, 3^e série, VI, p. 99.

[2] *Podiza* a été francisé en *podixe* dans un texte publié par M. l'abbé Albanès, p. 119-121 de ses *Documents inédits* sur le couvent de Saint-Maximin (*Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan* (t. XI, supplément, p. 121).

[3] *Histoire de la ville de Marseille*, etc., 2^e édition. Marseille, Henri Martel, 1696, t. II, p. 333-340.

[4] Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*, V, 207, 208, 209.

[5] Raynouard, *Ibid.*, V, 163.

Digitized by Google

de son nom aux loutres, jadis très-fréquentes dans ses environs. Les chartes et les textes topographiques l'appellent tour à tour *Lundres, Lundras, Lundrias,* et *Dundres, Dundris, Dundrias* et *Dundras* [1].

L'alternance de l'*l* et du *d* n'existait pas seulement au moyen âge. Comme la plupart des mutations du langage actuel, on peut en retrouver des traces dans le latin de l'époque romaine : *Lacryma* (larme) avait un doublet dans la forme *dacryma,* justifiée par le grec δάκρυμα. L'*amylum* latin (grec ἄμυλον) est devenu *amydon* en français et *amidoun* en langue d'oc. La cigale, ce gracieux emblème des poëtes provençaux, — M. l'abbé Malignon est de ceux qui sont destinés à la porter un jour [2], — est nommée *cicada* par le latin classique, mais le français *cigale,* l'italien *cigala,* le castillan et le portugais *cigarra,* s'expliquent par le doublet latin *Cicala,* qui se lit dans les Ερμήνευματα καὶ Καθημερινὴ ὁμιλία, publiés en 1872 par M. Boucherie, d'après les manuscrits de Montpellier et de Paris [3].

Alph. ROQUE-FERRIER.

DE L'ORIGINE DE LA LUNE

Si l'on en croyait la tradition populaire de certaines parties du midi de la France, la lune serait un soleil éteint, un soleil, dis-je, qui, après avoir jadis illuminé toutes nos journées, n'aurait plus été bon qu'à éclairer la nuit.

M. le docteur Espagne recueillit en 1873, à Aspiran (Hérault), un

[1] Cette constatation a été faite par M. l'abbé Léon Vinas, p. 100 de sa *Visite rétrospective à Saint-Guilhem-du-Désert* (Montpellier, Seguin, 1875, in-12), en dehors de toute tendance philologique.

Moins bien informé que lui, M. Eugène Thomas n'admet dans son *Dictionnaire topographique de l'Hérault* que l'exemple *Eccl. S. Mart. de Drundras,* tiré d'une bulle du Pape Calixte II.

Malgré l'existence des formes bas-latines *faida* (tort, injustice) et *faiditus* (exilé, proscrit), je serais tenté de voir dans *faidia* (tort, injustice), *faidiment* (révolté), et *faidir* (proscrire, bannir), des formes parallèles à *falha, falhiment* et *falhir.* Les significations des deux séries sont, d'ailleurs, assez étroitement apparentées.

[2] Les majoraux du *Félibrige* ont le droit de porter une cigale d'or, et les mainteneurs une pervenche d'argent.

[3] Paris, Imprimerie nationale, 1872, in-4°, p 147 et 295.

Digitized by Google

dicton rimé où cette croyance apparaît d'une manière très-explicite[1]. J'ai signalé plus tard, dans la *Revue des langues romanes,* un petit travail provençal de M. Jean Brunet[2] et un vers rouergat de M. Louis Alvergne[3] qui attestent, à leur tour, l'existence de traditions similaires dans le Comtat Venaissin et le bas Rouergue.

Une étude *sur la Langue provençale à l'occasion des œuvres de Bellot,* placée, en 1831, par Louis Méry[4], en tête de l'édition des vers du poëte marseillais, contient une quatrième affirmation de cette singulière croyance:

« Écoutez sur les places de nos villages, où s'élève l'ormeau de Sully, les conversations de nos paysans, réunis, le dimanche, devant l'église jusqu'au coup de cloche du *rabayé.* Sancho Pança inventa-t-il des proverbes où la sagesse des nations se soit mieux condensée ? Quelle différence entre nos agriculteurs, à l'esprit si délié, à l'intelligence si observatrice, et ces paysans du nord de la France, qui, par leur stupide attitude et la parcimonie de leurs idées, fournissent des arguments à peu près péremptoires aux malheureux partisans du matérialisme! Chez nos agriculteurs vous trouverez absence de gaucherie, rapidité d'observation, vivacité de répartie, un langage pittoresque, poétique, souvent aiguisé en pointes, réjouissant d'ironies et saupoudré de dictons populaires et de proverbes. L'accent, l'intonation y luttent de finesse avec la pensée; c'est l'un d'eux qui disait à son fils: *Lou bouen Diou avie dous souleous; n'en tenie un marri dins un cantoun: un jour vouguet faire qu'auquaren d'aqueou marri souleou, n'en faguet la luno*[5].

» Mais il ne faut pas que les étrangers s'imaginent que les Provençaux passent leur temps à se dire des injures relevées par un esprit éminemment satirique ou à faire un échange de proverbes: il y a place pour de bien plus douces occupations, parmi ces peuples im-

[1] *Proverbes et Dictons populaires,* dans la *Revue des langues romanes,* 1re série, IV, 620.

[2] *Bachiquello e Prouvèrbi sus la luno.* Avignon, Aubanel, 1876, in-8°, p. 3.

[3] *Los Flous dé la mountagno,* poésies. Rodez, de Broca, 1880, in-12, p. 72.

[4] Louis Méry, frère de l'auteur de *la Guerre du Nizam,* a laissé, entre autres ouvrages, une *Histoire de Provence,* un livre sur *Salvien,* l'*Histoire des actes et délibérations de la ville de Marseille,* etc. Il est mort au mois de mars 1883.

[5] (Le bon Dieu avait deux soleils; il en tenait un dans un coin: un jour il voulut faire quelque chose de ce mauvais soleil, il en fit la lune.)

Digitized by Google

pressionnables, qu'entoure une nature admirable par ses contrastes...[1] »

Cet éloge de la vivacité méridionale, de l'esprit attentif et délié des agriculteurs de la Provence, opposés à la « stupidité d'attitude, à la parcimonie d'idées des paysans du Nord », est trop poétiquement dithyrambique, trop marseillais, en un mot, pour ne pas éveiller le sourire du lecteur. Mais le témoignage qu'il contient n'en a pas moins son prix, car il permet de constater aux environs de Marseille l'existence de la tradition qui subsiste encore à Aspiran (Hérault), dans le Comtat Venaissin et le Rouergue[2].

Alph. ROQUE-FERRIER.

[1] Louis Méry, *de la Langue provençale, à l'occasion des œuvres de Pierre Bellot,* en tête des *Obros coumpletos de Pierre Bellot, coumpousados de pouesios prouvençalos (editien poupulari)*. Marseille, Feissat et Demonchy, 1841; quatre in-12 (t. Ier, p. 16 et 17).

[2] A Nimes, me dit M. Louis Roumieux, *la luno es un soulèu qu'a perdu sa perruco,* c'est-à-dire ses rayons. Elle est, d'ailleurs, *lou soulèu di lèbre* (le soleil des lièvres) dans toute la Provence.

Les soldats disent parfois que *la lune est un soleil retraité.*

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Denkmæler der provenzalischer Literatur aud Sprache zum ersten Male herausgegeben von Hermann Suchier. Ester baud. Halle, Max Niemeyer, 1883; in-8°, xvi-648 pp.

Le recueil dont j'ai le plaisir d'annoncer ici le premier volume est appelé à rendre de grands services aux études provençales. Des textes de toute nature et de tout âge y sont rassemblés. J'ajoute que tous sont publiés avec un soin extrême et accompagnés de tous les éclaircissements et de tous les commentaires désirables, au triple point de vue de la bibliographie, de l'histoire littéraire et de la langue. L'étude des sources a été surtout l'objet de recherches approfondies, tant de la part de M. Suchier que de celle de M. Rhode, auteur d'un bon travail, qui clot le volume, sur la curieuse chronique dont un texte catalan a été publié par M. Amer, sous le titre de *Genesi de scriptura*, et un texte gascon, malheureusement incomplet, par MM. Lespy et Raymond, sous celui de *Récits d'histoire sainte*[1], chronique dont M. Suchier publie à son tour, dans ce même volume, d'après cinq mss., toute la partie qui correspond à l'*Évangile de Nicodème*.

Le ms. 1745 de notre Bibliothèque nationale a fourni une notable partie, le tiers environ, du contenu du volume de M. Suchier. Huit autres mss. de Paris ont été mis à contribution, mais dans une mesure assez restreinte. Les bibliothèques d'Angleterre et celles d'Italie ont fourni un contingent important.

Ce premier volume du recueil de M. Suchier accroît déjà considérablement notre connaissance de la littérature provençale. Tout ce qu'il renferme était, non-seulement inédit, mais encore en partie inconnu[2]. Ce dernier cas est, par exemple, celui des pièces publiées sous les nos VI, IX, X, XI, d'après un ms. de Londres, qui contient aussi une copie d'un ouvrage que l'on avait cru jusqu'à présent ne nous avoir été conservé que dans le seul ms. 1745 de la B. N., à savoir le poëme sur la Passion du Christ et sa descente aux enfers, tiré de l'évangile de Nicodème, poëme que M. Suchier a publié en tête de son recueil, et dont il a démontré que la partie correspondante

[1] Voyez. *Revue des l. r.*, *t.*XI, 206, et XII, 293.

[2] Cela n'était déjà plus absolument vrai lorsque le volume de M. Suchier a paru Tandis, en effet, qu'il s'imprimait, on publiait ou l'ou faisait connaître, par des analyses ou des extraits, en France, en Italie et en Allemagne, quelques-unes des pièces que M. Suchier avait dû se flatter de mettre au jour le premier.

Digitized by Google

de la chronique (*Genesi de scriptura*) plus haut mentionnée n'est qu'une simple mise en prose.

On ne peut s'attendre à ce que, dans un si gros volume, en des textes si nombreux et si variés, une éditeur, si habile et si soigneux qu'il soit, atteigne du premier coup, dans tous les détails, à la perfection. Il y a donc par-ci par-là des passages qui réclament, pour devenir intelligibles ou corrects, de nouveaux efforts de la critique ; d'autres qui paraissent susceptibles d'être lus ou interprétés autrement que ne l'a fait M. Suchier; des leçons enfin qu'il s'est peut-être trop hâté de modifier. Les loisirs m'ont manqué pour soumettre à un examen minutieux et approfondi la publication de M. Suchier. Je me bornerai à lui soumettre ici quelques doutes et quelques remarques, faites au cours d'une première lecture, en suivant l'ordre dans lequel les pièces se suivent dans le volume, dont j'indiquerai en même temps la composition.

I. *Évangile de Nicodème*. P. 1. V. 42 « non atrobam. » J'aurais gardé *o ; que* ne fait pas difficulté ; ce mot est ici conjonction et non pronom relatif. Rien de plus conforme à la syntaxe populaire de la langue d'oc.

70. J'aimerais mieux supprimer *que* que de corriger *letrans*. De même v. 860, *si co la letra nos* me semble préférable à la correction adoptée.

245. *que nos crezem*. Je ne crois pas que l'explication proposée en note soit la vraie. Ce membre de phrase me paraît être le complément de *causas :* les choses que nous croyons, *en lesquelles nous avons foi*.

302. Je corrigerais plutôt:

Mas sel qu'al mon a son albire
Fach e trastot poder donat
Als homes a sa (*ou* a lor) voluntat
De far lo be o far lo mal.

476. *el mon* est une correction inutile. Je rétablirai *elluoc* (= *en luoc*), locution bien connue et qui a cours encore (nulle part).

493. *del*, pour *de lo*, comme ailleurs *als* pour *a los*, etc., est peut-être une correction inutile. D'autres textes présentent ce maintien de la forme pleine en pareil cas.

775. J'aimerais mieux *aus esta*.— 831. Ici encore je ne vois pas la nécessité de la correction : *lo heretet* me paraît préférable à *l'aheretet*.

921. J'aurais supprimé *car* et conservé *perdi*. — 991. *Ses* pour *se* (*si*), devant une voyelle, est une forme qui se rencontre en d'autres textes, par exemple *Flamenca*. On pouvait donc ici la conserver.

926. Corr. *vol*, et au vers suivant *morir' ab?*

1155. *Si aysso hoc* aurait pu rester. Cf. *Revue des l. r.*, t. XXII, p. 242.

Digitized by Google

1916. Je ne crois pas que *lo* soit ici le pronom neutre sujet. J'y vois un adverbe (= *là* ou *alors*), dont il y a d'autres exemples, peut-être, dans ce texte même, aux vers 1253 et 2421.

2350. Supprimer le point : *co* du v. suivant se rapporte à *tals* du v. 2347. — 2509. Je lirais avec le ms. *gessom* (= *ges on*): Il n'y aura pas [de lieu] où il pleuve.

2642. La leçon du ms. *soplueg* est peut-être à conserver, au moins dans sa dernière partie (*lueg* = *locet?*).

2645. Corr. *De* en *E?* — 2682. *no'n*. Pourquoi pas *non* simplement ?

II. *Les Sept Joies de la Vierge,* poëme anonyme de 370 vers, publié d'après les mss. 1745 et 25415 de la B. N.

V. 73. Le sujet de *dis* est certainement *nostre senher*. Cf. *Matth*. XI, 11. — 182. Je mettrais un point-et-virgule après *portet,* le sujet de *ufri* ne pouvant être que *Maria*. — 318. L'explication proposée en note me paraît à rejeter: *de,* ici, comme au v. 320, a toute sa valeur prépositionnelle.

III. *Traité en prose sur la confessiom* (ms. 1745). Il existe de ce petit ouvrage un second texte, dont je dois la connaissance à une obligeante communication de M. Germain, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Montpellier, et que je me suis fait un devoir de signaler à M. Suchier, afin qu'il puisse l'utiliser pour les *addenda* de son second volume. Ce texte est contenu dans le ms. 11795 de la B. N. (Cartulaire de Montpellier). A en juger par le court extrait qui m'en a été communiqué, je le crois meilleur que celui du ms. 1745.

L. 32. *asaliadors*. Je soupçonne ici un dérivé de *saliva* ou une altération de *saludador*. Voy. ce mot dans les dictionnaires catalans et espagnols. Sur les pratiques des *saludadors* on peut consulter les *Mémoires de la Société littéraire et scientifique des Pyrénées-Orientales,* t. XIV, p. 117.

IV. *Calendrier* (ms. 1745) P. 107. Publication intégrale, sauf les fragments que M. Bartsch avait déjà donnés dans ses *Denkmæler*. de ce curieux document. M. Suchier s'est borné à collationner ces fragments. Le lecteur lui aurait su plus de gré de les comprendre dans son édition.

V. *Vie de saint Alexis* (ms. 1745). P. 125. — V. 31. lis. *queus*. — 107. *lo lur* semble préférable. Ou corr. *tot lur?* — 275. *iei* ne découle pas immédiatement de *i,* mais de *ii* (Cf. *Revue des l. r.*, XIII, 116). C'est la source du moderne *ie*. — 440. Corr. *pro?* — 527. *quez,* lis. *quem*. Le *z* n'est ici qu'un signe abréviatif, que M. Suchier connaît bien, et qui peut tenir lieu ou d'une *m* entière ou du dernier jambage

Digitized by Google

de cette lettre.— 966. *Sains* n'a ici qu'une syllabe, conformément à la prononciation moderne. La correction proposée est donc inutile.

992. Il semble indispensable de conserver *aquela*. On peut corriger *de meus*, ou, mieux, prononcer *praquela*, contraction dont on a des exemples plus anciens.

VI. *Traduction du poëme français des XV signes de la fin du monde* (ms. de Londres, Brit. Mus. Harl., 7403).

VII-VIII. *Deux Traductions de la légende du bois de la Croix*. Le texte latin de la légende accompagne ces deux traductions, dont la seconde est celle qui suit le *Breviari d'amor* dans les deux mss. qui l'ont conservée, et que l'on a pu dès lors, sans invraisemblance, attribuer à Matfre Ermengaud. Pendant que le recueil de M. Suchier était sous presse, ces deux traductions étaient publiées l'une et l'autre, la première à Rome, par M. Graf, dans le *Giornale di filologia romanza*; la seconde à Munich, par M. W. Meyer, dans son savant mémoire sur la légende du bois de la Croix. Mais ces éditions sont maintenant rendues inutiles par celle de M. Suchier.

P. 169, 11. Je crois qu'il faut lire *cavet*. Le mot existe encore (voy. Mistral et Azaïs), avec une signification toute spéciale (*échanvroir*); mais il a pu s'appliquer autrefois, non-seulement à cet instrument, mais encore à un outil propre à défricher. Il ne paraît pas possible, dans tous les cas, d'accepter l'explication que M. Suchier a cru pouvoir proposer de ce passage.

P. 173, 29. On a au moins un autre exemple de *razim* = rameau. C'est dans le quatorzième des sermons du XII[e] siècle que j'ai publiés ici même (XVIII, 127).

P. 183, l. 65. *E quil menara?* est une leçon bien meilleure que celle (*A! quil*) que M. Suchier a préférée. *E* traduit exactement *ergo* du latin.

IX. *Poëme sur l'hyyiène*. C'est une imitation, en vers de huit syllabes, de la lettre apocryphe d'Aristote à Alexandre sur le même sujet, dont M. S. donne en appendice le texte latin d'après neuf manuscrits. Le poëme provençal n'est pas sans mérite. M. Reinsch en avait récemment (*Archiv.*, LXVIII, 9) signalé l'existence, mais il n'en avait rapporté que deux vers.

X. *Le Repentir du pécheur*[1]. Je traduis le titre (*des Sünders Reue*) donné par M. Suchier à cette longue pièce, qui est peut-être la plus intéressante de son recueil. On la connaissait déjà par la mention

[1] Ce pécheur est un hérétique converti.

Digitized by Google

qu'en a faite et l'extrait qu'en a donné M. Paul Meyer dans l'introduction de son édition des *Novas de l'Eretge*. L'ouvrage, dans son état actuel (il y a des lacunes), comprend huit cent trente-neuf vers de douze syllabes, divisés en dix-neuf laisses monorimes, dont chacune est terminée par un petit vers (six s.) qui rime avec la laisse suivante. C'est, comme on sait, la forme dans laquelle a été composée la première partie de la *Chanson de la Croisade*.

V. 70. Corr. *de fais* (fardeau), ce qui fait disparaître l'irrégularité grammaticale signalée en note.

383. Corr. *ni a mort descausida*.

XI. *Doctrinal de Raimon de Castelnou*. Poëme en alexandrins et en laisses monorimes, comme le précédent, sauf le petit vers. C'est une espèce de compendium de la doctrine chrétienne, que M. Suchier a découvert dans un ms. de Londres, et dont M. Paul Meyer lui a signalé une seconde copie plus complète, la seule qui donne le nom de l'auteur, dans la bibliothèque de lord Ashburnham.

V. 253. Corr. *c'om tema lo senhor*.

246. *car*. Corr. *c'a*.

256. Ne pourrait-on pas lire :

Car se fas ad autrui tal re *que semblador*
Non cre que tu sofriscas, un ram d'ergueil *ti cor?*

ricor se trouve déjà en rime un vers plus haut.

301. Corr. *los marritz esguarratz*.

330. *don*, proposé en note, serait une correction inutile, *fiansa* signifiant *garant* aussi bien que *garantie*.

XII. *Serveri de Girone. Poëme sur le mérite des femmes*. M. Suchier donne ici intégralement tout ce qui a été conservé de ce curieux ouvrage, dont Heyse, et après lui Milà, n'avaient publié qu'un extrait.

114. Je lirais *par ja*. Les exemples analogues ne sont pas rares. — 398. *bo*. Lis. *do*. C'est probablement une faute d'impression.

XIII. *Les Sept Joies de la Vierge, par Gui Folqueys* (le pape Clément IV). Poëme de 340 vers, qui paraît ici en entier pour la première fois. Il existe un poëme latin, beaucoup plus court, sur le même sujet, dont l'auteur, d'après le titre, est également Clément IV. M. Suchier, qui a publié aussi cette dernière pièce, croit, contrairement à l'avis de M. Reinsch, que le texte provençal est l'original, opinion à laquelle je me range volontiers.

XIV. *Prière à la Vierge* (ms. 25415). Pièce traduite du français, comme le montre M. Suchier, qui en a habilement restitué l'original.

XV-XVIII. Quatre poésies pieuses, jusqu'ici inconnues, tirées d'un

Digitized by Google

ms. de Londres : 1. *Los .x. mandamens de la ley.* — 2. *La Oration del pater noster.* — 3. *Letania de sant Pierre de Luxenborc.* — 4. *Chanson en l'honneur de Marie.* Cette dernière pièce n'est pas sans mérite.

XIX. *Tenson entre Aycard et Girard.* — Pièce déjà, mais tout récemment, publiée par M. Hofmann, dans les *Romanische Forschungen.* Elle était jusque-là tout à fait inconnue.

V. 40. Il faut une virgule après *qil mira.*

XX. *Danse* anonyme, mais que M. Suchier attribue avec toute vraisemblance à Guiraut d'Espanha.

XXI-XLVI. Vingt-six pièces tirées du Chansonnier de Cheltenham (ancien Mac-Carthy, N. de M. Bartsch). M. Suchier en avait depuis longtemps annoncé la publication (*Rivista di fil. rom.*, II, 144). Depuis, quelques-unes (les nos 9, 10, 15) ont paru ici même, parmi les autres extraits du même ms. que nous devons à M. Constans. Tout le monde peut lire maintenant, grâce à notre collaborateur et à M. Suchier, tout ce que ce précieux ms. renferme de pièces uniques.

N° 93, v. 8. *ves* pouvait rester. C'est une forme assez commune.

N° 95, v. 3. Même observation pour *quil (= queil, que li).*

N° 341, v. 1. Corr. *teta-bon* (buveur?)? — 4. Corr. *que manja.*— 12. Peut-être, sans majuscules, *si res cap de l'estan.* Il s'agirait de poisson.

18. Peut-être vaudrait-il mieux conserver *fe* (*fecit*) et corriger *ni.*

N° 386, v. 8. Je corrigerais *Del marques d'Est moillér.* Tous les autres vers de cette pièce ont la césure masculine, et ce n'est pas évidemment sans intention. Pour le même motif, je crois qu'il convient de faire porter la correction du v. 29, non sur le verbe, mais sur le sujet (*i ven la domna*). — 30. Corr. *Castelniou ven?*

N° 461, 52. Rétablir *lo cals,* qui est sujet de *a chauzit; digaz* a ici, comme souvent ailleurs, le sens de *demander.*

N° 462, v. 45. *Qu'eu.* Je rétablirai *qu'en breumen.* L'emploi de *en* avec cet adverbe est très-fréquent.

N° 464, v. 4. Rétablir *non ensi (eusi?)* et corr. *de?* — 5. Corr. *Que trobet un chabriers?* — 8. Corr. *suffreus (= sofretz vos)?* — 10. Corr. *nos (= no vos) cove?* — 11. Corr. *far von ai.* — 44. Lis. *l'aconsec. Enavanza* est un nom d'homme.

XLVII. *Lettre du prêtre Jean à l'empereur Frédéric* (ms. B. N. 6115). Un ms. de la bibl. de l'Arsenal renferme un fragment d'une autre traduction du même ouvrage, qui a été publié par M. Paul Meyer.

P. 376, ch. 56, l. 24, et p. 383, ch. 63, l. 2. *contimvalmens.* Lis.

Digitized by Google

contunualmens, en *continiualmens?* — P. 386, chap. 67, l. 10, *si.* Rétablir *s'a* ou corr. *s'o?*

XLVIII. *Évangile de Nicodème en prose.* Voy. ci-dessus, p. 191.

P. 398 (B), l. 2. Corr. *digueram.* Cf. VI, 155, p. 161: *perderam* = nous perdîmes. Ce sont des formes déjà tout à fait modernes.

XLIX. *Prophétie de la Sibylle.* C'est la pièce déjà publiée par M. Milá (*Romania,* IX,353). M. Suchier en donne ici une édition améliorée, où il rétablit l'ordre des couplets, mal observé dans le ms., et où il en supprime deux, lesquels ne sont autre chose qu'un fragment des *XV signes,* interpolé par le copiste.

L. *Libre dels yssemples* (ms. B. N. 25415). Ce n'est qu'un fragment, dont M. Paul Meyer avait déjà publié la moitié dans le *Bulletin de la Société des anciens textes.*

L. 45. *ad una ves.* Lis. *ad un ves* (c'est-à-dire *à un verset.*) Le ms. (j'en ai une copie, comme de presque tous les autres textes provenant des bibl. de Paris que M. Suchier a compris dans ce premier volume de ses *Denkmæler*), le ms. porte *j. ves.* — 62. ms. *penetentia.* — 65. ms. *de carema e de carnal.*

Les textes finissent ici, p. 472. Le reste du volume, sauf sept pages de glossaire, est occupé par le commentaire, dont j'ai déjà signalé la haute valeur.

C. CHABANEAU.

Essai d'une ampélographie universelle, par M. le comte Joseph de Rovasenda, traduit de l'italien, annoté et augmenté, avec l'autorisation et la coopération de l'auteur, par MM. le docteur Frédéric CAZALIS et G. FOEX, avec le concours de MM. H. Bouschet de Bernard, A. Pellicot, Pulliat, Tochon, etc. — Montpellier, Camille Coulet, 1881 ; petit in-4° à 2 col., XX-244 pages.

Cervantès dit, dans son *Don Quichotte*, qu'il n'est pas de livre où l'on ne trouve à recueillir quelque chose de bon. On pourrait modifier cette assertion à l'usage des philologues, et remarquer qu'ils ont souvent à glaner dans les publications en apparence étrangères à leurs recherches habituelles.

Tel est le cas du savant travail que MM. Cazalis et Foëx ont eu la bonne pensée de traduire de l'italien et de compléter avec le concours de MM. H. Bouschet de Bernard, de Montpellier; Pellicot, de Toulon ; Pulliat, du Rhône, et Tochon, de la Savoie.

Il contient, par ordre alphabétique, un catalogue des vignes européennes et américaines, et naturellement de celles du midi de la France,

Digitized by Google

aujourd'hui si tristement éprouvées, en certains points même si complétement détruites par le phylloxera[1].

L'ouvrage de MM. de Rosavenda, F. Cazalis et Foëx, intéressera plus qu'on ne croit ceux qui s'occupent de dialectologie méridionale et de phonétique. Ses pages témoignent, en effet, de diverses mutations de consonne que l'on étudie presque toujours dans les textes littéraires, tandis que les glossaires spéciaux de l'agriculture et de certaines industries les font connaître avec moins de préoccupation étymologique et, partant, plus de sincérité.

C'est ainsi que la *Balsamina*, de la Lombardie et de l'Italie centrale, est appelée tantôt *Balsimina* et *Balsimira ;* tantôt *Berzamina, Berzemina* et même *Marzemina*[2]. Les noms de *Arbumannu* et *Albumannu*, donnés à une des meilleures variétés de l'île de Sardaigne, sont affectés de l'alternance si commune de l'*l* et de l'*r*. La prononciation de diverses parties de l'Ardèche transforme le *Cinsaut* des départements du Gard et de l'Hérault en *Tsin-tseau, Tsin-tsao* et *Chichaud*. L'*Aramon* et le *Carignan*, cépages jadis très-répandus aux environs de Montpellier, étaient et sont encore, en vertu d'une règle de la phonétique locale, dénommés *Adamoun* et *Cadignan*, et même *Alamoun* et *Calignan*[3], par un certain nombre de personnes.

Mais si, comme je l'ai dit plus haut, les glossaires spéciaux traduisent plus exactement la prononciation rustique, ils se prêtent parfois aussi à des fantaisies d'interprétation de nature à rappeler sans désavantage le nom d'*Aiga d'Isabela*, donné par les ménagères langue-

[1] La nomenclature de l'*Essai d'ampélographie* renferme aussi divers noms de vignes africaines et asiatiques.

[2] Cette remarque a été faite par M. de R. à la p. VII de sa préface.

Mutation semblable : le cépage américain *Herbemont*, introduit dans le midi de la France quelque temps après le phylloxera, est parfois dénommé *Ermemount* en languedocien.

[3] *Alamoun* n'est pas à son rang alphabétique, mais *Calignan* y figure et justifie ce que j'ai dit plus haut de la mutation réciproque de l'*l* et du *d*.

Le Dictionnaire de M. Mistral donne les formes de *agibis, agibit, agebit, jubi, agibet, angibet, gibet, augebit, aujubit, ausebi, augibert* et *alzibil*, tandis que M. de R. ne mentionne que *augibi*.

La poésie populaire montpelliéraine a utilisé l'*augibi* dans la ronde suivante, que je n'ai vu citer nulle part :

L'au que ven, se Dieus ou vòu,
Faren de passarilha,
De passarilha d'augibi,
Per maridà las filhas,
Per ma-
Per maridà las filhas

Digitized by Google

dociennes à l'eau de Javelle, qui sert à blanchir leur linge. Le professeur Nuitz, viticulteur passionné, voulut assigner une étymologie à tous les noms vulgaires de la vigne et rédigea dans ce but un catalogue où le *Pique-poul* (languedocien *Pica-poul*) avait été transformé en *Piquant Paul!*

Il faut louer les auteurs de l'*Ampélographie* de n'avoir pas négligé ce cas d'étymologie fantaisiste et d'en avoir montré la bizarre inautenthicité.

Me sera-t-il permis d'arguer du hasard de la lecture pour signaler à MM. de R., C. et F. l'article *Rasin* du *Dictionnaire provençal-français* d'Honnorat, lequel contient divers noms de cépages qui ont droit à prendre place dans la seconde édition française de l'*Essai d'ampélographie*[1] ?

L'ouvrage qui nous occupe ne peut être mentionné ici qu'au point de vue philologique ; mais il ne nous est pas interdit de dire que la *Société nationale d'agriculture de France* en a reconnu le mérite et la valeur scientifiques, en attribuant une médaille d'or à chacun des traducteurs.

Alph. ROQUE-FERRIER.

Aforística catalana, ó sia colecció de refranís populars catalans, feta per En Francesch Llagostera y Sala.—Barcelona, Estampa espanyola, 1883; in-12, 48 pages.

Les proverbes et les dictons de cet intéressant recueil ont été classés en dix parties par M. Llagostera y Sala. La première concerne Dieu et la religion ; la seconde, l'amour et le mariage ; la troisième, la famille ; la quatrième, la médecine ; la cinquième, la vie rurale et les observations atmosphériques ; la sixième, l'amitié ; la septième, les avis et les conseils moraux ; la huitième, les défauts et les vices ; la neuvième et la dixième, enfin, les proverbes ironiques ou indéterminés.

Mieux que ne pourraient le faire de savantes démonstrations ethnographiques, la lecture de l'*Aforística catalana* prouve la parenté de sentiments, d'observation et de goûts, qui relie les Catalans aux Lan-

[1] M. C. ne m'en voudra pas de rappeler à ce propos qu'il a contribué à la diffusion des études romanes par la publication dans les tomes X (année 1859), p. 542, et XIII (année 1862), p. 262 et suiv., 439 et suiv., du *Bulletin de la Société d'agriculture, industrie, sciences et arts de la Lozère*, de la table des matières et de quelques extraits du Cartulaire de Meyrueis.

Digitized by Google

guedociens et aux Provençaux. Une très-grande partie des proverbes et des dictons réunis par M. Ll. y S. a ses équivalents dans la *Bugado provençalo*, Garcin et l'abbé de Sauvages. Parfois cependant le Catalan s'exprime avec une plus entière vivacité de métaphore et de poésie: Dieu fait muraille de toute pierre (*Deu de tota pedra fa paret*)[1]; il donne des fèves à celui qui n'a pas de dents (*Deu dona favas á qui no te caixals*); lorsqu'il le veut, il fait pleuvoir sans qu'il y ait de nuages au ciel (*quan Deu vol, sens núvols plou*). Sois bien avec lui, conclut le paysan de la Catalogne, et ris-toi des saints (*Estigas be ab Deu y riute dels Sants*).

Les dictons qui suivent attesteraient encore, s'il en était besoin, la tournure à la fois réaliste et poétique du caractère catalan:

Amor ab amor se paga (p. 12).
Pensan los enamorats
Que tot hom te 'ls ulls tancats (p. 12).
Lo bon Catala
Fins de las pedras treu pá (p. 20).
Lo cavall porta la sella
En Catalunya y Castella (p. 24).
Home que pledeja,
Pobre segur (p. 27).
En plet clar,
Cap advocat;
En duptòs,
Ni un ni dos (p. 28).
Lo burro[2], com l'ignorant,
Son fills de cosins germans (p. 32).
La capa que 's deu non abriga gayre (p. 32).
Se besan mans que 's voldrian veure cremadas (p. 34).
Molts donan un aglá per fer cagar un roure (p. 37).
Quan l'home ha de esser desgraciat, fins lo pa se li floreix al forn (p. 42)[3].

On dit en français, et parfois en languedocien:

Pour Sainte-Luce,
Les jours croissent d'un saut de puce.

Per Senta-Lucia,
Lous jours creissoun d'un saut de pussa.

Ce proverbe n'est que le premier degré d'une série de constatations semblables en Catalogne:

[1] Comparez le dicton français : *Faire flèche de tout bois.*

[2] L'âne, *lou boùrrou*, à Montpellier.

[3] Ces proverbes et ces formules populaires ont été choisis parmi ceux qui ne m'ont pas paru exister de ce côté des Pyrénées.

Digitized by Google

Per Santa-Llúcia,
Un pas de pussa;
Per Nadal,
Un pas de gal;
Per San-Esteve,
Un pas de llebra;
Per Any nou,
Un pas de bou;
Per San-Silvestra,
Per la porta ó per la finestra,
Y pels Reys,
Ase es qui no 'u coneix! (p. 24).

L'*Aforistica catalana* est terminée par un recueil de quarante-huit exemples populaires. M. Ll. propose de les nommer *modismes*. A la différence des proverbes et des formules de langage, ces comparaisons ne présentent que très-peu de points de contact avec celles du midi de la France. *Lo negoci de 'n Robert ab las cabras, es donarne dugas de negras per una de blanca* (p. 47), fait seul exception. Il rappelle involontairement le profit languedocien de Casset, qui donnait, lui aussi, trois brebis noires pour une blanche[1].

Les *modismes* de la Catalogne ne manquent, d'ailleurs, ni de saveur humoristique ni de sel, et l'*escrùpol de fra Gargall (que escupia al hábit per no gastar la terra* (p. 47) vaut bien *la proucessioun de Balharguet (eroun tres, anavoun dous per dous e lou reste en foula),* ou la *devoucioun de Dona Bisadieira (que menava las galinas à vespres)* bien connues de tout le monde à Montpellier.

Alph. ROQUE-FERRIER.

Les Félibres. Per l'Alsacio-Lourreno (Pour l'Alsace-Lorraine). Manadet de verses franceses, lengodoucians e prouvençals, dambe la traduccieu franceso al dejoubs, un salut de Charles e Paul Leser, felibres alsacians, mai uno letro de Frederi Mistral, e seguit d'un ajustiè. (Se vend al proufit des minables de l'Alsacio-Lourreno, prets : 2.50.) — Paris, Maisonneuve et Ce; Avignon, Roumanille, 1873; in-8o, 104 pages.

Les *terra incognita* sont, par excellence, réservées au merveilleux et au chimérique. Qui ne se rappelle ces cartes des XVIIe et XVIIIe siècles et les monstres étranges, licornes, dragons et centaures, placés à l'endroit qu'auraient dû occuper certains pays sur lesquels les rensei-

[1] L'abbé de Sauvages, *Dict. lang.-fr.* (édition de 1820), t. II, 384.
Le profit de Casset figure dans un petit choix d'exemples populaires que j'ai publié, p. 24-25 de l'*Iòu de Pascas per l'annada* 1881.

Digitized by Google

gnements faisaient alors complétement défaut? Une partie de la critique littéraire du nord de la France ne procède pas autrement à l'égard du *Félibrige* que les cartographes du temps de Louis XIII à l'égard de la Tartarie ou des États du Prêtre-Jean. Les uns affirment que les félibres s'efforcent de faire revivre la langue des troubadours du moyen âge[1], alors que tous, sans exception, écrivent celle du XIXe siècle; les autres voient en eux des adversaires de l'unité française au profit d'un duché de Gascogne ou d'un comté de Provence tout à fait imaginaires. La dernière invention de ce genre apparaissait, il y a quelques jours[2], dans les colonnes d'un des journaux les mieux informés de Paris: M. Charles Canivet[3], du *Soleil*, a longuement avancé que les félibres méridionaux avaient pris sous leur protection les courses de taureaux du pays nimois. Il a même ajouté qu'ils se proposaient d'en défendre désormais le légitime attrait, tandis que la plupart d'entre eux partagent à l'endroit de ces barbares divertissements les sentiments réprobatifs de leurs amis les *trobayres* de Catalogne

Le recueil *Pèr l'Alsacio-Lourreno* répond, une fois de plus, à la seconde de ces accusations. M. Auguste Fourès l'a composé à l'aide de pièces qui lui ont été adressées par les principaux poëtes du midi de la France. Trente-huit[4] en langue d'oc et quatre en français, MM. Charles et Paul Leser, Hennion, le traducteur bien connu de *Mirèio*, et Ernest Hamelin, *autant boun reviraire de pèços en lengo d'oc qu'estampaire de prumiero bourro*[5], y ont contribué. Trois grands dialectes, le provençal, le languedocien et le limousin, y sont représentés par quinze de leurs nuances idiomatiques.

Toutes les pièces de l'*Alsacio-Lourreno* sont inédites, sauf *lou Tambour d'Arcolo*, de M. Mistral ; *la Guerro*, de M. Théodore Auba-

[1] J'ajoute à dessein du *moyen âge*, car une nombreuse pléiade de poëtes marseillais et provençaux a persisté et persiste encore à rejeter le terme de *félibre* et à conserver ceux de *troubadour* et de *troubaire*. Un des premiers recueils collectifs du *Félibrige* parut même sous le titre de *Roumavàgi dei troubaire*.

[2] Deuxième quinzaine du mois d'août 1883.

[3] Sous le pseudonyme de Jean de Nivelle.

[4] Trente-neuf, si *la Cigalo de la Libertat* ne cachait pas à quelques lecteurs la personnalité de M. Fourès.

[5] M. Fourès, p. 96 de l'*Alsacio-Lourreno*.

Le sonnet qu'a traduit M. Hamelin est intitulé *A Bitche*. Il y est fait allusion à l'héroïque défenseur de cette forteresse, M. le lieutenant-colonel Teyssier, que les félibres ont le droit de réclamer comme un des leurs depuis que l'*Armana prouvençau* de 1883 a publié ses vers languedociens à Mistral.

Digitized by Google

nel, publiée pour la première fois dans la *Revue des langues romanes* en 1870, et le *Brinde d'En Louis Roumieux,* qui parut à Paris, lors des fêtes de la Cigale, le 24 octobre 1878. Telles sont, du moins, celles qui nous semblent ne pouvoir réclamer le bénéfice de l'*inédition*[1]. Peut-être M. Fourès aurait-il dû dresser la table de celles-ci au même titre que la classification dialectologique qui termine son recueil.

Le choix des citations étant chose difficile quand il s'agit de pièces signées Mistral, Aubanel, G. Azaïs, Langlade, l'abbé Joseph Roux, Achille Mir, de Berluc-Perussis, Tavan et Bourrelly, l'habile appropriation de la devise inscrite sur le sceau de la Société des langues romanes : *S'es escoundutz, mas non es mortz,* légitimera la reproduction du sonnet suivant de M. Paul Chassary :

Espèr, espèr ! Lourrens, Alsacians, ô fraires !
Dessan lou soubinì, lou tèms escafa tout ;
Mai dessoublidan pas que, jout l'arpia das laires,
Voste pitre a sannat e sanna gout à gout !

Espèr ! van s'aubourà lous grands jours revenjaires !
Sus la dalha d'aciè, ferouns, passan l'acout
E, rufes meissouniès, dessus vostes terraires,
Quand nosta oura vendrà, segaren dau pertout.

E vautres remenàs per cops vostas cadenas ;
Que lou frech dau toumbèu vous jale pas las venas ;
Que, mai que mai bouliént, fernigue voste cor !

Lou sourel patriau, qu'antan vous recaufava,
Vai repareisse lèu dedins la founzou blava :
S'es escoundut, mai noun es mort !

Le livre de l'*Alsacio-Lourreno* atteste çà et là l'incertitude orthographique de quelques-uns des félibres qui ont contribué à le former. S'il en était donné une seconde édition, je prendrais la liberté de faire remarquer à M. F. que l'agenais n'a aucun droit philologique à la qualification de *gascon,* que Jasmin et ses compatriotes ne manquent pas de lui attribuer.

Cette dénomination, qui rappelle jusqu'à un certain point celle de *languedocien* attribuée par les Nimois au provençal de la rive languedocienne du Rhône, s'explique par la situation topographique de la ville d'Agen, qui est placée en face des limites septentrionales de l'ancienne province de Gascogne.

Alph. ROQUE-FERRIER.

[1] Je demande pardon au lecteur en faveur de la nécessité de ce néologisme.

Digitized by Google

Bibliotheca ethnographica portugueza. I. Tradições populares de Portugal, par J. Leite de Vasconcellos. — Porto, 1882 ; in-8°, XVI-320 pp.

L'auteur, qui comprend toute l'importance de son sujet au point de vue de l'esthétique et de la psychologie populaire, a mis le plus grand soin à réunir une foule de traditions recueillies, soit par lui-même, soit par ses parents et ses amis. Il y a joint les renseignements complémentaires que lui fournissaient les ouvrages où ces mêmes traditions se trouvaient étudiées ou particulièrement citées. Son travail comprend onze chapitres, qui se succèdent dans l'ordre suivant : Traditions relatives : 1° aux Astres ; 2° au Feu et à la Lumière ; 3° à l'Atmosphère ; 4° à l'Eau ; 5° à la Terre ; 6° aux Pierres ; 7° aux Métaux ; 8° aux Végétaux ; 9° aux Animaux ; 10° à l'Homme et à la Femme ; 11° aux Etres surnaturels. Nous ne pouvons qu'encourager M. Leite de Vasconcellos à poursuivre et à compléter son utile et intéressante publication.

A. BOUCHERIE.

PÉRIODIQUES

Archivio glottologico italiano. — Vol. *settimo. Puntata seconda :* — P. 149-364. C. Decurtins. *Quattro testi soprasilvani.* Le premier de ces quatre textes est intitulé : *Cudisch dilg viadi da Jerusalem enten il qual se anfla ils principals Marcaus et logs, sco era tutta quei, cha ei daventau sin quei viadi cun mei et mia cara compagnia sin aua et sin tiara enten ilg onn* 1591. Le second : *Cuorta memoria della Su ccesiun u diember dils Avats, sco era dellas causas, las pli remarcablas, ch' en succedidas da tems en tems cun la Claustra de Muster, ne faitg midadas enten nossa tiara.* Le troisième : *Vita de soing Giosaphat. Convertius de soing Barlaam.* Le quatrième : *Roman u Historia de Octavianus, Kaiser de Roma et de sia signiura consorta e Kaisera, sco era della sanguinusa Battaglia daventada a Paris cum il grond e bien Retg Dagobertus enconter ils Tijrgs e Pagauns, sco era la reportada victoria de Florenz, fegl de Octavianus,* etc.

A. B.

Digitized by Google

CHRONIQUE

SOUSCRIPTION AU BUSTE DE BOUCHERIE. — *Troisième liste*

MM.	Michel Bréal, membre de l'Institut, à Paris.	20
	Durand de Gros (le docteur Joseph), à Arsac, près Rodez.	20
	Funel (Louis), instituteur, à Vence (Alpes-Maritimes).	5
	Gleizes (Etienne), à Montpellier.	10
	Gleizes (François), à Montpellier.	5
	Mie-Keittinger, ancien président de la Société pour l'étude des langues romanes, à Montpellier.	20
	Vidal, instituteur, à Fraisse (Hérault).	2
	Total de la troisième liste.	82
	Montant de la première et de la deuxième.	1,554
	Total au 30 septembre.	1,636

* * *

DONS FAITS A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ. — Cansou dé brénado faïto dé coumando per un boun efan. S. L. N. D.; in-4°, 4 pag. (don de M. le vicomte de Vallat);

Dialogo en idioma catalá escrit per un Tarraconense. Igualada, Joaquim Abadal, 1841; in-16, 48 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Deuxième Centenaire de Saboly, célébré à Monteux (Vaucluse) le 31 août 1875. Récit de la fête. — Discours. — Brinde. — Liste des lauréats du Concours littéraire. — Liste des souscripteurs pour la « Font de Saboly. » — Buste de Saboly. Avignon, Séguin aîné, 1875; in-8°, 72 pages, port. (don de M. le vicomte de Vallat);

Grammaire française expliquée au moyen de la langue provençale, ou Nouvelle Méthode avec laquelle un Provençal qui sait lire peut, sans maître, apprendre en peu de temps à parler et à écrire correctement le français. Marseille, Camoin, 1826 ; VIII-132 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Le Curé de Cucugnan, conte. Copie faite en 1878, d'après un numéro du journal *le Salut public,* de Lyon ; in-8°, 8 pages (don de M. Ernest Hamelin);

Noël nouveau [français-provençal]. — Autre noël [provençal]. — Lou Revo d'un pastre [provençal]. Marseille, Marius Olive, S. D.; in-12, 4 pages (don de M. Clair Gleizes);

Noël, — Nouvé en prouvençaou. — En mémoire dé Nouvé. S. L. N. D., ni nom d'imprimeur ; in-12, 4 pages (don de M. Clair Gleizes);

Per una noça, chanson languedocienne, ms. in-8°, 4 pages (don de M. Silhol, instituteur au Crès, près Montpellier);

Publication de la Numismatique gauloise. Paris, Imprimerie nationale, 1876; in-8°, 4 pages (don de M. le Ministre de l'instruction publique);

Aubanel (Teodor): Brinde à la pouësio. Avignoun, Empremarié di fraire Aubanel, 1878; in-8°, 12 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Digitized by Google

Baschet (Armand): Mémoire adressé à M. le Ministre de l'instruction publique sur le recueil original des dépêches des ambassadeurs vénitiens pendant le XVIe, le XVIIe et le XVIIIe siècle, et sur la copie qui en a été entreprise pour être déposée au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Paris, Imprimerie nationale, 1877; in-8°, 32 pages (don de M. le Ministre de l'instruction publique);

Bessi (Jules): Garibaldi, poëma en un cant, en vers nissart. Nissa, Gilletta, 1880; in-12, 8 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Cénac Moncaut: Lettre à M. Paul Meyer, professeur à l'Ecole des chartes, sur l'auteur de la Chanson de la Croisade albigeoise en particulier, et sur certains procédés de critique en général. Paris, Aubry, 1869; in-8°, 40 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Diouloufet: Epitre en vers provençaux, avec des notes explicatives en français, à M. l'abbé de la Mennais, sur l'existence de Dieu. Aix, Mouret, 1825; in-4°, VI-20 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

F. B***: lou Trioumphé de la Maniclo, coumédio en un acté et en vers prouvençaoux, suivido de la cérémounié de la réceptien d'un cordounié. Marseille, Baudillon, 1829; in-8°, 38 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Frayces (Ferdinand): li Rayolado, scènes comiques et chansonnettes. Nîmes, Chautard, 1881; in-12, 82 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Guérin (Dom): Dialogue de l'Ombre de feu M. l'abbé de Nant avec son valet Antoine. S. L. N. D.; in-12, 12 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Haillant (Nicolas): Essai sur un patois vosgien (Uriménil, près Epinal). Première partie: Phonétique. Inventaire, origine et notation des sons. Epinal, Collot, 1882; in-8°, 46 pages, suivies d'un tableau phonétique;

Haillant (Nicolas): Essai sur un patois vosgien (Uriménil, près Epinal. Première partie: Phonétique (*suite*). Deuxième section. Traitement des lettres ordinaires (latin, roman, bas-latin, germanique). Epinal, Collot, 1883; in-8°, 56 pages;

Iliescu (Taşcu): Abecedar sau manual de silabismu pentru dialectul macédo-roman (sub-dialectul de Crusova). A II editiune. Bucuresci, Socec, 1883; in-12, 40 pages (don de M. le docteur Obédénare);

Olivier (l'abbé J.-H.): Grande vie de Saint Gens, laboureur et solitaire. Nouvelle édition, revue, corrigée, annotée et augmentée d'une notice sur Baucet, St. Gens, etc., par M. l'abbé J.-L. Prompsault. N.-D.-de-Lérins, Marie-Bernard, 1877; in-12, 98 pages (don de M. Clair Gleizes);

Le Play (le docteur A.): 1878. Almanach du Colon limousin (Haute-Vienne, Creuse, Corrèze). Limoges, Chatras [1877]; in-12, 72 pages [contient deux poésies limousines, p. 71-72] (don de M. Albert Arnavielle);

Peyrusse (Adam): Narcisso, coumèdio en cinq actes, en berses narbouneses, courounado d'uno medalho d'argent al Councour de la Soucietat per l'estùdi de las lengos roumanos de Mount-pelhè, lou 13 de mai 1883, seguido d'un reculh de pouësios causidos. Mount-pelhè, Firmin et Cabirou fraires, 1883; in-8°, 130 pages;

Ratier (Ch.): Las Dios Ensourcillayros, pièce lue le 26 juillet 1883, à l'occasion de l'Académie de Jasmin, dans la maison du poëte agenais. Agen, Quillot, 1883; in-8°, 8 pages;

Digitized by Google

Reybaud (Camille): Epitre à Moussu Requien. Avignon, Séguin aîné, 1851; in-12, 20 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Roch (Hippolyta): la Charitat dins Mounpeiè. Montpellier, Gras, S.D.; in-8°, 4 pages (don de M. le vicomte de Vallat);

Rosiger (Dr Alban): Neu-Hengstett (Burset), Geschichte und Sprache einer Waldenser Colonie in Württemberg. Greifswald, Julius Abel, 1883; in-8°, 78 pages;

Rottiger (W.): der Tristan des Thomas, ein Beitrag zur Kritik und Sprache desselben. Gottingen, Kaestner, 1883; in-8°, 56 pages;

Vergne (Louis) et Lacroix (J.): la Courouna pouëtica dau Lengado. Pour Ischia. poésies languedocienne et française, avec dessin hors texte d'Edouard Marsal, précédées d'une lettre de M. Mancini, ministre des affaires étrangères d'Italie (Vendu au profit des victimes de la catastrophe d'Ischia). Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1883; in-8°, 24 pages;

Zenetti (Albino): Rappresentazioni sacre nel Trentino. Roma, Artero, 1883; in-8°, 68 pages;

Vingt-cinq journaux contenant des textes et des indications utiles à la Société des Langues romanes, donnés par MM. Albert Arnavielle (1), Théodore Aubanel (1), de Berluc-Perussis (1), Paul Chassary (1), l'abbé Célestin Malignon (2), Roque-Ferrier (14), Saint-Just-Molinier (4), et l'abbé Spera (1).

FRAGMENTS D'UNE TRADUCTION DE LA BIBLE

en langue romane

Errata

P. 212, l. 17, generationes, *lisez:* generacionis.—213, l. 11, veynal, *lisez:* vegna; — l. 27. de la noças, *lisez:* de las noças; — l. 32, fin, *lisez:* fiu; — l. 33, del sio, *lisez:* dal sio; — l. 36, eytan, *lisez:* eytant; l. 40, après : totas cosas, *ajoutez:* son;—l. 42, luciç, *lisez:* lucic.

P. 214, l. 3, Luc era, *lisez:* luç era; — l. 4, Era al mont, *lisez:* El era al mont;— l. 27, meseyçima, *lisez:* meseyma; — l. 31, E ve vos, *lisez:* Car ve vos yo;— l. 32, pople, *lisez:* poble.

P. 215, l. 2, cavaleria, *lisez:* cavalaria; — l. 7, lacal s faita, *lisez:* lacal es faita; — l. 15, enayssi, *lisez:* enayma. — Même rectification ligne 21.

P. 216, l. 1, glas, *lisez:* glasi; — l. 17, remat, *lisez:* remas.

P. 217, l. 26, e vete, *lisez:* car vete; — l. 33, e yo, *lisez:* car yo.

P. 218, l. 5-6, vesasament, *lisez:* vesament;— l. 24, era cum, *lisez:* car era cum; — l. 32, consolation, *lisez:* consolacion.

P. 22), l. 20, e liore meseyme, *lisez:* e liore si meseyme; — l. 21, sanctifiques, *lisez:* santifiques; — l. 22 glorios a, *lisez:* gloriosa.

Le Gérant responsable : Ernest HAMELIN.

Digitized by Google

DIALECTES MODÈRNES

NOTES DE PHILOLOGIE ROUERGATE

(*Suite*[1])

IX

L'étude des noms servant à désigner les agglomérations et plantations d'arbres d'une même essence nous fournit des renseignements intéressants de plusieurs sortes. La plupart de ces dénominations sont passées à l'état fossile, ne se rencontrant plus que comme noms propres de lieu ; mais par cela même elles sont devenues des documents historiques. C'est ainsi qu'elles nous découvrent certains côtés de la culture ancienne par lesquels elle différait de celle de nos jours.

Aujourd'hui, en Rouergue tout au moins, les essences sylvestres sont éparses dans les bois et distribuées au hasard des végétations spontanées ; et quand, dans nos fermes modernes, l'*aplechaire* a besoin d'une bille d'orme pour faire des jantes ou des moyeux de roue, d'un pied de frêne pour en tirer des ages de charrue ou des manches d'outil, d'un tronc de hêtre pour en former des devants de crèche ou des jougs de bœuf, des rameaux de bouleau pour en composer des balais d'aire-sol, des perches et baguettes de coudrier pour en confectionner des fourches et des râteaux, etc., il doit aller, pour ainsi dire, à la découverte du bois désiré ; il doit le chercher, et à travers la forêt, et le long des haies, sur les sommets escarpés ou bien dans les ravins profonds de la montagne. Or les choses se passaient autrement jadis : chaque essence utile avait sa plantation à part sur le domaine, et on se rendait là tout droit et sûrement, pour cueillir l'arbre ou l'arbrisseau nécessaire.

[1] Voir ci-dessus, t. VII, p. 62.

Digitized by Google

Voilà ce qu'atteste cette nomenclature sylvicole tombée en grande partie en désuétude et disparue du vocabulaire des noms communs, mais heureusement conservée dans les noms topographiques.

Il faut dire toutefois que cette particularité de notre ancien régime cultural est constatée par nos vieux cadastres et terriers. D'un autre côté, il est à remarquer que les dénominations françaises correspondant à celles dont il s'agit figurent encore dans le dictionnaire et sont en pleine vie. Notons aussi qu'un Cévenol du XVI[e] siècle, qui écrivait en français, Olivier de Serres, s'exprime comme il suit dans son *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs :* « Qu'aux lieux plus bas soient les estangs, saussaies, peuplaies, tremblaies, aunaies, oseraies et semblables bois aquatiques. » On lit ailleurs dans le même ouvrage : « Voyant les belles chesnaies d'un côté, de l'autre les chasteneraies, les ormaies, les coudraies, les fresnaies, etc. » D'ailleurs, cette habitude de cultiver les arbres utiles de toute sorte en plantations distinctes remonte aux Romains, de même que les *collectifs* ou *locatifs* qui font l'objet de notre étude ; le traité *de Arboribus* de Columelle en fait foi.

Quoi qu'il en soit de ce point d'histoire agricole, la philologie des noms collectifs d'arbres encore en usage dans notre parler, ou n'ayant survécu que comme noms de lieu, offre par elle-même beaucoup d'Intérêt. C'est ce que prouvera, je l'espère, l'analyse succincte suivante.

Le nom collectif de chaque espèce d'arbre ou d'arbuste a été formé du nom de cette espèce et de divers suffixes qui s'y ajoutent. Ces suffixes spéciaux sont tous d'origine latine, mais l'élément radical désignant l'*essence* est quelquefois celtique ou de formation bas-latine. Toutefois les mots hybrides ainsi formés appartinrent, ce n'est pas douteux, au langage des Gallo-Romains, et ne passèrent au roman qu'après une période de latinité plus ou moins gauloise.

Les suffixes collectifs en question sont de trois sortes ; mais, tandis que dans le latin classique ils n'ont qu'une forme de genre, qui est le neutre, dans le latin vulgaire ils en revêtirent une deuxième, féminine, peut-être tirée par méprise du pluriel de la première. Ces désinences latines, originaux

Digitized by Google

de nos désinences collectives, sont: *ium, ia; arium, aria; etum, eta.*

Le premier type est parfois peu reconnaissable à première vue dans ses transformations provençales, à cause d'une fusion produite entre l'*i* de la particule et la consonne contiguë du radical. Toutefois on se rend compte sans grande peine de ces accidents morphologiques quand on en possède la clef.

Voici maintenant le tableau de nos noms collectifs spécifiques d'arbres, ainsi que de quelques arbustes et autres plantes, avec leur *homonymie* latine (laquelle n'en est pas toujours la vraie *synonymie,* du moins quant au latin classique). On remarquera que, tandis que certaines espèces comportent tous les différents suffixes, quelques-uns de ceux-ci seulement s'appliquent aux autres. Mais ces lacunes se rempliraient probablement, tout au moins en partie, si aux documents puisés dans les noms des lieux habités, —à peu près les seuls que j'aie consultés, — on ajoutait ceux, beaucoup plus riches, que nous fournirait la nomenclature cadastrale. Nous observons toutefois, dans les auteurs latins, que les modes collectifs ne sont pas les mêmes pour tous les arbres; que, par exemple, *ulmus, vitis,* comportent exclusivement ou principalement la forme en *arium,* formant *ulmarium* et *vitiarium,* tandis que la forme *etum* s'associe seule à *quercus,* qui ne donne jamais, du moins que je sache, ni *quercium,* ni *quercarium,* mais uniquement *quercetum.* Les trois désinences n'étaient point prises indifféremment l'une pour l'autre à l'origine, suivant toute probabilité; autant que j'ai pu saisir la distinction originelle de ces trois nuances de l'idée de collection rendues par ces trois suffixes joints à des noms d'arbre, j'incline à croire que *ium* servait à caractériser un lieu par la *présence* de l'espèce d'arbre visée, qu'en un mot il était plutôt locatif que collectif; que *arium,* renfermant en général une idée de fabrique, d'opération, de production, s'appliquait aux *pépinières* et aux *plantations* comme telles, et qu'enfin *etum* conférait purement le sens de *multitude,* de *rassemblement.* Mais ce ne sont là que des vues hypothétiques et suggestives, que je ne donne que pour ce qu'elles valent.

Digitized by Google

Le tableau ci-contre donne lieu à des remarques et à des questions intéressantes ; je vais en examiner quelques-unes en suivant l'ordre des articles.

ALBAR, subst. masc., nom rouergat du saule blanc. Dans notre prononciation de ce mot, la consonne *l* est ordinairement vocalisée, et on prononce alors comme si l'on écrivait *aubar*. Ce nom est porté par quelques-unes de nos familles ; elles l'écrivent par *l* et non par *u*. L'*r* final se fait entendre, du moins à Rodez ; à Saint-Affrique, il est muet.

Albar a pour original latin *albaris*, forme adjective employée substantivement.

A ma connaissance, les seuls collectifs auxquels ce nom d'arbre se trouve associé, c'est *albaret*, et son féminin *albareda* ; et encore ne sont-ils plus vivants. Ces deux mots ne figurent pas dans le dictionnaire de l'abbé Vayssier ; ils ne se rencontrent plus que comme noms propres de lieu ou de famille, et je doute que leur signification lexiologique soit entendue de personne aujourd'hui, en dehors des philologues. Au moyen âge, ils étaient en pleine vie, les documents de l'époque l'attestent. Des textes du X^e^ siècle contiennent déjà *albareda* dans sa forme pleinement romane. Nous lisons ce qui suit dans les chartes n^os^ 93, 99, 135 et 138 du *Cartulaire de l'Abbaye de Conques*[1] :

« *Et in alio loco, illo prato et illas vernias et illas albaredas de Pedreleiras....* « «*....hoc est meus unus pratus, cum vernarias, cum albareddas....*» «*...Dono etiam illum meum pratum de Fonte Frigida cum albareddas et vernarias...*» «*... cum vineas, cum albareddas.* »

Le français littéraire moderne n'a pas l'homonyme de notre *albar* et de ses dérivés, mais la vieille langue devait les posséder ; certaines dénominations topographiques des pays d'oïl semblent en témoigner : tel *les Aubrais*, nom d'une localité près d'Orléans.

AGRIFOL (avec *o* fermé), s. m , houx. Ce mot n'est pas une métaphonie corrompue d'*aquifolium*, ainsi que je l'ai dit par

[1] *Cartulaire de l'abbaye de Conques en Rouergue* publié par Gustave Desjardins. Paris, 1879.

Digitized by Google

RES

ET DE QUELQ DIFFÉRENTS TYPES EN ROUERGAT

ES

Collectifs	.....*etum*	.....*eta*	Col. anomaux
1. ABET..... ABIES			
2. ALBAR..... ALBARIS.....	Albaret *Albaretum*	Albareda *Albareta*	
3. AGRIFOL.. ... ACRIFULLUM ...	Agrifolet *Acrifulletum*		Agrifolía
4. AUBARIIER.. ALBARIARIUS....			
5. AUBERGUIER.			

Digitized by Google

Digitized by Google

erreur dans mes *Études de phil. et de ling. aveyronnaises,* mais procède d'un *acrifolium,* dont l'origine classique est indiquée à la fin du passage suivant de Calepin : « AQUIFOLIA... *etiam diversa arbor est, semper viridis, cujus folia per ambitum aculeata ac spinosa, etc. Olim vocata est aquus pro acus,* THEOPHRASTO ἀκρία..... » Notre mot se retrouve, d'ailleurs, dans l'italien *agrifoglio.* Toutefois, je ne suis pas certain que l'élément *fol,* qui présente un *o* fermé, réponde dans ce cas à la forme latine *folium,* qui partout ailleurs nous donne *fol* par *o* ouvert, ou *fuel :* témoin *aurifol,* d'un lat. *aurifolium,* nom rouergat de la renoncule des champs, et *trefuel,* trèfle, *trifolium,* et le simple *fuel,* de *folium.* A cette difficulté, tirée du son de l'*o* de la désinence *fol* dans agrifol, il s'en ajoute une autre qui naît de la virtualité de son *l* finale. Cette *l* est-elle virtuellement sèche, cette circonstance exclut la dérivation par *olium,* qui donne toujours au provençal une *l* mouillée. Or l'*l* d'*agrifol* ne fléchit pas en *lh* dans ses dérivés, mais reste simplement *l.* Exemple : *agrifolet, agrifolas, agrifolada.* Cette double observation m'incline à penser que notre mot pourrait bien procéder d'une transcription latine *acrifullum,* pour *acriphyllum,* d'une forme grecque possible ἀκριφυλλον.

Dans une portion du Rouergue, à Rodez notamment, *agrifol* a subi l'aphérèse de l'*a* initial et est devenu *grifol.* De là une méprise dans l'orthographe française de certains noms propres de lieu qui sont formés de notre appellation du houx précédée de l'article. Cette faute consiste à écrire *la Griffoul* au lieu de *l'Agriffoul.* Mais le désaccord qui éclate dans ce nom propre entre l'article féminin et le genre masculin du substantif rend l'erreur manifeste et rappelle l'existence primitive de l'*a* initial dans le nom commun.

Les collectifs *agrifolha* (lat. *acrifolia* ou *acrifullia*) et *agrifolieira* (lat. *acrifolaria* ou *acrifullaria*), ont encore cours parmi nous comme appellatifs communs. Ils sont très-répandus aussi comme désignations topographiques, ce qui est bien en rapavec l'âpreté de notre sol et de notre climat, éminemment propices à la feuille épineuse. Le dérivé *agrifolet,* en tant que nom propre, peut être considéré, soit comme un diminutif, soit comme un collectif de type *etum.*

Digitized by Google

Bes (avec *e* ouvert), s. m., bouleau; avec ses multiples dérivés, il sert à nommer une foule de localités, ainsi qu'un grand nombre de familles du département. Ce mot procède sans doute directement du thème gaulois d'où a été tiré le *betula* latin, forme diminutive. La latinisation de ce primitif celtique par les Gallo-Romains dut être, je présume, *betis*, qui, à l'instar de plusieurs autres noms monosyllabiques ou portant l'accent tonique sur leur première syllabe, aura conservé l'*s* casuelle du nominatif et laissé tomber le *t*: tel *puteus*, nous donnant *pos* par *pots*. Faisons toutefois observer que la valeur virtuelle de l'*s* de *bes* n'est pas celle d'une *s* simple, ou *z*, comme est celle de *pos*, dont les dérivés sont *poset, posar* = *pozet, pozar*, mais celle de *ss*, comme le montrent *bessò, besssás, besset*. Cependant la nomenclature topographique fournit trois curieuses séries de mots qui semblent nous offrir des variantes de *bes* = *bess* et de ses dérivations: l'une avec la réapparition du *t* primitif que fait supposer le lat. *betula*; l'autre avec l'adoucissement du *t* en *d*; la troisième avec la substitution de *s* = *z* à l'*s* = *ss*.

La première série est particulièrement remarquable; elle se compose de *bet* (lat. *betis*), *betelh* (l. *beticulus*), *betelha* (l. *beticula*), *betolha* (l. *betucula*), et enfin de *bets*, masc. sing., ce qui est indiqué par l'article qui précède ce mot dans son emploi comme nom propre de lieu. L'orthographe administrative donne à la vérité *le Bex* par un *x*, mais ce caractère est le signe banal d'un son qui correspond à trois notations étymologiques distinctes: *x* d'abord, comme dans notre *pax*, paix, lat. *pax*; *cs*, comme dans *persecs*, pl. de *persec*, pêche; *chs*, comme dans *befachs*, pl. de *befach*, bienfait; et enfin *ts*, comme dans *fats*, pl. de *fat*, fou; car ces quatre terminaisons, quoique écrites de quatre différentes manières respectivement réglées sur la valeur grammaticale de la désinence, n'expriment en réalité qu'un seul et même son dans notre parler rouergat. Ceci posé, je crois que l'*x* de *le Bex* de notre nomenclature topographique aveyronnaise francisée, à la notation de laquelle n'a présidé aucune critique philologique, tient ici la place de *ts*, l'*s* finale étant là, non comme signe du pluriel, mais comme signe conservé du nominatif latin, suivant ce qui s'observe dans un certain nombre de nos mots monosyllabiques.

Dans la deuxième série, je placerai *bedássas*, f. pl., ayant

Digitized by Google

toute l'apparence d'un augmentatif de *bed* ou *beda ; bedenous* (écrit en français *Bedenaux*), dont l'analyse m'échappe; *bedena,* écrit en fr. *Bedène,* nom d'un terroir montagneux du nord du département, que l'on rencontre dans nos plus anciens titres du moyen âge, latinisé en *betonicus* et *betonensis.* (« *Et in alio loco, in vicaria Betonense, donamus illum mansum de Pers.* » *Cart. de C.,* charte n° 32 de l'an 1031. «...*et sont ipsas res in pago Ruthenico, in vicaria Bethonice.* » *Ib.,* ch. n° 192 de l'an 990); *bedós* (par *o* fermé), forme de diminutif masculin pluriel ou d'adjectif tiré de *bed.* Citons enfin, dans ce même ordre, un nom de lieu, aujourd'hui perdu, qui figure comme rubrique de la charte n° 178 du *Cart. de C.,* de l'an 1012, écrit *bedled,* et que le texte, de date plus ancienne, donne écrit par *t* au lieu de *d* (....*hoc est alodus noster in Betledo unus mansus qui nobis per conquistum obvenit.*) Ce *betled* ne serait-il pas une contraction tudesque de *betuletum,* à rapprocher de celle de *castlar* et *castlus,* pour *castelar* et *castelus ?* (Voir la Note ci-dessus.) Citons enfin *bedela,* s. f., nom de plusieurs parcelles de notre cadastre (transcr. fr. *la Bédelle, Bedèle*), qui s'interprète visiblement par le lat. *betella,* diminutif régulier de *betula.*

Je compose finalement la troisième série des noms suivants: *besía,* f. s., et *besoníia,* f. s., qui se présentent naturellement comme locatifs, l'un du primitif *bes* (avec *s* = *z*), l'autre de son diminutif *besó.* Viennent ensuite *besorg,* que je ne puis expliquer; *besánas,* f. pl., forme d'adjectif préditif pouvant correspondre à un lat. *betianas,* f. pl. de *betianus ; besairía,* f. s., locatif de forme anomale, pour *besieira,* faisant pendant à *bessairía,* variante anomale de *bessieira ; besélgas (?); besomba,* très-répandu comme nom propre de famille, se rencontrant dans la ch. n° 192 du *Cart. de C.,* de l'an 990, sous une forme sans doute déjà romanisée (« *et in alia vinea in Besumba que ego de Oddone adquisivi* »). Cette série se clôt par *besó* (fr. *Bezou*), diminutif de *bes.*

M. Littré nous apprend que le berrichon a le mot *betou* avec le sens de bouleau ; je suis persuadé qu'il se rencontrerait aussi quelqu'un des patois de langue d'oc ayant notre *bes* sous une forme où le *t* primitif que nous supposons aurait persisté. L'irlandais a *beith,* et le gallois a *bedu;* le breton *bezó* n'est qu'une altération du précédent, et son *z* a ainsi, étymologiquement parlant, la valeur de *d* et *t.*

Digitized by Google

On lit dans le dictionnaire polyglotte de Calepin, au mot BETULA : « *Arbor est satis vulgaris, cortice candidissimo, quam Romani ex Gallia in Italiam transtulerunt: et ex ea fasces conficiebant qui magistratibus solebant præferri. Indeque nomen sortita est a batuendo batula, levique mutatione betula. Quo error insignis corrigitur Matheoli in Dioscoridem c. de populo: qui betulam a bitumine existimavit.* »

J'estime pour mon compte que, si *batuo* et *betula* ont quelque chose de commun entre eux, c'est le premier qui tire son origine du second, et non le second du premier. *Batuere* pourrait fort naturellement avoir eu, dans le principe, le sens de frapper avec ces verges de bouleau que le lexicographe précité nous dit avoir été en usage à Rome pour former les faisceaux des licteurs. Et, quant à la provenance de *betula* lui-même, l'opinion la plus plausible, c'est que le nom fut importé des Gaules en Italie en même temps que la chose elle-même. « *Betula, gallica hæc arbor.* » Plin., lib. XVI, c. 30.

On peut faire cette objection : si le primitif *bes* le plus usuel est pour le l. *betis*, d'où vient que dans les dérivés le *t* ne reparaît pas et que l's s'y conserve? Pourquoi, par exemple, n'avons-nous pas *betieira* au lieu de *bessieira*, procédant de *betarium* par *betaria?*— Je réponds : par la raison que, au lieu de ces derniers mots, le gallo-latin dut avoir *betiarium* sur le type de *vitiarium*, locatif de *vitis*.

Le collectif ou locatif de BES le plus usuel est *bessieira*, mot qui a été donné à une multitude de localités et qui est porté par un grand nombre de familles. *Besset* (qui peut aussi être un diminutif), *besseda* et *bessa* sont plus rares.

En outre des suffixes locatifs et collectifs, auxquels notre étude a particulièrement trait, BES se présente dans notre nomenclature topographique et patronymique associé à quelques autres désinences, produisant *bessada* (l. *betiata*), forme participiale; *bessadona* (l. *betiatona*), forme complexe, composée du masc. de *bessada*, avec flexion diminutive, donnant *bessadò*, et de la désinence collective *a*, pour *ia* (ce nom aux éléments multiples doit s'interpréter: bois de petits groupes de bouleaux); *bessalhás*, m. s., péjoratif-augmentatif de *bessalha*, fréquentatif de *bessa; bessanens (?); bessareda* (l. *betiareta*), formé par imitation de *pomareda*, peut être surcollectif du collectif

Digitized by Google

bessier (l. *betiarium*) ; *bessairás*, s. m. (l. *betiariacium*) ; *bessó*, s. m. (l. *betio*), diminutif ; *bessonía*, s. f., locatif du précédent, de formation romane ; *besselva*, s. f., composé de *bes* et *selva* = l. *sylva* ; *bessódes* (avec *o* ouvert) (?) ; *bessola*, s. f. (l. *betiola*), diminutif de *bessa* ; *bessonaría*, s. f., locatif de *bessó* de formation romane, qui pourrait aussi dériver de *bessó*, au sens de jumeau ; *bessuéjol* (avec la terminaison *ol* atone), des deux genres (lat. *betioiolum*, *betioiola*, formes gallo-barbares pour *betolium*, *betolia*, dont j'ai expliqué la formation dans mes *Études de phil. et de ling. aveyronnaises*[1]).

Le Cartulaire de l'abbaye de Conques contient des mentions nombreuses de quelques-uns des dérivés de BES, qui y figurent le plus souvent comme noms propres de lieu, mais quelquefois aussi comme noms communs. Exemples : « *De Betia in Goliniacensi.* » Ch. n° 215 de la première moitié du XI^e^ siècle. — « *...duos mansos in illa Beciaria.* » Ch. n° 31 de l'an 1031. — « *De unum latus rivum Lubia, in secundo latere boscum Cava Beciaria.* » Ch. n° 190, première moitié du XI^e^ siècle. — « *In villa quæ vocatur Becia.* » Ch. n° 22 de l'an 904. — « *cum ipsa bczaria.* » Ch. n° 206 du X^e^ siècle.

BRUC et, par métathèse, BURC, s. m., mot d'origine celtique,

[1] Nous avons, dans la nomenclature topographique, *Lanuejol* et *Lavercuejol*, qui, s'ils sont pour *la nuejol*, *la vercuejol*, assignent à notre mot le genre féminin. Ajoutons qu'un autre de nos noms propres de lieu semble trancher la question pour ce qui est du premier : *lo Moli de Nuejol*, francisé en *Moulin de Nuéjouls* (voir *Dictionnaire des noms des lieux habités du département de l'Aveyron*, par Dardé. Rodez, 1868). D'autre part, il est à remarquer que la désinence des mots de ce type, dans les textes latins du moyen âge, est le plus souvent neutre, mais qu'elle est aussi quelquefois féminine. Ainsi, Grégoire de Tours écrit *Maroialum*, *Siroialum*, *Rigoialum* (où je crois que *oialum* est une mauvaise lecture pour *oiolum*) ; nos chartes latines du Midi les plus anciennes donnent de leur côté la terminaison *oiolum* pour notre *uejol* ; mais il en est chez qui le même suffixe roman est représenté par la forme féminine *oiola*, et son pluriel *oiolæ*. Ainsi le *Dictionnaire topographique du Gard*, de M. Germer Durand, cite de vieux documents où Maruéjols-les-Gardon est représenté par *Maroiolæ*. Il importe d'ajouter que *oiolum*, *oiola* et son acc. pl. *oiolas*, étant tous des proparoxytons, se résolvent tous trois dans la même contraction provençale *uéjol*, de même que *nébula* et *trémula* donnent au rouergat *trémol*, *nibol*. Voir une dissertation sur ce sujet à la page 26 et suiv. de mes *Études de phil. et de ling. aveyr.*

Digitized by Google

ayant signifié primitivement buisson et plus tard bruyère. On trouvera une histoire critique de ce nom dans mes *Études de phil. et l. av.*

Le rouergat possède *bruc* ou *burc* à l'état vivant, comme appellatif de la bruyère à balai ; ce mot est répandu comme nom de lieu ou de famille. Plusieurs de ses dérivés sont aussi encore en usage comme noms communs. C'est d'abord son féminin *bruga* ou *burga*, et son augmentatif *brugás* ou *burgás*. Pour dire de la bruyère, nous disons *de burga*.

La forme pure du primitif et de ses dérivés ne s'observe que dans le sud-ouest du département ; partout ailleurs la forme invertie prévaut exclusivement. Ainsi, à Rodez, on dit *burga, burguieira ;* à Saint-Affrique, *bruga, bruguieira.*

Notre mot, de celtique origine (en gallois et breton *brug*, buisson), dut être latinisé par les Gallo-Romains en *brucus ;* cet original latin se rencontre chez Grégoire de Tours (*Histoire des Francs*) dans un composé *brucariacum* (« *Brucariacum villa* »).

Les suffixes collectifs ou locatifs *ium, ia,* et *arium, aria,* sont les seuls qui s'associent à ce nom d'espèce. Les premiers ont donné *bros* (avec *o* fermé), obsolète, mais fréquent comme nom de lieu, et *brossa* (avec *o* fermé), qui est encore en pleine vie. La nomenclature topographique renferme *bróses* (avec *o* fermé) et *broset,* rendus dans l'orthographe française par *Brouzes* et *Brouzet,* qui paraissent être le pluriel et le diminutif de *bros.* Mais ici naît une difficulté : d'après *brossa,* féminin incontestable de *bros,* l'*s* finale de ce dernier est virtuellement pour *ss ;* comment serait-elle donc pour *z* vis-à-vis d'autres dérivés du même mot ? Autre difficulté : dans *bros* et *brossa,* l'*u* du fondamental *bruc* se change en *o* fermé (*ou* français), tandis qu'il se conserve dans les autres dérivés. A cette dernière objection on peut répondre que l'*u* latin se montre susceptible de se changer indifféremment en *u* et en *o* dans le provençal, et non-seulement en *o* fermé (qui est la prononciation originelle de l'*u* des Latins), mais aussi en *o* ouvert. Exemples : *crux,* croix, et *crucia,* béquille, faisant respectivement *cros* (par *o* fermé) et *crossa* (par *o* ouvert). Ces rapprochements jettent en même temps un jour sur l'autre problème ; ils nous font voir que le *c* latin donne concurremment $s = z$ et $s = ss$ dans les différents dérivés d'un même primitif ; car le *c* de *crucem* donne dans

Digitized by Google

cros, qui fléchit en *croset* et *crosar*, un *s* virtuellement égal à *z*; et dans *crossa*, par *crucia*, un *ss*. Nous avons vu d'ailleurs la même variation mise en évidence dans les divers dérivés de BES. (Voir ci-dessus.)

Le collectif *brossa* sert à nommer un grand nombre de localités ainsi que de familles, et alors le français l'écrit *Brousse*.

Dans mes *Études*, j'avais hésité à rattacher *brossa* au radical *bruc* avec le sens de *bruyère*; mais mes doutes ont cessé en présence de la constatation du vrai sens de *brossa*, qui, dans les régions à bruyère, est employé comme synonyme de *bruguieira* (voir le *Dict.* de l'abbé Vayssier).

Brossa possède un dérivé, *brossier*, qui a, paraît-il, la même acception. Ce mot se rencontre fréquemment dans nos vieux cadastres en langue d'oc.

Les collectifs *bruguier* ou *burguier* (lat. *brucarium*), *bruguieira* ou *burguieira* (l. *brucaria*), servent à nommer un nombre considérable de localités et de familles; moins répandus que *brossa*, comme nom de lieu, ils le sont davantage comme noms patronymiques. Ces divers collectifs sont du reste en circulation jusqu'à présent dans le parler usuel.

Aux deux formes collectives ci-dessus se rattachent les dérivés suivants, fournis par la nomenclature des noms propres: 1° *Brossol* (*o* terminal ouvert, l. *bruciolum*), diminutif de *bros*, concurremment avec *broset*, s. m.; *brosseta*, s. f., et *brossairola* (l. *bruciariola*), s. f., diminutif de *brossa*; *brossier* (l. *bruciarium*), s. m., et son diminutif *brossairó* (l. *bruciario*), s. m.— 2° *Brugairó* (l. *brucario*), s. m., et *brugairás* (l. *brucariatium*), s. m., diminutif et augmentatif de *bruguier*; *brugaireta*, s. f, diminutif de *bruguieira*. Nous rencontrons en outre une variante de ce dernier mot dans *brugaira*, nom d'un bois des environs de Rodez, l'un et l'autre du latin *brucaria*, lequel nous est donné avec sa forme originelle authentique dans un document préroman, l'*Histoire des Francs* de Grégoire de Tours, comme il a été dit ci-dessus. Une charte de l'année 887 nous fournit d'autre part l'original latin de *brossa*. On y lit: «... *et in alio loco ubi vocabulum est ad illa Brucia, cedo vobis....*» *Cart. de l'Abb. de G.*, ch. n° 108. Et dans la charte n° 6 du même recueil, de l'an 930: « ...*in villa quæ vocatur Brucia.* »

En sus des collectifs indiqués ci-dessus, BRUC s'observe dans

Digitized by Google

nos noms propres, associé à divers autres élémeuts dont l'origine et la signification première ne sont pas toujours faciles à déterminer. Voici ces dérivés ou composés, présentés d'abord dans leur forme et orthographe provençale, et puis dans leur orthographe française officielle entre parenthèses.

Bromme (Bromme), nom d'un village du Barrès, mentionné comme il suit dans diverses pièces du *Cart. de l'abb. de C., op. cit.*: « *Deusde sacerdos cedo vel dono... illo olode meo qui est in Brogmo.* » Ch. nº 41 de l'an 997. Ce nom, dont tous les éléments sont celtiques, se compose de BRUC et de MAG, champ. Comme il ne désignait qu'un humble manse, le nom gaulois dut se transmettre jusqu'au moyen âge dans sa forme indigène, c'est-à-dire comme *bruc-mag,* et non par une latinisation qui, suivant l'usage, eût donné *Brucomagus,* avec l'accent tonique sur l'*o* connectif. L'élément *mag* étant toujours enclitique et l'*o* intercalaire de la latinisation n'existant pas, l'accent tonique devait être alors sur *bruc,* ce qui s'accorde avec l'écriture et la prononciation romane de *brogme* et *bromme.*— Ce mot a un dérivé dans *brommat* (Brommat), nom d'un autre village du même terroir, latinisé dans les vieilles chartes en *Brocmatus.* — *Brocuéjol* (Brocuéjouls), des deux genres, procède régulièrement, par une forme gallo-barbare de diminutif susindiquée, de *brucoiolus* pour *bruciolus,* ayant eu le sens de petite bruyère, petite lande. — *Broquier* (Broquiès), s. m., forme jumelle de *bruguier,* issu comme celui-ci de *brucarium.* — *Burgaland,* qui semble se décomposer en *burga,* bruyère, et *land,* forme masculine de *landa,* lande, laquelle ne vit plus que dans un augmentatif, *landás,* mais qui est d'autant mieux supposable qu'elle reproduit exactement l'original tudesque (à moins que notre *landa* ne soit d'origine celtique).

Bois (avec *o* fermé et diphthongue), s. m., buis, du latin *buxus,* gr. πύξος.

La penche de bois
A la rusca se conoit[1].
(*Prov. rouergat.*)

Les collectifs *boissa,* s. f. (lat. *buxia*); *boissier,* s. m. (l. *buxarium*), et *boissieira,* s. f. (l. *buxaria*), sont encore en usage

[1] Le sens moral de cette figure, c'est que l'homme policé de basse extraction trahit toujours son origine par quelque trace de la vieille écorce.

Digitized by Google

comme noms communs et servent en outre de nom propre à une foule de localités et de familles. Dans ce dernier emploi ils sont écrits en français: *Boisse, Boissier, Boissière.* Ajoutons-y les dérivés suivants, principalement fournis par la nomenclature topographique: *boissás,* s. m. (lat. *buxatius* ou *buxatium*), augmentatif de *bois* pour *buxus,* ou du même pour *buxium; boissil,* s. m. (lat. *buxiculus*), et *boissol,* s. m. (lat. *buxiolus* ou *buxiolum*), diminutifs.—J'estime qu'à la même série appartient encore *boissó,* s. m. (l. *buxio*), buisson, indubitablement dérivé de *bois,* dont un collectif de forme participiale, *boissonada,* s. f. (l. *buxionata*), constitue une dénomination topographique et patronymique très-répandue en Rouergue (transcription française: *Boissonnade*), ce qui n'est guère à l'honneur de notre ancien état agricole.

On lit dans une charte de l'an 976 du *Cart. de l'Ab. de Conques,* n° 274: «*...in loco que dicitur ad illa Boxia.*»

Cana, s. f. (lat. *canna*). Ce mot, en tant que désignant le roseau à quenouilles (*Arundo donax* L.) ne se dit plus que sous la forme du composé *Canavera,* du lat. *canna vera.*

La plante dont il s'agit dans cet article a été cultivée dès l'antiquité, le traité de Columelle *de Arundineto* en est une preuve, et elle l'est peut-être encore sur quelques points de notre province, sans que je sois en mesure de rien préciser à cet égard. Mais, tandis que le dictionnaire français offre encore le mot *cannaie,* celui de notre patois ne présente aucun des collectifs de *canna ;* toutefois ceux-ci ont dû exister jadis dans notre langue locale, car leur empreinte se retrouve dans la dénomination de plusieurs localités aveyronnaises : *cannetum,* dans *Canet,* nom de plusieurs villages et hameaux ; *cannarium,* dans *le Cayner =lo canier,* nom porté par un hameau; et enfin *cannium* peut résider dans un de nos *Can,* que notre orthographe interprète, et avec raison sans doute, dans la plupart des cas, par *calm* (« *calmis,* planicies sine herbâ », dans le *Donatus provincialis*).

Un quatrième dérivé de notre primitif s'observe peut-être dans le nom de lieu, aujourd'hui perdu, de *Cannalium,* consigné dans le passage suivant du Cartulaire de l'Abbaye de Conques : « *Idem Gaucelmus monachus impignoravit fevum et vicariam de*

Digitized by Google

manso de Canalio. » Charte n° 507 de l'an 1087. Le même recueil contient en outre la mention ci-après : « *E'go Geraldus Ropedadges et uxor mea donamus æcclesiam sancti Jhoannis de Canneto...* » Ch. n° 54, année 1074.

Canna se retrouve encore en composition dans *Cannac* et *Canac* (l. *Cannacum,* la villa aux roseaux), qui servent à désigner plusieurs de nos localités, notamment un vieux petit château qu'on aperçoit près de la gare de Rodez, élevé sur un tertre au milieu d'une prairie marécageuse.

Dans le département du Var, au bord de la mer, dans une région où le roseau abonde, on rencontre trois localités nommées *Cannes, le Cannet* et *Cagne.* Cette dernière appellation paraît fort bizarre aux Méridionaux, qui n'y peuvent découvrir que *canha,* avec le sens de chienne. Ce mot doit s'interpréter par le lat. *cannia,* forme féminine pour *cannium,* l'un des collectifs de *canna.*

Casse, s. m., mot d'origine controversée, l'homonyme du *chêne* français, en bas-latin du moyen âge moyen *casnus,* probablement par latinisation du mot roman. J'estime que le véritable original latin, c'est-à-dire gallo-romain, de ce nom, était *cássinus,* de formation analogue à celle de *fráxinus,* frêne, et de *cálcinus,* original aujourd'hui avéré de notre *causse,* terrain calcaire. L'*i* atone aura successivement dégénéré en *e* et en *a,* les dérivés de *casse* supposant, en effet, une dernière forme latine *cássanus.* Diez tire *casse* d'un supposé *quercinus;* mais ici la désinence *inus* étant diminutive et non préditive, comme elle l'est dans *fraxinus, asinus,* n'est pas atone, a l'*i* accentué, ce qui crée à cette dérivation une difficulté qui ne pourrait être levée que par la supposition, d'ailleurs plausible, d'un déplacement abusif de l'accent. Mais resterait à expliquer le changement de l'*a* et de l'*r* de *quercinus* en *a* et *s,* ce qui me semble difficile. — Littré remarque que le provençal littéraire a *casser* avec un *r* à la fin, et il ajoute que ce *casser* est pour *casne.* C'est une erreur. Ce *r* terminal, qui se retrouve aussi dans l'orthographe classique de notre *fraisse, fraisser,* de *fraxinus,* ne peut s'expliquer que comme l'effet d'une fausse assimilation de la terminaison normale de ces deux substantifs, qui sont évidemment pour *ássen* et *áissen,* avec les *ásser*

Digitized by Google

et *áisser* désinentiels de certains infinitifs, tels que *plácer*, plaire ; *páisser*, paître. Si telle est l'origine de ce *r*, qu'il est impossible de trouver dans les prototypes latins, et que l'on ne retrouve pas davantage dans les dérivés des primitifs romans, notre explication établirait par corollaire qu'à l'époque où il s'introduisit dans l'écriture, le *r* terminal des infinitifs sus indiqués n'était déjà plus lui-même qu'un souvenir orthographique, qu'il était sorti de la prononciation.— Pour se rendre compte de la génération du provençal *casse*, ainsi que de celle du français *chêne*, il faut considérer d'abord la forme prosodique de leur commun original latin. Cet original, je le répète, n'est pas le *casnus* des documents latins du IX^e^ siècle cités par Ducange; celui-ci en est une contraction par relatinisation du mot roman, opérée sur le type vieux français *casne*, de dialecte picard-normand, qui se rencontre dans ces deux vers:

L'amour d'une pucelle n'est pas si tost gaingnie;
Au premier cop li kaisnes, che dit-on, ne kiet-mie.
(Baudouin de Condé.)

L'interposition primitive d'une voyelle entre l'*s* et le *n* de la forme barbare *casnus* est péremptoirement établie par les dérivés de notre *casse: cassanh, cassanha* (lat. *cassanium, cassania*); *cassanus* (l. *cassanucius*), *cassanodres* (l. ?), etc. Cette voyelle était-elle *a* dès l'origine? Je ne le pense pas; je suis porté à croire que cette lettre était auparavant un *e*, qui est devenu *a*, comme l'*e* de *Ruthenensis* est devenu *a* dans *Rodanés*, car autrement, au lieu de *cásse*, nous aurions *cássa;* et j'incline à conjecturer que cet *e* lui-même fut antérieurement un *i*. Mais, quoi qu'il en soit à l'égard de cette question particulière, le mot français a été formé par la syncope de cette voyelle intermédiaire, et le mot provençal, par la suppression de la désinence casuelle entraînant dans sa chute l'*n* radicale. Il est d'ailleurs de règle générale que, dans les cas semblables, l'évolution française procède par contraction, et l'évolution provençale par élision, comme dans *connaître* = *cognosc(e)re*, et *conóisser* = *cognoscer(e)*.

Casse a cessé de vivre comme nom commun dans le parler du Rouergue, et il n'y a conservé que peu de traces comme nom propre; mais ses collectifs ont acquis sous ce dernier

Digitized by Google

rapport une importance considérable, qui le cède à peine à celle des collectifs de *bes* et de *vern. Cassan* (l. *cassanium;* transcription française, *Cassan*), s. m., et *cassanha* (l. *cassania*, tr. fr. *Cassagne*), s. f., sont très-répandus parmi nous comme noms de famille. Nous connaissons plusieurs bois qui sont appelés *lo Cassanh, la Cassanha.*

Le français offre un homonyme de *cassanh* dans le nom propre *Chassaing.* Le collectif français de *cassanus* le plus ordinaire, *chesnaie,* correspondrait à un prov. théorique *cassaneda,* qui, comme nous l'avons déjà dit, n'existe pas en réalité, du moins en Rouergue.

En outre de ses collectifs, *casse* a quelques dérivés et composés qui méritent d'être signalés; ils sont tous hors d'usage et seulement à l'état de noms propres. Les voici : *Cassanhol* (l. *cassaniolum*), s. m., dimin. de *cassanh; cassanheta,* s. f., et *cassonhola* (l. *cassaniola*), s. f., diminutifs de *cassanha; cassanhard,* s. f., sorte de péjoratif de *cassanh; cassani* (l. *cassaninus*), adj. m., dérivé immédiat de *cassanus,* ainsi que les deux suivants, comme l'atteste le *n* sec : *cassanodres (?); cassanús* (l. *cassanutius*), adj. m., analogue à *boscús, peyrús, cornús; casse-bartás; casse-prunha.*

Cassanh et *cassanha* sont mentionnés en latin dans des chartes rouergates du XI^e^ siècle, mais comme noms propres de lieu seulement. On y lit : « *Antiquis enim diebus fuit fundatum quoddam monasterium in honore sancti Petri apostoli inter castra Panatensium et Cassaniensium.* » *Cart. de Conques,* ch. n° 14. « *...donamus illis ecclesiam nostram de Quintilio quam nos ipsi mutare fecimus ad Cassanie Galterio.* » *Op. c.,* ch. n° 63.

Suivant l'usage latin de désigner par un même mot l'arbre fruitier et son fruit, le châtaignier et la châtaigne se rendent dans cette langue par *castanea.* En tant qu'appliqué à l'arbre, ce nom n'a pas son homonyme dans le provençal, ennemi de l'équivoque, pas plus que *pyrus, pomus, prunus* et leurs semblables. Cependant il est représenté par des dérivés directs dans la nomenclature des noms propres rouergats. *Castanh,* s. m., très-répandu, accuse un latin *castanium. Castanetum,* forme collective du latin classique, a donné quelques rares *Castanet;* mais je n'ai jamais ouï *castaneda* (qui se trouve tou-

Digitized by Google

tefois dans l'abbé Vayssier), ni *castanareda,* dont le français possède le correspondant dans *châtaigneraie* ou plus régulièrement *châtaineraie,* comme on écrivait autrefois. Le seul collectif vivant que nous possédions pour rendre l'idée de châtaigneraie est *castanhal,* supposant un lat. *castanealis.* L'espagnol a le même mot orthographié *castañal,* conforme à la règle des collectiifs arboraux propre à cette langue. Lui aurions-nous emprunté par hasard notre mot?

Castanier est pour châtaignier, et suppose un lat. *castanearius;* mais il peut y avoir eu aussi le *castanier* de *castanearium,* et telle est probablement l'origine la plus fréquente du mot dans son emploi comme nom de lieu. Si le latin du moyen âge négligeait moins la grammaire, nous pourrions être fixés sur ce point par nos vieux textes rouergats. Mais, dans la langue barbare de ces documents, le neutre est ordinairement remplacé par le masculin. D'ailleurs, le cartulaire précité ne nous fournit à cet égard qu'un ablatif : « ....*et in alio loco, in Castaniario.....*» Ch. n° 166, du XI^e^ siècle. — Chose remarquable, dans la description des biens ruraux, qui forme l'objet ordinaire des contrats relatés dans nos vieilles chartes, il n'est jamais question de châtaigneraies, alors que, sans parler des vignes (*vinea*), les aulnaies, oseraies et chênaies (*garricia*), y reviennent à tout bout de champ.

Cade, s. m., genévrier. Je lui suppose un original latin *cátinus,* ce que j'infère des collectifs *cadeneda* (l. *catineta?*), s. f., et *cadenier* (l. *catinarium?*), s. m., fournis par la nomenclature topographique. La charte n° 29 du *Cart. de l'Ab. de C.,* datée de l'an 948, porte ceci : «....*in ministerio Candadense, in aro de Trescanes vel de Cadinario...* »

Quant à l'origine du radical de *cade,* je l'ignore.

Fau (*a* ouvert), s. m., du lat. *fagus.* A un paronyme *fou,* du lat. *fulvus,* avec lequel il se confond dans l'orthographe française des noms propres. — *Fach* (= *faj*) (lat. *fagium*), s. m.; *faja* (l. *fagia*), s. f., ne s'entendent plus que comme noms propres, et aucun de ces mots ne figure dans le dictionnaire de Vayssier, du moins avec le sens de hêtraie. Cependant le *Cart. de Conques* atteste que *faja* était un collectif vivant au X^e^ siècle : «...*et illo manso de Brugairolas et illa fagia desu-*

Digitized by Google

per Nersolio... » Charte n° 93. Le prov. de *fagarium* semble être contenu dans le diminutif *fairet* (l. ***fagaretum*), s. m., peut-être pour *faiaret*, nom de lieu. A ce propos, arrêtons-nous sur une série de dérivations en *ai* qui semble, au premier abord être une variante de la première, mais qui est autre chose, je crois : *faia*, s. f.; *faiet*, s. m.; *faieta*, s. f.; *faiel*, s. m. A mon sens, ces mots ne sont pas des formes jumelles de *faja, faget, fageta, fagel*, tous dérivés du collectif lat. *fagium* : ils sont pour *faga, faguet, fagueta, faguel*, féminin et diminutifs du primitif *fau, fagus*. Nous avons aussi des *faët* qui nous offrent probablement une transition entre *faguet* et *faiet*.

Voici, du reste, la liste entière des dérivés rouergats de *fagus*, que nous relevons dans le dictionnaire topographique du département, et que nous faisons suivre de leurs originaux latins présumés : *Faët* (l. *fagetum*), s. m.; *faiet* (l. *fagetum*), s. m.; *faia* (l. *faga*), s. f.; *faieta* (l. *fageta*), s. f.; *fagós* (l. *fagosus*), adj. m.; *faiel* (l. *fagellus*), s. m.; *fach* (l. *fagium*), s. m.; *fajó* (l. *fagio*), s. m.; *fajás* (l. *fagiatium*), s. m.; *faja* (l. *fagia*), s. f.; *fagcta* (l. ***fagieta*), s. f.; *fajola* (l. *fagiola*), s. f.

La Fayette, Faye, Quatre-Fages, noms d'hommes célèbres à divers titres, appartiennent à la liste de dérivés ci-dessus.

Figuièr, s. m., figuier, d'un latin gallo-romain *ficarius*, pour *ficus*, analogue à *pomarius, prunarius*, etc. Nos *Figuier* peuvent aussi toutefois procéder d'un collectif *ficarium*. — Le collectif *figareda* (l. *ficareta*), s. f., se rencontre seulement à l'état fossile, comme nom propre. La nomenclature topographique nous donne, en outre, les dérivés suivants : *figairol* (l. *ficariolum*), s. m., et *figairesc*, adjectif à suffixe tudesque. Je trouve, en outre, dans un vieux texte : « ... *in aro de Garzarguas sive de Figairolas.* » *Cart. de C.*, ch. n° 27 de l'an 948.

De nos jours, le figuier n'est plus cultivé séparément et en plantations distinctes ; on n'en rencontre que de rares individus répandus çà et là dans nos vignes. La philologie nous apprend qu'il en était autrement jadis, et qu'à une époque plus ou moins reculée, difficile à préciser, la figueraie avait chez nous sa place à côté de la noiseraie, de la pommeraie, etc.

Fraisse, s. m., frêne, du l. *fraxinus*, mot substantif de forme

Digitized by Google

adjective, dont le radical a peut-être la même origine que celui du verbe *frangere*, primitivement *fragere*. *Fraisse* est formé, comme *casse*, par élision, tandis que le fr. *frêne*, de même que *chêne*, est obtenu par syncope. (Voir ci-dessus l'article CASSE). — Le *iss* de *fraisse*, transcrit *yss* ou *yc* dans l'orthographe française des noms propres, est une transformation régulière du lat. *x*, suivant les lois de notre phonologie. — On trouve *fraisser*, par une *r* finale, de même que *casser*, dans les textes du prov. classique. Nous avons dit l'origine de cette lettre parasite. Notre *fraisse* est pour *fraissen*, de même que *home*, *terme*, *orde*, sont pour *homen*, *termen*, *orden*; son *n* caduque reparaît dans les dérivés *fraissinet*, *fraissinha*, *fraissinós*.

Les collectifs de *fraisse* ne se disent plus comme noms communs, et je n'en ai pas trouvé d'exemples avec cette valeur dans le *Cartulaire de Conques*. Mais on les y rencontre en maints passages comme noms propres topographiques. Exemple: «.....*in loco que dicitur Fraxinias.* » Ch. nº 291 de l'an 930.— «...*in Fraxinedda alium mansum.* » Ch. 372 du XIe siècle. Le *dd* de ce *fraxinedda* semble indiquer une transition entre la dentale forte du pur original latin (*fraxineta*) et la dentale douce du vrai mot roman (*fraissineda*).

Voici la série entière des dérivés de *fraisse* d'après la nomenclature des noms de lieu, en y comprenant les collectifs portés au tableau: *Fraissinha* (l. *fraxinia*), s. f.; *fraissinet* (l. *fraxinetum*, si collectif), s. m. (ce nom peut être diminutif aussi bien que collectif); *fraissineta*, s. f., féminin du précédent en tant que diminutif; *fraissineda* (l. *fraxineta*), s. f.; *fraissinel* (l. *fraxinellus*), s.m.; *fraissinós*, *fraissinosa* (l. *fraxinosus*, *a*), forme adjective.

Le primitif est très-répandu comme nom propre de lieu et de famille; les dérivés le sont relativement peu; *fraissinós*, transcrit en français *Frayssinous*, est le nom d'un évêque et écrivain rouergat, célèbre sous la Restauration.

GARRIC, s. m., chêne, mot d'origine problématique, que Diez rattache au prov. *garra*, jambe, par une filiation fort obscure (*Etymol. Woerterbuch der Roman. Sprachen*, article GARRIC). Il prend d'abord *garra* dans le sens de *griffe*, qui

Digitized by Google

appartient à ce mot dans l'espagnol ; puis il considère que dans cette langue le chêne se dit *chaparra,* lequel viendrait du basque *achaparra,* qui, à son tour, signifie *griffe,* par je ne sais quelle ressemblance entre les ramuscules du chêne et des griffes d'oiseau. Notre mot *garric* serait issu de la même association d'idées. Diez ajoute que le comasque *garóla,* gland, noyau, contient la même racine, GAR. A ce propos, je dois constater que *garra* se dit en Rouergue, ainsi que *cueissa,* cuisse, pour désigner un quartier de noix, et, ce qui paraît plus favorable encore à la thèse de l'illustre romaniste, j'ajoute que le vocabulaire rouergat possède un *garrólha,* lequel a l'acception de chêneau, jeune chêne (voir *Dict.* de l'abbé Vayssier). Je crois néanmoins avoir à proposer une étymologie beaucoup plus simple et plus vraisemblable.

Quercus fut pris par le purisme gallo-romain pour une contraction populaire et fautive d'un *querricus,* supposé par analogie, et on dut adopter ce barbarisme ainsi que tant d'autres fausses corrections latines dont nous avons donné des spécimens dans une précédente Note. *Quérricus* fut ensuite altéré, probablement dans le peuple, en *querricus,* ainsi que *pérsicus* (*malus*) avait été changé en *persicus,* comme l'atteste notre *persec,* pêcher. Une troisième modification, rentrant dans les tendances de la phonétique provençale, fit de *querricus quarricus,* l'*e* tonique des primitifs prenant volontiers le son d'*a* dans les dérivés où cette voyelle cesse de porter l'accent (exemples: *Rodanes,* pour *Rodenes,* de *Ruthenensis,* et *ferrar, aterrar, gelar,* etc., ainsi orthographiés le plus souvent dans la langue classique par égard pour l'étymologie, mais prononçés en réalité comme s'ils étaient écrits *farrar, atarrar, jalar*). — On sait que le *qu* latin peut passer à l'état de *g,* en provençal, comme en témoignent *egal, aiga, ega,* de *equalis, aqua, equa.* Donc *querricus* ou *quarricus* peut avoir engendré légitimement *garric.* — Revenons au mot *garrolha* (par *o* fermé), s. f., qui, incontestablement apparenté à *garric,* paraît au premier abord remonter plus haut que celui-ci, et en être, non un dérivé, mais un collatéral, ce qui serait favorable à la thèse de Diez et contraire à la nôtre. Mais constatons d'abord la définition que donne Vayssier du mot en question : « chêneau, jeune chêne ; — cépée, ensemble de rejetons qui poussent sur

Digitized by Google

un chicot; — un de ces rejetons; — bois taillis, jeune bois; — souche ou chicot d'arbrisseau ou de taillis.»

Or le suffixe provençal *olh*, avec *o* fermé, de *garrolha*, correspond au suffixe diminutif latin *úculus*, variante de *iculus* (voir Notes I et V ci-dessus); or ce groupe phonétique latin se trouve produit par l'addition d'un autre suffixe latin, *ùlus*, au radical *querric*, ce qui donne *querriculus*, et par analogie *querruculus*, duquel la métaphonie provençale régulière est *garrolh*, et au féminin *garrolha;* ce dernier mot correspond donc à un latin **querrucula*, forme gallo-romaine pour *quercula*, et confirme ainsi notre étymologie de *garric*.

Des collectifs réguliers que pouvait donner *querricus* : — *querricium, ia; querricarium, aria; querricetum, eta*, — notre rouergat n'a conservé la trace que d'un seul, le premier. Les plus anciens textes latins du *Cart. de Conques* le font fréquemment intervenir dans des mentions en quelque sorte stéréotypées, telles que les suivantes : «... *cum pascuis, silvis, garricis*...» Ch. n° 107, de l'an 911. — «... *et cum ipsa vinea dominicaria, pratis, pascuis, silvis, garricis*...» Ch. n° 108, de l'an 887.

Ces *garricis* sont vraisemblablement pour *garriciïs*, ablatif pluriel de *garricium* = *querricium*. Ce collectif, disparu du langage usuel, ne se rencontre de nos jours que comme appellation topographique et encore à de rares exemplaires, et même seulement à l'état virtuel, c'est-à-dire dans des dérivés, qui sont : *garrissó* (l. *querricio*), s. m., dimin. de *garris; garrissola* (l. *querriciola*), s. f., dim. de *garrissa; garrissada* (l. *querriciata*), s. f., collectif participial analogue à *bessada, agrifolada*, etc. A ceux-ci nous pouvons ajouter encore, croyons-nous, un mot qui s'observe comme nom de famille : *garrossa*, s. f., que nous croyons pouvoir interpréter par *querrucia*, variante en *u* de *querricia*.

Mais *garric* possède en revanche un collectif irrégulier qui est encore plein de vie, et qui en même temps occupe une place très-grande dans la liste de nos noms propres topographiques et patronymiques : *garriga*, s. f. Ce mot, par sa forme, n'éveille que l'idée du féminin de *garric;* mais son origine me paraît autre, aussi bien que son acception, qui est celle de bois de chênes. Rapproché de *bruga* et de *ginesta*, autres

Digitized by Google

féminins de primitif employés comme collectifs, *garriga* m'apparaît comme une métaphonie divergente de *querricia* de formation populaire, qui se serait produite : 1° par la transformation du *c* de *querricia* en *g*, à une époque antérieure à l'assibilation de la gutturale forte devant *i*, et 2° par la chute de cet *i*, comme il est arrivé dans *ginesta* = *ginestia*, bien que le groupe *tia* atone n'ait rien qui répugne au provençal, comme le prouve notre mot *bestia*, bête.

Un indice confirmatif de ce jugement me paraît fourni par le fait que les textes rouergats de la plus vieille date donnent toujours *Garriga* en tant que nom propre, alors qu'en même temps, quand il s'agit d'exprimer l'idée du collectif arboral contenue dans ce mot, ce n'est jamais ce mot qu'ils emploient, mais son synonyme régulier *garricium* ou *garricia*. Or je rappellerai à ce propos ce que j'ai fait remarquer dans une de mes précédentes Notes, que les noms de nos petites localités rurales semblent presque toujours émaner du patois de l'époque où ils furent donnés, et non de la langue des classes cultivées. « ...*et in alio loco, in ipsa Garriga, dono illos casales et boscalem.....*» *Cart. de C.*, ch. n° 135, du XI^e^ siècle. Un diminutif-péjoratif vivant de *garriga* est *garrigalha* (l. *querricalia*), s. f.

L'abbé Vayssier nous apprend qu'un autre mot, apparemment de la même famille que *garric*, est usité dans le canton d'Estaing comme synonyme de *garriga;* ce mot est *garena:* ne faut-il pas voir en lui l'adjectif *quernus*, allongé en *querinus* ou *querenus*, de la même façon et par l'action des mêmes causes que *quercus* en *querricus?*

Mentionnons ici le mot BLAC, s. m., perche de chêne, et son collectif *blaquieira*, dont la nomenclature topographique française possède l'homonyme dans *blachère*.

La zone chuintante du domaine de la langue d'oc a *jarric* pour *garric*, et le vieux français avait *jarris*. (V. Diez, *Woerterbuch der R. Sprach.*)

GINEST (l. *ginestus* pour *genista*), s. m., genêt.

Quod à natura est
S'arraba pas com' un ginest
(Prov. rouergat.)

Digitized by Google

Ginesta, s. f., et *ginestieira* (l. *genistaria*), s. f., sont les seuls collectifs vivants de *ginest*. *Ginesta* est une syncope de *genistia*, comme *garriga* de *querricia*, comme *bruga* de *brucia*. (Voir obs. sur *garriga*, ci-dessus.)

Le primitif est peu employé comme nom propre de famille, mais son diminutif *ginestet*, s. m., qui peut également passer pour son collectif (l. *genistetum*), sert à nommer beaucoup de familles. On trouve, en outre, *ginestós* (l. *genistosus*), adj. m., et *ginestada* (l. *genistata*), forme participiale, rimant avec *bessada*, *agrifolada*, *boissonada*, *garrissada*, *vaissada*, etc.

Dans le *Cart. de Conques*, pas d'autre mention sur ce sujet que la suivante : « *V. de la Ginesta.* » Charte n° 559, de l'an 1183.

Mal*et*, s. m., nom propre de lieu et de famille, assez commun en Rouergue, peut avoir pour original latin *maletum*, collectif de *malus*, pommier. Nous avons aussi des *Malier*, qu'il faudrait interpréter, soit par *malarius*, soit par *malarium*. On peut voir encore dans *malet* un diminutif de *malus*. — Notre nomenclature topographique donne assez abondamment *malaret*, s. m., et *malareda*, s. f., collectifs qui attestent l'ancienne existence de *malarius* comme synonyme de *malus*.

Mur*et*, assez répandu en Rouergue et ailleurs, dans le Midi, comme nom de lieu et, consécutivement sans doute, comme nom de famille, me paraît déceler un *muretum* collectif de *murus*, mûrier. — Nous avons aussi comme nom de lieu *Moret* (transcription française *Mouret*), qui peut n'être qu'une variante du précédent[1].

Morier (l. *murarius*, pour *murus*), s. m., mûrier, a cours comme nom commun, et s'observe en outre comme nom propre de famille et de lieu ; dans cette dernière acception, il pourrait représenter *murarium*, collectif de *murus*.

Mespolier, et en certains endroits nespolier (l. *mespularius*), s. m., est le nom rouergat du néflier. Son fruit est la *mespóla* ou *nespóla*, s. f. En tant que nom propre, *mespolier* est d'ori-

[1] Dans la langue courante, *moret* est un diminutif de *Móro* (le premier o tonique et ouvert ; le deuxième, atone et fermé), s. m. Maure. Chez nos bouviers, ce mot sert à nommer les bœufs noirs concurremment avec *taupet*.

Digitized by Google

gine équivoque, pouvant également procéder du primitif gallo-romain *mespularius,* ou de *mespularium* = *mespilarium,* collectif du latin vrai *mespilus,* lequel se retrouve encore dans les dérivés *mespol* (avec *o* fermé), nom de lieu (tr. fr. *Mespoul*), qui peut être à la fois pour *méspilus* devenu par abus *mespilus,* ou pour le collectif *mespilium* sous sa forme parallèle de *mespulium.* Dans ce dernier cas, le *l* terminal de *mespol* aurait virtuellement la valeur de *lh. Mespolieira* (l. *mespularia*), s. f., sert de nom à quelques localités. Nous avons aussi un lieu appelé *Mespolès,* adj. m., évocant un original latin *mespulensis;* et nous possédons, enfin, un autre dérivé de forme adjective, très-répandu comme nom propre, *mespolós* ou *nespolós* (l. *mespulosus*).

Le *Cart. de Conques* contient ceci : « ...*in loco que dicitur Mespolarius*.... » Ch. n° 152, de l'an 980.

Aucun des dérivés ci-dessus de *mespilus* ou de *mespularius* ne peut être relevé avec certitude comme un collectif; non pas même *mespolieira,* qui peut n'être qu'un équivalent féminin de *mespolier,* néflier, de même que *pomieira, perieira, prunieira,* ne sont pas moins usités que *pomier, perier, prunier,* avec le même sens. La philologie ne nous révèle donc rien jusqu'à présent de bien instructif sur la condition du néflier dans l'ancienne culture. Aujourd'hui cet arbre fruitier n'existe guère chez nous qu'à l'état sauvage, rare et épars au sein des grands bois ; fut-il cultivé jadis, et eut-il dans ces temps une place marquée à l'égal des autres espèces à *collectifs?* Cette question reste ouverte.

Noguier, s. m., noyer, atteste un gallo-latin *nucarius,* formé sur le même modèle que *pomarius, prunarius,* etc. Les seuls collectifs que nous pouvons relever à son avoir sont *nogaret* (l. *nucaretum*), s. m., forme obsolète conservée comme nom de lieu et de famille, et *nogareda* (l. *nucareta*), s. f., forme vivante et très-usitée. La toponymie aveyronnaise nous fournit en outre un *nogairía* d'origine postgallo-romaine, attestée par son accentuation germano-barbare [1].

La même toponymie aveyronnaise nous révèle un ancien

[1] Voir, sur la désinence *ta,* mes *Études de ph. et de ling. aveyronnaises,* p. 34,

Digitized by Google

collectif, ou plutôt un locatif ou productif de *nux*, noix, dans *nos* (l. *nucium*), par *o* fermé, s. m., et dans *nussa* (l. *nucia*), s.f. Ce dernier, écrit *Nuce* dans le style administratif français, désigne une station de chemin de fer voisine de Rodez, qui est une véritable oasis de noyers. *Nos*, dans le style français *Noux*, est mentionné comme il suit dans les chartes nos 23 et 32 du *Cart. de Conques*, datées de 1010 et de 1031 : « *Et illum meum fevum de Nocium laxo...* » « *...et alium in Roga, et alium in Nocio, in Vaure...* »

Noguier et ses dérivés figurent en outre, à titre de noms de lieu, dans le même recueil : « *...edificare mandavimus in illo alode quæ vocatur Nogareda...* » Ch. n° 27, an 1031. — « *...et cambone de Nogario cum albaredas...* » Ch. n° 417, XIe siècle. — La pièce n° 548 du même cartulaire, écrite en roman et datant du XIIe siècle, donne *noguier* écrit *nogueir*. Je remarque, en outre, que *pomier* (pommier) et *obrier* (ouvrier) se présentent sous la forme *pomeir*, *obreir*, dans les documents romans de de la même époque.

Olm, s. m. (prononcé aujourd'hui *on*, avec *o* fermé, mais dont le *l* reparait dans les dérivés, vocalisé en *u*), orme, du lat. *ulmus*. Réunit presque toutes les formes de collectifs, ce qui dénote l'importance considérable de cette essence dans l'ancienne économie rurale ; mais pas un de ces divers collectifs n'est resté vivant, ce qui indique, d'autre part, que, de même que les autres espèces sylvestres, il n'est plus chez nous l'objet d'une culture.

J'ai retrouvé *ulmia* dans le nom d'un bois de mon voisinage, dont l'étymologie m'avait longtemps intrigué : *Ounha*. Le *mia* de *ulmia* a fait *nha* dans *ounha*, comme le *mia* de *vendemia* a fait également *nha* dans notre *vendenha*, synonyme de *vendemia*, vendange.

Olmieira, *oumieira* (l. *ulmaria*), s. f., sert de nom propre à un grand nombre de nos familles rouergates, francisé alors en *Laumière*. *Olmeda*, *oumeda* (l. *ulmeta*), s. f., se rencontre, mais rarement, comme nom topographique. *Olmet*, *oumet*, s. m., peut être regardé comme collectif (l. *ulmetum*), ou comme diminutif d'*olm*. Rodez possède une place dite de « l'Olmet », mot prononcé en patois *oumet* (*ou* diphthongue). Un arbre est

Digitized by Google

figuré au centre de cette place dans un vieux plan de notre ville datant du XV[e] siècle.

Nous recueillons ce qui suit dans le *Cart. de Conques* : « . . . *et mansum de l'Olm.* » Ch. n° 548, du XII[e] siècle. — « . . . . . *Et alio manso que est in loco que vocant Olmos* . . . . . » Ch. n° 290, du XI[e] siècle. — « . . . *de meridie in villas quæ vocantur Ulmeiras et Herpez* . . . » Ch. n° 78, an 1075. — « . . . *et alium de Ulmo* III *denarios* . . . » Ch. n° 529, XII[e] siècle.

Lom, Delom, Delsoms, diversement orthographiés, se rencontrent parmi nous comme noms de famille.

PI (l. *pinus*), s. m., pin. Cet arbre, peu répandu dans le département de l'Aveyron, a peu influé sur l'onomastique locale. Toutefois on trouve chez nous quelques rares *pinet,* s. m., qui peuvent être pour *pinetum* ou comporter le sens du diminutif de *pi.* On rencontre aussi quelques *pineda* (l. *pineta*), s. f.

POMIER (gall.-l. *pomarius*), s. m., pommier, n'a qu'un seul collectif vivant, *pomareda* (g.-l. *pomareta*), s. f., correspondant au français *pommeraie.* On rencontre, aussi comme noms propres, en outre de *pomareda,* très-fréquent, *pomaret* (g.-l. *pomaretum*), s. m., qui ne se confond pas avec le diminutif en *et* de *pomier,* qui est *pomairet; pomairassa* (g.-l. *pomariatia*), s. f., augmentatif de *pomieira,* forme féminine employée fréquemment au lieu de *pomier; pomairol* (g.-l. *pomariolus*).

Le *Cartulaire de Conques* offre à plusieurs reprises un *Pomario,* nom de lieu. Ce cas oblique appartenait-il à *pomarius,* forme gallo-latine pour *pomus,* ou au collectif *pomarium?* La charte n° 31, de l'an 1031, dit : « . . . *et dedimus ego et ipse abba istos duos mansos Geraldo fratri meo ad fevum in concambio per parragines de Pomario.* » Et, dans la charte n° 549, de l'an 1087, on lit : « *Donamus sancti salvatori : quartam partem decimi de Pomareda pro salute anime mee.* »

Il est probable que le gallo-latin *pomarius* et le roman *pomier* eurent longtemps le sens générique de *pomus* avant de se spécialiser à la signification de *malus,* et que les collectifs *pomaretum, pomareta,* s'appliquaient alors, non à des plantations de pommiers, mais à des vergers. Une telle conclusion nous paraît découler du fait que les autres espèces princi-

Digitized by Google

pales d'arbres à fruit ordinairement réunies dans les vergers, le poirier et le cerisier, notamment, ne possèdent pas de collectifs, soit à l'état vivant, soit fossilisés dans les nomenclatures de noms propres.

Le rouergat a un nom spécial pour la pomme sauvage et le sauvageon qui la produit, *massana*, s. f., qui se rapproche étroitement de l'espagnol *manzana*, pomme, et *massanier*, s. m., ou *massanieira*, s. f.

Plusieurs collectifs de *prunus*, prunier, se sont conservés dans les noms propres de lieu ou de famille ; ce sont : *prunh* (l. *prunium*), s. m. ; *prunha* (l. *prunia*), s. f. ; *prunieira* (l. *prunaria*), s. f., qui peut bien n'être que le féminin de prunier au sens de *prunus*, et *prunet* (l. *prunetum*), s. m. *Prunium* ou *prunus* se retrouve encore dans le composé *Prunhac* (l. *Pruniacum*), la villa aux pruniers, nom de lieu.

Quant au gallo-latin *prunarius*, d'où notre prov. *prunier*, il n'a donné ou laissé aucun collectif ; la trace de collectifs sur le primitif classique *prunus* et l'absence totale de collectifs sur le primitif gallo-latin *prunarius* semblent indiquer qu'au commencement ou au plein de la période gallo-romaine, cet arbre était cultivé chez nous en grand comme il l'est encore dans l'Agenais, et que plus tard, à la décadence de l'empire, il figura simplement dans les vergers (*pomareta*) au même titre que les autres espèces fruitières et confondu avec elles.

On trouve dans le vieux cartulaire : « ... *hoc quod ego ibi habeo et homo de me, et mansum de Prunosa*, etc. » Ch. n° 452, an 1031.— « ... *adquisito altare beate Fidis de Galatea Quercu et Stephano Pruinensi* (= *Pruniensi*) *qui in illo temporis* ... » Ch. n° 67, fin du XI^e^ siècle.

Raus, s. m., roseau, mot d'origine germanique, en allemand moderne *Rohr*, le même sans doute que le gothique *raus*, appliqué au jonc. De nos jours, ce mot ne s'entend plus guère ; son diminutif *rausel* semble l'avoir supplanté.

La *virtualité* de l'*s* terminale dans *raus* est variable : cette *s*, égale à *z* dans le diminutif ci-dessus, reste forte, c'est-à-dire égale à *ss*, dans la flexion du pluriel, *rausses*, et dans un

Digitized by Google

collectif, *raussía*. L'accentuation tonique de ce dernier mot concorde avec l'origine tudesque du primitif.

Obsolète, *raus* nous est conservé par la toponymie ; *los Rausses* est une dénomination cadastrale assez fréquemment appliquée à des prés humides, à des parcelles touchant à des cours d'eau ou à des étangs ; pareillement de l'augmentatif *rausás* (= *rauzás*), et du collectif *rausieira* (= *rauzieira*).

Dans son dictionnaire étymologique des langues romanes (*Etymol. Woerterbuch der Rom. Sprachen*), Diez se montre ravi de retrouver dans notre mot roman la forme antique de son allemand moderne *Rohr*. Or l'*r* terminale de ce dernier semble apparaître comme une variante de l'*s* de *raus* dans une forme diminutive usitée dans le bas Languedoc avec le sens de roseau, *raulet*, peut-être pour *rauret*.

ROBE, avec *o* fermé (l. *robur*), s. m., et ROIRE, avec *oi* diphthongue et *o* fermé, s. m., chêne. Ces mots sont synonymes de *casse* et de *garric*. « E devetz saber que en ayssi quo us motz equivocz significa motas causas : en ayssi meteysh pel contrari fay motz sinonimatz. So es can motas dictios significo una cauza. coma. *corals, casses, garricz, royres.* » *Leys d'Amors*, p. 56. Le seul collectif vivant de ces deux primitifs est *robieira*((l. *robaria* = *roboraria*), s. f.; il en a existé un second qui se révèle dans le nom de lieu et de famille *roberet* ou *robelet* (transcription franç., *Rouveret, Rouvelet*), s. m., qui est pour *roboretum*, comme en témoigne un titre du XI^e^ siècle où le mot est écrit *Rovored*, par *o* au lieu de *e* : « *Donatione Disderio de Rovored de vinea quæ est in Rovored...* » *Cart. de C.*, ch. n° 381. Ce lieu de *Rovored* est aujourd'hui *Rouveret*, hameau de la commune de Pomayrols. — L'absence du deuxième *r* de l'original probable *roboraria*, dans notre copie provençale *robieira*, semblerait indiquer que ce collectif a été tiré directement du primitif provençal *robe*. La nomenclature des noms propres nous fournit, en outre, les dérivés ou composés ci-après : *robier* (l. *robarium* = *roborarium*), s. m.; *robairola* (l. *robariola* = *roborariola*), s. f., dim. de *robieira; robairía*, s. f., locatif ou possessif de *robier* (ce dernier étant nom d'homme) du type germano-barbare en *ía; robiac* (l. *robiacum* = *roboriacum*, ou peut-être *rupiacum*), nom de lieu ; *robellac*, autre composé

Digitized by Google

avec le même suffixe que le précédent, qui, datant certainement de la période gallo- romaine[1], indique un diminutif *robellus*, dont notre *robelet* pourrait être un sous-diminutif.

D'ailleurs, nous avons *robel* (fr. *Rouvel*), porté par certaines localités, et je suis disposé à croire que le nom de famille rouergat, écrit en français *Revel*, est une méprise paronymique pour *robel* (à écrire en français *Rouvel*).

Romec, s. f., ronce, du lat. *rumex, rumicem*, avec le sens de dard.

Tum sparsa, tum rumices portantur tragula porrò.

Un seul collectif: *romiguieira* (l. *rumicaria*), s. f., encore en usage comme nom commun et porté par plusieurs familles, notamment par celle d'un de nos philosophes rouergats, La Romiguière. En plus, les dérivés suivants: *romegás* (l. *rumicatium*), s. m., forme augmentative et péjorative avec le sens de fourré de ronces; *romegat* (l. *rumicatus*), forme participiale; *romeguet*, s. m., diminutif; *romegós* (l. *rumicosus*), adj., ces trois derniers mots désignant des localités.

Le latin classique *rosa*, rosier, nous a laissé ses collectifs dans nos noms de lieu, tandis que son synonyme gallo-latin *rosarius*, d'où notre roman *rosier*, n'en possède aucun, soit dans le vocabulaire des noms communs, soit dans celui des noms propres. Mêmes inductions sur notre histoire agricole et sociale à tirer de ce rapprochement que celles qui nous ont été suggérées à l'article *prunus*, ci-dessus, par un rapprochement analogue. Dans l'éclat de la domination romaine, notre pays possédait des propriétaires opulents et d'une civilisation raffinée, ayant des *rosarium* et des *rosetum*, et appelant ces choses par leur vrai nom latin; à la décadence de l'empire, aux premiers chocs de la barbarie germaine, les fortunes faiblissent, le goût du luxe et les moyens de le satisfaire décroissent et se perdent, la culture de la langue dégénère ; c'est à ce moment que le synonyme populaire *rosarius* prévaut sur *rosa*, et que les champs de fleurs dont s'entouraient les villas patriciennes tombent dans l'abandon ou se transforment en ter-

[1] Voir *Études de ph. et de ling avey.*, p. 16.

Digitized by Google

res à blé. Et voilà la raison pourquoi de *rosarius*, qui succède à *rosa*, ne sort ni un *rosararium*, ni un *rosaretum*, pour remplacer les *rosarium* et *rosetum*, devenus sans objet.

Les dérivés de *rosa*, transmis comme noms propres, sont *roset* (l. *rosetum*), s. m., et *rosieira* (l. *rosaria*), s. f.; et nos *rosier* sont aussi peut-être le plus souvent des témoins de *rosarium* et non de *rosarius*.

Le *Cartulaire de l'Abbaye de Conques* contient ce qui suit: « *Et illo prato de Roseto, cum ipsas albaretas, cum ispsas vernias, similiter dimittimus...* » Ch. n° 93, du X^e^ siècle.

SALÈS, avec *e* fermé, et SALSE, s. m., saule à feuilles rondes, du lat. *salix*, a pour unique collectif *salessa*, s. f., répondant au latin *salicia* pour *salicium*. Le collectif français *saussaie* a pour original latin *salicetum*, qui n'a pas laissé de traces en Rouergue. J'ai connu, toutefois, des Méridionaux du nom de *Sauzet* et *Sauzède*, attestant des formes provençales *salset*, *salseda*.

La charte n° 301 du *Cart. de Conques* du XI^e^ siècle contient la mention suivante: « *In primis post mortem meam laxo sancti Salvatoris et sancta Fide illo alode meo de Salciono ubi Maciagaldus visus est mancere.....* » Ce *Salciono* est une imparfaite retranscription latine du roman *salsó*, dim. de *salse*, dont la bonne latinisation serait, à l'accusatif, *salicionem*.

Salessa (fr. *Salesse*) est très-répandu chez nous comme nom de famille.

TRÉMOL, par *e* fermé et tonique, et *o* fermé atone, s. m., tremble, du lat. *tremula* ou plutôt *tremulus*.

Ce primitif est riche en collectifs, qui se comprennent encore comme tels, et ont surtout de l'importance comme noms propres. Ce sont: *tremolha* (l. *tremulia*), s. f.; *tremolieira* (l. *tremularia*), s. f.; *tremolet* (l. *tremuletum*), s. m., et *tremoleda* (l. *tremuleta*), s. f. Ces mots figurent comme noms propres de lieu dans les textes latins du *Cart. de l'ab. de Conques*. On y lit: « *S^t^ Petroni de Tremolias.* » Ch. n° 350, de l'an 1065. — « *Et partem meam de Tremolias que de Aimerigo conquistavi.* » Ch. n° 300, du XI^e^ siècle. - « *....et ego ipse Arcmandus dono Deo et sancte Fidis vineamque dicitur Restollenchas qu'era mia en domini ab l'apartenda de Tremoledo...* » Ch. n° 525, du XII^e^ siècle.

Digitized by Google

Le français a les homologues de *tremolet* et *termoleda* dans *tremblay* et *tremblaie*.

Les multiples collectifs de *tremol* et la multiplicité de leurs applications comme noms propres de lieu doivent faire supposer que le tremble avait autrefois son domaine spécial dans l'arboriculture, ainsi que l'indique, du reste, le passage d'Olivier de Serres précédemment cité. Quel était donc alors l'usage du tremble? Était-il cultivé comme succédané du peuplier, pour son bois? Aujourd'hui, en Rouergue, le tremble est regardé et traité comme mort-bois.

VAISSA, s.f., coudrier; mot de provenance inconnue. J'avais supposé un original g.-l. *vaxa;* des chartes fort anciennes, dont une du commencement du X^e^ siècle, m'ont confirmé dans cette vue. La Vaysse (*la Vaissa*), localité près du Mur-de-Barrez, est désignée par *Vaxa* dans la charte n° 322 du *Cart. de Conques* de l'an 919: « ....*mansos duos in vicaria Barres: manso in villa quæ dicitur Vaxa*...» Le domaine de Vayssettes (*Vaissetas*), des environs de Rodez, est ainsi mentionné dans la charte n° 189, de l'an 955: «...*et est ipse alodus in pago Ruthenico, in vicaria Ruthenulense, in villa que vocatur illas Vaxietas mansos quatuor ;...*» *Vaissier* (g.-l. *vaxarium*), s. m., et *vais sieira* (g.-l. *vaxaria*), s. f., sont les seuls collectifs de *vaissa* encore en usage; mais *vaissa,* dans ses nombreuses applications comme nom topographique, doit, dans certains cas du moins, être considéré comme originellement collectif et interprété par la latinisation *vaxia,* pour *vaxium,* et non par le primitif *vaxa.* Le diminutif *vaxieta* de « *illas Vaxietas* » indique d'ailleurs comme primitif immédiat *vaxia* et non *vaxa.* — Nous avons des *vaisset,* s. m., qui se rapportent peut-être à un collectif en *etum,* mais dans lesquels je verrais plutôt un diminutif de *vaxium.* Un autre collectif en *eta,* mais qui procède de *vaissier* et non de *vaissa,* c'est *vaissareda* (g.-l. *vaxarieta*), s. f.; ce nom est porté par un bois faisant partie de la forêt des Palanges (arrondissements de Rodez et de Milhau).

Vaissa, vaisseta, vaissier, vaissieira, travestis dans l'écriture française en *Vaysse, Vaïsse, Vayssette, Vayssier, Vayssière,* servent à nommer une multitude de localités et de familles aveyronnaises. En outre de ceux qui viennent d'être indiqués,

Digitized by Google

vaissa s'accompagne encore de quelques autres dérivés ou composés qui, éteints comme appellatif communs, ont survécu comme noms propres. Ce sont : *vaissac* (g.-l. *vaxiacum*), *vaissada* (gal.-l. *vaxiata*), s. f., collectif participial ; *vaissaire* (g.-l. *vaxator*), s. m.; *vaissás* (g.-l. *vaxiatium*), s. m., augmentatif de formation romane de *vais* = g.-l. *vaxium ; vaisseguía* (g.-l.?), s. f.; *vaissaría*, s. f.; *vaissarodier*, nom de lieu, peut-être pour *Vaissa-Rodier*, ce dernier mot désignant un ancien propriétaire; *vaissieiría*, de format. rom., s. f.; *vaissós* (g.-l. *vaxiones* ou *vaxosus*), dim. masc. pluriel ou adj. fréquentatif m. s.

Les coudraies n'existent plus dans notre région qu'accidentellement et non par plantation. Toutefois quelques-uns de ces massifs de coudriers paraissent être les restes abandonnés d'anciennes coudraies cultivées. La culture en grand de cet arbuste avait sans doute pour principal objet, non le fruit, en rouergat *aulana* (l. *avellana*), mais le bois, d'un grand emploi dans la vannerie.

VERN, s. m., aulne; du gallo-latin *vernus*. Ce mot est d'origine celtique ; il se rencontre encore dans le breton, le gallois et l'irlandais. *Vern*, suivant la destinée de beaucoup de monosyllabes, ne se dit plus et ne subsiste que comme nom propre ; il a été remplacé dans notre langage par *vernhás*, s. m., détourné de son acception première, qui est celle d'un augmentatif du collectif *vernh* (l. *vernium*).

Vernha (g.-l. *vernia*), s. f.; *vernieira* (g.-l. *vernaria*), s. f., sont les seuls collectifs de *vern* encore en usage. Il faut y ajouter les collectifs obsolètes fournis par la nomenclature des noms propres, *vernh*, déjà cité ; *vernet* (g.-l. *vernetum*), et *verneda* (g.-l. *verneta*), s. f.

Vernia et *vernaria* s'observent dans nos vieux titres latins, et comme noms communs et comme noms propres. Exemple : « *...cum medios boscos, cum medias vernias...* » *Cart. de Conques*, ch. n° 35, de l'an 997 ;— « *...et habet ipse pratus vel ipsa vernaria...* » *Op. cit.*, ch. n° 402, de l'an 996 :— « *...villa quæ dicitur Vernias...* » Ibid., ch. n° 192, de l'an 990. — Ordinairement *vernia* et *vernaria* se trouvent associés à *albareta*, dans ces vieux documents; et ce rapprochement se conçoit, l'aulne et le saule habitant tous deux les lieux aquatiques.

Digitized by Google

Vernha, francisé en *Vernhe, Vergne, Lavergne,* sert à nommer un grand nombre de lieux et de familles. La nomenclature des noms propres présente en outre les dérivés et composés suivants: *Vernagrés* (g.-l. *vernagrensis*), composé où *ager* se discerne; *vernescura* peut-être pour *vernha-escura; vernhada* (g.-l. *verniata*), s. f., forme participiale; *vernhet,* s. m., et *vernhol,* s. m. (g.-l. *verniolum*), dimin. de *vernh; vernheta,* s. f., et *vernhola,* s. f. (g.-l. *verniola*), dim. de *vernha; vernhaireta,* s. f., dim. de *vernieira; vernhoneta,* dim. fém. d'un *vernhó* (g.-l. *vernio*), lui-même dim. de *vern; vernicha (?).*

De nos jours, le collectif *vernha* a une grande tendance à revêtir exclusivement, par voie de métonymie, le sens de marécage. La terminaison de notre *sanha,* s. f., marais, ne doit-elle pas faire supposer que ce mot fut dans le principe un collectif formé sur un radical désignant une plante marécageuse?

Le Cart. de Conques a un nom de lieu l'*Alneir* = *Alnier,* aujourd'hui perdu, qui évoque le collectif latin *alnarium,* d'où on doit inférer que le latin classique *alnus* eut cours chez nous concurremment avec son synonyme barbare *vernus.*

Vim, s. m., osier, du lat. *vimen.* Le nom de lieu *Vimenet,* lat. *viminetum,* est le seul collectif ou dérivé de ce mot dont il reste trace en Rouergue.

N'est-il pas remarquable que le poirier (*perier*) et le cerisier (*cerieis*) soient sans collectifs, alors que le pommier (*pomier*) en possède un d'un usage aussi étendu? Cette singularité me semble indiquer que notre provençal *pomier* avait à l'origine l'acception de son primitif latin *pomus,* et non celui de *malus,* et que *pomareda* était synonyme de *verdier.* Toutes espèces d'arbres à fruits proprement dits étant cultivées ensemble dans un même enclos, elles ne comportaient conséquemment qu'un collectif commun répondant à l'idée de verger, idée rendue dans le latin classique par *pometum,* et plus tard, dans le latin popnlaire des Gallo-Romains, par *pomaretum* et *pomareta,* de *pomarius,* qu'ils avaient substitué à *pomus,* comme *prunarius* à *prunus, pyrarius* à *pyrus,* etc.

J.-P. Durand (de Gros).

(A suivre.)

Digitized by Google

LES POETES DE LA LANGUE D'OC

Portraits littéraires

I

WILLIAM-CHARLES BONAPARTE-WYSE

> On est si lassé de louanges en face, qu'il y a du ragoût à pouvoir être assuré qu'on n'a pas eu dessein de vous faire plaisir, et que voilà ce qu'on dit, quand on dit la vérité toute nue...
>
> (Mme DE SÉVIGNÉ. — 19 juin 1675.)

Dans la célèbre galerie des *Uffizzi* de Florence, se trouve une grande salle consacrée aux portraits des peintres remarquables de toutes les nations et de toutes les écoles. L'ensemble en est curieux et intéressant à plus d'un titre. Chaque portrait offre d'abord une physionomie particulière, accusée ou atténuée par la facture énergique ou délicate du peintre, et puis la réunion de types si divers, pris aux races du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident, de tous les pays en un mot où l'art a un culte, forme une sorte de symphonie puissante qui célèbre, par la magie de la couleur, l'universalité et la fraternité de l'art éternel. Serait-ce une ambition trop grande de vouloir créer, pour les poëtes des littératures romanes, une galerie de portraits — à la plume — où, comme dans la salle des Offices de Florence, la race blonde des poëtes rêveurs et tendres coudoierait les bruns chanteurs des chaudes passions? A nous de tenter l'aventure, aux lecteurs de se prononcer.

Commencer cette série de portraits par celui de William-C. Bonaparte-Wyse, c'est non-seulement rendre hommage au talent hors de pair et de conteste d'un poëte aimé, mais c'est aussi faire acte de courtoisie vis-à-vis d'un étranger, — non par le cœur, certes; — c'est encore ne pas négliger l'actua-

Digitized by Google

lité[1], cette souveraine de la publicité moderne, puisque, sous peu de jours, va paraître un nouveau recueil poétique de l'auteur des *Parpaioun blu*. Ces nouveaux chants de la Cigale irlandaise, que le soleil de Provence fait renaître à chaque printemps, formant ainsi l'hymne sans fin de l'enthousiasme et de l'amour, ne seront pas inférieurs, nous pouvons le dire avec assurance, à leurs aînés. Il est telle des pièces de ce recueil, *lou Roumièu dóu Soulèu*, par exemple, dont les ombrages de Clapier ont eu naguère le délicieux renouveau [2], qui suffirait à elle seule à faire la réputation d'un poëte.

Ce n'est pas une des moindres fortunes de la restauration des lettres provençales, que celle qui fit un jour, en ville d'Avignon, d'un voyageur, d'un passant en quête d'impressions nouvelles, d'un poëte à la recherche d'enivrements nouveaux, un compagnon, un associé, un *bosom-friend*[3], c'est-à-dire un ami intime et ardent de la jeune pléiade[4] des félibres. Mistral a raconté, de sa plume d'or, dans la préface des *Parpaioun blu*, cette curieuse transformation d'un Irlandais, d'un poëte distingué en langue anglaise, d'un philologue par ses études et par ses traditions de race, en félibre provençal. Il a dit comment le fils de sir Thomas Wyse et de la princesse Lœtitia Bonaparte, fille de Lucien, frère de Napoléon Ier, après avoir beaucoup lu, beaucoup voyagé, n'avait trouvé ni dans ses lectures, ni dans ses voyages, de quoi satisfaire « *soun apetis de vido*, son appétit de vie »; comment la fréquentation fastidieuse de la haute société l'avait rendu « *coubès et abrama de la naturo*, convoiteux et affamé de la nature »; comment enfin « dans tous ses voyages, en Angleterre, en Allemagne, en » France, ou en Espagne, ou même en Italie, il n'avait trouvé » lieu qui l'eût séduit assez pour y planter son bourdon[5]. »

[1] Ceci était écrit il y a un an. Des circonstances diverses ont retardé l'achèvement et la publication de cette étude.

[2] Cette belle pièce avait été lue pour la première fois à Maguelone en 1877.

[3] C'est ainsi qu'il appelait Mistral, dans la préface du curieux recueil des *Moans of a moribund*, dont nous aurons à parler.

[4] Les félibres furent d'abord trois, puis sept.

[5] William Wyse est le deuxième fils du Right Hone sir Thomas Wyse, du Manor of St John's, par Waterford, ancien membre du Parlement, ministre anglais (il était lord de la Trésorerie et sous-secrétaire du Board of Control),

Digitized by Google

Et le voilà en pèlerinage au pays de la lumière, vrai pèlerin du soleil, comme il s'appellera plus tard, descendant le Rhône par un beau jour d'automne de l'année 1860. Avignon l'attire, comme tant d'autres, par les souvenirs de son passé; mais il est loin de se douter que, sur ses ruines historiques, au milieu de ses pavés disjoints où l'herbe pousse, il va cueillir la fleur nouvelle d'une poésie inconnue, que l'aube rafraîchit de ses matinales rosées et que le soleil dore de ses chauds rayons. C'était là pourtant ce qui l'attendait.

« En passant dans la rue Saint-Agricol, il remarqua à la » vitrine d'un libraire, du libraire et poëte Roumanille, des » livres écrits dans une langue qui lui était inconnue. Fort » curieusement il entra et les acheta : c'étaient des livres pro- » vençaux. »

Laissons encore la parole à Mistral : « L'étonnement, ajoute- » t-il, de rencontrer en France un idiome littéraire autre que » celui de Paris, et d'avoir découvert une littérature s'in- » spirant, non des Grecs, ni des Romains, ni des Français, ni » des Anglais, ni des Germains, ni même de l'Orient et ni même » des Indes, mais naturellement et seulement du cru ; l'éton- » nement, vous dis-je, et l'étourdissement, et le transport » qui le saisirent, ce n'est pas à nous de le dépeindre.

» Toujours est-il que notre ami, car à partir de là il fut » tout nôtre, sentit soudainement s'allumer dans son cœur la » flamme félibrique, et il voulut nous connaître, un à un, et » solennellement il nous dit : « Je vous aime, vous êtes mes » frères. A partir d'aujourd'hui, comptez sur moi. »

Et il tint parole. Depuis lors, en effet, le *Félibrige,* qui vit tous les jours grandir son influence et ses rangs s'augmenter

et, à la fin de sa vie, ambassadeur plénipotentiaire de la reine Victoria à la cour de Grèce, homme en outre très-distingué comme orateur et écrivain, et de la princesse Letizia Bonaparte, fille du prince Lucien de Canino, femme d'une beauté exceptionnelle. Il naquit à Waterford (Irlande), le 20 février 1826, année importante dans l'histoire du pays. La famille Wyse est très-ancienne en Irlande. A la conquête de ce pays en 1172 par les Anglais, elle se fixa sur les mêmes terres qu'elle a occupées depuis à travers sept siècles et une demi-douzaine de confiscations et de restaurations. Pour plus de détails sur la famille Wyse, on peut consulter l'*Annuaire de la noblesse de France* de Borel d'Hauterive pour 1865, p. 229-242.

Digitized by Google

de nouvelles recrues; le *Félibrige,* qui n'a d'autre drapeau que l'amour et le culte du pays natal dans ce qu'il a d'original [1] et de meilleur, de la petite patrie, non sans profit pour la grande, et qui est un foyer ardent d'enthousiasme qu'on ne saurait laisser éteindre sans péril pour la cause vitale de la décentralisation; le *Félibrige*, qui n'a pas manqué pourtant d'adhérents enthousiastes, n'a pas eu de plus sympathique, de plus chaud, de plus passionné partisan que lui.

L'enthousiasme, chez un poëte, ne peut tarder à revêtir une forme poétique. Après avoir étudié dans les bons auteurs modernes, et surtout dans les vieux troubadours, cette langue qui le séduisit à première vue, comme une jeune et belle fille séduit dès l'abord, avant même qu'on entende le son de sa voix et qu'on puisse apprécier le charme de ses paroles, notre poëte ne tarda pas à réunir ses essais en un volume qui reçut le nom charmant de *li Parpaioun blu* [2].

C'est environ sept ans après son initiation aux mystères de la poésie nouvelle [3], — quand les papillons bleus viennent, au mois de mai, poser leurs ailes frémissantes sur les bleues pervenches, — *li prouvençalo*, — que parut ce volume dont nous allons parler.

Mais d'abord quelle sera la nature de ce talent poétique né dans les brumes du Nord et transplanté sous l'azur éclatant du Midi? L'idiome sonore, exubérant, des brunes populations riveraines de la Méditerranée, ne va-t-il pas s'assourdir, sous la plume d'un poëte habitué aux voiles traînants, aux demi-teintes assoupies d'une certaine poésie anglaise? Non, pour deux raisons. D'abord notre poëte a du sang méridional dans les veines, assez pour réchauffer ce que la race anglaise aurait pu lui donner de froid et de gourmé. En second lieu,

[1] « J'aime la province quand elle est elle-même, quand elle ne singe ni ne fronde Paris. » Les *Cahiers de Sainte-Beuve,* p. 139.

[2] *Li Parpaioun blu* de William-C. Bonaparte-Wyse, *em' un Avans-Prepaus de Frederi Mistral e uno traducioun franceso suplementàri*; Gros fraire, Avignoun; Salvador Manero, Rambla de Santa-Monica, Barcelona; Tardieu, rue de Tournon, 13, Paris; 1868.

[3] On sait que le nombre sept a toujours eu une tournure fatidique, et le *Félibrige* est loin de la dédaigner: témoin l'étoile à sept rayons, qui en est l'emblême principal.

Digitized by Google

ni son esprit ni son imagination ne paraissent le rattacher à l'école des poëtes nuageux de l'Angleterre, appelés *lakistes*, et dont Wordsworth est le chef. — Lamartine, en certaines de ces poésies, pourrait donner une idée de cette école à ceux de nos lecteurs qui ne la connaîtraient pas. — Nous croyons, au contraire, notre poëte lié à l'école byronienne, agrandie encore et illuminée, en quelque sorte, des grandioses clartés de la poésie de Milton [1]. Dire pourtant que le poëte anglais ne se retrouvera pas quelquefois sous le voile brillant et diamanté du félibre, ce serait aller trop loin, et Mistral n'a pas hésité à en faire l'aveu, qui n'est pas une critique, mais une simple constatation, dont les conclusions d'ailleurs sont tout à l'avantage du félibre.

« Nous avouons, dit Mistral, qu'à certaines expressions peu » familières, à certaines inversions, à certaines manières de » rendre sa pensée, on reconnaît que le noble écrivain est né » loin du terroir ; mais d'un autre côté, et en compensation, » il faut dire que le manque d'habitude a préservé son style » de la vulgarité qui dépare en Provence bon nombre de ri- » meurs ; et la peine qu'il s'est donnée en apprenant la langue » dans les bons auteurs, et surtout dans les vieux trouba- » dours, a élevé sa forme à une hauteur peu commune. »

Cette hauteur peu commune de la forme a pour corrélatif nécessaire une hauteur pareille de la pensée, et c'est à sa nature contemplative et presque mystique [2], à sa mélancolie passionnée, que notre poëte doit de chanter en une aussi belle langue, — comme dans toutes celles dont il s'est servi d'ailleurs, — les hautes amours et les nobles sentiments. Il y a là une nouvelle confirmation de la loi que M. Taine, précisément dans son *Histoire de la littérature anglaise*, a si judicieusement mise en lumière, et qu'il appelle « *la loi des dépendances mutuelles.* « Il y a, dit M. Taine, un système dans les sentiments et dans les idées humaines, et ce système a pour premier mo-

[1] Ce qui n'était, au moment où nous écrivions ces lignes (juin 1882), qu'une induction de notre part, se trouve confirmé par les détails biographiques communiqués par l'auteur lui-même et qu'on lira plus loin.

[2] Ceci surprendra certainement ceux qui n'ont connu que le côté rabelaisien de son caractère, — et ce sont les plus nombreux ; — mais ce n'en est pas moins exact, ainsi qu'on le verra par la suite.

Digitized by Google

teur certains traits généraux, certains caractères d'esprit et de cœur, communs aux hommes d'une race, d'un siècle, d'un pays. » M. Taine voit aussi, à côté des grandes causes de la race, du milieu et des tendances régnantes, d'autres causes qui marquent également leur empreinte sur la physionomie morale et intellectuelle d'un individu ou d'une nation : la religion, l'art, la philosophie, l'État, la famille, les industries, éléments qui constituent, dans la méthode d'investigation historique de M. Taine, la loi que nous venons de mentionner.

Qui pourrait nier, dans la physionomie curieuse que nous étudions, l'influence des éléments multiples que nous venons d'indiquer et que nous ne pouvons qu'indiquer?

Quelques détails biographiques inédits et un examen rapide de ses poésies anglaises nous donneront la clef du caractère, incomplétement connu, de notre poëte. Sa personnalité morale et poétique n'avait pas attendu, en effet, pour se faire jour, l'initiation provençale. Il était né poëte, et le poëte chante, on le sait, non pour le vain plaisir de moduler des sons plus ou moins harmonieux, mais dès que son être tressaille sous l'influence des sentiments ou des passions qui s'épanchent, malgré lui, comme d'un vase trop plein. Heureux ou malheureux, ses émotions doivent donc se refléter dans ses œuvres, comme dans un miroir fidèle, si le poëte est sincère. Et comment ne pas l'être, quand on obéit au démon intérieur, qui vous maîtrise et vous domine? Eh bien! le poëte heureux, chez notre William, ne s'était montré qu'à de rares moments, avant de chanter en provençal; on dirait que cette langue éveille en lui tout à coup la sensation de la chaleur et de la lumière, autrement dit de la vie, et de cette vie heureuse, expansive et débordante, d'où jaillit inspirée cette devise superbe : *E ou soulèu me fai canta.* Le poëte malheureux, au contraire, attristé, mécontent, en proie au *spleen,* se sert tout naturellement de l'idiome natal pour dire ses tristesses ou ses impressions de voyageur errant parmi les ruines des vieilles cités à demi désertes. Souvenirs amers d'une enfance sevrée de tendresses, regrets des caresses maternelles tout à coup perdues, et qu'appelle en vain sa nature aimante, accourez à son chevet! Apparaissez, voilé de larmes, blanc fantôme des

Digitized by Google

jeunes années, et l'adolescent va se lever, déjà poëte, à son insu peut-être, pour nous dire, dans la langue qu'il gazouillait au berceau, les inquiétudes du présent et les amertumes du passé. Mais, si la nature lui apparaît comme en une fête perpétuelle, si le ciel lui sourit sans cesse, dans sa robe d'azur sans tache ou semé d'étoiles resplendissantes; s'il trouve du même coup, dans le même coin de ce paradis terrestre nouvellement découvert, une poésie éblouissante de fraîcheur, de naturel, et des poëtes à l'âme ardente, enthousiaste et sœur de la sienne, qui vont devenir ses amis de cœur, oh! alors, jeunes chants, chants d'amour, et de joie et de bonheur suprême, éclatez et sonnez le réveil de la vie joyeuse : un nouveau poëte est né, les échos de Provence en rediront bientôt le nom aux quatre coins de « l'Empire du soleil. »

William Wyse fut livré de bonne heure aux soins d'une belle-tante (belle-sœur de son père), qui fut pour lui, comme pour son frère aîné, pis qu'une marâtre, une sorte de mauvais génie de la famille, dont les procédés et les traitements ont laissé dans son cœur des impressions ineffaçables et comme un nuage sur toute sa vie.

A l'âge de sept ans, en 1833, il était placé au collége de Prior Park, près Bath, en Angleterre, collége de Bénédictins très-renommé, où il resta deux ans à apprendre par routine[1] des choses qu'il ne comprenait pas. En 1835, on le remit encore aux mains de sa belle-tante, qui se trouvait alors à Bruxelles, où il resta un an sous un tuteur, et qu'il accompagna plus tard à Bonn sur le Rhin. Il passa dans cette ville quelques mois en compagnie de son cousin, le fils de sa belle-tante, élève assidu d'un gymnase allemand. La ville rhénane n'avait pas alors, comme de nos jours, une nombreuse colonie anglaise ; aussi la maison qu'il habitait devint bientôt le rendez-vous des professeurs les plus distingués de l'Université. Il se rappelle l'illustre Schlegel entre autres, et, comme si c'était hier, le prince Albert (mari de la reine Victoria un peu plus tard), qui venait, avec son frère et son précepteur, assister de temps en temps à leurs petites soirées. Le séjour de Bonn, quoique de courte durée, laissa, dans sa mémoire une bien

[1] C'est de lui que nous tenons ce détail, ainsi que tous ceux qu'on va lire.

Digitized by Google

vive impression, et c'est avec délices qu'il visita trois ou quatre fois depuis lors les bords du Rhin, qui lui rappellent encore les plus beaux jours de son adolescence.

A la fin de l'année 1836, notre poëte était « expédié » à un nouveau collége, où il devait passer, avec de rares vacances, une fois cependant en Hollande, les sept années suivantes de sa vie. C'était le collége d'Oscott, près de Birmingham, collége de prêtres séculiers, dirigé par Monseigneur Wiseman (plus tard cardinal-archevêque), qui avait pour lui une affection particulière, ainsi qu'en témoignent les lettres nombreuses qu'il possède. Malgré cette direction et cette amitié, l'élève, paraît-il, ne faisait pas honneur à son protecteur. Il était de ceux qui ne peuvent s'astreindre à la règle commune, et, quand les autres élèves pensaient à leurs devoirs ou à leurs jeux, notre héros, — c'est le nom qui convient à sa situation un peu romanesque du moment, — ne songeait qu'à des « chimères idéales d'indépendance et d'amour. »

Il avait déjà une passion effrénée pour la poésie, et il était enivré tour à tour par Moore, Southey, Shelley, Coleridge et surtout Byron, dont la lecture, dangereuse à cette époque impressionnable de la vie, a laissé des traces ineffaçables dans son esprit. Notre poëte a gardé le souvenir d'une pièce de vers de sa composition, qui reflétait l'obsédante influence de sa lecture favorite, et qui avait pour titre *la Mort de Byron*. Il la récita « le grand jour académique », avec une émotion presque pénible et un dédain profond pour ses camarades, qui n'étaient pas encore sensibles aux charmes souverains de la Muse. Il se souvient aussi d'une pièce de vers allemands qu'on l'avait chargé de composer pour une réception du duc de Bordeaux, et qui se terminait par un désir (assez singulier chez un petit-neveu de Napoléon) de le voir revenir à la terre de ses ancêtres. Ceci se passait vers 1840, et il serait intéressant de savoir si celui qu'on appelait alors le duc de Bordeaux, et qu'on nomme aujourd'hui le comte de Chambord[1] a gardé le souvenir de cet incident[2].

L'amour passionné de la poésie, — on le voit, — n'est pas né

[1] C'est en devenant le chef de la maison de Bourbon, par la mort de Louis de Bourbon, duc d'Angoulême, son oncle, en 1844, que le duc de Bordeaux prit le nom de comte de Chambord.

[2] Je ne prévoyais pas en écrivant ces lignes, il y a six mois, que j'en cor-

Digitized by Google

d'hier dans cette âme ardente. Le caractère de notre adolescent abondait déjà en contrastes. Ainsi, malgré son tempérament quasi-byronien et le fond mélancolique de sa nature, il n'y avait pas dans toute l'école garçon plus enclin aux farces d'écolier et aux mauvaises plaisanteries. A ce propos, on s'est souvenu très-longtemps, au collége d'Oscott, d'un troupeau de moutons que, aidé par un camarade, il transporta, une nuit d'hiver, non sans des efforts inouïs, au sommet de la maison. Les pauvres brebis bêlantes, passant leurs cous tendus aux créneaux de l'édifice, et qu'on ne pouvait faire descendre sans danger pour leurs jambes, furent un de ces spectacles dont il ne rit pas seul, — cet âge est sans pitié, — mais qui lui causa, paraît-il, et qui lui cause encore, quand il y pense, une de ces bonnes et franches gaietés comme il n'en eut et n'en aura jamais de pareilles. Ne dirait-on pas qu'Alphonse Daudet s'est inspiré de cette « farce » dans son amusante historiette de Tistet Védène, le « gamin d'Avignon » faisant monter avec lui la « mule du pape au clocheton de la maîtrise, là-haut, tout là-haut, à la pointe du palais..... » ? (V. *Lettres de mon moulin.*)

Sorti du collége à dix-sept ans, après avoir terminé ses études, William Wyse passa quatre ou cinq ans à la maison paternelle, au manor of S[t] John's, sous la surveillance despotique de cette tante dont nous avons parlé. Son unique distraction était la lecture. Que de livres dévorés à même, et quelle liste curieuse autant que disparate on ferait avec les noms de ses victimes ! Tout y passait ; et il aurait pu dire, en modifiant un peu le vers souvent cité de Térence : rien de ce qui est *livre* ne m'est étranger. Mais les livres, quelque despotique que soit leur empire à ceux qui les aiment, ne pouvaient suffire à son caractère amoureux de liberté et de nouveaux horizons. Aussi quitta-t-il bientôt les murs du vieux manoir, devenu pour lui une sorte de cloître ou de prison.

Le voyage qu'il fit alors, en 1847, aux *lacs anglais,* où il se trouva en rapports continuels et charmants, pendant un mois, avec Hartley Coleridge, fils du grand poëte, et poëte

rigerais les épreuves le jour même où se répand la nouvelle de la mort de celui dont il est ici question (25 août 1883).

Digitized by Google

lui-même des plus distingués, fut pour lui un épisode des plus agréables.

Voici 1848, l'année des révolutions[1]. Son père, sir Thomas, ayant manqué son élection aux Chambres, fut envoyé ministre plénipotentiaire à la Cour de Grèce. Pour lui, laissé seul et presque sans ressources, il voit la maison paternelle et les terres de la famille, dont son père, suivant les arrangements anglais, n'avait que l'usufruit, mises aux enchères, ou livrées momentanémcnt à des étrangers. Ces malheurs, qui n'atteignirent pas seulement les Wyse, mais qui leur furent communs avec bien d'autres de l'anciennne aristocratie irlandaise, étaient la conséquence de la grande famine et de la révolte dont les chefs étaient Smith, O'Brien, Mitchell et Meagher. Ce dernier, de Waterford même, était particulièrement connu de notre poëte, et devait plus tard jouer un grand rôle, comme général, dans la guerre civile américaine.

Les années qui suivirent furent pour notre poëte un temps d'épreuves, mêlé de fortunes diverses, de travaux littéraires pour des journaux ou revues, d'indépendance et de liberté surtout, où vint luire l'aube d'un premier amour. Il dépensait alors, sans compter, ses jours et son cœur, sa plus grande richesse, tantôt dans les solitudes du pays de Galles, tantôt à Londres et à Dublin, feuilletant avec passion ce « livre de la vie » où l'on voudrait rester « à la page où l'on aime[2] », et lisant, les uns après les autres, les chefs-d'œuvre des littératures anciennes et modernes.

En 1850, après un court séjour à Paris, il retourne en Irlande et reprend ses études avec des auteurs moins connus, tels que Nonnus, Lycophron, qu'il a traduit en vers anglais, Athénée, Silius Italicus, Apulée, Philostrate, et cède un moment à la tentation de posséder les sciences occultes. Il s'entoure alors de toute espèce de livres sur la sorcellerie et l'astrologie, tels que Del Rio, Sprenger, le conseiller Bodin[3], Ptolémée de Lancre[4], et il traduit même — fier de sa conquête,

[1] Année 1848, année folle et fatale. Sainte-Beuve, *Cahiers*, p. 107. — [2] Lamartine, *Poésies diverses*. — [3] *La Démonomanie des Sorciers*, de Jean Bodin, conseiller en Cour de Parlement (1582, in-4°). — [4] Conseiller au Parlement de Bordeaux, de Lancre a écrit deux ouvrages sur la sorcellerie (1613 et 1622).

Digitized by Google

mais non sans rire pourtant, — le traité ridicule du démonomane Wier[1] sur la nomenclature des diables. Nous rappellerons à ce sujet que Walter Scott avait dû s'éprendre, lui aussi, de ces doctrines, puisqu'il leur a consacré, pour les combattre, un traité complet en douze chapitres, intitulé *Démonologie et Sorcellerie,* lequel, *paraît-il,* ne manque pas d'intérêt.

En 1851, William Wyse parcourt l'Écosse à pied, et, à en juger par le nombre restreint de poésies qu'il a consacrées à cette contrée dans le recueil anglais dont nous parlerons tout à l'heure, il n'en aurait pas gardé une vive impression, ou plutôt il a dédaigné un sujet trop connu. Il visite ensuite les îles Orkney, Shetland et l'*ultima Thule*[2], dont parle Tacite (*Agricola,* ch. X), qui serait l'île Fowla, l'une des Shetland, ce qui lui a inspiré une sorte de rêve en plein jour (*a day-dream*) tout rempli des splendeurs entrevues sous des cieux nouveaux.

Ces impressions, — qui n'ont à coup sûr rien de vulgaire, — devaient se renouveler avec plus d'intensité quelque temps après, dans un voyage en Islande. Rien de plus pittoresquement improvisé que cette rapide excursion. Par une belle soirée du mois de juin, notre poëte était avec un parent, au bord de la mer, à Lerwick, capitale de Shetland. Des pêcheurs, devant eux, s'apprêtaient à mettre à la voile pour l'Islande. Tout à coup les jeunes gens se regardent, mus par

[1] Wier ou Weiher, médecin belge (1515-1588), a fait un livre intitulé : *de Præstigiis dæmonum et incantationibus....,* etc. Bale, 1564, in-8o.

[2] On sait que les Romains attachaient toujours au nom de Thulé l'épithète d'*ultima,* parce que c'était pour eux l'extrémité septentrionale du monde connu. Rappelons, en passant, que la découverte de cette île est due au Marseillais Pythéas, dont la relation qui parlait de jour sans nuit au solstice d'été, et de nuit sans jour au solstice d'hiver, fut traitée de fable. D'après le récit du marin, Thulé se trouverait en Islande ; mais les auteurs latins, poëtes et géographes, à force d'en parler, finirent, paraît-il, par en faire une contrée fabuleuse. Senèque, s'emparant de ces traditions confuses, fit prononcer au chœur de *Médée* ces paroles prophétiques :

Venient annis secula seris
Quibus oceanus vincula rerum
Laxet, et ingens pateat tellus,
Tethys que novos detegat orbes
Nec sit terris ultima Thule...

Digitized by Google

une même pensée, et demandent aux matelots s'ils veulent bien les laisser aller avec eux. La chose est acceptée, et, aussitôt dit que fait, ils partent. On aborde aux îles Fœroë : temps magnifique et vue du soleil sans interruption pendant une semaine. Notre voyageur revient par l'Écosse et les îles Hébrides, couchant à la belle étoile, et rentre à Dublin le cœur débordant d'enthousiasme et de poésie.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que tous ces incidents aventureux, ces courses improvisées, cette vie de plein air, cette ardeur aux lectures de tout genre, et surtout cette soif du nouveau, cet amour des chemins peu frayés et des lieux peu connus, qui ira s'accentuant de plus en plus, donnent déjà les notes dominantes du caractère que nous étudions, et font pressentir la nature de ses inspirations à venir. Les impressions poétiques, recueillies presque au jour le jour, et dont les feuilles dispersées, ou *Scattered Leaves*, formeront plus tard, sous ce dernier nom, le volume déjà cité de ses poésies anglaises, viennent à l'appui de nos appréciations. Ces feuilles écrites, dit l'auteur lui-même dans un avant-propos plein d'humour, « par la même raison qui fait gesticuler le Napolitain et se gratter l'Écossais, comme un soulagement, ou plutôt comme un plaisir, ni plus ni moins », ces impressions sincères et libres sont l'irrécusable témoin des ardeurs diverses, à la fois idéales et sensuelles, de cette individualité contrastée. « A vous, dit-il encore en s'adressant au bon lecteur (que son nom soit *duo* ou *nemo*[1]), à vous, ces pauvres feuilles peuvent sembler mortes ou désagréables à la vue, ne renfermant rien et tout à fait sans valeur ; pour moi, cependant, elles sont la retraite tissue[2] de plus d'un souvenir autrement oublié, que je voudrais ne pas laisser volontairement mourir, et qui mourrait à la façon des Hamadryades, dont l'abri serait détruit par une hache trop hâtive. » Ce livre est donc le poétique miroir où se reflète une âme aux aspirations parfois troublées, mais généreuses, et que rien d'impur ne vient ternir.

Ce livre est encore, ainsi que l'indique son sous-titre, « un

[1] *Perse.*

[2] Traduction littérale

Digitized by Google

journal de voyages, écrit en divers lieux et en diverses dispositions d'esprit. » Nous ne pourrions l'analyser ici en détail, sans nous éloigner un peu trop de notre but; nous dirons seulement que, de toutes les impressions de notre auteur et de tous les lieux qu'il a parcourus, il en est peu qui ne soient mentionnés dans ces *Scattered Leaves*. Aussi est-ce par ce livre que nous compléterons les renseignements biographiques que nous avons recueillis.

Un autre volume anglais de notre poëte a pour titre ***Moans of a moribund***, ou Plaintes d'un moribond, suite de trente-deux sonnets choisis sur une centaine du même genre. C'est une vraie curiosité physiologique et psychologique, composée en face de la mort et écrite avec autant de franchise que d'indifférence pour le respect humain. Disons tout de suite qu'à l'époque où ces sonnets furent écrits, en 1869, l'auteur fut pendant six mois dans l'attente journalière de la mort, par suite de la trachéotomie qu'il avait subie, — sans nécessité, pense-t-il, — à cause d'une extinction de voix persistante. Cette opération, au lieu de le guérir, lui ôta tout à fait, et pour toujours, le bel organe vibrant qu'il possédait autrefois.

Nous avons laissé notre poëte, à son retour d'Islande, en compagnie de ses livres; nous le trouvons, l'année suivante, en 1852, au mois de mai, en France, où il vient étudier Rabelais sur place, c'est-à-dire aux lieux mêmes où se passent les scènes de son prodigieux roman. Rabelais, avec son érudition profonde et variée, son libre esprit et sa jovialité gouailleuse, son sens critique et les vastes horizons de sa pensée, que cache au vulgaire seul son masque de bouffon cynique, devait séduire au plus haut degré son nouvel étudiant, toujours amoureux des Isis voilées, ou, pour mieux dire, des plus secrètes émanations de la nature et de l'intelligence humaine. C'est ce qui arriva, en effet, et l'on put le voir parcourant, le *Pantagruel* à la main, les sites de la Touraine où Rabelais a promené sa fantaisie. Il possède si bien son auteur favori qu'à Panzoust, notamment, il salue son guide (c'était une vieille femme), au grand ébahissement de celle-ci, à la façon de la Sybille (V. *Gargantua,* liv. III, chap. XVII). Du reste, c'est une habitude chez notre poëte — une bonne habitude à coup sûr,

Digitized by Google

et qui n'a qu'un défaut, c'est de ne pas être à la portée de tout le monde, —de lire les poésies ou les œuvres magistrales sur les lieux mêmes qui les ont inspirées ou qui les ont vues naître. C'est ainsi qu'après avoir lu à Clarens, sur les rochers de Meillerais, le roman de Jean Jacques, se trouvant ensuite chez son père, à Athènes, en cette même année 1852, il lisait le Nouveau Testament[1] au sommet de la colline de l'Aréopage. Mais ce qui devait l'émouvoir davantage, c'est la lecture des *Nuées* et des *Guêpes* du Rabelais grec sur les gradins mêmes du théâtre de Bacchus, où l'air, « à l'oreille du poëte touriste, vibre encore, après deux mille ans, aux rires bruyants des auditeurs athéniens. » Aristophane! une de ses admirations. « Que j'aime, nous dit-il lui-même dans une de ses lettres, » cet inimitable *galejaire* (rieur) à la langue si limpide, à l'es- » sor poétique si léger, tour à tour alouette ailée et satyre » orgiaque, si plein de bon sens et si éclatant de joyeuseté et » de liesse ensoleillée, si bonhomme et en même temps si fine- » ment malin ! »

Puisque nous en sommes à parler des auteurs préférés de notre poëte, parcourons-en la liste tout de suite. C'est encore un moyen, et des meilleurs, pour pénétrer dans son intimité. Si l'on a pu dire, avec assez de raison : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es », en parlant des fréquentations matérielles, à plus forte raison peut-on le dire de ces hantises spirituelles, où l'on est plus libre encore et où ne s'impose aucune nécessité de position ou de rencontre fortuite.

Or les livres qui, aujourd'hui encore, ont le mieux conservé ses préférences, se trouvent plutôt dans les littératures anciennes que dans les modernes. Cela se devine, du reste, à la lecture de ses œuvres provençales, surtout les dernières, dont quelques pièces rappellent le doux et rare génie d'Anacréon et de Catulle. Nous n'aurions pas à cet égard son aveu, que cette préférence n'en serait pas moins évidente. En effet, à l'exception de Shakspeare, « l'homme à mille âmes », ainsi que l'a appelé Coleridge, Shakspeare[2], qui « surpasse tous les

[1] Discours de saint Paul.

[2] Chateaubriand a écrit aussi : « Shakespeare est au nombre des cinq ou

Digitized by Google

autres, comme le mont Ventoux les collines de la plaine de Provence, qui est un univers, un *cosmos* à lui seul »; à l'exception de Rabelais [1], dont il a fait une étude particulière, et qui est à ses yeux tout un monde ; à l'exception de Théophile Gautier [2], qui lui plaît précisément à cause de ses qualités de lumière et de beauté païenne, notre poëte se plaît successivement avec tous les anciens les plus disparates : Eschyle, Homère, Sapho, Théocrite, Hérodote, Lucien, Virgile, Horace,

six écrivains qui ont suffi aux besoins et à l'aliment de la pensée ; ces génies mères semblent avoir enfanté et allaité tous les autres... »

Guizot, de son côté, mariant l'éloge avec la critique, a dit, dans son *Essai sur la vie et les œuvres de Shakespeare:* « C'est le plus profond et le plus dramatique des moralistes ; mais il fait parler à ses personnages un langage souvent recherché, étrange, excessif, dépourvu de mesure et de naturel, *singulièrement d'accord avec la langue anglaise.* »

Victor Hugo, enfin, dans les lignes suivantes, qui expliquent peut-être la critique de Guizot, s'exprime ainsi : « Shakespeare échappe au traducteur par le style, il échappe aussi par la langue. L'anglais se dérobe le plus qu'il peut au français. Les deux idiomes sont composés en sens inverse. Leur pôle n'est pas le même : l'anglais est saxon, le français est latin. » Préface de la traduction de Shakespeare par François Vicior Hugo, p. 9, édition Lemerre.

[1] Rabelais est aussi du nombre des cinq ou six écrivains dont parle Chateaubriand dans la note ci-dessus.

[2] Il a bien montré son amour pour Théophile Gautier dans un sonnet anglais publié dans un livre consacré à la mémoire du poëte d'*Emaux et Camées* (V. *le Tombeau de Théophile Gautier ;* Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 1873) et dont voici notre traduction. L'auteur en a constaté lui-même, dans une de ses lettres, l'exacte fidélité :

« Belles comme des Vénus émergeant, fraîches, de l'eau calme, où toutes, » solitaires, se cachent, il y a des pensées, imparfaitement visibles, excepté » dans le chant dont nous animons leur beauté. — Et telles sont les douces » et harmonieuses pensées qui se pressent autour de toi, grand Théo, que, » moi inconnu, j'ai connu et aimé passionnément, toi dont le plus faible son » m'éblouit comme un prisme, avec une force magique. — Ainsi la Mort, à la » fin, a pris ta main : la noire Mort avec laquelle, enivré de lumière dorée » et de joie, c'était ton caprice charmant de badiner sans nulle réserve. — La » Mort t'a donné le baiser du vrai amour, dont la calme haleine répète comme » sur une flûte la même note à jamais : « Mon repos est plus brillant que la » clarté du soleil, plus doux que la rose. »

A propos de Théophile Gautier, nos lecteurs n'apprendront pas sans un certain intérêt que « ses premiers balbutiements littéraires furent des *Poésies* écrites en langue provençale, ou dans le patois gascon que le poëte enfant avait parlé à Tarbes, et qu'il eut, raconte-t-il lui-même, quelque peine à désap-

Digitized by Google

Juvénal, que sais-je? Pindare, Anacréon, Euripide, l'auteur de l'admirable drame d'*Ion*[1]!—Pétrone, Lucrèce et même l'acariâtre Perse. C'est dans cet amour passionné de l'antiquité, que nous trouvons le secret de ses enthousiasmes pour la muse de Mistral, d'Aubanel, et pour la prose si fine et si pure des dialogues de Roumanille; c'est à cause de leur saveur grecque et méridionale qu'il les aime; c'est pour leur simplicité antique et pour leur clarté harmonieuse qu'il leur a voué son culte le plus ardent et qu'il leur voudrait voir dans tous les cœurs délicats un autel. Mais voici le contraste: cet adorateur du soleil et des pures clartés a aimé aussi les hallucinations du rêve et la fantasmagorie morbide d'un Thomas de Quincey, l'auteur des « *Confessions d'un mangeur d'opium* » et des « *Suspiria de profundis* », ce même ouvrage dont Baudelaire s'est inspiré pour ses « *Paradis artificiels.* »

Ce singulier livre fut un de ses amis les plus intimes, et c'est là une des bizarreries périlleuses de ces natures contrastées, comme on en voit tant parmi ceux que le démon de l'art ou de la poésie,

> Sous son manteau de feu, comme une ombre légère,
> Emporte dans l'espace à ses pieds suspendus[2].

A côté de De Quincey prend place naturellement l'Américain Edgard Allan Poë, qui ne cesse de le fasciner, chaque fois qu'il le suit dans son monde mystérieux, funèbre, terrible, où « l'analyse éperonne l'imagination, où l'imagination prend les allures de l'analyse », comme il le dit, et où toutes les deux, transformées en fées du Nord, en Ondines charmeresses, chantent en suaves accords et attirent dans le gouffre l'imprudent qui se laisse tenter.

De l'amour des auteurs à l'amour des livres il n'y a pas

prendre. » Nous empruntons cette citation à un article curieux de Charles de Lovenjoul, le bibliographe d'Honoré de Balzac, article qui a pour titre: « Projets littéraires de Théophile Gautier, à propos des œuvres qu'il n'a pas écrites, ou qu'il n'a pas terminées.» V. le *Livre,* Paris, Quantin, n° du 10 mars 1882, 71.

[1] Une des plus belles scènes d'*Ion* a été imitée par Racine dans *Athalie,* acte II, sc. VII. En outre, de nombreux détails d'*Ion* relatifs aux cérémonies religieuses des Grecs sont précieux pour l'histoire et l'érudition.

[2] A. de Musset, *Rolla.*

Digitized by Google

loin. Avec du goût pour les choses jolies, curieuses ou rares, un homme qui aime à lire devient facilement bibliophile. Notre poëte ne pouvait échapper à cette destinée. Ceux qui ont mordu à ce fruit, — parfois défendu, — ne seront point étonnés d'apprendre que, dans sa jeunesse, notre auteur, bien souvent, aurait pu dire, à peu près comme le jeune homme d'une comédie bien connue:

Et je n'ai pas dîné pour acheter... ce livre [1].

L'amour du livre est, du reste, une passion des plus impérieuses. Certains naissent bibliophiles, comme Renouard, qui devait devenir un de nos savants libraires, et qui, dès l'âge de treize ans, commença sa bibliothèque par l'achat d'un Horace, avec le premier écu que lui donna son père [2]; beaucoup le deviennent, mais les uns et les autres s'y adonnent tout entiers. Malheureusement, si les livres nourrissent l'esprit, l'estomac se trouve fort mal de cet aliment, et notre poëte gagna à cette ardeur pour les livres, contenant et contenu, une dyspepsie de très-longue durée. Aujourd'hui ce beau feu dure encore; mais il a un peu perdu de sa fougue, et c'est dans sa bibliothèque, garnie de 6 à 7,000 volumes, en toutes langues et en tous genres, qu'il l'entretient sans cesse, par un commerce assidu de longues heures tous les jours.

Frédéric DONNADIEU.

(*A suivre.*)

[1] *L'Honneur et l'Argent :* — « Et je n'ai pas dîné pour acheter des gants. »

[2] Les *Amoureux du livre;* Paris, Claudin, éditeur, bibliophile, p. 278, dédié à Mgr. Henri d'Orléans, duc d'Aumale, de l'Académie française, président d'honneur de la Société des Bibliophiles français, de la Société du Philobiblion de Londres, etc., « non comme on dédiait jadis aux grands et aux puissants du jour, pour obtenir d'eux des faveurs et des récompenses, mais à titre de reconnaissance envers le *Prince des bibliophiles,* qui a été l'un des premiers promoteurs du goût des beaux livres en France et n'a cessé de les encourager. »

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

E. Stengel. **Erinnerungsworte an Friedrich Diez**. Marburg, 1883, 104 pages in-8o.

Le 9 juin 1883, une inscription commémorative a été apposée, à Giessen, sur la maison où est né Frédéric Diez. On a invité M. E. Stengel à prononcer un discours à cette occasion, et c'est ce discours, étendu, annoté, accompagné de plusieurs documents, que renferme la présente brochure. Elle ne peut manquer d'intéresser vivement les amis de Diez. Le savant y est caractérisé avec compétence. On mesure tout le chemin qu'il a parcouru entre ses débuts (1818) et la *Grammaire des langues romanes* (1836); on aperçoit l'importance de chacune des œuvres suivantes. L'homme est peint avec amour et vénération. M. Stengel a bien su rendre le charme que donnait au maître le contraste même de sa haute valeur et de sa renommée avec une modestie toute naïve et une simplicité digne d'un autre âge. Ce qui sera nouveau pour plusieurs, même de ceux qui ont approché Diez, c'est la veine humouristique et la gaieté dont témoignent, outre des souvenirs personnels, quelques pièces de vers composées par lui. Une quarantaine de lettres de Diez à L. Dieffenbach, W. Wackernagel, K. Weigand, A. v. Keller, A. Mussafia et A. Ebert, servent à compléter le portrait. Il va sans dire qu'elles roulent en partie sur des questions de philologie romane.

T.

CHRONIQUE

Livres donnés a la Bibliothèque de la Société. — Ionescu (Nicolae): Despre uciderea lui Mihaiu-Voda Viteazulu şi despre Crudimile luĭ Vlad Draculŭ, doue documinte nouĕ istŏricecitite in Academia. Bucuresci, Tipografia Academieĭ romane, 1883; in-4°, 16 pages (don de l'Académie roumaine);

Jullian (L.): Orthophonie. Extrait de la méthode naturelle ou physiologique de lecture-écriture et d'orthographe, etc. Paris, Delagrave, 1881; in-8°, 52 pages (don de MM. Hamelin frères);

Louche (l'abbé Jules): Notice sur l'église paroissiale et cathédrale provisoire de Saint-Martin, à Marseille. Marseille, Boy, 1871; in-8°, 44 pages (don de MM. Hamelin frères);

Maistre (Jules): de l'Influence des forêts et des cultures sur le climat et sur le régime des sources. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1881; in-8°, 68 pages (don de MM. Hamelin frères);

Digitized by Google

Maniu (V.): Românii în literatura streină. Studiĭ istorico-critice şi etnologice cu unŭ memoriŭ asupra mişcăreĭ literatureĭ istorice în streinătate şi la noĭ, urmată în decursulŭ anilorŭ 1880 şi 1881. Bucuresci, Tipografia Academieĭ romane, 1883; in-4°, 166 pages (don de l'Académie roumaine);

Pauc (E.): des Erreurs et des Préjugés populaires en médecine. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1882; in-4°, 72 pages (don de MM. Hamelin frères);

Pella y Forgas (José): Historia del Ampurdán, estudio de la civilización en las Comarcas del noreste de Cataluña. Tomo I. Barcelona, Tasso y Serra, 1883; in-8°, 80 pages, fig.;

[Rieux (l'abbé)]: Ma Garbeto de Nouvè e mi Pastrihouno, pèr D. Savié de Fourviero, canounge de Ferigoulet e felibre de Baudo, em' uno prefàci de F. Mistral. Avignon, Roumanille, 1883; in-12, 216 pages, fig.;

Stefănescu (Grigorie): Consideraţiunĭ geologice asupra Albiei Dâmboviţeĭ şi meteoritulŭ de la Mocĭ în Transilvania. Bucuresci, Tipografia Academieĭ romane, 1883; in-4°, 16 pages (don de l'Académie Roumaine).

Teclu (Nicolae): Noţiunĭ generale despre industria pigmentelorŭ de depinsŭ. Bucuresci. Tipografia Academieĭr omane, 1883; in-4°, 16 pages (don de l'Académie roumaine).

Errata du numéro d'octobre 1883

POÉSIES DE DOM GUÉRIN. — P. 174, ligne 10, en remontant par le bas : *amels*, lisez : *aucels*. — 178, ligne 11, en remontant par bas, au lieu de : leur ventre (littéralement : *gésier*), *lisez :* leur jabot. — 182, l. 18, *voulait*, lisez : *valait*.

Le Gérant responsable : Ernest HAMELIN.

Montpellier, Imprimerie centrale du Midi. — HAMELIN FRÈRES.

Digitized by Google

DIALECTES MODERNES

LE LANGAGE DE VILLENEUVE-D'AGEN

Le seul texte en idiome de Villeneuve-d'Agen[1] qui ait paru dans la *Revue des langues romanes* a pour titre *la Cigalo e la Froumit*[2]. Il appartient à Laborie, qui l'a imité et longuement développé du premier apologue de Lafontaine.

En rééditant cette fable, M. Donnodevie fit remarquer que la lettre *j* se prononçait *ts* à Villeneuve, *jour* y devenant *tsour*, et *jouinesso*, *tsouinesso*.

La lecture des vers de Laborie montre qu'il orthographiait, au contraire, *Xaneto*, *xournado*, *xune*, *badinaxe*, *xel*, *xelado* et *imaxe*, les termes que l'ensemble des idiomes méridionaux s'accorde à écrire : *Janeto*, *journado*, *june*, *badinage*, *gel*, *gelado* et *image* ; mais cette différence n'a rien qui doive étonner[3], si l'on songe à la multiplicité des nuances de la prononciation méridionale et à celle non moins grande de leur figuration scripturaire.

[1] Officiellement devenu Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne) depuis le commencement du siècle. Clermont-Lodève a subi une transformation de même nature en devenant Clermont-l'Hérault.

[2] Il fait suite à une étude littéraire de M. Donnodevie sur *Arnaud Daubasse, ouvrier et poëte du XVII^e siècle*, *Revue*, 1re série, IV, 261-276.

La Cigalo et la Froumit parut pour la première fois à Agen; Prosper Noubel, 1839.

Quoiqu'il fût né à Moissac, en Quercy, Daubasse passa la plus grande partie de sa vie à Villeneuve, et ses poésies y furent imprimées quelque temps après sa mort. Ne les ayant pas à ma disposition, je ne puis dire jusqu'à quel point leur langue a subi l'influence du parler villeneuvois.

[3] Le domaine géographique de cette notation reste aussi considérable que difficile à éclairer, car le son que l'on représente par un *x* varie selon les lieux. Jacques Azaïs, de Béziers, l'employa à la place du *g*, du *j* et du *ch*. On lit dans ses *Berses patoises* (Béziers, Benezech-Roque, 1867; 2 v. in-12):

Dins la Castillo èro d'usaxé
Que l'Amiral noubèlomen noummat,
Lou jour qu'en poussessiou dintrabo, d'un foursat
Faguésso cessa l'esclabaxe (I, 203).

Y a septanto-cinq ans, qu'un béspré, al Xabal blanc,
Tant dé bouyaxurs arribèrou,
Que las cambros sé rampliguèrou

Digitized by Google

En orthographiant *lou Tort de la Nauso*, de M. Victor Delbergé[1], conformément à la généralité des règles actuelles, et en ramenant notamment au *g*, au *j* et au *ch*, les notations en *ts* (*x*), la *Revue* ne fait que se conformer à l'exemple que les poëtes provençaux ont les premiers donnés en pareille matière[2].

Signalons un peu, au hasard de la plume, quelques particularités de l'idiome de M. Delbergé.

I. *V*. — Comme dans le catalan de Barcelone, le montpelliérain, le biterrois et le gascon, le *v* est absolument inconnu à Villeneuve-d'Agen. Il sonne *b* toutes les fois que l'étymologie latine, les habi-

Et qué lous pus tardiés couxèrou
Dins la cousino sus un ban.
Sieis estrangés dé touto classo,
Après s'estré pla baguétax,
Anèrou dins la cambro, ount lous abioou louxax,
Cuba soun bi, répaousa sa carcasso (I, 205).

On remarquera que les pluriels de la dernière citation (*louxax, baguetax*) que l'on prononce *louchach, baguetach,* sont terminés aussi par un *x*. Presque tous les poëtes de Béziers ont actuellement accepté la notation *ts*. M. Laurès, l'auteur du *Campestre,* est à peu près le seul qui fasse exception. La notation en *g, j* et *ch,* a prévalu sur les autres points.

Le *Misanthrope travesti,* de Daubian, de Castres (Castres, Rodière, 1797; in-8°, 88 pages), décèle les mêmes habitudes graphiques: *balaxo,* balai; *esclox,* sabots; *fadexa,* badiner; *farfaignexa,* tâtonner; *gouxat,* jeune homme; *xaloux,* jaloux; *axuda,* aider, etc.

Dans ses populaires *Fables et autres poésies en patois de Cahors* (Cahors, Crayssac, 1881; in-8°, 48 pages), M. l'abbé A. Hérétié adopte le *ts: lutso,* lutte; *bilatse,* village; *couratse,* courage; *tsobal,* cheval; *bentsa,* venger; *futsi,* fuir; *tseneral,* général; *bétsén,* voyant; *tsous,* sous; *tsour,* jour, etc.

On trouve de fort curieuses indications sur la limite du *tch, dj,* ou *j,* vis-à-vis du *tz* et du *dz,* dans un opuscule de M. Durand (de Gros): *de l'Influence des milieux sur les caractères de race chez l'homme et les animaux* (Extrait des procès-verbaux de la *Société d'anthropologie*); Paris, Germer-Baillière, 1868; in-8°, 60 pages.

[1] M. Delbergé a publié en 1880 un petit recueil de poésies françaises: *Mes Baisers de vingt ans* (Rodez, de Broca, 1880; in-12, 58 pages), qui contient, p. 55-56, une pièce en langage de Villeneuve-d'Agen: *Mous Poutous*.

[2] « Le *g*, — dit une note sur la prononciation provençale, placée par M. Mistral en tête de la première édition de *Mirèio*, — le *g*, devant un *e* ou un *i*, et le *j*, se prononcent *dz*. Ainsi *gemi, gibous, image, jalous,* doivent se prononcer *dzemi, dzibous, imadze, dzalous.*

» *Ch* se prononce *ts*, comme dans le mot espagnol *muchacho*. Ainsi *charra, machoto, chima,* se prononcent *tsarra, matsoto, tsima.* »

Digitized by Google

tudes orthographiques ou, ce qui arrive rarement, un emprunt au français ou à tout autre idiome étranger, font marquer un *v*.

II. *Tz*.— Ainsi que je l'ai dit sommairement, *ge, gi, ja, je, ji, jo, ju, cha, che, chi, cho, chu,* sonnent comme si le *g,* le *j* et le *ch* étaient remplacés par *tz*.

agesse devient donc:		*atzesse* (qu'il eût).
aprouchet	—	*aproutzet* (approcha)[1].
bachacado	—	*batzacado* (bouleversé, troublé).
foucha	—	*foutza* (piocher).
jouncs	—	*tzouncs* (joncs).
jour	—	*tzour* (jour).
legì	—	*letzì* (lire).
marcha	—	*martza* (marcher).
mecho-ouro	—	*metzo-ouro* (demi-heure).

III. — La diphthongue que l'on figure en *ieu* sonne comme dans le montpelliérain, le lodévois, le biterrois et une partie du provençal. L'*e* ne s'y fait pas sentir. Les poëtes agenais la notent en général de la manière suivante : *iou*. La diphthongue dont il s'agit manque au français et se prononce d'une seule émission de voix.

IV. PARTICIPES PRÉSENTS EN *INT*.—Cette forme curieuse existe à Villeneuve-d'Agen :

Lou rebenant parlet en *brandint* [2] soun calel.

Elle se montre aussi dans le Lauragais, car les vers de M. Auguste Fourès en renferment quelques exemples :

Rodo darrè sant Paul, en *sourtint* d'un vielh barri [3].

La machino à vapou que meno la batouso
Se fa tira 'n *bruzint,* per un parelh manel [4].

Et Jasmin a dit, dans sa *Gleyzo descapelado del Perigord* (1843) :

Tabé n'es qu'en *rougin,* dins soun brès qu'illumino,
Que jou, paoure cantayre, à la bouès magrestino,
Bèni paouza ma piado al coustat de la siò [5].

[1] A Villeneuve, me dit M. Delbergé, on prononce *aproutzet;* à Laroque, *aproutchet*, et à Agen *aprouchet*.

[2] La consonne finale ne se fait pas sentir. Il serait facile de revenir sur ce point aux habitudes de la langue médiévale, qui orthographiait généralement sans *t* ses participes présents.

[3] *Revue,* 3e série, VIII, p. 136.

[4] *Ibid.*, 3e série, IX, p. 151.

[5] *Las Papillôtos de Jacques Jasmin, de l'Académie d'Agen*. Paris, Didot, 1860; in-12, p. 351.

Digitized by Google

Autant que je puis en juger, la constitution du participe présent, par la simple adjonction d'un *n*, ne s'exerce que sur les verbes terminés en *i: rougì, brandì, brusì,* etc. Le montpelliérain dirait actuellement *rougiguent, brandiguent, brusiguent,* tandis qu'une partie de ses environs semble préférer l'*s* géminée : *rougissent, brandissent, brusissent.*

Il est probable que les formes *brusent* et *sourtent,* ainsi que d'autres similaires, subsistent dans l'Agenais et le Lauragais, car des infinitifs en *e ; tene, sortre, courre, plagne,* se maintiennent concurremment aux infinitifs *tenì, sourtì, courrì, planì,* dans un assez grand nombre de départements méridionaux. Les premiers n'ont qu'une existence très-limitée; on ne les emploie même que dans des phrases toutes faites, des proverbes ou des comparaisons populaires. Il faut cependant excepter *tene,* qui, à Montpellier, est usité, à l'exclusion complète de *tenì,* que le provençal paraît, au contraire, affectionner.

S'il était permis de chercher hors du domaine méridional des équivalents aux participes en *int* du Lauragais et de l'Agenais, on pourrait remarquer que la quatrième conjugaison du roumain, celle des verbes en *i : a dormì* (dormir), *a murì* (mourir), *a iŭbì* (aimer), forme ses participes *dormind, murind* et *iŭbind,* d'une manière exactement semblable [1].

V.—L'*m,* et l'*mp,* dans *dam, fum* et *camp,* se transforment en *n.* Il en est de même dans le provençal et le languedocien.

Alph. ROQUE-FERRIER.

[1] Voyez la *Grammaire de la langue roumaine,* par V. Mircesco [M. le sénateur roumain V. Alecsandri], *précédée d'un aperçu historique sur la langue roumaine,* par A Ubicini. Paris, Maisonneuve, 1863; in-12 (p. 67).

Digitized by Google

LOU TORT DE LA NAUSO

COUNTE

Lous viels fan souvent revenì
Las amos des grands persounages ;
Mais ço que la mort pot tenì
Nou fut jamai de sous ribages.

Me rapeli, tout pitienet,
Qu'un jour moun pai, à la velhado
(I aviò, cresi, uno espanoulhado),
Diguet un counte tout droulet.
Vous l'escrirei pas mot per mot:
Moun pai ero nascut countaire ;
Z'embelissiò, e lou velhaire
I coumpreniò res quauque cot.

Dins un endret del vesinage,
Vendion un bel jour à l'encan
Lou cementeri del vilage.
Cadun d'es n'en vouliò fa 'n camp
Ount vendrion pla las bletorabos,
Las carrotos e lous alhets ;
Ero lou milhou des endrets
Per fa venì de grossos rabos.

LE BOITEUX DE LA NAUSE

CONTE

Les vieux font souvent revenir—les âmes des grands personnages ; — mais ce que peut tenir la mort — ne fuit jamais de ses rivages.

Il me souvient que, tout petit, — mon père, un soir à la veillée — (on égrenait, je crois, le maïs), — dit un conte tout à fait drôle. — Je ne vous l'écrirais pas mot à mot : — mon père était né conteur ; — il embellissait tout, et celui qui était venu passer la veillée — n'y comprenait rien quelquefois.

Dans un endroit voisin, — on vendait un beau jour aux enchères —le cimetière du village. — Chaque villageois voulait en faire un champ — où viendraient à ravir les betteraves, — les carottes et les aulx.— C'était le meilleur des endroits — pour faire venir de grosses

Digitized by Google

Qual zou croumpet ?
Acò fusquet
Un viel garrel e que per causo
Apelaboun Tort de la Nauso.
Aviò d'escuts à plen paniès ;
De louvis d'or, plet las tirretos.
Countre el eroun be cinq ou sies ;
Mais per i tenì cat mancaboun de pecetos.
Nostre ome, coumo tous lous torts,
E mai enquero,
Ero rusat,
Dieu zou sat.
Coumenço à zou foucha, mailo lous os, la terro,
E, pei n'en siegent que soun cat,
I met de rabos à pougnat.
Boun terren e boun clot, tout venguet à bimbolos.
Nostre ome, que souvent las drolos
Taquignavoun per s'amusa,
De plasé n'en teniò sa cambo touto reto,
E, quant de bels rabìs pleno ero sa carreto,
Countent s'en anavo pausa.
Mais, aquì lou malur, las rabos venion claros ;
Quauqu'un prou degourdit, que las troubavo caros,
Veniò dins lou clot del garrel

raves. — Qui l'acheta ? — ce fut — un vieux boiteux, et, à cause de cela, — on l'appelait le Boiteux de la Nause. — Il avait des écus à remplir les paniers — et des louis plein les tiroirs. — Contre lui ils étaient bien cinq ou six. — Mais, pour lui tenir tête, ils manquaient de pièces de monnaie. — Notre homme, comme tous les boiteux, — et plus encore, — était rusé, — Dieu le sait. — Il commence à bêcher ; il mêle les os, la terre, — puis, ne suivant que sa tête, — il y met des raves à pleine main. — Bon terrain, bon clos, tout vint par enchantement. — Notre homme, que bien souvent les jeunes filles — taquinaient pour s'amuser, — de plaisir en tenait sa jambe toute raide. — Et quand de beaux navets sa voiture était pleine, — il allait se reposer content. — Mais voilà le malheur, les raves diminuaient. — Quelqu'un assez dégourdi, qui les trouvait chères, — venait dans le clos du boiteux — enlever tout ce qu'il y avait de plus beau. — Le pauvre boiteux en avait le cœur bou-

Digitized by Google

Enleva tout ço de pus bel.
Lou paure tort n'aviò soun amo bachacado;
E un se, qu'ero à la velhado
Co d'un que cresiò soun amit,
Nous countet ço que vous ei dit :
« Me panoun, ajustet ; douma i a pas de luno,
Farei quauque malur. Bast ! acò m'es egal,
Cargarei moun fusil de sal :
Qui me vendra pana envalara la pruno. »

Quatre gouiats que l'entendion
De nostre paure tort rision
A se fa peta la bragueto.
Al cantou d'un bel fet, uno jouino drouleto
Lous apelet del det. Vengueroun al signal:
« Vesès dounc aquel animal »,
Lour diguet douçoment, « paurut coumo uno agasso,
Al brut d'uno felho que passo
Tremblo pus fort qu'un flot de jouns.
Douma i aura d'escur; se ses pas trop coulhouns,
Cadun sarrat darrè sa terro,
I farés uno pòu à n'avé la caguero. »
Nostres gouiats, en s'en anant,
A l'aise faglueroun lour plan.

leversé.—Et un soir qu'il passait la veillée — chez un villageois qu'il croyait son ami,— il conta ce que je viens de vous dire. — « On me vole, ajouta-t-il ; demain il n'y aura pas de lune, — je ferai quelque malheur. Bast ! cela m'est égal, — je chargerai mon fusil de sel :— celui qui viendra avalera la prune. »

Quatre jeunes gens qui l'entendaient — de notre pauvre boiteux riaient — à se faire peter la braguette (expression locale). — Au coin d'un bon feu, une jeune fillette — leur fit signe du doigt. Ils vinrent au signal. — « Voyez donc cet animal, — leur dit-elle doucement, peureux comme une pie, — au bruit d'une feuille qui passe — il tremble plus fort qu'une touffe de joncs. — Demain il fera noir ; si vous n'êtes pas trop nigauds,—chacun de vous, caché derrière son champ, —vous lui ferez une peur à en avoir la diarrhée. »— Nos jeunes gens en chemin — tout à l'aise formèrent leur plan.

Digitized by Google

Sur sous dus pungs fermats nostre garrel rouncavo:
Reivavo qu'un voulur tout soun camp empourtavo.

Lou lendouma matì, ço que prumiè faguet,
Quand fusquet descendut del let,
De carga soun fusil de sal uno pougnado.
Soun armo ero touto roulhado,
Mais pes voulurs anavo prou.
Escuret saquelai quauque pau lou canou.
Lou se, à dech ouros passados,
Lou Tort prenguet las caminados.
S'en anavo cloupint-cloupant,
Pus rete que cat d'Artaban.
Coumo nou courriò pas, dam sa pauro bequilho,
Proche de mecho-net arribet à la grilho.
S'asseto dins lou clot, gueito de tous cantous;
Mais a bel durbì sous elhous,
Nou vei res, n'entend res, que lou brut de las felhos,
Que se fan de poutous quand lou vent las rebelho.
Douge truts an sounat;
Ven de vere uno lut, gueito de tout coustat,
La lut marcho ver d'el. Rete coumo uno barro,
Poulso pas mai qu'un roc, soun estoumat se sarro.

Sur ses deux poings fermés notre boiteux ronflait:—il rêvait qu'un voleur emportait tout son champ.

Le lendemain matin, la première chose qu'il fit, — lorsqu'il fut descendu du lit, — ce fut de charger son fusil avec une pleine poignée de sel. — Son arme était toute rouillée; — mais pour les voleurs elle allait assez bien. — Il nettoya cependant quelque peu le canon. — Le soir, à dix heures sonnées,— le boiteux prit les petits chemins; — il s'en allait clopin-clopant, — plus fier qu'Artaban. — Comme il ne courait pas, avec sa pauvre béquille,— à bien près de minuit il arriva à la grille.—Il se place dans le champ, regarde de tout côté; —mais il a beau ouvrir ses petits yeux,—il ne voit rien, n'entend rien que le bruit des feuilles,—qui se font des baisers quand le vent les réveille. — Minuit vient de sonner.—Il vient de voir une lumière; il regarde de tout côté, — la lumière marche vers lui.— Roide comme une tige de fer, — il ne remue pas plus qu'un rocher. Sa poitrine se serre. —

Digitized by Google

La lut marcho toujour ; quand n'es qu'à quauques pas,
S'arresto e i diguet, en aloungant lou bras :
« Iou que veni del Paradis,
N'ei pas vis de ta bel rabis. »
E la lut mouriguet.
Lou Tort suso la fret. Tout d'un cot se viret
E vei uno autro lut que ver d'el s'avançavo.
Nostre ome boujo pas, à peno s'alenavo.
Coumo lou premiè cot, quand fusquet pres de d'el,
Lou revenant parlet en brandint soun calel :
« Iou veni de la basso fosso,
N'ei pas vis de rabo tant grosso. »
E la lut mouriguet.
Mais tout d'un cot vei un grand fet,
E del met d'un bel fum un revenant s'escapo :
Parissiò sourtì d'uno trapo.
S'avanço del coustat del Tort
E se met à crida bien fort :
« E iou podi pas fa autro causo
Qu'empourta lou Tort de la Nauso. »
Nostre ome alabet perd lou cat,
Fout soun fusil dins un valat,
E, sans bastou ni res, en mens d'uno mecho-ouro,

La lumière marche toujours. Quand elle n'est qu'à quelques pas, — elle s'arrête ; et le revenant dit, en allongeant le bras : — « Moi, qui viens du Paradis, — je n'ai pas vu de si beaux navets. » — Et la lumière s'éteignit. — Le boiteux sue le froid. Tout d'un coup il se retourne — et voit une autre lumière qui vers lui s'avance. — Notre homme ne bouge pas, à peine s'il respire. — Comme la première fois, quand il fut près de lui, — le revenant parla en balançant son falot : — « Moi, je viens de la basse fosse ; — je n'ai pas vu de rave si grosse. » — Et la lumière s'éteignit. — Mais, tout d'un coup il voit un grand feu, — et du milieu d'une grande fumée un revenant s'échappe : — il paraissait sortir d'une trappe. — Il s'avance du côté du boiteux, — et s'écrie d'une voix forte : — « Et moi, je ne peux faire autre chose — qu'enlever le Boiteux de la Nause. » — Notre homme alors perd la tête. — Il lance son fusil dans un fossé, — et, sans bâton, ni rien, en moins d'une demi-heure — il arrive dans sa grande

Digitized by Google

Arrivo dins soun oustalas;
E, farroulho farroulharas,
Se clavo jusqu'al jour. Dourmiguet pas uno ouro.
A la punta de l'albo, al davans de sa porto
Trovo lou fusil tout roulhat;
De rabos pendion al coustat.
E; coumo se disiò qu'aquelo ero un pau forto,
Vei un escrit sul countro-vent;
S'aprouchet, e tout douçoment
Legiguet aquelo mouralo :

« Crei-me, garrel, d'oro-en-avans,
Geisso las rabos dins lou camp;
E, se quauque paure damando
Que i dongues quauques rabìs,
Escouto bien ço que te dis.
Satan anet te zou coumando. »

Dumpei aquel bel jour, lous paures malurous
Podoun ana pana rabos, rabìs e flous.

V. Delbergé.

maison; — et, poussant les verroux, — s'y enferme jusqu'au jour. Il ne dormit pas une heure. — A la pointe de l'aube, au-devant de sa porte,— il trouva le fusil tout rouillé;— des raves pendaient au côté. — Et, comme il se disait que celle-là était un peu forte, — il voit un écrit sur les volets de la fenêtre ; — il s'approche, et tout doucement — lit cette morale:

« Crois-moi, boiteux, à l'avenir,—laisse les raves dans ton champ; — et, si quelque mendiant demande—que tu lui donnes quelques navets, — écoute bien ce qu'il te dit. — Satan te le commande aujourd'hui. »

Depuis ce jour, les pauvres malheureux—peuvent aller voler raves, navets et fleurs.

V. Delbergé.

Digitized by Google

LES POETES DE LA LANGUE D'OC

Portraits littéraires

I

WILLIAM-CHARLES BONAPARTE-WYSE

(Suite)

On connaît la spirituelle et paradoxale préface des *Jeunes France* de Théophile Gautier : « Moi, pour mon compte,—et je » prétends vous convertir à mon système,— je ne lis que les » préfaces et les tables, les dictionnaires et les catalogues. » C'est une précieuse économie de temps et de fatigue : tout » est là, les mots et les idées. La préface, c'est le germe ; la » table, c'est le fruit ; je saute, comme inutiles, tous les feuil- » lets intermédiaires. Qu'y verrais-je ? Des phrases et des for- » mes ; que m'importe ?.... » Comme Théophile Gautier, Bonaparte-Wyse lit avec le plus grand plaisir les dictionnaires et les catalogues. Ceci n'est pas une pure bizarrerie. Il y a dans les premiers un imprévu, des rencontres étonnantes et des découvertes inattendues, qui sont faites pour charmer, comme un voyage en pays inconnu. Dans les seconds, le bibliophile ne trouve-t-il pas des renseignements précieux, et souvent des jouissances nées d'une illusion puissante, qui le rend un moment possesseur des trésors enviés ? Détail typique, nôtre poëte aime outre-mesure la classification, qui est, paraît-il, le goût par excellence de la branche de Lucien Bonaparte, et qu'il partage avec ses oncles, Louis Lucien, le philologue[1], et feu le prince de Canino, le naturaliste, sans par-

[1] En outre des nombreux travaux publiés par l'éminent philologue et mentionnés dans la *Bibliographie basque* de Pierquin de Gembloux, nous devons citer une brochure in-8°, publiée à Londres en 1862, sous le titre : *Langue basque et langues finnoises*, qui, d'après les découvertes qu'elle contient, dit M. H. de Charencey, « réduit à néant une des plus puissantes objec- » tions proposées contre la parenté des Finnois et des Basques, et facilite » singulièrement la solution d'un problème, qui, jusqu'à ce jour (1873), n'avait » cessé d'agiter et de préoccuper les amateurs de linguistique et d'ethnologie » comparée. »

Digitized by Google

ler de son frère, l'officier de marine [1], et de son cousin le prince Roland.

Nous avons déjà dit un mot de l'influence exercée par Byron sur l'esprit de notre auteur, et qui n'a pas cessé de croître avec les années. Byron est, par lui, toujours regardé comme un des poëtes les plus intimement vrais qui aient jamais chanté. Il y a dans le *Caïn,* dans le *Manfred,* dans le *Don Juan,*— ce poëme qu'une femme fut assez puissante pour faire arrêter quelque temps au troisième chant [2], — et surtout dans le *Childe-Harold,* des passages qui restent gravés en traits de feu dans son âme, et qu'aujourd'hui encore il se répète à lui-même avec effusion, tant est grand l'empire des jeunes souvenirs. Nous comprenons parfaitement, quant à nous, cette continuité d'impressions, survivant même aux choses à jamais évanouies, et beaucoup de nos compatriotes sur lesquels Alfred de Musset, cet autre Byron, — de moindre envergure peut-être, mais plus attachant et plus aimable, — a fait une impression analogue, la comprendront aussi.

Citerons-nous encore, parmi les auteurs préférés, Cervantès,

[1] Cet officier de la marine française, M. Lucien Wyse, aura l'honneur de laisser son nom attaché à l'une des plus grandes entreprises du XIX[e] siècle, au percement de l'isthme de Panama, « complément indispensable de l'œuvre grandiose de Ferdinand de Lesseps, » ainsi que s'exprime Charles C.... dans son très-curieux *Voyage dans un grenier,* si magnifiquement édité par Damascène Morgand et Charles Fatout en 1878. C'est lui, en effet, qui a commandé en 1876 et 1877 les deux expéditions d'explorateurs destinées à arrêter le tracé définitif et le devis complet du canal de jonction des deux Océans. Ces expéditions ont valu à M. Lucien Wyse la médaille d'or de la *Société de géographie* de Paris, en 1878.—V. les deux livres publiés chez Hachette par Reclus sur ce sujet.

On remarquera peut-être que le frère de notre poëte n'ajoute pas à son nom patronymique celui de sa mère. La raison en est simple. M. Lucien Wyse est Français, et porte le nom que lui donne notre état civil, suivant l'usage français, qui ne tient pas compte du nom maternel. L'auteur des *Piado,* au contraire, sujet anglais, en signant Bonaparte-Wyse, ne fait que se conformer à l'usage anglais, qui fait invariablement précéder du nom maternel le nom que l'on tient du père.

[2] « A la requête particulière de la comtesse Guiccioli, j'ai promis de ne pas continuer *Don Juan.* Vous regarderez donc ces trois chants comme les derniers du poëme. » V. la suite de cette curieuse lettre de Byron, du 6 juillet 1821, dans le tom V des *Œuvres de Byron,* traduites par Amédée Pichot, p. 205.

Digitized by Google

« génie noble et mâle, d'une douce et pénétrante mélancolie, malgré son rire, et qui fait aimer cette grande nation chevaleresque et grave d'au delà les Pyrénées, dont c'est le livre par excellence, le livre immortel » ? Citerons-nous Uhland, Henri Heine, ce voyant, qui avait si bien prédit les triomphes futurs du piétisme en Allemagne, et dont nous avons si peu écouté les conseils de prudence, pour notre malheur [1]. Parlerons-nous du « pessimiste Léopardi, » et (quel contraste !) de ce livre « délicieux », *li Fioretti di Santo Francesco* ? Fidèle à ses habitudes, William Wyse le lisait à Assises même, ainsi qu'en témoigne son élégie des *Scattered Leaves,* datée du 2 mai 1862. Mentionnerons-nous encore les Villon, Mathieu Regnier, l'abbé Prévost, Chateaubriand, Parny, et tant d'autres, tous ses amis et ses favoris, malgré leurs dissemblances marquées, ou même, sans aucun doute, à cause de leurs dissemblances ?

Quand nous aurons dit enfin le goût de notre ami pour les choses littéraires recherchées, pour les auteurs peu connus, pour les villes abandonnées, le *farniente* de la campagne ou la solitude des grandes villes ; quand nous aurons marqué son amour de la franchise, de la démonstration méridionale, de la naïveté enfantine, allant de pair avec son goût prononcé pour les propos malins, les épigrammes à la Martial, le gros rire aristophanesque ou rabelaisien, nous aurons donné le dernier coup de crayon à cette physionomie, que nous étudions, non sans un grand plaisir personnel, partagé, nous l'espérons, par nos lecteurs.

Nous pourrions citer, à l'appui des goûts divers de Bonaparte-Wyse, plus d'une de ses poésies anglaises. Nous en indiquerons une seule, parce qu'elle rend compte d'une des dispositions principales de son humeur, celle qui l'a conduit en tant de pays ou de villes ruinés [2]. Aussi bien nous lui de-

[1] Voir son livre *Lutèce.*

[2] Dans une *Causerie* d'Edmond Bonnafé, un *curieux* doublé d'un homme d'esprit,— l'un va-t-il sans l'autre ?—nous notons, au moment même où nous écrivons ces lignes, ce début: « J'aime la ruine. Le neuf est criard, il parle » tout seul: la ruine cause. Tout d'abord, elle attend dans son coin, se ré- » serve et veut qu'on la découvre; elle ne fait pas ses confidences au premier

Digitized by Google

vons, non-seulement une mention, mais une reconnaissance toute particulière. Sans elle, qui sait? Avignon, comme précédemment Bruges, Tolède, Trèves, etc., ne l'aurait pas attiré d'une façon irrésistible, et le *Félibrige*,— c'eût été grand dommage, — ne le compterait pas aujourd'hui au premier rang de ses maîtres. « Comme un cyprès au soleil, dit-il dans » la pièce intitulée *Magna civitas, magna solitudo,* seul je me » trouve, ne connaissant personne, inconnu à tous, perdu » comme du plomb dans une terre dorée ! En avant, foule ! » permets la rêverie, souffle tes bulles (bagatelles), que la » gaieté éclate en saillies ; je semble triste au milieu de tes » joies, comme un cyprès en plein soleil..... »

Cette pièce, dont nous ne donnons que le début, est caractéristique ; elle explique cet amour pour les ruines, les villes abandonnées, ou assez vastes pour qu'on y trouve la solitude: « *magna civitas, magna solitudo.* » Ce n'est pas sauvagerie, mais désir impérieux de se sentir vivre de sa vie propre, d'écouter ses pensées, les battements de son cœur, au lieu de s'abandonner au courant de cette vie impersonnelle et presque machinale qui est celle du monde.

Nous ne suivrons pas le poëte des *Scattered Leaves* dans tous ses voyages, pas plus que nous ne transcrirons toutes ses impressions, dont nous avons les mains pleines, mais qui seraient du ressort d'une autobiographie complète. Nous en avons assez dit, pensons-nous, pour faire connaître l'homme ; nous pouvons maintenant aborder le poëte.

On a déjà vu, au début de cette étude, que le chemin d'Avignon avait été pour Bonaparte-Wyse le nouveau chemin de Damas, où s'était révélée à ses yeux une nouvelle littérature, nous allions dire une nouvelle religion, merveilleusement appropriée à des goûts maintenant bien connus de nos lecteurs.

» venu; elle a des sous-entendus delicats, des aveux contenus, des réticences » pleines de promesses....» et cette fin:« Le neuf ne parle guère que de lui; » la ruine parle toujours des autres. — Le neuf m'emprisonne dans les platitudes et les amertumes du présent; la ruine m'en détache et m'emporte aux » régions sereines du passé. — La ruine est bien élevée, très-grande dame, » d'une conquête difficile; son salon est peu nombreux, fidèle et trié sur le » volet. — Elle a des aïeux; l'autre est un parvenu. — Voilà pourquoi j'aime » la ruine. » *Courrier de l'Art.* 1er février 1883.

Digitized by Google

C'est en effet à Avignon, ainsi que l'a raconté Mistral, dans les pages que nous avons citées, que le poëte-touriste des *Scattered Leaves* reçut la première commotion de l'étincelle électrique qui devait embraser bientôt tout son être. Mais ce qui acheva cette conversion, ce qui l'attacha corps et âme au *Félibrige*, ce fut une circonstance particulière tout intime, et par conséquent très-peu connue, que nous allons raconter.

C'était au mois de décembre 1859, par une de ces belles journées ensoleillées, comme on en voit tant dans le Midi, où l'atmosphère est d'une pureté, d'une limpidité sans égale, l'azur du ciel un peu pâle, l'air vif et *gai*, comme on dit. Le félibre Anselme Mathieu, le charmant poëte de la *Farandoulo*, alors heureux et cueillant autour de lui, sur les lèvres tant de baisers, et sur les buissons tant de roses, tant et tant, *pecaire!* qu'il ne devait plus lui rester que la grande douleur

Des souvenirs heureux en ses jours de malheur [1],

le félibre Anselme réunissait donc chez lui, ce jour-là, à Châteauneuf-du-Pape, cette pittoresque résidence des anciens prélats de la Cour pontificale, une élite d'amis et de félibres. C'était : Mistral, qui venait de publier *Mireille;* Aubanel, qui allait aussi, l'année suivante, entr'ouvrir le riche écrin de sa *Grenade;* Grivolas, peintre d'Avignon, pour ne citer que ceux qui firent le chemin en compagnie de notre poëte. Enivré déjà de ses excursions à pied, — qu'il a toujours beaucoup aimées et pratiquées dans ses voyages, — tour à tour à Vaucluse, à Orange, au pont du Gard, Bonaparte-Wyse était, à ce moment où le soleil rayonnait au dehors et au dedans de son être, une sorte « d'arc tendu », dit-il lui-même dans son pittoresque langage, pour se lancer, d'un élan irrésistible, vers toute chose poétique. Mathieu et sa famille, ses frères et sa mère, les reçoivent à bras ouverts. On se met à table. Félibrée

[1] ..... Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria.....
(Dante, *Inferno*, v)
Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère
Qu'un souvenir heureux dans un jour de malheur?...
A. DE MUSSET.

Digitized by Google

sans pareille : les chants et les vins de Châteauneuf, — il y en avait alors, et de bons ! — double enivrement, exaltent les cœurs et montent les têtes. Mistral, en particulier, dans toute la force et le feu de son génie, avec sa beauté byronienne, apollonienne, lui apparaît comme un jeune dieu. La gaieté, l'entrain des convives est sans bornes. Les belles pensées de jeunesse, d'enthousiasme et d'amour, débordent des cœurs, comme le Châteauneuf des coupes toujours remplies et jamais pleines. Mistral chante pour la première fois :

Lou bastimen vèn de Maiorco
Emé d'arange un cargamen :
An courouna de vèrdi torco
L'aubre mestre dóu bastimen,
Urousamen
Vèn de Maiorco
Lou bastimen... etc.

Fasciné par son regard, par sa voix charmeresse, transporté, comme jamais il ne le fut, au-dessus des choses de ce monde, William s'écrie : « Voici mon idéal de vie trouvé ! Ah ! que ne suis-je félibre ! Eh bien, moi, Irlandais errant, en vérité, je vous le dis ; oui, je le serai, je *veux* l'être. » Et par l'effet de cet enthousiasme juvénile et de ces ardeurs singulières, qui lui venaient comme un coup de soleil soudain, de ce jour-là date vraiment sa vocation de poëte provençal.

Après avoir ainsi tâché de mettre dans son vrai jour cette physionomie complexe de l'homme et du poëte, à laquelle on est toujours tenté d'ajouter quelques traits nouveaux, nous avons hâte d'arriver aux œuvres que nous a values cette nouvelle vocation.

C'est d'abord, avons-nous dit, les *Parpaioun blu,* titre charmant et recueil plus charmant encore, où, comme les êtres ailés dont le poëte emprunte le nom, son inspiration vole de fleur en fleur, c'est-à-dire de pensée en pensée, et cueille et butine, de çà de là, les sucs merveilleux dont il fera son miel embaumé. L'œuvre est déjà ancienne, et n'est pas sans avoir été lue et relue maintes fois. Nous pourrions donc nous dispenser d'en donner un aperçu détaillé. Mais comment ne pas rappeler une fois de plus la grâce de ces *terze rime,* qui ont pour

Digitized by Google

titre : *la Pescarello.* Où trouver une plus jolie image que celle de ces peupliers dont le tremblotant feuillage fait pendant aux lueurs scintillantes des étoiles ?

S'aubouron coume uno paret
Alignado, li piboulo,
En ribo dóu riéu que coulo,
E soun fuiage bouleguet
Vai emé la tremour queto
Dis estello belugueto.

Et *li Dous Parpaïoun blanc,* ce gracieux symbole, dont le rhythme sautillant et léger fait image, dont le coloris si pur semble si fragile qu'on en dit les strophes tout bas, de peur de le ternir d'un souffle, et dont la conclusion fera bien sentir le charme idéal[1] :

Mai autour dóu batèu que floutavo,
Dous parpaiounet blanc coumo nèu
Voulastrejavon, urous parèu !
Calignant subre l'aigueto blavo...
Elo : — « Tè »,
Me cridè,
« Ve de nôstis amour lou simbole !... »
— « Preguen Diéu, »
Ie fau iéu,
« Que noste ur coumo éli noun s'envole ! »

Dans « *la Bartalasso* », nom d'une île formée par le Rhône, près d'Avignon, pièce d'une belle allure au rhythme martelé, nous relevons cette définition expressive du poëte :

Car éu noun es fournigo o chivau lougadié
Que travaio e qu'a l'obro noun calo,
Lou pouèto ! A la proso anon li prefachié !
Lou pouèto es de raço reialo ;
Lou lesi, la foulié
Soun pèr éu de pouderoùsis al !

Lou Vin di Felibre, dédié « *A-n-Ansèume Mathiéu, de Castèu-Nòu-de-Papo* », est le souvenir de la félibrée fameuse dont

[1] Cette pièce a été traduite en castillan par V. Aguilera, le célèbre poëte espagnol. Voir ses *Elegias y Armonias.* Madrid, 1874.

Digitized by Google

nous parlions plus haut. Ce vin royal, impérial, pontifical, ainsi que l'a baptisé Mistral, avec une progression significative, n'aurait pas un chant spécial en son honneur? Ceci indigne notre poëte, et, on le sait, « *indignatio facit versum.* » Mais Bacchus ne connaît point la colère, et l'indignation de la première heure traduit en vers charmants:

A quaucun per la canta
Touto causo encantarello,
Lou soulèu e lis estello,
L'aut amour e l'amista,
L'ile blanc, la roso bello,
E la glòri emai lou gau,
E lis iue de Rosobello,
E lou parla prouvençau:
E saras, tu, sèns felibre,

Vin famous!
Vin courous!
Vin que nous fas franc e libre!
Valènt vin!
Vin divin!
Vin e neitar di felibre!

Chasque veire, vin, de tu
Es un pas vers l'Empirèio;
Au cèu di bèllis idèio,
O, sies un Pegase alu:
Sus tis alo à reflèt rose
Barrule entre de soulèu;
Coume un lampre dins lou Rose,
Alor nade dins lou Bèu,
E sèmpre cante en felibre:

Vin famous!
Vin courous! etc.

Au poudé de ti poutoun,
Au bonur de ti caresso,
Chasco chato m'es divesso,
Tout jouvènt m'es Apouloun!
E lou mounde miserable

Digitized by Google

Qu'à l'infèr s'aproufoundis,
M'es un cantoun amirable,
Un cantoun de paradis;
Alor te cante en felibre:

Vin famous! etc.

Bacchus es un sant jouvènt;
Si trufaire soun toui d'ase:
Oh! coume es bèu sus Pegase,
Si péu d'or i quatre vènt!
E vous dise que lou flasco
Qu'amo mai lou galant diéu
Es aquéu di Coumbo-Masco,
Es lou vin dóu gènt Mathiéu!
Canten dounc, o bon felibre,

Soun famous
Vin courous,
Vin que nous fai franc e libre!
Soun vin fin,
Vin divin,
Vin senso egau di felibre!

L'Aubado dóu siecle dougen:

Es tèms, bello Marìo,
Es tèms de nous quita;
L'aubo s'escarrabiho,
Lou soulèu vai mounta...
Adiéu, ma douço mìo!

Autour dóu tourrihoun
Redoun,
Deja li dindouleto
Voulastrejon, ai! ai!
E vese sis aleto,
Sout li rai
Dóu soulèu, belugueto,
Ai!

Es tèms, bello Marìo, etc.

Et celle-ci:

Aquesto niue, ma poulido!
Es la niue la mai benido,

Digitized by Google

Es la grando niue de Jun,
Ounte lou blu calabrun
E la rouginello aubeto,
A travès l'oumbro fresqueto,
Se tocon ensèn la man ;
Vuei, touto ramo es flourido,
Touto roso es espandido...
Es la niue dóu grand Sant-Jan!

La bello niue de Sant-Jan !
Mai, amigo, me regalo,
Mens l'esplendour estivalo,
Que la sournuro ivernalo,
Quand l'aubeto revèn plan !

Ah ! de quant, ma tant amado!
Me plais mai la niue jalado,
La niue negro de janvié!
Car l'amaire dins lou lié
De sa tendrino amigueto,
Dóu calabrun à l'aubeto,
Pòu flateja soun cors blanc,
Enterin que la pradello
De nèu mudo s'enmantello
E se cuerb de madrian.

La bello niue de Sant-Jan!.....

Ces deux charmantes inspirations nous montrent, avec une originalité gracieuse qui la rajeunit, l'une des formes les plus usitées de la poésie galante des troubadours.

En arribant au village d'Ellen est dû à une méprise résultant d'une conformité de noms, qui nous a valu l'expansion des souvenirs d'un amour certainement partagé.

A-n-un bel enfant de Beu-caire ; Estrambord printanié: deux pièces aux images et aux pensées délicates, aux rhythmes variés. Faisons remarquer, à ce sujet, que nul poëte, parmi ceux de la Renaissance provençale, n'a employé avec plus d'art et de bonheur les ressources nombreuses de la métrique, dont ne peut guère se passer un recueil de vers sans produire une accablante monotonie.

Digitized by Google

Citons, avec une mention d'honneur particulière, *A l'Idealo,* fantaisie où l'auteur a essayé « d'exprimer, sous la forme sensuelle d'une maîtresse, l'idéal auquel toute âme poétique doit nécessairement aspirer », et qui renferme ces beaux accents :

Aro pode coumprene, en moun ardènt estàsi,
Perqué lou parpaioun, senso brigo d'esglàsi,
Perqué vòu, abrama, lou parpaioun alu,
Empega sis aleto au bèu sen d'un belu ;
M'adevène emè vautre, o grands aiglo voulaire,
Qu'avuglon, i' a de fes, lis eslùci de l'aire ;
E blaime pas nimai dins lou brès d'uno flour
L'abiho qne s'endor, embriago d'óudour !...
O ma Roso tant bello,
Ma fièro Rosobello !
Un moumen d'estrambord vau d'enuei milo jour !

Cette poésie, du reste, a été traduite en catalan, vers pour vers, par Don Victor Balaguer, et ce n'est point le moindre éloge que l'on puisse en faire.

N'oublions pas de souligner d'un mot une « Fantaisie » consacrée *Au Diéu dóu Silenci,* où se fait jour, comme nous pourrions le constater plus d'une fois, la connaissance précieuse des littératures antiques.

Malgré tout le plaisir que nous aurions encore à citer, l'une après l'autre, toutes les pièces du Recueil, remarquables à des titres et dans des genres divers : sonnets, noëls, fantaisies, etc., nous nous bornerons à deux des plus importantes.

La première est dédiée à Mistral et sert de réponse à son sirventés de *la Coumtesso,* pièce devenue fameuse par les attaques dont elle fut l'origine et le prétexte, et où certains crurent ou voulurent voir l'expression d'idées séparatistes. Il n'y avait que la haine de la centralisation excessive qui pèse sur tant de provinces, en France comme en d'autres pays, et c'est ce qu'entreprit de mettre en lumière notre poëte. Dans cette belle « Réponse à la Comtesse », le sens de la déclaration de guerre de Mistral est bien marqué. Mais qui donc, parmi les détracteurs de ce dernier, s'est jamais avisé de la lire ? Condamner sans entendre n'est-il pas plus simple ? Et n'avait-on pas là un beau thème, — inépuisable et souvent repris, — pour étouffer dans son germe l'esprit de décentralisation in-

Digitized by Google

hérent au Félibrige, cet esprit qui est l'un des éléments primordiaux de la liberté qu'on fait profession de servir ?.....
Quoi qu'il en soit, l'Irlandais Bonaparte-Wyse, qui, comme le Catalan Victor Balaguer [1], — *la Coumtesso* lui est dédiée, — avait pu apprécier les bienfaits de cette centralisation à outrance qui ne respecte ni les usages, ni les traditions, ni les mœurs, ni la langue, ni même les conditions économiques d'un pays, et voudrait tout passer, comme un grand chemin, sous son écrasant et uniforme rouleau, Bonaparte-Wyse disait très-explicitement :

Fas bèn de dire à ta raço
Ta magnifico passioun,
Crido dounc : Arasso ! Arasso !
I mascle de ta nacioun,
E crèbo coume uno aurasso
L'orro Centralisacioun !

Et le refrain :

O, que bèn sabe t'entèndre !
O, que te vole segui !

répondait directement à celui de la Coumtesso :

Ah ! se me voulien entèndre
Ah ! se me voulien segui !

Le poëte appliquait ces sentiments à l'Irlande, qui n'avait pas encore déshonoré par le crime sa belle et grande cause :

Noun sabes aquelo Amado
Souto l'Estello dóu Nord,
La Bello ! l'Espeiandrado,
Qu'es palo coumo la Mort !
L'Ardènto ! l'Encabestrado,
Que plouro à soun arpo d'or [2].

Lou mai courons di troubaire
Que pènson en catalan.

Victor Balaguer, de Barcelone, poëte, dramaturge, orateur, historien, publiciste, homme d'État, *l'homme de la Catalogne!* (Note des *Parpaioun blu*, p. 196.)

[2] L'Irlande, sujette de l'Angleterre depuis sept siècles, mais jusques à présent (1868) très-imparfaitement conquise. Son blason, comme tout le monde sait, est une harpe d'or. (Note des *Parpaioun blu*, p. 196.)

Digitized by Google

Ensuite à la Catalogne :

Noun sabes l'autro Coumtesso,
Rèino àutri-fes de la mar,
Qu'uno *Castelano* a messo
Dedins un croutoun amar,
Ounte pèr forço e treitesso,
Coumbouris sa bello car[1] !

Enfin à beaucoup d'autres :

E d'autro, e d'autro !...O Poulougno !
O damo de noste amour !
Qu'emé sa pesanto pougno
Toun catau pico toujour,
A tu, coumo à Catalougno,
Ta voio porto doulour.

O, que bèn sabe t'entendre !
O, que te vole segui !

E d'autro !... Mai, Diéu de glòri !
Ai fe dins toun aveni :
Vendra lou tèms di vitòri
Pèr toui li pople avani,
Quand dóu palais à la bòri
Boumbira lou meme crid.

O, que bèn sabe t'entendre !
O, que te vole segui !

Quand d'escracha l'auto vido
D'un pople sara pecat
Tant negras, qu'estrefoulido
Touto man se levara,
Per counfoundre l'abourrido,
Causo de l'assassinat.

[1] La Catalogne qui souffre, comme tant d'autres provinces, en tant d'autres pays, d'une centralisation exagérée. (Note des *Parpaioun blu*, même page.)

Disons à ce sujet qu'il y a ici une exagération que les licences poétiques, même les plus osées, n'autorisent pas. La Provence et la Catalogne, la Provence surtout, dont l'histoire et les mœurs nous sont mieux connues, ne sauraient, à aucun titre, être assimilées à l'Irlande et à la Pologne.

Digitized by Google

O, que bèn sabe t'entendre!
O, que te vole segui!

Après cette protestation éloquente, qui ne fera pas avancer le règne de la justice, avec qui notre terre paraît de plus en plus brouillée, le poëte reconnaît l'impuissance de ses vœux. Mais qu'importe? Plus grand lui paraît Prométhée enchaîné que Jules César triomphant! Voici cette magnifique conclusion :

Chut! I'a 'no voues que reclamo :
« Ti pensamen me fan gau ;
» Mai fum, moun bèu, es ta flamo,
» Rèn qu'un mirage de Crau!
Mai ie respond lèu moun amo
Forto de fervour : « Qu'enchau? »

Me sèmblo uno causo bello
D'èstre enmasca pèr lou Bèu
E dé coussegre Esterello [1]
A travès lis arnavèu : —
Uno estello es uno estello
Meme au mitan de la nèu!

Sènso Ideau, rèn nous rèsto,
Quand la Jouvènço s'escound ;
Rèn, car l'Amour noun detesto
Que li bàssis ambicioun...
Sus lou sòu, que nous arrèsto,
Jasèn de mourre-bourdoun.

Vivo l'embriagadisso,
La santo foulié de Diéu,
Que fai la mort cercadisso
Coume un oumbrage agradiéu,
La vido uno cantadisso
Siavo coume un jour d'abriéu!

[1] *Esterello*, l'héroine du dernier poëme de Mistral, *Calendau*. Sans discuter si le poëte a eu l'intention de personnifier dans cette auguste création la Patrie provençale dans sa plus haute expression ou le parfait Amour (âme, selon la science de ses devanciers dans le Gai-Savoir, de toute belle et héroïque action), ou même la Nature éternelle, qu'on veuille bien la prendre *ici* pour l'expression de l'Idéal pur et simple. (Note des *Parpaioun blu*, p. 196.)

Digitized by Google

E que coungousto e que chale
Davans un mounde acampa,
D'esbrudi, bèn que l'on cale,
La glouriouso verita,
E de traire au siecle pale
Uno raisso de santa!

Digo-me se, de l'Istòri
Es lou tablèu lou mai grand,
Lou que nous retrais la glòri
Dóu grand Jùli triounfant
Au mitan d'un mounde flòri
Que lou crido saludant?

Proumetiéu, à ma pensado,
Clavela sus soun estèu
E lançant, coume uno armado,
Dintre lou lamp e lou gèu,
Si counvicioun abrasado,
Moun Mistrau, es bèn plus bèu!

Frédéric Donnadieu.

A suivre.)

Digitized by Google

LI PANTAI

A-N-AGUSTO FOURÈS

Quau dort de dre, pecaire!
Vai m'ausi.
Lou rèi di pantaiaire,
Lou vèici :
Que fague niue vo jour,
Dins la pas, dins li clamour,
En cantant, en fènt l'amour,
Pantaie toujour!

L'embicioun e l'espèro
De moun cor,
Se toucavon la terro,
Sarien mort;
Car se Diéu i'a douna
D'alo grando, es pèr plana
Mounte jamai es ana
Lou desalena.

La glòri! l'ai seguido
Pèr camin :

LES RÊVES

A M. AUGUSTE FOURÈS

Qui dort naturellement, hélas! — va m'entendre. — Le roi des rêveurs, — le voici : — qu'il fasse nuit ou jour, — dans la paix, dans les clameurs, — en chantant, en faisant l'amour, — je rêve sans cesse!

L'ambition et l'espérance — de mon cœur, — si elles touchaient la terre, — seraient mortes; — car, si Dieu leur a donné — de grandes ailes, c'est pour planer — là où jamais n'est allé — le faible.

La gloire! je l'ai suivie — par les chemins : — ses joues étaient

Digitized by Google

Si gauto èron clafido
De carmin ;
Avié trop d'amourous
Pèr n'en faire un soul d'urous ;
E li fiho que n'an dous,
Soun pas de moun goust !

Es uno vierginello
Que vouliéu...
Amairo, fièro e bello,
Touto à iéu !
La rescountre amoundaut ;
Dins de pantai juvenau,
Sa man me porge emé gau
Un brout de rampau.

Tu qu'agaches la terro,
De qu'as vist ?
Toun oumbro, ta misèro,
Te seguis !
Fai ges d'oumbro l'aucèu ;
E quau legis dins li cèu
N'en gardo d'iue clar e bèu
Coumo lou soulèu.

L'espèro es uno cato
Au péu dous ;
Mesfiso-te di pato

garnis — de carmin ; — elle avait trop d'amants—pour en rendre un seul heureux ; — et les jeunes filles qui en ont deux — ne sont pas de mon goût !

C'est une vierge — que je voulais !... — aimante, fière et belle, — toute à moi. — Je la rencontre là-haut ; — dans de juvéniles rêves, — sa main m'offre avec joie — une tige de laurier.

Toi qui épies la terre, — qu'as-tu vu ? — Ton ombre, ta misère — te suit. — Il ne fait pas d'ombre, l'oiseau, — et celui qui lit dans les cieux — en garde des yeux beaux et clairs — comme le soleil.

L'espérance est une chatte — au doux pelage : — méfie-toi des

Digitized by Google

De velous !
Toun amour lou plus pur
Toumbara pièi dins l'escur ;
E lou parpaioun d'azur,
Acò 's lou bonur.

Ve-lou : mounto e davalo...
Quau lou prènd
S'esvarto, e de sis alo
Resto rèn !
Lou bonur que s'en vai,
L'agantaras plus jamai ;
E iéu, lou retrove mai
Dins mi bèu pantai [1].

Agusto MARIN.

pattes — de velours ! — Ton amour le plus pur — tombera puis dans l'obscurité ; — et le papillon d'azur, — voilà le bonheur !

Vois-le : il monte et descend.... — Celui qui le touche — le fait disparaître, et de ses ailes — il ne reste rien ! — Le bonheur qui s'en va, — tu ne le ressaisiras plus jamais ; — et moi, je le retrouve encore — dans mes beaux rêves !

Auguste MARIN.

---

[1] Provençal (Avignon et les bords du Rhône). Orthographe des félibres d'Avignon.

Digitized by Google

VARIÉTÉS

TROIS FORMES PROVENÇALES DU VERBE *TUER*

Le verbe *tuer* fait *tua* en provençal, et cette forme tend même à devenir générale dans la littérature des félibres. La région du Lubéron emploie deux formes particulières, *tuia* et *tia*, dont voici les flexions.

INDICATIF PRÉSENT

Tùe,	Tuie,	Tiase,
Tùes,	Tuies,	Tiases,
Tuo,	Tuio,	Tiais [1],
Tuan,	Tuian,	Tiasèn,
Tuas,	Tuias,	Tiasès,
Tuon.	Tuion.	Tiason.

IMPARFAIT

Tuave,	Tuiave,	Tiave *ou* tiasiéu,
Tuaves, etc.	Tuiaves, etc.	Tiaves *ou* tiasiés, etc.

PRÉTÉRIT

Tuère.	Tuière.	Tiaguère *ou* tière [2].

FUTUR

Tuarai.	Tuiarai.	Tiarai.

CONDITIONNEL

Tuariéu.	Tuiariéu.	Tiariéu

IMPÉRATIF

Tuo,	Tuio,	Tiais,
Tuen,	Tuien,	Tiasen,
Tuas.	Tuias.	Tiasès.

SUBJONCTIF PRÉSENT

Que tùe.	Que tuie.	Que tiague.

[1] *Tuio* est plus usité que *tiais;* j'ai entendu dire quelquefois *tiaso*.

[2] *Tière* est ici la contraction de *tiaguère,* comme *fère* (je fis) est la form contracte de *faguère*.

Digitized by Google

IMPARFAIT

Que tuèsse.	Que tuièsse.	Que tiaguèsse[1].

PARTICIPE PRÉSENT

Tuant.	Tuiant.	Tiasènt.

PARTICIPE PASSÉ

Tua, ado.	Tuia, ado.	Tia, tiacho.

Xavier RIEUX.

[1] M. A. Michel dans son *Istòri de la vilo d'Eiguiero,* employant souventes fois la forme *tia,* donne, p. 54, l'imparfait *tiuguèsse: Noun poudien... senti que li manant* TIUGUÈSSON.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Francés Delille : *l'Erso* (la Vague). Marseille, Cayer et Cᵉ, 1883; in-8°, 8 pages.

Si le nom de l'auteur de la jolie chanson des *Martegau* [1] ne comptait pas encore dans la littérature du *Félibrige,* une élégance peu commune d'exécution typographique et un encadrement en vert de mer qui rappelle la couleur des vagues méditerranéennes suffiraient, à elles seules, à recommander la nouvelle poésie de M. François Delille aux délicats et aux curieux.

L'*Erso* est datée du petit port de Saint-Nazaire-du-Var (*Sant-Nazàri,* devenu *Sanàri* par contraction). Sa langue et son orthographe sont celles des félibres avignonnais ; la lecture de ses vers, enfin, ne sera pas sans profit pour les philologues :

Queiroun, au sens de rocher ou pierre des bords de la mer, dénote une acception plus large et plus voisine du radical que *cairou,* dont on se sert à Montpellier pour désigner une pierre tendre et blanche, après qu'elle a été taillée en forme de carré long.

Ausso, dans les vers suivants :

> Pièi l'*ausso* dóu roucas escalavo li flanc,
> L'amourouso voulié s'enaura vers l'amaire ;
> L'uno mandavo au ro sis [2] espousc fin e blanc,
> E l'autro semoundié si bais au calignaire (P. 4),

a, comme le substantif *erso,* la signification de *vague.*

Il est, d'ailleurs, à remarquer qu'*erso* et *ausso* (et mieux *auso*) affectent dans la langue topographique le sens d'*eau courante,* de *rivière,* et, à un point de vue plus restreint, celui de *portion d'eau, vague, rosée.* Les rivières qui portent le nom de *Hers, Lers, l'Ergue,* etc., sont nombreuses dans les départements méridionaux, et plus nombreuses encore celles qui emploient *Ausoun, l'Ausoun, Alsoun,* diminutif du féminin *auso.*

Le *Dictionnaire* d'Honnorat mentionne *erse,* terme qui, dans le lan-

[1] *Li Martegau, Cansoun di gènt de mar.* Nimes, Édouard Baldy, 1879; in-8°, 8 pages et la musique.

[2] Le texte porte par erreur *si espousc.* C'est la seule faute typographique que l'on puisse y découvrir.

Digitized by Google

gage d'Arles, désigne « la rosée que produisent les vagues. » *Rouar*, moins employé qu'*erso* dans la littérature du Félibrige, comporte, lui aussi, le sens d'*eau de mer, vague*, dans la poésie de M. D., et il a encore celui moins étendu de *rosée*, dans les formes *roual* et *rouada*, qu'enregistre le savant ouvrage d'Honnorat[1].

La dernière page de l'*Erso* annonce la prochaine publication des *Flour de Prouvenço*, recueil des poésies complètes de M. D.

Alph. ROQUE-FERRIER.

PÉRIODIQUES

Revue du Monde latin, tome premier, première livraison (25 septembre 1883), in-8° raisin. (Paris, rue de Mézières, 6 ; un an, 36 francs).- Le titre et l'idée de cette publication ont eu des antécédents en Espagne, en Italie et en France. Le poëte provençal Camille Reybaud, dont la mémoire est aujourd'hui trop complétement oubliée, voulut fonder une revue latine quelques années avant les événements de 1848. Don Juan Valero de Tornos fit paraître à Madrid, en 1874, *la Raza latina, revista política, científica y literaria*, qui comptera bientôt dix ans d'existence, et M. Louis-Xavier de Ricard entreprit en 1878 l'*Alliance latine*, qui ne devait pas dépasser le deuxième de ses fascicules, mais où les curieux de littérature méridionale remarquèrent d'assez nombreuses poésies en langue d'oc, par MM. Auguste Fourès, Félix Gras, Rémy Marcelin, etc. MM. Giuseppe Colombo et Bruto Amante, auxquels se joignit plus tard M. Cesare Rossi, créèrent à Rome, au mois de février 1882, *la Confederazione latina*, qui interrompit sa publication un an après. Une *Fédération* (française) *des peuples gréco-latins*, dirigée à Florence par M. A. Gromier, fut d'aussi éphémère durée.

Antérieurement à la revue madrilène de M. de Tornos, Paris a eu, de 1857 à 1861, une *Revue des Races latines*, que M. Gabriel Hugelmann conduisit à son vingt-neuvième volume. La rédaction de ce recueil était loin d'être méprisable. Les théories confédératives y furent soutenues avec chaleur, et des courriers spéciaux y résumaient les événements politiques de tous les pays latins [2]. Pour ne rien oublier, Mar-

[1] A Montpellier, *erso, auso, rouar, roual* et *rousada*, sont absolument inconnus au peuple. La rosée est couramment désignée par le mot *aigage*.

[2] *Revue des races latines* (*française, algérienne, espagnole, italienne, portugaise, belge, autrichienne, roumaine, brésilienne et hispano-américaine*). Paris, imprimerie Chaix, in-8° raisin.

Digitized by Google

seille possédait enfin, il y a un an, une *Lega latina,* écrite en italien, mais ne valant guère, pour me servir du vers d'Auguste à Cinna, l'honneur d'être nommée.

La publication que vient d'entreprendre M. Ch. de Tourtoulon se « propose de faire connaître les peuples et les pays latins dans leur présent aussi bien que dans leur passé ; de rechercher, de concilier et de défendre leurs intérêts divers ; de préparer leur union permanente dans un dessein de paix générale, s'il est possible ; de préservation commune, s'il est nécessaire, et surtout de progrès matériel, intellectuel et moral. »

La destination spéciale de la *Revue des langues romanes* nous interdit de rendre compte des travaux qui se rattachent au but politique que poursuit le directeur de la *Revue du Monde latin* ; mais nous serons heureux de faire exception à cette règle, toutes les fois que s'en présentera l'occasion. Le fascicule que nous avons sous les yeux en ce moment contient, p. 5-14 : *Furnica* (la Fourmi), conte roumain. S. M. la Reine Élisabeth de Roumanie a bien voulu autoriser la *Revue du Monde latin* à reproduire la traduction française d'un des plus beaux contes du recueil qu'elle a fait paraître en allemand et en roumain, sous le titre de *Poveştile Peleşului*. C'est la légende de la montagne de *Furnica,* une des plus élevées des Carpathes valaques. — 49-67. *Études historiques et littéraires sur les troubadours. Éléonore d'Aquitaine,* extrait et traduit en français de la *Historia política y literaria de los trovadores,* de M. Victor Balaguer. — 98-99. *Le Signal du Réveil,* poésie française imitée d'Alecsandri. Celui qui écrit ces lignes eut l'honneur de lire, le 24 mai 1882, devant l'assemblée générale du Félibrige à Alby, le texte roumain de ces vers et une traduction française qui était l'œuvre du grand poëte de Mircesti. La *Revue du département du Tarn* publia même cette dernière dans son numéro de juin 1882. En voici le texte et les trois premiers quatrains :

Patru surorĭ de nalt renume,	Quatre sœurs, reines au grand nom,
Reginĭ cerescĭ cu semne 'n frunte	Filles du ciel, brillent sur terre ;
Au, fiecare un tron in lume	Chacune occupe sur un mont
Fulgerator pe-un vîrf de munte.	Un trône d'or près du tonnerre.

La *Revue des races latines* avait d'abord commencé par être la *Revue espagnole et portugaise.*

Dans le langage de la politique économique, on nomme *Union latine* l'ensemble des conventions internationales, conclues de 1865 à 1880 entre la France, l'Espagne, la Belgique, l'Italie et même la Grèce.

Cette dénomination a été souvent employée dans la *Revue des Deux Mondes,* et par M Leroy-Beaulieu, de l'Institut.

Digitized by Google

Una ĭ ardentă şi măreaţă,
Una ĭ avută, generoasă
Una e dulce cântareaţă
Una mai mică şi frumoasă.

Ele se ţin cu drag de mână.
Soarele stă se le privească,
Căcĭ fiecare ĭ o stapână
Fiind de viţă 'mperatească.

L'une a les yeux clairs et ardents,
L'autre est puissante et généreuse;
L'une a d'harmonieux accents,
L'autre est plus jeune et plus gra-
[cieuse.
Elles se tiennent par la main.
Chacune apparaît triomphale,
Car elles sont de sang latin
Et d'une souche impériale.

Les strophes roumaines qui précèdent et celles qui les complètent n'ont jamais été publiés en France.

Le *Journal de Forcalquier* (n° du 12 novembre 1882) mentionne la communication du *Signal du Reveil* à la seconde réunion semestrielle de l'*Athénée de Forcalquier* et du *Félibrige des Alpes*.

100-105. *Noço de fio,* par M. Théodore Aubanel. Pièce admirable, où la splendeur du coloris égale, si même elle ne la dépasse pas, celle des *Fabre,* publiés en 1878 par la *Revue des langues romanes*. L'auteur de *la Miougrano entre-duberto* et du *Pan dóu Pecat* s'est presque imité lui-même dans les vers qui suivent :

Sus li serre blu, i'a 'n moumen,
La luno espincho douçamen,
Coume uno nouvieto crentouso;
Dins soun bèu draiòu argenta
Sèmblo que n'auso pas mounta,
Tant l'esluciado èi sóuvertouso.
(Li Fabre)

Lou fum ennivoulis la flamo,
E lou soulèu encourroussa,
De l'orre enclume cabussa,
Se jito dins la mar que bramo.
(Li Fabre)

Lóugiero, dins lou cèu pus clar,
L'aubo fai flouta sus li clar
Lou riban blanc de sa centuro,
Coume uno chato que la som
Fugis e que vai à la font
Desnousa sa cabeladuro.
(Noço de fio)

L'oumbro s'encour, l'encèndi ga-
[gno ;
Lou fio, la flamo ennegon tout,
E d'aquéu sublime abradou
L'astre boundis sus la mountagno.
(Noço de fio)

Le nombre des vers de la strophe et l'alternance des rimes masculines et féminines sont semblables dans les deux pièces.

Les *Noço de fio* ont été communiquées à la *Société des langues romanes* en séance du 5 novembre 1879.

131-132. L'*Idée latine dans le midi de la France*. Note sommaire sur les fêtes catalano-provençales de Saint-Rémy, le premier concours de la *Société des Langues romanes*, le centenaire de Pétrarque et les fêtes montpelliéraines de l'année 1878. L'auteur y constate la faveur

Digitized by Google

qui s'attache à l'idée latine en Languedoc et en Provence. « Il n'est pas de pays, dit-il, où l'on en parle davantage, en attendant sans doute que l'occasion se présente de faire quelque chose pour elle. » La seconde partie de cette citation renfermerait un blâme, ou tout au moins une restriction, si les félibres constituaient une association de propagande politique. Les pages éloquentes que la communauté d'origine des peuples latins, la conformité de leurs traditions historiques et littéraires, ont fait écrire à MM. Laforgue, Donnadieu[1], Guillibert, de Villeneuve-Esclapon, Langlade, Arnavielle, Bourrelly et Plauchud; celles que l'on doit en Espagne à MM. Castelar, Piscueta, Reventos y Amiguet, Matheu y Fornells; la théorie de l'*Empèri dóu Soulèu*, si souvent poétisée par M. W-C. Bonaparte-Wyse; le discours que M. Mistral prononçait à Marseille le 25 novembre 1882[2]; le prix que la ville de Montpellier donnait en 1876 à la ville de Valence (Espagne), aussi bien que les recherches philologiques des romanistes, l'étude des points de contact que présentent les idiomes de la France, de l'Espagne, de l'Italie et de la Roumanie, — ceux qui sont parvenus à l'apogée de leurs formes savantes, comme ceux qui se forment ou s'éveillent à la vie littéraire dans la Macédo-Roumanie, le Canada ou les Antilles: — toutes ces manifestations, félibriques ou non, serviront sans doute la cause de la confédération littéraire des nations latines, si brillamment plaidée, presque gagnée, pourrait-on dire, au château de Clapiers (1882) et à la félibrée de Villa-Louise (1883)[3]; mais on ne

[1] Si les éloges qu'il contient n'arrêtaient notre plume, nous aurions à dire ici tout le bien que nous pensons du travail que M. Frédéric Donnadieu a fait paraître au commencement de cette année, sous le titre de l'*Idée latine et le Félibrige à Marseille*. Notre savant collègue et ami y a rendu compte de la felibrée du 25 novembre 1882 et du discours de M. Mistral, qui en fut l'événement inattendu, mais à coup sûr très-marquant. Il ne nous sera pas défendu toutefois de signaler, à titre de curiosité philologique, l'influence qu'exercent certaines formules lorsqu'elles répondent à un mouvement réel de l'opinion. Les mots *idée latine*, pour la première fois employés par l'auteur de ces lignes dans sa brochure sur l'*Idée latine dans quelques poésies en langue d'oc, en espagnol et en catalan*, devint, deux ans après, le titre d'une étude de M. Xavier de Ricard; elle apparaissait dernièrement en tête d'un long article provençal du *Brusc* (n° du 22 octobre 1882), et enfin une cinquième fois dans la note de la *Revue du Monde latin*.

[2] *Lou Felibrige e l'Empèri dóu Soulèu, charradisso de Frederi Mistral au cieucle artisti de Marsiho, lou* XXV *de nouvèmbre* MDCCCLXXXII (*avec la traduction française en regard*). Mount-pelié, Empremarié centralo dóu Miejour, 1883; in-8°, 16 pages (tirage à part du n° de janvier des publications de la Maintenance de Languedoc.

[3] Dans un travail d'ensemble sur l'*Évolution latine et les fêtes de Mont-*

Digitized by Google

saurait leur demander davantage. Nous n'en tenons pas moins à souhaiter la bienvenue à l'un des organes de la confédération politique de ces mêmes populations et à l'entreprise de celui qui fut, avec MM. Camboulin, Achille Montel, Boucherie et Paul Glaize, un des organisateurs de la *Société des langues romanes* et de sa *Revue*[1].

Revue du Monde latin.— 25 octobre 1883.— 166-180. *Études sur les troubadours. Éléonore d'Aquitaine,* par M. V. Balaguer (*suite*). — 219-237. *Les Hommes des pays latins. Théodore Aubanel,* travail biographique et littéraire, par M. Paul Mariéton. On y retrouve les qualités déjà signalées (3e série, IX, p. 305-306) à propos des notices sur MM. Bonaparte-Wyse, Fourès et l'abbé Joseph Roux. M. M. a négligé d'indiquer que la plupart des poésies diverses de l'auteur de la *Miougrano entre-duberto* avaient paru pour la première fois dans la *Revue des langues romanes.* Le titre général de son étude eut un équivalent dans celui des *Hommes de race latine,* que M. Hugelmann plaça jadis en tête des biographies de son recueil. — 244-247. *Sounet prouvençau : A-n-Uno, Flour de Prouvènço,* par M. de Berluc-Perussis.—264-267. *Le Viaduc des Latins,* publication des dix inscriptions gravées sur une des arcades du viaduc de Forcalquier (Basses-Alpes). Voyez le numéro de septembre de la *Revue,* p. 151.

Alph. Roque-Ferrier.

pellier (1843-1883), nous essayerons de faire prochainement connaître les phases diverses de cette idée et les manifestations auxquelles elle a donné lieu dans le midi de la France.

[1] Nous allions oublier une note nécrologique de M. P. Mariéton (p. 132-134) sur la mère de M. Mistral, morte le 21 août 1883, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Les lecteurs de la *Revue lyonnaise* ont pu lire le premier jet de ces lignes émues, p. 306 de leur numéro du 15 septembre.

La *Revue du Monde latin* a été imprimée à Montpellier même, et sa confection matérielle ne pourra que faire honneur à MM. Hamelin frères.

Digitized by Google

LE BANQUET DU XIV MAI MDCCCLXXXIII[1]

Les Jeux de la Gaie Science de Toulouse furent complétés, à la fin du XIV^e siècle, par un festin annuel que l'on donnait d'abord la veille de la distribution des fleurs. Les dépenses administratives de la ville et les mentions détaillées des années 1404, 1407 et 1416, en définissent très-exactement le caractère ; il serait même aisé d'en reconstituer les menus et de prouver, selon l'expression de Brillat-Savarin, que les précurseurs des félibres « savaient manger. » Le banquet avait lieu à trois ou à quatre tables, les capitouls ayant l'habitude d'inviter, en outre des mainteneurs et des maîtres, les présidents à mortier, les conseillers de la grand' chambre, les seize bourgeois du conseil ordinaire, lorsqu'il fut établi, et en général les personnes de distinction qui se trouvaient alors dans la cité Palladienne. La présence de l'archevêque de Bourges est signalée au dîner de 1508 ; celle du cardinal d'Armagnac à celui de 1551 ; celle de l'évêque de Comminges et du marquis de Villars, gouverneur de la ville, à celui de 1589 et aux trois collations que la ville avait ajoutées, dans la seconde moitié du XV^e siècle, *au dinnar de la Gaya Siensa*. Les poëtes de l'essai, comme on disait alors, allaient réciter leurs sonnets à toutes les tables du festin principal. L'inobservation préméditée de cet usage suscita un conflit en 1601, et faillit même compromettre la distribution des fleurs[2].

Comme autrefois ceux de Toulouse, comme aujourd'hui ceux de la Provence, les Jeux floraux du *Félibrige* montpelliérain se terminent par un repas littéraire. A sept heures du soir, les romanistes et les félibres se réunissaient dans les salons de l'hôtel Cannac, autour d'une table de cent couverts ; M. Camille Laforgue la présidait, ayant à sa droite M^me^ Arsène Darmesteter et à sa gauche M^me^ Ferdinand Castets.

En face du président de la Maintenance était placé le président de la *Société des langues romanes*, ayant à sa gauche M^lle^ de Tourtoulon, et à sa droite M^me^ Guillibert.

[1] Voyez, dans le n° de septembre, *la félibrée du* XIV *mai*.

[2] J'emprunte une partie de ces détails au *Discours contenant l'histoire des Jeux floraux et celle de dame Clémence, prononcé au Conseil de la ville de Toulouse par M. Lagane, procureur du roi, de la ville et sénéchaussée, et ancien capitoul* (imprimé par délibération du même Conseil, pour servir à l'instance que la ville avait introduite devant le roi à la suite de l'édit de 1773, portant statuts pour l'Académie des Jeux floraux). Toulouse, 1774, in-8°, 248 p.

Digitized by Google

Soit que le hasard l'eût ainsi fait, soit toute autre circonstance, on n'a pas manqué de remarquer que le nombre des dames était de sept, c'est-à-dire le nombre félibrin par excellence. Selon l'usage de la Maintenance, tous les convives trouvèrent sur leur couvert le menu languedocien du banquet, suivi de l'*Ome counten de soun sort*, conte extrait des *Verses bezieirencs* de Jacques Azaïs. L'*Iòu de Pascas per l'annada* 1883 et *li Blavet de Mount-Majour*, recueil de poésies provençales de M^lle^ Brémond, furent distribués au dessert.

Lorsque l'heure des brindes eut sonné, M. Laforgue se leva pour porter le premier et remercier les autorités montpelliéraines d'avoir continué aux félibres la faveur qu'elles avaient témoignée la veille à la *Société des langues romanes ;* il les loua de reconnaître en eux les ouvriers d'une tâche qui, pour être méridionale, n'en était pas moins française ; puis, faisant l'éloge de M. Laissac, maire de la ville de Montpellier, le même qui « s'associa si cordialement aux Fêtes latines », il le félicita de rendre tous les jours la métropole scientifique du Midi plus accueillante, plus aimable et plus ensoleillée à l'egard des félibres et des romanistes, qui s'y assemblent annuellement.»

M. Laforgue salue ensuite, en M. le comte de Toulouse-Lautrec, « le représentant de cette famille dont un des fils, Raymond de Saint-Gilles, contribua tant à l'établissement des royaumes et des principautés latines de l'Orient, de la Grèce, de Constantinople, de la Syrie, de la Palestine et de l'Arménie »; en M. Arsène Darmesteter, « une des lumières de cette philologie romane, qui est la sœur parfois sévère, mais toujours écoutée, du *Félibrige* »; en M. Justin Pépratx, « l'envoyé littéraire de ces poëtes catalans et valenciens dont les Méridionaux douteraient aujourd'hui moins que jamais, car la vieille fraternité du Languedoc et de la Catalogne leur apparaît au travers de la poésie que l'illustre auteur de l'*Atlantida,* M. l'abbé Verdaguer, l'a chargé de nous apporter en son nom et au nom des Jeux floraux de Barcelone. »

« Je vois encore à cette table, dit M. Laforgue, dont nous continuons à traduire les paroles, le président de la *Société des langues romanes,* M. Ferdinand Castets, qui nous a si bien donné hier sa main fraternelle, la main qui a su retirer de la poussière d'une des bibliothèques de Montpellier le poëme qui, après la *Divine Comédie* du Dante, est le monument le plus considérable de la littérature italienne du XIII^e^ siècle ; M. Castets, qui nous a permis d'étudier, dans son érudite édition de la *Chronique de Turpin,* une des sources de cette littérature française du moyen âge qui fut jadis la littérature de l'Europe et, par conséquent, de ce midi de la France que l'association qu'il préside si bien s'est donné la mission de rajeunir et de vivifier. »

Digitized by Google

Après avoir fait une rapide allusion à ceux qui manquaient aux fêtes littéraires de la Pentecôte, « soit parce que la mort était allée frapper à la porte de leur maison, soit parce que les dures obligations de la vie ne leur avaient pas permis d'entreprendre le voyage de Montpellier », M. Laforgue termine son allocution en portant un brinde à la Reine Élisabeth :

« Uno de las pus ancianos familhos de Franso aviò per deviso aquelos fieros paraulos:

« Roi ne puis, — Prince ne daigne, — Rohan suis! »

» S'es trapat sus la ribado d'aquel Rhen, autres cops nostre, uno princesso de noublesso tant nauto que lous Rouhans, e aquelo princesso, qu'ero adeja quasiment Francezo per lou sang e lou parentage, qu'ero de mai uno femno e uno letrudo d'eleit, qu'es vengudo per l'esprit uno sorre de Vauvenargues, de Joubert e de Pascal, a sanjat aital l'antico deviso:

« Belle ne puis, — Reine ne daigne, — Poëte suis. »

» Mais, tout en s'aparant d'estre belo e d'estre reino, elo n'a pas pouscut defendre à la Roumanìo de recouneisse en elo lous apanages lous pus elevats de la reiautat litterario, de la poulidier de l'amo e dal cor; elo n'a pas pouscut devira dal noum de Carmen Sylva, que serviguet à nous amaga sas premieiros obros, la voues de l'amiracioun euroupenco, e forso es estado à la soubeirano latino d'escouta l'houmage d'uno lausenjo à laqualo sa moudestìo auriò voulgut se rauba.

» Eh be! damos e amics, per que nous trapam dins uno assemblado felibrenco, permettez-me de creire que lou devé dal president de la Mantenenso de Lenguodoc es de pourta un soul brinde, un brinde à Carmen Sylva, que, per sas obros, sa vido e soun inagoutablo caritat, s'es moustrado tant Fransezo d'esperit e de lenguo que Roumano de sentiments, de cor, de parladuro e de reinage.

» Vous prepauzi de vous leva amé ieu en l'hounou d'aquelo reino. Va prepauzarei atabé à las set damos que nous entournou e, en las gramaciant de l'esplandou qu'an dounat tout aro à la Court d'amour de Lenguodoc, dal plasé que nous fan aro en s'assetant à la taulo dal Gai Sabé, auboure tres cops moun veire en l'hounou de la femno eminento, de la letrudo d'eleit, en l'hounou de la Reinò Isabèu de Roumanìo! »

En s'associant aux applaudissements qui accompagnent ce toast, M. Castets répond de la manière suivante à M. Camille Laforgue :

« Au nom de la *Société pour l'étude des langues romanes*, je remercie M. Camille Laforgue de ses paroles si cordiales. Il a apprécié nos sentiments en termes auxquels je reprocherai seulement d'être trop

Digitized by Google

flatteurs. Notre association s'efforce d'être un trait d'union entre les érudits et les poëtes, les philologues et les félibres ; notre vieille cité est fière enfin de se voir acceptée par tous comme le lieu ordinaire de réunions si intéressantes et si utiles. Je crois répondre à la pensée de la ville de Montpellier, à la pensée de tous ces amis que les circonstances empêchent d'être aujourd'hui avec nous, de MM. Gaston Paris, Milà y Fontanals, Ernest Monaci, le docteur Obédénare, à la pensée de tous les romanisants, en vous proposant de boire aux héros de cette journée, aux poëtes du Midi, aux félibres du Languedoc et de la Provence ! »

M. Frédéric Mistral porte le toast suivant :

« Messiés,

» Noste ilustre ami rouman, lou bon Alecsandri, nous disié l'an passa : « Quand aurés pèr vous-autre li femo dóu Miejour, vosto causo sara gagnado. » En vesènt clareja dins aqueste acamp tant d'avenènti damo, li paraulo de noste sòci de Mircesti me tournon en tèsto, e aro mai-que-mai crese que se sarro l'ouro dóu trioumfle.

» Dounc, Messiés, pourten un brinde i nòbli damo dóu Miejour, que nous ispiron e nous ajudon ! i damo dóu Miejour que soun vivo e que soun morto, e, entre aquéli que soun morto, à-n-aquelo magnanimo segnouresso de Lavau que, pèr soun erouïge, sa bèuta, mai soun martire, persounifico dins l'istòri la part que nòsti dono an presso à la defenso dóu sòu patriau.

» Sabès tóuti, Midamo, la glouriouso e malo fin de la bello Guiraudo, que Fèlis Gras a tant brihantamen cantado : Quand Mount-Fort aguè pres lou castèu de Lavau, que la bravo Guiraudo avié mantengu contro éu, li vincèire barbare agantèron l'erouïno, e la jitèron dins un pous, e l'aclapèron vivo souto un mouloun de pèiro.

» I' a justamen un an, emé moun ami egrègi lou comte de Toulouso, passavian à Lavau. Anerian vesita la plaço dóu castelas de Na Guiraudo. Lou castèu es arrasa e lou pous atura. Se vèi plus que li braio de la celèbro fourtaresso. E, subre l'atalus dóu vabre que l'environo, ie crèis uno erbo cendrinello qu'atapo tout lou ribas. Ie sort rèn qu'aquelo erbo. E iéu venguère alor à moun coumpan de viage : — Qu'es aquelo erbo griso que nais aqui-de-long tant aboundouso ? — Crese pas de m'engana, diguè lou comte, es la planto de l'ausento.

» Tóuti dous nous regarderian, e dóu meme segren se gounflè noste cor : adounc la terro maire, la terro que veguè, i'a tout-aro sèt siècle, l'atroucita coumesso envers Dono Guiraudo, la naturo elo-memo, aqui proutèsto desempièi, jitant eternamen l'èrbo de l'amarun, coume pèr pourta dòu e pèr crida venjanço !

» Brinden, Midamo, à la memòri de l'inmourtalo Guiraudo ! »

En portant ce toast, la parole harmonieuse et vibrante de M. Mistral semble chanter des strophes. Le comte de Toulouse-Lautrec lui répond par quelques mots empreints de cette élévation qui est le caractère naturel de son éloquence. L'auteur de *Mirèio* reprend alors la parole pour entonner les vers de la Coupe, l'hymne presque religieux des fêtes d'outre-Rhône, et en même temps la chanson de la fraternité littéraire des Catalans et des Provençaux :

D'uno raço que regriho
Sian bessai li premié grèu ;
Sian bessai, de la patrio
Li cepoun emai li priéu.

Vuejo-nous lis esperanço
E li raive dóu jouvent,
Dóu passat la remembranço
E la fe dins l'an que vèn.

Vuejo-nous la couneissènço
Dóu verai emai dóu bèu,
E lis àuti jouissènço
Que se trufon dóu toumbèu !

est-il dit dans la poésie de M. Mistral. Sous l'impression de ces vers magnifiques, M. Arsène Darmesteter prit la parole, et, dans une éloquente improvisation, exprima ses remerciements à la *Société des langues romanes* et à la Maintenance, ainsi que les sentiments que lui faisait éprouver le spectacle qu'il avait sous les yeux depuis trois jours :

« Je ne connaissais le *Félibrige* que de nom, par ce que j'en avais lu; c'est dire que je l'ignorais. Depuis trois jours, je le vois à l'œuvre dans toute la richesse et l'éclat de son épanouissement ; c'est une belle chose, et je crois que ce peut être une grande chose.

» Permettez-moi de développer ma pensée :

» Si nous jetons un coup d'œil sur l'histoire de notre littérature, nous voyons au moyen âge fleurir une poésie nationale, sortie des entrailles mêmes du peuple, faite par lui et pour lui. Toutes les classes de la Société s'y intéressent, et nobles et vilains, hauts barons et bourgeois, applaudissent tour à tour, souvent même à la fois, sur la même place publique, le trouvère qui chante les exploits des héros légendaires, ou l'auteur dramatique, le *facteur* qui porte sur la scène les mystères sacrés. Que les vers soient d'une forme supérieure ou médiocre, peu importe, pourvu qu'ils émeuvent les cœurs, et qu'ils soient

Digitized by Google

l'écho toujours vivant de l'âme populaire. La foule y a reconnu ses sentiments, y a retrouvé son idéal : cela suffit.

» A la Renaissance, la littérature rompt avec ses origines nationales, et l'imitation de l'antiquité devient la règle. A l'école de Rome et de la Grèce, se forme une littérature savante, raffinée, vraiment digne du titre de classique ; elle enrichit de chefs-d'œuvre immortels le trésor commun de l'humanité. Mais ces œuvres admirables laissent le plus souvent indifférente la foule, qui ne peut les comprendre. Cette littérature classique, sauf un ou deux noms, n'est guère faite, que pour une minorité de lecteurs qui ont reçu l'éducation classique. Le peuple n'a plus sa littérature ; que lui reste-t-il ? De mauvais romans ou l'almanach.

» C'est là un état de choses grave, et qui ne va pas sans péril. Une nation a besoin de poésie ; elle vit d'idéal autant que de pain. Déjà les croyances religieuses s'affaiblissent, et, si le sens de l'idéal poétique tombe avec le sentiment religieux, il ne restera plus debout, dans les classes populaires, que les instincts matériels et brutaux.

» Les félibres ont-ils eu conscience de ce danger, ou ont-ils répondu d'instinct à un besoin populaire ? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, ils font une œuvre bonne et saine. En reprenant les patois de chaque province, de chaque localité, ils les élèvent à la dignité de langue littéraire, et les relèvent aux yeux du peuple qui les parle, et qui désormais peut, comme ses aïeux du moyen âge, chanter dans l'idiome maternel, dans l'idiome où il pense, où il sent.

» Il circule encore, au plus profond des couches du peuple, un courant de poésie, courant obscur, à peine senti par lui, jusqu'ici dédaigné, sauf des savants : je parle du *folk-lore*, des croyances et des traditions, des légendes, des contes populaires. Avant que cette source de poésie ne disparaisse entièrement, les félibres ont eu l'heureuse idée de la reprendre, de lui donner une forme littéraire nouvelle, rendant au peuple, revêtue des brillantes couleurs de la poésie, l'œuvre même du peuple. Ainsi, au moyen âge, les trouvères recevaient de la foule le sujet de leurs chants et l'inspiration poétique.

» C'est ainsi que se forme sous nos yeux une nouvelle littérature, sortie du peuple, faite pour lui et par lui, écrite dans sa langue. Je la salue avec joie ; je salue les félibres, les ouvriers de cette grande œuvre, et avant tous le noble maître du chœur, l'illustre Mistral, dont je suis heureux de serrer la main puissante et loyale.

» L'œuvre a grandi, a grandi vite ; elle a conquis tout le Midi oriental, une partie de la Catalogne ; nous la voyons maintenant gagner les Alpes-Maritimes et le Lyonnais. Puisse le mouvement se propager s'étendre de proche en proche, des parlers de la langue d'oc aux par-

Digitized by Google

lers de la langue d'oil, et, ranimant sous la baguette d'or de la poésie tous les dialectes locaux, rayonner bientôt sur tout le territoire de la France, des Pyrénées aux Vosges et de la Manche à la Méditerranée!

» Quant à cette rénovation générale de la poésie populaire, je ne voudrais pas lui donner d'autre nom que celui de *Félibrige*. C'est aux félibres qu'appartient le mérite du mouvement, c'est leur ardeur et leur foi qui l'ont développé et fortifié. Le *Félibrige* a été à la peine, il est donc juste qu'il soit à l'honneur! »

M. Mistral, ému jusqu'aux larmes de cette chaleureuse adhésion, se lève et va embrasser M. Darmesteter, aux applaudissements unanimes des assistants.

Les toasts succèdent alors aux toasts; il nous est même impossible de les indiquer dans leur ordre chronologique. Au nom des félibres d'Aix, M. Guillibert rappelle les souvenirs historiques de sa ville natale et la défaite que Marius infligea sur les rives de l'Arc aux bandes des Cimbres et des Teutons; il boit à la confédération des peuples de race latine et à M. de Berluc-Perussis absent. Celui qui écrit ces lignes ne peut oublier que son nom et celui de son père sont, dans ce brinde, trop bienveillamment associés à celui de M. de Berluc[1]. Délégué des félibres de Gap et de Forcalquier, M. de Gantelmi-d'Ille constate que la ville de Montpellier semble destinée à devenir le foyer de la science méridionale. C'est ici, dit-il, que Damase Arbaud, qui a si bien recueilli les *Chants populaires de la Provence*, fit paraître une revue de décentralisation intellectuelle nommée *le Midi*. En terminant, M. de Gantelmi boit « à l'union de la Provence et du Languedoc, à l'indélébile fusion des deux Narbonnaises[2]. » M. Auzière lit un beau sonnet à Mistral; M. A. Fourès exalte Clémence Isaure dans une ode en lauraguais; M. Antonin Glaize toste à Virgile, au laurier que Pétrarque planta sur sa tombe et à ceux qui l'entourent maintenant. Avec son esprit ordinaire, M. Roumieux châtie, en M. le docteur Costeplane, de Camarès, l'auteur d'une trop longue dissertation sur le *Félibrige;* il boit ensuite au centenaire de l'abbé Favre, le populaire prieur de Celleneuve, mort en 1783, et demande qu'on rende un hommage public à sa mémoire. M. Tavan dit de fort belles strophes en l'honneur de Pé-

[1] Ce toast a paru dans *lou Brusc* du 20 mai 1883. Il a été tiré à part sous le titre de *Brinde d'En Chapòli Guillibert, secretàri de l'Escolo de Lar i Jo flourau de la Mantenenço lengadouciano de Mount-pelié.* Ais, Empremarié felibrenco, 1883; in-8°, 4 pages.

[2] *Brinde d'En Carle de Gantèume-d'Ille, secretàri de l'Escolo dis Aup, i Jo flourau de la Mantenenço lengadouciano de Mount-pelié.* Ais, Empr. felib., 1883; in-8°, 4 pages (Extrait du *Brusc,* n° du 20 mai).

Digitized by Google

trarque et de Laure. M. Martin, de Nimes, fait applaudir le talent vigoureusement original des fables nimoises de Bigot; le docteur Eugène Coste, de Nissan, balance son succès en narrant avec une égale vérité d'interprétation quelques poésies biterroises de Jacques Azaïs; M. Marin dit sa *Cansoun de Marsiho* et des vers français sur le *Vin de Provence;* M. Louis Vergne, la pièce qu'il avait lue la veille au Palais de justice. Parmi ces diverses communications, M. F. Donnadieu introduit, au nom de M. William Bonaparte-Wyse, le poëme de *Soulèu levant*, où le petit-fils de Lucien Bonaparte, chantant l'extension du *Félibrige*, n'a garde d'oublier la ville de Montpellier, dans laquelle il compte, du reste, autant d'admirateurs que d'amis:

« Auzor, auzor! » moun Felibrige,
Vincèire valènt de l'aurige!
As deja fa lusi d'Avignoun lou roucas!
De Mount-pelié perèu as daura lou Clapas
E de Niço la cèuno urouso,
E Lyoun e l'auto Toulouso;
Gap a begu ta glòri 'n mitan de soun glas,
E Marsiho,
De Greço e de Fèbus la mignoto e la fiho,
— A si bouco toujour uno flour de cacio, —
A sentido l'aflat de toun fio cremesin,
'Mé lou Paris de Franço e lou Paris marin,
E'n alin,
Souto l'estello ourientalo,
Bucarest, la grand capitalo!...

Alph. Roquë-Ferrier.

(A suivre.)

Digitized by Google

ANATOLE BOUCHERIE

Nous complétons par les extraits suivants de la *Romania*, de la *Illustració catalana* et du *Giornale di filologia romanza*, les notes nécrologiques déjà publiées par la *Revue* :

« Les études romanes en France ont fait une perte sensible dans la personne d'Anatole Boucherie. Boucherie était en philologie française un autodidacte. Longtemps professeur des classes de grammaire à la Rochelle, à Poitiers, à Angoulême, et depuis 1864 à Montpellier, il s'était pris de goût pour l'étude de la vieille langue française et des patois. Il débuta en 1865 par un opuscule intitulé : *Patois de la Saintonge, curiosités étymologiques et grammaticales*, qui le montre encore assez hésitant sur la vraie méthode scientifique. Mais, une fois qu'il eut reconnu la bonne voie, il s'y engagea avec courage et persévérance. Son travail sur *Sept Formules rythmées et assonnancées* appela à bon droit l'attention de la critique, et nous avons signalé à nos lecteurs plusieurs de ses publications subséquentes, relatives au bas-latin, qui sont d'une utilité et d'un mérite incontestables. Son ouvrage sur le *Dialecte poitevin* (1873), composé assez longtemps avant d'être publié, prêtait encore beaucoup à la critique, mais marquait cependant un progrès considérable sur ses premiers essais dialectologiques. Nous avons apprécié ici tout ce qu'il a produit dans ces dernières années (sauf quelques travaux relatifs à l'antiquité classique), et nous n'avons pas à y revenir. Nous avons eu parfois à exprimer notre désaccord avec les opinions émises par Boucherie, mais nous avons toujours reconnu ce que ses efforts avaient de sérieux, ses convictions de sincère, ses idées d'ingénieux et souvent de juste. Le meilleur de lui-même a été surtout apprécié par ceux qui ont vécu dans son intimité ; il avait au plus haut degré le zèle de la science, et il faisait passer dans ceux sur lesquels il pouvait agir le feu qui le remplissait. Il fut le principal fondateur de la *Société des langues romanes*, et la *Revue* qui en est l'organe vécut surtout de son esprit. Nommé en 1878 maître de conférences de philologie romane à la Faculté des lettres de Montpellier, il donna pendant quatre ans et demi un enseignement solide, qui ne l'empêchait pas de continuer activement ses travaux personnels. Le plus important était une édition du poëme de *Galerent de Bretagne*, qu'il avait découvert à la Bibliothèque nationale, et dont l'impression était déjà assez avancée quand il est mort. Son ami et collègue, M. Chabaneau, s'est chargé de terminer cette publication, que Boucherie préparait depuis longues années avec le plus grand soin, et qui sera

Digitized by Google

sans doute celle qui lui fera le plus d'honneur. M. Chabaneau restera seul chargé, à Montpellier, de l'enseignement de la philologie gallo-romane ; nos lecteurs savent qu'il est parfaitement en état d'enseigner l'histoire des deux langues et des deux littératures d'oïl et d'oc. — Anatole Boucherie était né à Challignac (Charente), le 29 mars 1831; il est mort le 3 avril 1883, à Montpellier, après une courte maladie, mais à la suite d'un long état de faiblesse et de souffrance, supporté avec une grande résignation. (*Romania*, avril-juillet 1883, p. 419-420.)

« Pera completar aquesta secció de necrología, que desgraciadament no manca may en les meves cróniques, haig de donar la noticia de la mort d'un home que tenía moltes y merescudes simpaties entre 'ls catalanistes ; tal fou Mr Anatole Boucherie, distingit catedrátich de filología romana en l'Universitat de Montpeller. Era membre de varies corporacions científiques y literaries, entre elles la Societat de llengues romanes, de la que 'n fou fundador, varies vegades president y ara secretari ; 'ls coneixements de literatura que possehía li havian donat ocasió d'adquirir no poques relacions entre la gent docta de Fransa y del extranger ; aquí era ben conegut y estimat dels amants de les lletres, mercés á la publicació de molts é interessants estudis, entre 'ls que mereixen recordarse 'ls relatius á la llengua y literatura franceses en l'etat mitjana, los titolats *Étymologies françaises et patoises*, *Mélanges latins et bas-latins* y altres que sería llarch apuntar. La mort de Mr Boucherie es verament una gran desgracia pera la literatura. »
(*La Illustració catalana*, 6 de maig 1883.)

« Nell' intervallo corso dalla pubblicazione del precedente fascicolo perdite gravi e ben dolorose toccarono agli studj neolatini. La giovane scuola italiana ha visto improvvisamente mancare, a distanza di pochi mesi, due dei suoi più valorosi campioni, il Caix e il Canello, ambedue spenti nel fiore dell' età e delle speranze, quando erano per recare alla scienza il meglio dei loro frutti. Alla scuola francese è mancato il Boucherie, uno dei principali fondatori di quel benemerito istituto che è la *Société pour l'étude des langues romanes*, edella *Revue des langues romanes*, la prima effemeride sorta in paese latino a servigio degli studi studj romanzi.

»..... A Montpellier intanto per il Boucherie è stata promossa una soscrizione allo scopo di erigergli un busto nella sede della *Société des langues romanes*. Ci lusinghiamo che l'Italia non mancherà di associarsi anch' essa a questo tributo di stima e di affeto verso il compianto romanista. (*Giornale di filologia romanza*, n° 9. Guigno, 1883, p. 239. *Notizie.*)

Digitized by Google

CHRONIQUE

COMMUNICATIONS FAITES EN SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ.— 7 novembre. — L'Article dans la langue roumaine (dialecte du Danube), par M. le docteur Obédénare ;

Lou Perussàs e l'Abelha, poésie languedocienne (Lansargues et ses environs), par M. A. Langlade ;

Sonnets en langage de Saint-Pons (Hérault) sur la mort de Victor Rettner, par M. Melchior Barthés ;

21 novembre. — *Le Garçou que vài demandâ 'no fillo en maridage,* conte populaire rédigé en dialecte de la Marche (partie sud du canton de Guéret (Creuse)), par M. le docteur Vincent ;

Remarques sur divers points de l'orthographe des félibres avignonnais, par M. Louis Lambert.

5 décembre. — *Sourel, Ciel e Mar,* poésie languedocienne (Lunel et ses environs), par M. Antoine Roux.

19 décembre. — De la Déclinaison provençale, à propos de la dissertation de M. Paul Reimann, par M. Emile Levy;

Les Poésies languedociennes du chanoine Séguier (XVIII. siècle), par M. A. Roque-Ferrier.

***

MM. Alexandre Langlade, de Lansargues, et l'abbé Verdaguer, l'auteur de l'*Atlantida,* ont été élus membres correspondants de la *Société des langues romanes,* en séance du 11 novembre dernier.

***

LIVRES DONNÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ. — Banquet de la felibrejada de Sustancioun, XVIII nouvembre MDCCCXXXIII [menut]. — Azaïs (Jacques) : Pot pourrit: Epigramo celtico imitado de Gwiklan, la Cigarro, Epigramo imitado de l'espagnol. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, [1883]; in-8°, 4 pages (don de la Maintenance languedocienne du Félibrige);

Distribution des récompenses faite aux élèves de l'École régionale des Beaux-Arts de Montpellier, le 4 novembre 1883, sous la présidence de M. Jules Comte, inspecteur général des écoles d'art décoratif, délégué de M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts [contenant une allocution de M. F. Castets). Montpellier, Cristin, Serre et Ricome, 1883 ; in-8°, 44 pages (don de M. F. Castets);

Encyklopaedie und Methodologie der romanischen Philologie, mit besonderer berücksichtigung des Französischen von Gustav Körting. Erster Theil. Erstes Buch : Erörterung der vorbegriffe. Zweites Buch : Einleitung in das studium der romanischen Philologie. Heilbronn, Henninger, 1884 ; in-8°, XVI-244 pages (4 fr.) (don de M. Henninger);

Le Mystère de Saint Eustache, joué en 1504 sous la direction de B. Chancel, chapelain du Puy-Saint-André, près Briançon (Hautes-Alpes) et publié par l'abbé Paul Guillaume. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1883 ; in-8°, 116 pages ;

Lou Jus divin, par Brossard.—Gnane, vo lou Pays deis innoucents.

Digitized by Google

— Las Giroundèlas de la Toura, poésie de H. Roch. — Leis Plaintos dé Jeaneton, chansonnette provençale, par Théophile Sécheras.— La Marseillaise, chant national de 1792, paroles et musique de Rouget de l'Isle. Montpellier, Boehm et fils, S. D., in-12, 12 pages (don de M. Louis Vergne);

Caderas (G.-F.): Fluors alpinas, rimas. Coira, Hitz et Hail, 1883; in-12, 188 pages;

Gros (Charles): lou Rendèbous dè Palabas, romance patoise. Montpellier, Pujolas, S. D.; in-4°, 4 pages (don de M. Louis Vergne);

Itier (Paul-Jules): Quatrième Concours philologique et littéraire de la Société des langues romanes. Rapport lu au nom de la Commission de prose, le 13 mai 1883. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1883; in-8°, 20 pages;

Jasmin (Jacques): l'Aveugle de Castel-Culier, poëme languedocien de Jacques Jasmin, librement traduit en vers français par Alexandre Westphal. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1883; in-8°, 40 pages;

Levat (L.-A.): Vardo, poëme. Aix, Pust fils, 1883; in-8°, 12 pag. (don de M. François Vidal);

Maffre de Baugé (Achille): le Narghileh, avec une préface d'Aimé Giron. Paris, Dentu, 1883; in-12, 12 pages;

Mariéton (Paul): Théodore Aubanel. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1883; in-8°, 24 pages;

Michel (Anfos): Istòri de la vilo d'Eiguièro. Draguignan, Latil, 1883; in-8°, 480 pages;

Mistral (Frédéric); Mireille, poëme provençal, traduction française de l'auteur, accompagnée du texte original, avec vingt-cinq eaux-fortes, dessinées et gravées par Eugène Burnand, et cinquante-trois dessins du même artiste reproduits par le procédé Gillot. Paris, Hachette et Cᵉ, 1884; grand in-4°, 304 pages;

Mistral (Frédéric): lou Tresor dóu Félibrige, ou Dictionnaire provençal-français, embrassant les divers dialectes de la langue d'Oc-moderne. Aix, Remondet-Aubin, 1883; in-4° (t. II, les quatre premières livraisons) (don de M. le Ministre de l'instruction publique);

Planchon (Louis): les Champignons comestibles et vénéneux de la région de Montpellier et des Cévennes, aux points de vue économique et médical. Montpellier, Imprimerie centrale du Midi, 1883; in-8°, 224 pages.

Robert (Denis): la Grisetta dé Moumpéyè, bleuétta patouèsa. Montpellier, Lapeyrie, S. D.; in-4°, 4 pages (don de M. Louis Vergne);

R[oudié] (J.): n° 2. Les Balivernes de Maître Jean : Arlékin masclé é fémella, pléséntarié én un acta, én patouès dé Mounpéyé. Mounpeyé, Cristin, 1867; in-8°, 96 pages (don de M. A. Roque-Ferrier);

Roumanille (J.): li Conte prouvençau e li Cascareleto, emé bon noumbre d'ésti conte tradu en francés. Avignoun, Roumanille, 1884; in-12, VI-340 pages.

***

SOUSCRIPTION AU BUSTE DE BOUCHERIE. — *Quatrième liste*

MM. Le sénateur V. Alecsandri, à Mircesti (Roumanie).	100
A reporter.	100

Digitized by Google

	Report.	100
Brenous, maître de conférences à la Faculté des lettres, à Clermont-Ferrand.		5
Chassary (Paul), professeur à l'École normale, à Montpellier.		5
Cléuat (Léon), professeur à la Faculté des lettres, à Lyon.		10
Cons, professeur à la Faculté des lettres, à Douai.		10
Dauriac, professeur à la Faculté des lettres, à Montpellier.		20
Dejean de la Bâtie, professeur au Lycée, à Amiens.		5
Dou, instituteur, à la Rochegiron (Basses-Alpes).		1 50
Fabia, maître de conférences à la Faculté des lettres, à Montpellier.		10
Gachon, chargé de cours à la Faculté des lettres, à Montpellier.		10
Goiny, professeur au Lycée, à Agen.		5
Nadaud (Emile), bibliothécaire de la ville d'Angoulême.		10
Noulet (le docteur), conservateur du Musée d'histoire naturelle, à Toulouse.		10
Sounier (Emile), professeur au Lycée, à Toulon.		5
Terrier (Léon), professeur au collége Rollin, à Paris.		5
Suchier, professeur à l'Université de Halle, à Halle.		10

SOUSCRIPTIONS DU LYCÉE DE MONTPELLIER

MM.	Adolff,	professeur d'allemand.	2
	Amat,	— d'anglais.	2
	Antoine,	— de mathématiques.	5
	Autheman,	— d'enseignement spécial.	2
	Autié,	— de troisième.	5
	Auzillion,	— de physique.	3
	Bedot,	— d'histoire.	5
	Bernadac,	— de huitième.	2
	Bieth,	— de troisième.	5
	Bonnel,	— de troisième.	5
	Cauvy,	— de septième.	5
	Danjan,	— d'enseignement spécial.	5
	Devilliers,	— de seconde.	5
	Donoux,	— de mathématiques.	5
	Dutreilh,	— d'enseignement spécial.	2
	Edet,	— de rhétorique.	5
	Flassayer,	— de quatrième.	5
	Ganivenq,	maître élémentaire.	2
	Gasq,	professeur de septième.	3
	Gay,	— de physique.	2
	Granier,	— de quatrième.	5
	Haubrich,	— d'allemand.	3
	Jacquot,	— d'enseignement spécial.	2
	Macquer,	— d'anglais.	5
	Martin,	maître élémentaire.	3
	Monin,	professeur d'histoire.	2
	Nadeau,	— de sixième.	5
	Perris,	— de huitième.	2
		A reporter.	313 50

Digitized by Google

Report.	313	50
Paoli, commis d'économat.	2	
Pilleboue, professeur de cinquième.	2	
Raynaud, — de seconde.	5	
Regnault, — de mathématiques.	2	
Roure, — de cinquième.	2	
Sauvage, — de cinquième.	3	
Sauvan, — de mathématiques.	2	
Tapan, maître élémentaire.	2	
Villeneuve, professeur de sixième.	5	
Total de la quatrième liste.	338	50
Montant des listes précédentes.	1,636	
Total général au 20 décembre.	1,974	50

***

La *Revue des langues romanes* manquerait à ses devoirs de confraternité philologique, si elle ne mentionnait point la distinction très-méritée qui vient d'échoir à M. Paul Meyer, l'un des directeurs de la *Romania:* l'*Institut* de France, approuvant, à la date du 3 octobre, la proposition de l'*Académie des inscriptions et belles-lettres*, a décerné au savant romaniste le prix de vingt mille francs que chacune des classes de l'*Institut* accorde tous les dix ans aux ouvrages de son ressort qui font le plus d'honneur au pays.

Le Gérant responsable: Ernest HAMELIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU SIXIÈME VOLUME DE LA TROISIÈME SÉRIE

LE CONCOURS PHILOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE DE L'ANNÉE M DCCC LXXXIII

Discours prononcé par M. F. CASTETS, président de la Société, en séance publique du 13 mai. 5
Rapport sur le Concours de philologie (Ch. REVILLOUT). 10
Rapport sur le Concours de prose (P.-J. ITIER). 21
Rapport sur le Concours de poésie (F. DONNADIEU). 34
A M. Léon de Berluc-Perussis (CARMEN SYLVA). 105
A Dono Carmen Sylva (Léon de BERLUC-PERUSSIS). 107
Marina (Louis VERGNE). 108
Lou Remèdi (Louis LÈBRE). 113
Ma Viloto (Victor RETTNER). 129
Paraulo prouvençalo dicho en clavant la sesiho dóu XIII *de mai* MDCCCLXXXIII (F. MISTRAL). 132

DIALECTES ANCIENS

Sainte Marie Madeleine dans la littérature provençale (*suite*) (C. CHABANEAU). 53
Fragments d'une traduction de la Bible en langue romane (Errata) (H. DE LA COMBE). 208

DIALECTES MODERNES

Notes de philologie rouergate (*suite*) (J. DURAND DE GROS). 157, 209
Poésies de Dom Guérin de Nant (*suite*) (MAZEL et VIGOUROUX). 167
Le Langage de Villeneuve-d'Agen (A. ROQUE-FERRIER). 261
Les Poëtes de la langue d'oc.—I. William-Charles Bonaparte-Wyse (F. DONNADIEU). 242-271
La Bisco, coumèdi prouvençalo (*suite et fin*) (ROUMIEUX). 64
A perpau de Boucherie (A. LANGLADE). 186
Lou Tort de la Nauso (V. DELBERGÉ). 265
Li Pantai (A. MARIN). 286

VARIÉTÉS

De la Substitution du *d* à l'*l* (A. ROQUE-FERRIER). 187
De l'Origine de la lune (A. ROQUE-FERRIER). 189
Trois Formes provençales du verbe *tuer* (l'abbé X. RIEUX). 289

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Denkmæler der provenzalischer Literatur aud Sprache zum ersten Male kerausgegeben von Hermann Suchier (C. CHABANEAU). 192
Essai d'une Ampélographie universelle, par M. de Rovasenda (A. ROQUE-FERRIER). 198
Aforistica catalana, per Fr. Llagostera y Sala (A. ROQUE-FERRIER). 200
Les Félibres. Per l'Alsacio-Lourreno, recueil publié par M. A. Fourès (A. ROQUE-FERRIER). 202
Tradições populares de Portugal, par J. Leite de Vasconcellos (A. BOUCHERIE). 205
Erinnerungsworte an Friedrich Diez, par M. E. Stengel (T.). 259
L'Erso, pèr F. Delille (A. ROQUE-FERRIER). 291

PÉRIODIQUES

Archivio glottologico italiano (A. BOUCHERIE). 205
Revue du Monde latin (A. ROQUE-FERRIER). 292

La Félibrée de la Maintenance de Languedoc (XIV mai MDCCC LXXXIII) (A. ROQUE-FERRIER). 134
Le Banquet du XIV mai MDCCCLXXXIII (A. ROQUE-FERRIER). 297
ANATOLE BOUCHERIE. — Notes nécrologiques, extraites de la *Romania,* de *la Illustració catalana* et du *Giornale di filologia romanza*. 305
CHRONIQUE. 47, 101, 156, 206, 259, 308
RECTIFICATION. 156
ERRATA. 260
TABLE DES MATIÈRES. 311

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIV. OF MICH.
OCT 12 1907

Digitized by Google

Digitized by Google